

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





BCU - Lausanne



1094437252

© UVRES COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME VII.



Œ U V R E S

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

TOME SEPTIEME.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

Digitized by Google

LA VIE

MARIANNE,

O U

LES AVENTURES

DE MADAME

LA COMTESSE DE***

Tome Vij.

ĸ

Digitized by Google



LA VIE

D E

MARIANNE,

o v

LES AVENTURES

DE MADAME

LA COMTESSE DE**

CINQUIEME PARTIE.

Voici, Madame, la cinquieme Partie de ma Vie. Il n'y a pas long-temps que vous avez reçu la quatrieme; & j'aurois, ce me semble, assez bonne grâce à me vanter que je suis diligente; mais ce seroit me donner des airs que je ne soutiendrois peut-être pas, & j'aime mieux tout-d'un-coup entrer modestement en matiere.

Åij

Vous croyez que je suis paresseuse, & vous avez raison; c'est le plus sûr & pour vous, & pour moi. De diligence, n'en attendez point; j'en aurai peut - être quelquesois: mais ce sera par hasard, & sans conséquence; & vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous sçavez que nous dînions, Madame de Miran, Valville, & moi, chez Madame Dorsin, dont je vous sesois le portrait, que j'ai laissé à moitié sait, à cause que je m'endormois. Achevons-le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'esprit, nous en sommes maintenant aux qualités de son cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extrêmement aimable; je vous ai promis que celui de Madame Dorsin le vaudroit bien. Je vous ai en même temps annoncé que vous verriez un caractere de bonté dissérent; & de peur que cette dissérence ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettrez de commencer par une petite réflexion.

Vous vous souvenez que dans Madame de Miran, je vous ai peint une semme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on ne méprise, & qui ont une raisonnable médiocrité de bon-sens & de lumiere; au-lieu que je vais parler d'une semme qui avoit toute la finesse d'esprit possible. Ne perdez point cela de vue. Voici à présent ma réslexion.

Supposons la plus générouse & la meilleure personne du monde, & avec cela la plus spirituelle, & de l'esprit le plus délié. Je soutiens que cette bonne personne ne paroîtra jamais si bonne, (car il faut que je répete les mots) que le paroîtra une autre personne, qui, avec ce même degré de bonté, n'aura qu'un esprit médiocre,

Quand je dis qu'elle paroîtra moins bonne; pourvu encore qu'on lui accorde de la bonté; qu'on n'attribue pas à son esprit ce qui ne paroîtra que dans son cœur, qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit. Et voulez-vous sçavoir la cause de cette injustice qu'on lui sera, de la croire moins bonne; la voici en partie, si je ne me trompe.

C'est que la plupart des hommes, quand on les oblige, voudroient qu'on ne sensit presque pas, & le prix du service qu'on seur rend, & l'étendue de l'obligation qu'ils en ont; ils voudroient qu'on sût bon, sans être éclairé: cela A iii

•

conviendroit mieux à leur ingrate délicatesse, & c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup plus d'esprit. Plus il en a, plus il les humilie; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet esprit qu'il a, en est un témoin trop exact, & peut-être trop superbe : d'ailleurs, ils ne sçauroient plus manquer de reconnoissance, sans en être honteux; ce qui les sâche au point qu'ils en manquent d'avance, précisément à cause qu'on sçait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avoient assaire à quelqu'un qui le sçût moins, ils en auroient davantage.

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paroître ingrats; au-lieu qu'avec cette personne qui en auroit moins, leur reconnois-sance leur seroit presque autant d'honneur, que s'il étoient eux-mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une; & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre,

L'une sçait bien en gros qu'elle leur rend service; mais elle me le sçait pas sinement; la moitié de ce qui en est lui échappe saute de lumiere, & c'est autant de rabattu sur leur reconnoissance, autant de consusion d'épargnée. Ils font servis à meilleur marché, & ils lui en sçavent si bon gré, qu'ils la croient mille sois plus obligeante que l'autre, quoique le seul mérite qu'elle ait de plus, soit d'avoir une qualité de moins, c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, Madame de Miran étoit de ces honnes personnes, à qui les hommes, en pareil cas, sont si obligés de ce qu'elles ont l'esprit médiocre; & Madame Dorsin de ces bonnes personnes, dont les hommes regardent les lumières involontaires comme une injure, & le tout de bonne-soi, sans connoître leur injustice: car ils ne se débrouillent pas jusques-là.

Me voilà au bout de ma réflexion. J'aurois pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complette: le vou-lez-vous bien? Oui, je vous en prie. Heureu-fement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insupportable avec mes réflexions, vous le sçavez bien. Souffrez donc encore celle-ci, qui n'est qu'une petite suite de l'autre: après quoi, je vous assure que je n'en ferai plus; ou si, par hasard, il m'en échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & jaurai soin de les comp-

ter. Voici donc ce que je voulois vous dire,
D'où vient que les hommes ont cette injuste
délicatesse, dont nous parlions tout-à-l'heure?
N'auroit-elle pas sa source dans la grandeur réelle
de notre âme? Est-ce que l'âme, si on peut le
dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour
devoir quelque chose à une autre âme? Le titre
de biensaiteur ne sied-il bien qu'à Dieu seul?
Est-il déplacé par-tout ailleurs?

Il y a apparence: mais qu'y faire? Nous avons tous besoin les uns des autres; nous naissons dans cette dépendance, & nous ne changerons rien à cela.

Conformons nous donc à l'état où nous sommes; & s'il est vrai que nous soyons si grands, tirons de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige, a de l'avantage sur vous. Eh bien! voulez-vous lui conferver cet avantage, n'être qu'un atôme auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal; vous n'avez qu'à être reconnoissant; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu; humiliez-le à son tour et mettez vous modestement au-dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement; car

fi vous êtes reconnoissant avec faste, avec hauteur; si l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup: vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui disputez à qui sera le plus petit.

Ah! j'ai fini. Pardon, Madame; en voilà pout long-temps, peut-être pour toujours, Revenons à Madame Dorsin, & à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cour qu'on ne le devoit; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde, qui, du côté de l'esprit, n'étoit que médiocre; j'ai été bien-aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait de la meilleure personne du monde aussi, mais qui avoit un esprit supérieur: ce qui fait d'abord un peu contr'elle; sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des dissérences dans sa maniere d'être bonne, comme dans tout le reste du caractere.

Par exemple, Madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'elle avoit, ne fesoit pour vous que ce que vous la priiez de faire; ou ne vous rendoit précisément que le service que vous ossez lui demander : je dis que vous ossez; car on a rarement le courage de dire tout le service dont

on a besoin; n'est-il pas vrai? on y va d'ordinaire avec une discrétion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparsaitement.

Et avec Madame de Miran, vous y perdiez; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en disiez, & vous servoit littéralement.

Voilà ce que produisoit la médiocrité de ses lumieres, son esprit bornoit la bonté de son cœur.

Avec Madame Dorsin, ce n'étoit pas de même : tout ce que vous n'ossez lui dire, son esprit le pénétroit; il en instruisoit son cœur, il l'échaussoit de ses lumieres, & sui donnoit pous vous tous les degrés de bonté qui vous étoient nécessaires,

Et ce nécessaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas songé à demander tout ce que Madame Dorsin fesoit.

Aussi pouviez-vous manquer d'attention, d'esprit, d'industrie; elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle que vous satiguiez du soin de ce qui vous regardoit, c'étoit elle qui vous en satiguoit; c'étoit vous qu'on pressoit, qu'on avertissoit, qu'on session de l'avoir oubliée; en un mot, votre affaire devenoit réellement la

fienne. L'intérêt qu'elle y prenoît n'avoit plus l'airgénéreux à force d'être personnel; il ne tenoit qu'à vous de trouver cet intérêt commode.

Au-lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorsin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévues; vous étiez servi pour le présent, vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire, Madame Dorsin voyoit tout, songeoit à tout, devenant toujours plus serviable, & se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeoit,

Il y a des gens qui, tout bons cœurs qu'ils sont, estiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en sont glorieux, & se disent: je le sers bien, il doit être bien reconnoissant.

Madame Dorsin disoit: je l'ai servi plusieurs tois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le servir toujours: il ne saut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'est si chere; il saut donc que je continue de la mériter.

De sorte qu'à la maniere dont elle envilageoit cela, ce n'étoit pas elle qui méritoit votre reconnoissance, c'étoit vous qui méritiez la sienne : à cause que vous comptiez qu'elle vous serviroit,

elle concluoit qu'elle devoit vous servir, & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit sait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi, sesoit sa récompense : son sublime amour-propre n'en connoissoit point de plus touchante; & plus làdessus vous en agissiez sans saçon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur; & cela est admirable.

Une âme qui ne vous demande rien pour les fervices qu'elle vous a rendus, sinon que vous en preniez droit d'en exiger d'autres; qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger; en vérité, une âme de ce caractere a bien de la dignité.

Peut-être l'élévation de pareils sentiments estelle trop délicieuse, peut-être Dieu désend-il qu'on s'y complaise; mais, moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste,

La plupart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont guères, ils ne sçavent que leur dire dans une conversation; & Madame Dorsin, qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisoit point d'observer si vous en manquiez avec elle, ellen'en desiroit jamais plus que vous n'en aviez; & c'est qu'en esset elle n'en avoit elle-même alors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fit la grâce de régler son esprit sur le vôtre, il se trouvoit d'abord tout réglé; & elle n'avoit point d'autre mérite à cela, que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe, qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne, & qui ne sentoit rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorsin ne session pas reflexion qu'elle descendoit jusqu'à vous, vous ne vous en doutiez pas non plus: vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit; & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne servoit qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire: & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avoient, tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle; non qu'ils crûssent qu'il falloit en avoir, ni qu'elle examineroit s'ils en avoient; mais afin qu'elle leur stt l'honneur de leur en trouver; c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton-là.

Les femmes, sur-tout, s'efforçoient de faire

preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en sît ausant; ses preuves étoient toujours saites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise, & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en haleine.

Il me sembloit lui entendre dire: allons, brillez, Mesdames, courage! & essectivement elles brilloient, ce qui demande beaucoup d'esprit; & Madame Dorsin se contentoit de les y aider; sorte d'inaction ou de désintéressement qui en demande bien davantage, & d'un esprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfants, qui, pour avoir un juge de leur adresse, venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractère de Madame Dorsin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit; voyez-y des personnes de différentes conditions, ou de différents états; supposez-y un Militaire, un Financier, un Homme de robe; un Ecclésiastique, un habile homme dans les Arts qui n'a que son talent pour toute distinc-

tion, un Sçavant qui n'a que sa science: ils ont beau être ensemble, tout réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se consondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes Nations; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination sotte & gênante, que l'orgueil cavalier, ou le maintien impolant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-ci décide, & ne sçait ce qu'il dit; celui-là a raison & n'ôse le dire; aucun d'entr'eux ne perd de vue ce qu'il est, & y ajuste ses discours & sa contenance; quelle misere!

Oh! je vous assûre qu'on étoit bien au-dessurs de cette puérilité-là chez Madame Dorsin, elle avoit le secret d'en guérir ceux qui la voyoient souvent.

Il n'étoit point question de rangs ni d'états chez elle, personne ne s'y souvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit; c'étoient des hommes qui parloient à des hommes, entre qui seulement

وزي والمأسير أنان

les meilleures raisons l'emportoient sur les plus soibles; rien que cela.

Ou si vous voulez que je vous dise un grand mot se étoient comme des intelligences d'une égale dignité, sinon d'une sorce égale, qui avoient tout uniment commerce ensemble; des intelligences entre lesquelles il ne s'agissoit plus des titres que le hasard leur avoit donnés ici-bas, & qui ne croyoient pas que leurs sonctions sortuites dussent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorssin; voilà ce qu'on devenoit avec elle, par l'impression qu'on recevoit de cette saçon de penser raisonnable & philosophe que je vous ai dit qu'elle avoit, & qui sesoit que tout le monde étoit philosophe aussi.

Ce n'est, pas d'un autre côté, que; pour entretenir la considération qu'il lui convenoit d'avoir; étant née ce qu'elle étoit, elle ne se conformat aux préjugés vulgaires, & qu'elle ne se prêtât volontiers aux choses que la vanité des hommes estime; comme, par exemple, d'avoir des lialsons d'amitié avec des gens puissants, qui ont du crédit ou des dignités, & qui composent ca qu'on appelle le grand monde : ce sont des artentions qu'il ne seroit pas sage de négliger, elles contribuent contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce sens-là que Madame Dorsin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cause de la vanité des autres,

Je vous ai dit que je ferois long sur son compte: &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit article, & je finis; car je renonce à je ne sçais combien de choses que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un portrait en peu de mots; mais le détailler exactement comme je vous avois promis de le faire, c'est un ouvrage sans san. Venons à l'article qui sera le dernier.

Madame Dorsin, à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet esprit si distingué qu'elle avoit, joignoit une âme sorte, courageuse & résolue; de ces âmes supérieures à tout évènement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent; qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées; qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne songe à les plaindre; qui ont une tristesse froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaiete Tome VII.

toujours décente dans les plus grands sujets de joie.

Je l'ai vue quelquesois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manieres, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis: elle étoit toute à vous, quoiqu'elle eût sieu d'être toute à elle; & j'en étois quelquesois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considérer qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vue dans une longue maladie, où elle périssoit de langueur, où les remedes ne la sou-lageoient point, où souvent elle souffroit beau-coup. Sans son visage abattu, vous auriez ignorés souffrances: elle vous disoit je souffre, si vous lui demandiez comme elle étoit; elle vous par-loit de vous, ou de vos affaires, ou suivoir paisiblement la conventation, si vous ne le lui demandiez point.

Je suis sûre que toutes les semmes sentoient ce que valoit Madame Dorsin; mais il n'y avoit que les semmes du plus grand mérite, qui, je pense; sussent la force de convenir de tout le sien, &

pas une d'entr'elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies : elle auroit été la plus aimable de toutes les maitresses.

N'eût-on vu Madame Dorsin qu'une ou deux sois, elle ne pouvoit pas être une simple connoissance pour personne; & quiconque disoit, je la connoîs, disoit une chose qu'il étoit bien aise qu'en sçût, & une chose qui étoit remarquée par les autres.

Enfin ses qualités & son caractere la rendoient si considérable & si importante, qu'il y avoit de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connoître, & du bon air à parler d'elle équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer & de lui rendré justice, & d'un'autre parti que de la critiquer.

Ses domestiques l'adoroient; ce qu'elle auroit perdu de son bien, ils auroient eru le perdre autant qu'elle; & par la même méprise de leur attachement pour elle, ils s'imaginoient être riches de tout ce qui appartenoit à leur maitresse; ils cient sachés de tout ce qui la sâchoit, réjouis de tout ce qui la réjouissoit : avoit elle un procès, ils disoient, nous plaidons achetoit-elle, nous achetons. Jugez de tout ce que cela supposoit d'ai-

mable dans cette maitresse, & de tout ce qu'il falloit qu'elle sût pour enchanter, pour apprivoiser jusques-là, comment dirai-je? pour jetter dans de pareilles illusions cette espece de créatures dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur servitude, nos aises & nos désauts; qui, même en nous servant bien, ne nous aiment, ni ne nous haissent; & avec qui nous pouvons tout au plus nous reconcilier par nos bonnes saçons, Madame Dorsin étoit extrêmement généreuse: mais ses domestiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses amis.... oh! ses amis me permettront de les laisser là; je ne sinis point: qu'est-ce que cela signifie? allons, voilà qui est fait.

Où en étions-nous de mon histoire? encore chez Madame Dorsin, de chez qui je vais sortir.

Je supprime les caresses qu'elle me fit, & tout ce que les Messieurs avec qui j'avois dîné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un, Madame de Miran saisit cet instant pour se retirer; nous la suivimes, Valville & moi; son amie courut après nous pour nous embrasser, & nous voilà partis pour me reconduire à mon Couvent.

Dans tout ceci je n'ai fait aucune mention de

Valville; qu'est-ce que j'en aurois dit? qu'il avoit : à tout moment les yeux sur moi, que je levois quelquesois les miens sur lui, mais tout doucement, & comme à la dérobée; que, lorsqu'on me parloit, je le voyois intrigué, & comme en peine de ce que j'allois répondre, & regardant ensuite les autres, pour voir s'ils étoient contents de ce que j'avois répondu; ce qui, à vous dire vrai. leur arrivoit assez souvent : je crois bien que c'étoit un peu par bonté; mais il me semble, autant qu'il m'en souvient, qu'il y entroit un peu de justice. J'avoue que je sus d'abord embarrassée. & mes premiers discours s'en ressentirent; mais. cela n'alla pas si mal après, & je me tirai passablement d'affaire, même au sentiment de Madame de Miran, qui, tout en badinant, me dit dans le carrosse: eh bien! petite fille, la compagnie que nous venons de quitter est-elle de votre goût? Vous êtes assez du sien, à ce qu'il m'a paru, & nous ferons quelque chose de vous. Qui-dà, dit Valville sur le même ton; il y a lieu d'espérer que Mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la fuite.

Je me mis à rire; hélas! répondis-je, je ne sçais ce qui en arrivera, mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne se repente point de m'avoir

B, iij

prise pour sa fille; & ce sut en continuant ce badinage que nous arrivâmes au Couvent.

Serons-nous long-temps sans la revoir, dit Valville à Madame de Miran, quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse? Je pense que non, répartit-elle; il y aura peut-être encore quelque d'îner chez Madame Dorsin. Comme on s'est assez bien trouvé de nous, peut être nous renverera-t-on chercher: point d'impatience, partez, conduisez Marianne.

Et là-dessus nous sonnames; on vint m'ouvrir, & Valville n'eut que le temps de soupirer de ce qu'il me quittoit. Vous allez vous rensermer, me dit-il, & dans un moment il n'y aura plus personne pour moi dans le monde : je vous dis ce que je sens. Eh! qui est-ce qui y sera pour moi, répartis-je? je n'y connoîs que vous & ma mere, & je ne me soucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis sans le regarder; mais il n'y perdoit rien: ce petit discours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré; & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le secret, je ne sçals comment, d'approcher ma main de sa bouche, sans que Madame de Miran, qui l'attendoit dans son carrosse, s'en apperçût: du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cause qu'elle ne devoit pas le voir; & je raisonnai à-peu près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne sut plus temps: on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin, me voici entrée, moitié rêveuse & moitié gaie. Il s'en-alloit, & moi je restois; & il me semble que la condition de ceux qui restent, est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont. S'en-aller, c'est un mouvement qui dissipe, & rien ne distrait les personnes qui demeurent; ce sont elles que vous quittez, qui vous voient partir, & qui se regardent comme délaissées, sur-tout dans un Couvent, qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avez dans le cœur! un lieu où l'amour est si dépaysé! & dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses & plus sensibles qu'ailleurs.

D'un autre côté aussi j'avois de grandes raisons de gaieté & de consolation. Valville m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne risquois rien en l'aimant, & nous étions destinés l'un pour l'autre; voilà d'agréables sujets de pensées: & de la maniere dont Madame de Miran en agissoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au sortir d'avec Valville, je montai à ma cham-

B iv

bre, où j'allois me déshabiller & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au résectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires il y en avoit une à-peuprès de mon âge, & qui étoit assez jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant, (je dis belle) qu'elle en étoit sotte. On ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec réslexion, elle ne songeoit qu'à lui; elle ne pouvoit pas s'y accoutumer, & on eût dit, quand elle vous regardoit, que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux, qu'elle rendoit siers ou doux, suivant qu'il lui prenoit fantaisse de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais d'ordinaire elle les adoucissoit rarement; elle aimoit mieux qu'ils sussent imposants que gracieux ou tendres, à cause qu'elle étoit sille de qualité & glorieuse.

Vous vous souvenez du discours que j'avois tenu à l'Abbesse, lorsque je me présentai à elle devant Madame de Miran; je lui avois consié l'état de ma fortune & tous mes malheurs; & ma bienfaitrice, qui en sut si touchée, avoit oublié de lui recommander le secret en me mettant chez elle : on ne songe pas à tout.

J'y avois pourtant songé moi, dès le soir même, deux heures après que je sus dans la maison, & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois appris. Hélas! ma chere ensant, je n'ai garde, m'avoit-elle répondu. Jésus, mon Dieu! ne craignez rien: est-ce qu'on ne sçait pas la conséquence de ces choses-là?

Mais, soit qu'il sût déjà trop tard quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eut que deux heures qu'elle sut instruite; soit qu'en la conjurant de ne rien dire, je lui eusse rendu mon secret plus pesant & plus difficile à garder, & que cela n'eût servi qu'à lui faire venir la tentation de le dire, à neus heures du matin le lendemain, j'étois, comme on dit, la fable de l'armée; mon histoire couroit tout le Couvent: je ne vis que des Religieuses ou des Pensionnaires qui chuchotoient aux oreilles les unes des autres en me regardant, & qui ouvroient sur moi les yeux du monde les plus indiscrets, dès que je paroissois.

Je compris bien ce qui en étoit cause: mais qu'y faire? je baissois les yeux, & passois mon chemin.

Il n'y en eut pas une, au reste, qui ne me prévint d'amitié, & qui ne me sît des caresses. Je pense que d'abord la curiosité de m'entendre par-ler les y engagea; c'est une espece de specacle

qu'une fille comme moi qui arrive dans un Couvent. Est-elle grande? est-elle petite? comment marche-t-elle? que dit-elle? quel habit? quelle contenance a-t-elle? tout en est intéressant.

Et cela finit ordinairement par la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'est, pourvu qu'elle le foit un peu; ou plus déplaisante, pour peu qu'elle déplaise: c'est-là l'esset de ces sortes de mouvements qui nous portent à voir les personnes dont on nous conte des choses singulieres.

Et cet effet me fut avantageux; toutes ces filles m'aimerent, sur-tout les Religieuses, qui ne me disoient rien de ce qu'elles sçavoient de moi; (vraiment elles n'avoient garde, comme avoit dis notre Abbesse) mais qui, dans les discours qu'elles me tenoient, & tout en se récriant sur mon air de douceur & de modestie, sur mon aimable petite personne, prenoient avec moi des tons de lamentation si touchants, que vous eussiez dit qu'elles pleuroient sur moi; & le tout à propos de ce qu'elles scavoient, & de ce que par discrétion elles ne faisoient pas semblant de sçavoir : voyez que cela étoit adroit! quand elles m'auroient dit: pauvre petite Orpheline, que vous êtes à plaindre, d'être réduite à la charité des autres! elles ne le seroient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'est que cette jeune Pensionnaire, qui se croyoit si belle, & qui étoit si fiere, avoit été la seule qui m'eût dédaignée, & qui ne m'eût pas dit un mot; à peine pouvoit-elle se résoudre à payer d'une, imperceptible inclination de tête les révérences que je ne manquois jamais de lui saire lorsque je la rencontrois. On voyoit que cela lui coûtoit.

Un jour même qu'elle se promenoit dans le jardin avec quelques - unes de nos compagnes, & que je vins à passer avec une Religieuse, elle luissa tomber négligemment un regard sur moi, & je l'entendis qui disoit, mais d'un ton de Princesse: oui, elle est assez bien, assez gentille. C'est donc une Dame qui a la charité de payer sa pension? Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Javote? (c'étoit une fille qui la servoit, & qui en esse me ressembloit, mais sort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit: quant à moi, je rougis beaucoup, & les larmes m'en vinrent aux yeux; la Religieuse avec qui je me promenois, fille d'un très-bon esprit, qui s'étoit prise d'inclination pour moi, & que j'aimois aussi, leva les épaules & se tut. Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde ! ne pus-je m'empêcher de dire en sou-pirant; car aussi bien il auroit été inutile de me retenir, & de passer cela sous silence: voilà qui étoit sini; on me connoissoit.

Consolez-vous, me dit la Religieuse en me prenant la main; vous avez des avantages qui vous vengent bien de cette petite sotte-là, ma fille: & vous pourriez être plus glorieuse qu'elle, si vous n'étiez pas plus raisonnable; n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous, c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma Mere, luirépondis-je en la regardant avec reconnoissance; hélas! vous parlez d'être raisonnable; & il me seroit bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs, si tout le monde avoit autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avois déjà essuyé de cette superbe Pensionnaire, qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'est pour parler comme elle, à qui, toute vaine qu'elle étoit de sa beauté, il ne laissoit pas que d'être difficile & hardi, je pense, de décider qu'elle valoit mieux que moi; & c'étoit apparemment cette difficulté-là qui

l'aigrissoit si fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'Orpheline.

Quoi qu'il en soit, je me rendis donc au Réfectoire, parée comme vous sçavez que je l'étois, & qui plus est, bien-aise de l'être, à cause de ma jalouse, à qui, par hasard, je m'avisai de songer en chemin, & qui alloit, à mon avis, passer un mauvais quart-d'heure, & soutenir une comparaison sâcheuse de ma figure à la sienne. Ni elle, ni personne de la maison ne m'avoit encore vue dans tous mes ajustements; & il est vrai que j'étois brillante.

J'arrive; je vous ai dit que je n'étois pas haïe: mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le monde, & fesoient qu'on aimoit à me louer & à me rendre justice; de sorte qu'à mon apparition, tous les yeux se sixerent sur moi; & on se sit l'une à l'autre de ces petits signes de tête qui marquent une agréable surprise, & qui sont l'éloge de ce qu'on voit : en un mot, je causai un moment de distraction dont je devois être slattée; & de temps en temps on regardoit ma rivale, pour examiner la mine qu'elle fesoit, comme si on avoit voulu voir si elle ne se tenoit pas pour battue; car on sçavoit sa jalousie.

Quant à elle, aussi-tôt qu'elle m'eut vue, j'observai qu'elle baissa les yeux en souriant de l'air dont on sourit, quand quelque chose paroît ridicule: c'étoit apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour se désendre; & vous allez voir sur quoi elle sondoit cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

Le souper finit; & nous passames toutes ensemble dans le jardin? Quelques Religieuses nous y sui-virent; entr'autres celle dont je vous ai déjà parlé, & qui étoit mon amie.

Dès que nous y sûmes, mes Compagnes m'entourerent; l'une me demandoit, où avez - vous donc été? on ne vous a pas vue d'aujourd'hui: l'autre regardoit ma robe, en manioit l'étoffe; disoit, voilà de beau linge, & tout cela vous sied à merveille. Ah! que vous êtes bien coîffée! & mille bagatelles de cette espece, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voient de la parure.

Mon amie la Religieuse vint s'en mêler à sa maniere; & s'adressant malicieusement, sans doute, à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle, n'est-il pas vrai, Mademoiselle, que ce seroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle! ah! mon Dieu, le beau sacrisice que ce seroit, si Mademoiselle renonçoit au monde, & se fesoit Religieuse! (& vous comprenez bien que c'étoit de moi dont elle parsoit.)

Eh! mais, ma Mere, je crois pour moi que c'est son dessein, & elle seroit fort bien, repartit l'autre; ce seroit du moins le parti le plus sûr. Et puis m'apostrophant: vous avez-là une belle robe, Marianne, & tout y répond; cela est cher au moins, & il saut que la Dame qui a soin de vous, soit très-généreuse: quel âge a-t-elle? est-elle vieille? songe-t-elle à vous assurer de quoi vivre? elle ne sera pas éternelle, & il seroit sacheux qu'elle ne vous mîr pas en état d'être toujours aussi proprement mise; on s'y accoutume, & c'est ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence qui se sit à ce discours, & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles, me déconcerta; je restai muette & consusée en voyant la confusion des autres, & ne pus m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisois: qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là, Mademoiselle? eh! de quoi vous mêlez-vous, répartit pour moi cette Religieuse qui m'aimon? Sçavez-vous bien que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici, & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain; c'est votre désaut que cette hauteur,

Madame votre mere nous en avertit, quand elle vous mit ici, & nous pria de tâcher de vous en corriger; j'y fais ce que je puis, profitez de la lecon que je vous donne; & en parlant à Mademoiselle, ne dites plus Marianne, comme vous venez de le dire, puisqu'elle vous, appelle toujours Mademoiselle, & qu'il n'y a que vous de toutes vos Compagnes qui preniez la liberté de l'appeller autrement. Vous n'avez pas droit de vous dispenser des devoirs d'honnêteté & de politesse qui doivent s'observer entre vous. Et vous. Mademoiselle, qu'est-ce qui vous afflige, & pourquoi pleurez-vous? (ceci me regardoit.) Y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous sont arrivés, & qui font que vos parents vous ont perdue? Il faudroit être un bien mauvais esprit pour abuser de cela contre vous, sur-tout avec une fille aussi bien née que vous l'êtes, & qui ne peut assurément venir que de très-bon lieu. Si l'on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en donnent, telle ici qui se croit plus que vous, ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance, & seroit trop heureuse d'être votre égale en bon caractere.

Non, ma Mere, répondis-je d'un air doux, mais

mais contristé: je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, & je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde; mais j'aime encore mieux être comme je suis, que d'avoir tout ce que Mademoiselle a de plus que moi, & d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours & mes larmes qui s'y mêloient, émûrent le cœur de mes Compagnes, & les mirent de mon parti.

Eh! qui est-ce qui songe à l'insulter, s'écria ma jalouse en rougissant de honte & de dépit? quel mal lui fait-on, je vous prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là.

On ne lui répondit rien; ma Religieuse lui avoit déjà tourné le dos, & m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres Penfionnaire qui nous suivirent; il n'en resta qu'une ou deux avec mon ennemie, encore l'une étoit-elle sa parente, & l'autre son amie.

Cette petite aventure, que j'ai eru assez instructive pour les jeunes personnes à qui vous pourriez donner ceci à lire, sit que je redoublai de positesse & de modessie avec mes Compagnes; ce qui sit qu'à leur tour elles redoublerent d'amitié pour moi. Reprenons à présent le cours de mon histoire.

Tome VII.

Je vous ai promis celle d'une Religieuse, mais ce n'est pas encore ici sa place, & ce que je vais raconter l'amenera. Cette Religieuse, vous la devinez sans doute; vous venez de la voir venger mon injure; & à la maniere dont elle a parlé, vous avez dû sentir qu'elle n'avoit rien des petitesses des esprits ordinaires de Couvent. Vous sçaurez bientôt qui elle étoit. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîner chez Madame Dorsin; & quelques jours ensuite je reçus d'elle, à neuf heures du matin, un second billet qui m'avertissoit de me tenir prête à une heure après-midi, pour aller avec elle chez Madame Dorsin, avec un nouvel ordre de me parer, qui sut suivi d'une parsaite obéissance.

Elle arriva donc; il y avoit huit jours que je n'avois vu Valville, & je vous avoue que le temps m'avoit duré. J'espérois le trouver à la porte du Couvent comme la premiere sois; je m'y attendois, je n'en doutois pas, & je pensois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçue que par un laquais, qui me conduiste à son carrosse. J'en sus interdite, ma gaieté me quitta tout-d'un-coup; je pris pourtant sur moi,

& je m'avançai avec un découragement intérieur que je voulois cacher à Madame de Miran: mais il auroit fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble; &, malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude, dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe. Montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, & puis nous partîmes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle toujours en souriant. Eh! qui donc? ma mere, repris-je, comme si je n'avois pas été au fait? Eh! qui ? ma sille, s'écria-t elle: tu le sçais encore mieux que moi, qui suis sa mere. Ah! c'est Monsseur de Valville, répondis-je; eh! mais je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorsin.

Point du tout, me dit-elle; c'est encore mieux que cela: il nous attend chez un de ses amis chez qui nous devons le prendre en passant, & c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allez le voir tout-à-l'heure.

En effet, nous arrêtâmes à quelques pas delà : un laquais que j'avois apperçu de loin à la porte d'une maison, disparut sur le champ, & courut sans doute avertir son maître, qui lui avoit apparemment ordonné de se tenir-là, & qui étoit déja descendu, quand nous arrivâmes. Que l'inftant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaisir après quelque absence! ah! l'agréable objet à retrouver!

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maison, qu'il falloit qu'il eût pris des mesures pour me revoir une ou deux minutes plutôt; & de quel prix n'est pas une minute au compte de l'amour, & quel gré mon cœur ne sçut-il pas au sien d'avoir avancé notre joie de cette minute de plus?

Quoi.! mon fils, vous êtes déja là, lui dit Madame de Miran: voilà ce qui s'appelle mettre les moments à profit. Et voilà ce qui s'appelle une mere qui, à force de bon cœur, devine les cœurs tendres, lui répondit-il du même ton. Taifezvous, lui dit-elle, supprimez ce langage-là, il n'est pas séant que je l'écoute; que vos tendresses attendent, s'il vous plaît, que je n'y sois plus. Tu baisses yeux, toi, ajouta-t-elle en s'adressant à moi; mais je t'en veux aussi: je t'ai vu tantôt pâlir de ce qu'il n'étoit pas avec moi; ce n'étoit pas assez de votre mere, Mademoiselle!

Ah! ma mere, ne la querellez point, lui ré-

pondit Valville en me lançant un regard enslammé de tendresse; seroit-il beau qu'elle ne s'apperçût pas de l'absence d'un homme à qui sa mere la destine? si vous tourniez la tête, j'aurois grande envie de lui baiser la main pour la remercier, & il me la prenoit en tenant ce discours; mais je la retirai bien vîte; je lui donnai même un petit coup sur la sienne, & me jettai tout de suite sur celle de Madame de Miran, que je baisai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvements les plus doux qu'on puisse sente.

Elle, de son côté, me serra la mienne. Ah! la bonne petite hypocrite, me dit-elle! vous abusez tous deux du respect que vous me devez: allons, paix, parlons d'autre chose. Avezvous passé chez mon frere, mon fils? comment se porte t-il ce matin? Un peu mieux, mais toujours assoupi comme hier, répondit Valville. Cet assoupissement m'inquiète, dis Madame de Miran; nous ne serons pas aujourd'hui si longtemps chez Madame Dorsin que l'autre jour; je veux voir mon frere de bonne-heure.

Et nous en étions là quand le cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déja vues, avec deux autres, qui no

Ç iij

me parurent point de trop pour moi; & qui, à la façon obligeante & pourtant curieuse dont elles me regarderent, s'attendoient à me voir, ce me semble; il falloit qu'on se sût entretenu de moi, & à mon avantage; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dînâmes; on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîner. Madame Dorsin, suivant sa coutume, m'accabla de caresses. Dispensez-moi du détail de ce qu'on y dit; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à Madame de Miran qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que M. de Climal étoit en danger, qu'on tâchoit de le faire revenir d'une apoplexie où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions, toute effrayée, & la larme à l'œil; nous apprit cette fâcheuse nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon Couvent, & courut chez le malade avec Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, & touché aussi, je pense, du contre-temps qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en sus encore moins contente que

lui; je voulus bien qu'il s'en apperçût dans mes regards, & j'allai tristement me rensermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de réslexion qui me chagrinerent.

Si M. de Climal meurt à présent, disois-je; Valville qui en hérite, & qui est déja très-riche, va le devenir encore davantage; eh! que sçais-je si cette augmentation de richesses ne me nuira pas? sera-t-il possible qu'un héritier si considérable m'épouse? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de consentir à notre amour? M'abandonnera-t-elle un sils qui pourra faire les plus grandes assiances, à qui on vales proposer, & qu'elles tenteront peut-être? Il y avoit essectivement lieu d'être allarmée.

Au moment où je raisonnois ainsi, Valville avoit beaucoup de tendresse pour moi, j'en étois sûre; & tant qu'il ne s'agissoit que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimoit assez pour être insensible à l'avantage qu'il auroit pu y trouver. Mais le seroit-il à l'ambition de s'allier à une samille encore au-dessus de la sienne, & plus puissante? Résisteroit-il à l'appas des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer? Auroit-il de l'amour jusques-là? Il y a des degrés de gé-

nérosité supérieurs à des âmes très-généreules. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares! les cœurs qui ne se rendent qu'aux sortes le sont même aussi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côtélà; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je sus inquiette, & je ne dormis gueres.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuse dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbesse de m'habiller le plus vîte que je pourrois, & cela en conséquence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plutôt. Il y a même, ajouta cette Religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiètude pour moi; le cœur me battit: m'envoyer chercher si matin, me disje! eh! mon Dieu, qu'est il donc arrivé? qu'estce que cela m'annonce? je n'ai pour toute ressource ici que la protection de Madame de Miran;
(car je n'osois plus en ce moment dire ma mere;)
veut on me l'ôter? est-ce que je vais la perdre?
On n'est sûre de rien dans l'état où j'étois, Ma
condition présente ne tenoit à rien; personne
n'étoit obligé de m'y soutenir; je ne la devois

qu'à un bon cœur, qui pouvoit tout-d'un-coup me retirer ses biensaits, & m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre; & ce bon cœur, il ne salloit qu'un mauvais rapport, qu'une impossure pour le dégoûter de moi; & tout cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort! ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive!

Enfin me voilà prête; je sortis dans un ajustement sort négligé, & j'allai monter en carrosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran, point du tout; ce sut chez M. de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison: vous sçavez qu'il n'y avoit pas si long-temps que j'y avois été.

Jugez quelle fut ma surprise! Oh! ce sut pour le coup que je me crus perdue. Allons, c'en est sait, me dis-je; je vois bien de quoi il s'agit. C'est ce misérable saux dévot qui est réchappé, & qui se venge; je m'attends à mille calomnies, qu'il aura inventées contre moi; il aura tout tourné à sa santaisse; il passe pour un homme de bien, & j'aurai beau saire, Madame de Miran croira toutes les saussets qu'il aura dites. Ah! mon Dieu, le méchapt homme!

Et en effet, n'y avoit-il pas quelque apparence

à ce que j'appréhendois? Les menaces qu'il m'avoit faites en me quittant chez Madame Dutour: cette scene qui s'étoit passée entre lui & moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre, & devant qui je l'avois réduit, pour se désendre, à tout ce que l'hypocrisse a de plus scélérat & de plus intrépide: cette rencontre que j'avois faite de lui à mon Couvent; les fignes d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran, qu'il m'avoit vu saluer de loin; la crainte que je ne révélasse, ou que je n'eusse déjà révélé son indignité à cette Dame, qu'il voyoit que je connoissois: tout cela, joint au voyage qu'on me sesoit faire chez lui, sans qu'on m'en eût avertie, ne sembloit-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre? Qui est-ce qui n'auroit pas cru que j'allois essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part?

Vous verrez peut-être que, selon lui, ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me disois-je; mais ce n'est pas-là ce qu'il a dit au Pere Vincent: il m'a seulement accusée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit; & ce bon Religieux, devant qui nous nous sommes trouvés tous deux, ne resusera pas son témoignage à une pauvre fille à qui on veut saire un si grand tort. Voilà comme je raisonnois en

me voyant dans la cour de Monsieur de Climal, de sorte que je sortis du carrosse avec un tremblement digne de l'effroyable scene à laquelle je me préparois.

Il y avoit deux escaliers; & je dis à un laquais, où est-ce? Par-là, Mademoiselle, me ditil; c'étoit l'escalier à droite qu'il me montroit, & dont Valville en cet instant même descendoit avec précipitation.

Étonné de le voir là, je m'arrêtai, sans trop sçovoir ce que je sesois, & me mis à examiner quelle mine il avoit, & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai triste, mais d'une tristesse qui, ce me semble, ne significit rien contre moi; aussi m'aborda-t-il d'un air sort tendre.

Venez, Mademoiselle, me dit-il, en me donnant la main; il n'y a point de temps à perdre, mon oncle se meurt, & il vous attend.

Moi, Monsieur, repris-je en respirant plus à l'aise! car sa façon de me parler me rassuroit, & puis cet oncle mourant ne me paroissoit plus si dangereux; un homme qui se meurt voudroit-il finir sa vie par un crime? Cela n'est pas vraisemblable.

Mai, Mansieur, m'écriai-je donc! & d'où vient

m'attend-il? que peut-il me vouloir? Nous n'en sçavons rien, me répondit-il; mais ce matin il a demandé à ma mere si elle connoissoit particu-lièrement la jeune personne qu'elle avoit saluée au Couvent ces jours passés: ma mere lui a dit qu'oui; lui a même appris, en peu de mots, de quelle saçon vous vous étiez connues à ce Couvent, & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit mise. Là-dessus, vous pouvez donc la faire venir, a-t-il répondu, & je vous prie de l'envoyer che cher; il faut que je la voie, j'ai quelque chose à lui dire avant que je meure; & ma mere a aussi-tôt écrit à votre Abbesse de vous laisser sortir : voilà tout ce que nous pouvons vous en dire,

Hélas! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir m'a d'abord fait peur; je me suis siguré, en partant, qu'il y avoit quelque mauvaise volonté de sa part. Vous vous êtes trompée, reprit-il; du moins paroît-il dans des dispositions bien éloignées de cela; & nous montions l'escalier pendant ce court entretien. C'est ma mere, ajouta-t-il, qui a voulu que je vous prévinsse sur tout ceci, avant que vous vissiez M. de Climal.

A ces mots nous arrivâmes à la porte de sa chambre: je vous ai dit que j'étois un peu rassurée;

mais la vue de cette chambre où j'allois entrer, ne laissa pas que de me remuer intérieurement.

C'étoit en effet une étrange visite que je rendois; il y avoit mille petites raisons de sentiment qui m'en fesoient une corvée.

Il me répugnoit de paroître aux yeux d'un homme, qui, à mon gré, ne pouvoit guères s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensois aussi que j'étois jeune, & que je me portois bien, & que lui il étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je sçais bien que ce n'étoit pas une chose nouvelle; mais c'est qu'à l'âge où il étoit, un homme qui se meurt a cent ans; & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit voulu persuader qu'il n'étoit vieux que par rapport à moi qui étois trop jeune; & dans l'état hideux & décrépit où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout cela. Estce-là tout? non; j'avois été vertueuse avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi; voyez combien de sortes d'avantages j'aurois sur lui! voilà à quoi je songeois confusément, de façon que j'étois moimême honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence & ma santé feroient à ce vieux pécheur confondu & agonisant. Je me trouvois trop vengée, & j'en rougissois d'avance.

Ce ne sut pas lui que j'apperçus d'abord; ce sut le Pere Saint-Vincent, qui étoit au chevet de son lit, & au-dessous duquel étoit assis Madame de Miran, qui me tournoit le dos.

A cet aspect, sur-tout à celui du Pere Saint-Vincent, que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes : car ensin, l'autre avoit beau être mourant, que fesoitlà ce bon Religieux? pourquoi falloit-il qu'il s'y, trouvât avec moi?

Et à propos de ce Religieux, de qui, par parenthèse, je ne vous ai rien dit depuis que je l'ai quitté à son Couvent; qui, comme vous sçavez, m'avoit promis de chercher à me placer, & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour, m'informer de ce qu'il auroit pu faire; vous remarquerez que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran, que je l'avois instruit de mon aventure & de l'endroit où j'étois; & je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir: à quoi il avoit répondu qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, vous dis-je, fort étourdie de le trouver-là; & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eus de l'y appeller. Lui, de son côté, à qui je n'avois point appris dans ma lettre, le nom de ma bienfaitrice, & à qui M. de Climal n'avoit encore rien dit de son projet, ne sçavoit que penser de me voir au milieu de cette famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi; mais qui n'avança pas, & qui se tint éloigné, comme si, par égard pour son oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrés ensemble.

Au bruit que nous sîmes en entrant, qui estce que j'entends, demanda le malade? C'est la jeune personne que vous avez envie de voir, mon frere, lui dit Madame de Miran: approchez, Marianne, ajouta-t-elle tout de suite.

A ce discours tout le corps me frémit; j'approchai pourtant, les yeux baissés; je n'osois les lever sur ce mourant: je n'aurois sçu, ce me semble, comment m'y prendre pour le regarder, & je reculois d'en venir là.

Ah! Mademoiselle, c'est donc vous, me dit-il d'une voix soible & embarrassée; je vous suis obligé d'être venue; asseyez-vous, je vous prie. Je m'assis donc & me tus; toujours les yeux baissés, je ne voyois encore que son lit: mais un moment après j'essayai de regarder plus haut, & puis encore un peu plus haut; & de degré

en degré, je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage, que je regardai vîte tout entier; mais ce ne fut qu'un instant: j'avois peur que le malade ne me surprît en l'examinant, & n'en sût trop mortisié; ce qui est de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moi.

Où est mon neveu, dit encore M. de Climal? Me voici, mon oncle, répondit Valville, qui se montra alors modestement. Reste ici, lui dit-il; & vous, mon Pere, ajouta-t-il en s'adressant au Religieux, ayez aussi la bonté de demeurer; le tout sans parler de Madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il fesoit d'elle, & qui lui dit: mon frere, je vais donner quelques ordres, & passer, pour un instant, dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il. Elle sortit donc; & cette retraite, que M. de Climal me parut souhaiter lui-même, acheva de me prouver que je n'avois rien à craindre de sâcheux. S'il avoit voulu me faire du mal, il auroit retenu ma biensaitrice; la scène n'auroit pu se passer sans elle: aussi ne me resta-t-il plus qu'une extrême curiosité de sçavoir à quoi cette cérémonie aboutiroit. Il se sit un moment de silence après que Madame de Miran sut sortie: nous entendîmes soupirer M. de Climal.

Je

Je vous ai fait prier, dit-il en se retournant un peu de notre côté, de venir ici ce matin, mon Pere; & je ne vous ai point encore instruit des raisons que j'ai pour vous y appeller; j'ai voulu aussi que mon neveu sût présent : il le falloit, à cause de Mademoiselle que ceci regarde.

Il reprit haleine en cet endroit: je rougis, les mains me tremblerent; & voici comment il continua.

C'est vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il en parlant de moi : elle étoit dans une si-tuation qui l'exposoit beaucoup; vous vîntes lui chercher du secours chez moi, vous me choisîtes pour lui en donner. Vous me croyiez un homme de bien; vous vous trompiez, mon Pere: je n'étois pas digne de votre consiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geste qu'il sit: ah! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de sié-chir la justice, ne vous opposez point à celle que je veux me rendre. Vous sçavez l'estime & peut-être la vénération dont vous m'avez honoré de si bonne-foi; vous sçavez la réputation où je suis dans le public; on m'y respecte comme un homme plein de vertu & de piété; j'y ai jouï des récompenses de la vertu, & je ne les méritois pas;

Tome VII.

c'est un vol que j'ai sait. Soussez donc que je l'expie, s'il est possible, par l'aveu des sourberies qui vous ont jetté dans l'erreur, vous & tout
le monde; & que je vous apprenne, au contraire,
tout le mépris que je méritois, & toute l'horreur
qu'on auroit eue pour moi, si on avoit connu le
sond de mon abominable conscience.

Ah! mon Dieu, soyez béni, Sauveur de nos âmes, s'écria alors le Pere Saint-Vincent.

Oui, mon Pere, reprit M. de Climat, en nous regardant avec des yeux baignés de larmes, & d'un ton auquel on ne pouvoit pas résister; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiselle: vous ne vous adressez qu'à un misérable, & toutes les bonnes actions que vous m'avez vu faire (je ne sçaurois trop le répéter) sont autant de crimes dont je suis coupable devant Dieu, autant d'impossures qui m'ont mis en état de saire le mal, & pour lesquelles je voudrois être exposé à tous les opprobres, à toutes les ignominies qu'un homme peut soussir sur la terre; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah! Monsieur, en voilà assez, dit ici le Pere Saint-Vincent, en voilà assez. Allons, il n'y a plus qu'à louer Dieu des sentiments qu'il vous donne.

Oue d'obligations vous lui avez! de quelles faveurs ne vous comble-t-il pas! O bonté de mon Dieu, bonté incompréhensible! nous vous adorons; voici les merveilles de la grâce: je suis pénétré de ce que je viens d'entendre, pénêtré jusqu'au fond du cœur. Oui, Monsieur, vous avez raison; vous êtes bien coupable; vous renoncez à notre estime, à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde; vous voudriez mourir méprisé, & vous vous écriez: je suis méprisable. Eh bien! encore une fois, Dieu soit loué. Je ne puis rien ajouter à ce que vous dites, nous ne sommes point dans le Tribunal de la Pénitence, & je ne suis ici qu'un pécheur comme vous. Mais voilà qui est bien, soyez en repos; nous sentons tout votre néant, aussi-bien que le nôtre. Oui, Monsieur; ce n'est plus vous en effet que nous estimons; ce n'est plus cet homme de péché & de misere: c'est l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, & fur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses miséricordes. Puissions-nous, ô mon Sauveur! nous qui sommes Ies témoins des prodiges que votre grâce opere en lui; puissions nous finir dans de pareilles dispositions! Hélas! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice divine?

Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses, qui, pour être différentes, n'en sont peut-être pas moins grandes? Ne parlons plus des vôtres, en voilà assez, Monsieur, en voilà assez, Puisque vous les pleurez, Dieu vous aime, & ne vous a pas abandonné; vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avouez: cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous; vous lui devez non-seulement la patience avec laquelle il vous a souffert, mais encore cette douleur & ces larmes qui vous réconcilient avec lui, & qui font um spectacle dont les Anges mêmes se réjouissent. Gémissez donc, Monsieur, gémissez; mais en lui disant: ô mon Dieu! vous ne rejettez point un cœur contrit & humilié. Pleurez, mais avec confiance, avec la confolation d'espérer que vos pleurs le fléchiront, puisqu'ils sont un don de sa miféricorde.

Et ce bon Religieux en versoit lui même, en tenant ce discours; & nous pleurions aussi, Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon Pere, reprit alors M. de Climal. Non, Monsieur, non, je vous prie, répondit le Religieux; il n'est pas nécessaire d'aller plus loin: contentez vous de ce que vous avez dit; le reste seroit supersu, & ne serviroit peut-être qu'à vous satissaire. Il est quelquesois doux & consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes: eh bien! Monsieur, privez-vous de cette douceur & de cette consolation; mortifiez l'envie que vous avez de nous en avouer davantage. Dieu vous tiendra compte de ce que vous avez dit, & de ce que vous vous serez abstenu de dire.

Ah! mon Pere, s'écria le malade, ne m'arrêtez point; ce seroit me soulager que de me taire: je suis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlez; Dieu ne me fait pas une si grande grâce à moi qui n'en mérite aucune: c'est bien assez qu'il me donne la force de résister à la confusion dont je me sens couvert, & qui m'arrêteroit à tout moment, s'il ne me soutenoit pas, Oui, mon Pere, cet aveu de mes indignités m'accable; je souffre à chaque mot que je vous dis, je souffre, & j'en remercie mon Dieu, qui parlà me laisse en état de lui sacrifier mon misérable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit; je voudrois pouvoir l'augmenter pour proportionner, s'il étoit possible, mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais; je suis

même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran; j'aurois pu du moins rougir encore aux yeux d'une sœur qui n'est peut être pas désabusée; mais il a fallu l'écarter, je la connoîs, elle m'auroit interrompu: son amitié pour moi, trop tendre & trop sensible, ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire: mais vous le lui répéterez, mon Pere, je l'espere de votre piété, & c'est un soin dont vous voulez bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le récit qu'elle vous a fait sans doute de mon procédé avec elle; je ne l'ai secourue en effet que pour tâcher de la féduire: je crus que son infortune lui ôteroit le courage de rester vertueuse. & j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devînt méprisable. C'est vous en dire assez, mon Pore, j'abrège cet horrible récit par respect pour sa pudeur, que mes discours passés n'ont déja que trop offensée. Je vous en demande pardon, Mademoiselle, & je vous conjure d'oublier cette affreuse aventure; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit. être le vôtre : recevez-en, pour réparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai non-seulement été un homme détestable devant Dieu, mais encore un malhomète-homme, suivant le monde: car j'eus la lâcheté, en vous quittant, de vous reprocher de petits présents, que vous m'avez renvoyés; j'insultai à la trisse situation où je vous abandomois, & je vous menaçai de me venger, si vous ossez vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me fesoit cette satisfaction si généreuse & si chrétienne; elle m'attendrit au point qu'elle m'arracha des soupirs. Valville & le Pere Saint-Vincent s'essuyoient les yeux & gardoient le sslence.

Vous sçavez, Mademoiselle, ajouta Monsseur de Climal, ce que je vous offris alors; ce sut, je pense, un contrat de cinq ou six-cents livres de rente; je vous en laisse aujourd'hui un de douze-cents dans mon testament. Vous résultés avec horreur ces six-cents livres, quand je vous les proposai comme la récompense d'un crime: acceptez les douze-cents stancs à présent qu'ils ne sont plus que la récompense de votre sagesse; il est bien juste d'ailleurs que je vous sois un peu plus secourable dans mon repentir, que je n'offrois de l'être dans mon désordre. Mon neveu, que voici, est mon principal héritier, je le fais mon légataire: il est né généreux, & je suis permon légataire: il est né généreux, & je suis per-

fuadé qu'il ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah! mon oncle, s'écria Vaiville la larme à l'œil, vous faites l'action du monde la plus louable, & la plus digne de vous : tout ce qui m'en afflige, c'est que vous ne la faites pas en pleine santé. Quant à moi, je ne regretterai que vous & que la tendresse que vous me témoignez; j'acheterois la durée de votre vie de tous les biens imaginables; & si Dieu m'exauce, je ne lui demande que la satisfaction de vous voir vivre aussi long-temps que je vivrai moi-même.

Et moi, Monsieur, m'écriai-je à mon tour en sanglotant, je ne sçais que vous répondre à sorce d'être sensible à tout ce que je viens d'entendre: j'ai beau être pauvre; le présent que vous me faites, si vous mourez, ne me consolera pas de votre perte; je vous assûre que je la regarderai aujour-d'hui comme un nouveau malheur. Je vois, Monsieur, que vous seriez un véritable ami pour moi, & j'amerois bien mieux cela, sans comparaison, que ce que vous me laissez si généreusement.

Mes pleurs ici me couperent la parole : je m'apperçus que mon discours l'attendrissoit lui-même. Ce que vous dites-là répond à l'opinion que j'al toujours eue de votre cœur, Mademoiselle, re-

prit-il après quelques moments de silence, & il est vrai que je justifierois ce que vous pensez à présent de moi, si Dieu prolongeoit mes jours. Je sens que je m'affoiblis, dit-il ensuite; ce n'est point à moi à vous donner des leçons, elles ne partiroient pas d'une bouche assez pure; mais puisque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me soit permis de vous dire encore une chose: j'ai tenté votre vertu; il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât : youlez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai faits contr'elle; aimez-la toujours. afin qu'elle sollicite la miséricorde de Dieu pour moi: peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, Mademoiselle. Adieu men Pere, ajouta-t-il en parlant au Pere Saint-Vincent; je vous la recommande. Pour vous, mon neveu; vous voyez pourquoi je vous ai retenu : vous m'avez vu à genoux devant elle, vous avez pu la soupçonner d'y consentir; elle étoit innocente, & j'ai cru être obligé de vous l'apprendre.

Il s'arrêta là, & nous allions nous retirer, quand il dit encere:

Mon neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, Madame de Miran m'a appris comment vous la connoissez; dans le récit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute récente que vous veniez d'essuyer de moi, a dû naturellement y entrer : dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, & m'avez-vous nommé?

Je vais, Monsieur, vous dire la vérité, lui répondis-je un peu embarrassée de la question. Au sortir de chez le Pere Saint-Vincent, l'entrai dans le Parloir d'un Couvent pour y demander du secours à l'Abbesse : j'y rencontrai Madame de Miran; j'étois comme au déséspoir, elle vit que je fondois en larmes, cela la toucha. On me pressa de dire ce qui m'affligeoit; je ne songeois pas à vous nuire : mais je n'avois point d'autre ressource que de faire compassion, & je contai tout, mes premiers masheurs & les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par discrétion, qu'à cause que je crus cela inutile; & elle n'en auroit jamais scu davantage, si quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avois pas pat hasard nommé M. de Valville, chez qui je les fis porter, comme au neveu de la personne qui me les avoit donnés. Voilà malheureusement comment elle vous connut, Monsieur; & je suis bien mortifiée de mon imprudence : car pour de la malice, il n'y en a point eu; je vous le dis

en conscience; je pourrois vous tromper, mais je suis trop pénétrée & trop reconnoissante pour vous rien cacher.

Dieu soit loué, s'écria-t-il alors en adressant la parole au Pere Saint-Vincent; actuellement ma sœur sçait donc à quoi s'en tenir sur mon compte. Je ne le croyois pas; c'est une consussion que j'ai de plus, avant que je meure: je sens qu'elle est grande, mon Pere. Et je vous en remercie, Mademoiselle: ne vous reprochez rien, c'est un service que vous m'avez rendu; ma sœur me connoît, & je vais rougir devant elle.

Je pensai faire des cris de douleur en l'entendant parler ainsi. Madame de Miran rentra avec Valville; mes pleurs & mes sanglots la surprirent, son frere s'en apperçut: venez, ma sœur, lui dit-il; je vous aurois retenue tantôt, si je n'avois craint votre tendresse; j'avois à dire des choses que vous n'auriez pas soutenues: mais je n'y perdrai rien, le Pere Saint-Vincent aura la bonté de vous les redire; & grâces à Dieu, vous en sçavez déjà l'essentiel; Mademoiselle vous a mise en état de me rendre justice. J'en ai mal usé avec elle: le Pere Saint-Vincent me l'avoit consiée; elle ne pouvoit pas tomber en de plus mauvaises mains; & je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle, ajoûtez-y toute celle que vous aviez pour moi, & dont elle est bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur, tel qu'il su à mon égard, est un bien que je lui laisse, & qui la vengera du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frere, mon frere, que m'allez-vous dire? lui répondit Madame de Miran, qui pleuroit presqu'autant que moi; sinissons, je vous prie, finissons: dans l'affliction où je suis, je ne pourrois pas en écouter davantage. Oui, j'aurai soin de Marianne, elle me sera toujours chere; je vous le promets, vous n'en devez pas douter: vous venez de lui donner sur mon cœur des droits qui seront éternels. Voilà qui est fait, n'en parlons plus; vous voyez la douleur où vous nous jettez tous. Allons, mon frere; êtes-vous en état de parler si long-temps? Cela vous fatigue; comment vous trouvez-vous?

Comme un homme qui va bientôt paroître devant Dieu, dit il; je me meurs, ma sœur. Adieu, mon Pere, souvenez-vous de moi dans vos saints Sacrifices: vous sçavez le besoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernieres paroles, & il tomba dès cet instant dans une soiblesse où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Médecins entrerent alors: le Religieux s'en-alla; on nous fit retirer, Valville & moi, pendant qu'on essayoit de le secourir. Madame de Miran voulut rester, & nous passames dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de M. de Climal', & deux parentes de la famille, qui alloient entrer

Valville les retint, leur apprit que le malade avoit perdu toute connoissance, & qu'il falloit at tendre cequi arriveroit; de sorte que personne n'entra, qu'un Ecclésiastique, qui étoit son Confesseur, & que nous vîmes arriver.

Valville, qui étoit assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de M. de Climal, & de ces deux Dames ses parentes, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille.

L'ami me parut un homme froid & poli; c'étoit un Magistrat de l'âge de soixante ans à-peu-près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq; petite semme brune, assez ronde, très-laide, qui avoit le visage large & quarré, avec de petits yeux noirs, qui, d'abord

paroissoient viss, mais qui n'étoient que curieux & inquiets; de ces yeux toujours remuants, toujours occupés à regarder, & qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une âme vuide, oisive, & qui n'a rien à voir en elle-même: car il y a de certaines gens dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées; c'est ce qui les rend si assamés d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste rien, que tout passe en eux, que tout en sort; gens toujours regardants, toujours écoutants, jamais pensants. Je les compare à un homme qui passeroit sa vie à se tenir à sa senêtre: voilà l'image que je me sais d'eux, & des sonctions de leur esprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle; je ne jugeai pourtant pas d'elle alors comme j'en juge à présent, que je me sa rappelle; mes réslexions, quesque avancées qu'elles sussent, n'alsoient pas encore jusques-la; mais je sui trouvai un caractere qui me déplut.

D'abord ses yeux se jetterent sur moi. & me parcoururent; je dis se jetterent, au hasard de mal parler: mais c'est pour vous peindre l'avidité curieuse avec laquelle elle se mit à me regarder: & de pareils regards sont si à charge!

Ils m'embarrasserent, & je n'y sçus point d'autre

remede que de la regarder à mon tour, pour la faire cesser; quelquesois cela réussit, & vous délivre de l'importunité dont je soussrois.

En effet, cette Dame me laissa là, mais ce ne fut que pour un moment : elle revint bientôt de plus belle, & me persécuta.

Tantôt c'étoit mon visage, tantôt ma cornette, & puis mes habits, ma taille, qu'elle examinoit.

Je toussai par hasard, elle en redoubla d'attention pour observer comment je toussois. Je tirai mon mouchoir; comment m'y prendrai-je? co sur encore un speciacle intéressant pour elle, un nouvel objet de curiosité.

Valville étoit à côté d'elle; la voilà qui toutd'un-coup se retourne pour lui parler, & qui luè demande: qui est cette Demoiselle - là?

Je l'entendis; les gens comme elle ne questionment jamais aussi bas qu'ils croient le faire; ilsa y vont si étourdiment, qu'ils n'ont pas le tempss d'être discrets. C'est une Demoiselle de Province, & qui est la sur d'une des meilleures amies de ma mere, lui répondit Valville assez négligement. Ah, ah! de Province, repris-elle; & la mere est-elle ici? Non, répartit-il encore; cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris, Ah!

dans un Couvent, est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse? & dans lequel est-ce? Ma foi, dit-il, je n'en sçais pas le nom. C'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle. Elle est fort jolie; vraiment, très-jolie : ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin elle se lassa de moi, & me quitta pour examiner le Magistrat, qu'elle connoissoit pourtant, mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considérés.

Voilà qui est bien épouvantable, sui dit-elle après; cet homme qui se meurt, & qui se portoit si bien, (qui est-ce qui l'auroit cru?) il n'y a que dix jours que nous dînâmes ensemble.

C'étoit de M. de Climal qu'elle parloit. Mais, dites-moi, Monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal? Cet homme-là est fort, j'espere qu'il en reviendra; qu'en pensez-vous? Depuis quand est-il malade? car j'étois à la campagne, moi; & je n'ai sçu cela que d'hier. Est il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connoissance? Oui, Madame, il n'est que trop vrai, répondit Vaville. Et Madame de Miran est donc là-dedans, répondit-elle? qui est-ce qui y est encore? La pauvre semme! elle doit être bien désolée; n'est-ce pas? Ils s'aimoient beaucoup. C'est un si honnête-homme!

toute la famille y perd. Voici une fille qui en a pleuré hier toute la journée, & moi aussi: (& cette fille, qui étoit la sienne, avoit effectivement l'air assez contristé, & ne disoit mot).

Nos yeux s'étoient quelquesois rencontrés comme à la dérobée, & il me sembloit avoir vu dans ses regards autant d'honnêteté pour moi, qu'elle en avoit dû rencontrer dans les miens pour elle. J'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût: de mon côté, j'étois enchantée d'elle, & j'avois bien lieu de l'être.

Madame, l'aimable personne que c'étoit: je n'ai encore rien vu de cet âge-là qui lui ressemble; jamais la jeunesse n'a tant paré personne : il n'en sut jamais de si agréable, de si riante à l'œil que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dix-huit ans; mais il ne sussit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit, il saut y joindre une sigure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, sins & légers; de ces agréments sensibles, mais inexprimables, que peut y jetter la jeunesse : & on peut avoir une trèsbelle sigure, sans l'avoir propre & slexible à tout ce que je dis.

: Il est question ici d'un charme à part, de je nesçais quelle gentillesse qui répand dans les mou-

Tome VII.

vements, dans le geste même, dans les traits, plus d'âme & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printemps de son âge: ce terme de printemps me sit ressouvenir de la jeune Demoiselle dont je parle; & je gagerois que c'est quelque sigure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les noms de Flore ou d'Hébé, que je ne songe tout-d'un-coup à Mademoiselle de Fare; (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit)

Représentez - vous une taille haute, agile & dégagée. A la maniere dont Mademoiselle de Fare alloit & venoit, & se transportoit d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesoit rien.

Ensin, c'étoient des grâces de tout caractère: c'étoit du noble, de l'intéressant; mais de ce noble alsé & naturel, qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toute contenance; que ni l'air folâtre, ni l'air négligé n'alterent, & qui est comme un attribut de la figure: c'étoit de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'c.

toient de ces traits délicats, mignons, & qui font une physionomie vive, rusée, & non pas maligne.

Vous êtes une espiegle, lui disois-je quelquefois; & il y avoit en esset quelque chose de ce que je dis-là dans sa mine: mais cela y étoit comme une grâce qu'on aimoit à y voir, & qui n'étoit qu'un signe de gaieté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'étoit pas d'une sorte santé; mais ses indispositions lui donnoient l'air plus tendre que malade : elle auroit souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit; mais je ne sçais skelle y auroit tant gagné : du moins, si jamais un visage a pu s'en passer, c'étoit le sien; l'embonpoint n'y auroit ajouté qu'un agrément, & lui en auroit ôté plusieurs de plus piquants & de plus précieux.

-Mademoiselle de Fare, avec la finesse & le feu qu'elle avoit dans l'esprit, écoutoit volontiers en grande compagnie, y pensoit beaucoup, y parsoit pen ; & ceux qui y parsoient bien ou mal, n'y perdoient rien.

Te ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, & dit de bon gout.

Etoit elle avec ses amis, elle avoit dans

sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte, subite & naïve; une grande noblesse dans les idées, avec une âme haute & généreuse. Mais ceci regarde le caractere que vous connoîtrez encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déjà du temps que nous étions là quand Madame de Miran sortit de la chambre du Malade, & nous dit que la connoissance lui étoit entierement revenue, & qu'actuellement les Médecins le trouvoient beaucoup mieux: il m'a même demandé, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, si vous étiez encore ici, Mademoiselle, & m'a priée qu'on ne vous ramenât à votre Couvent qu'après que vous auriez dîné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui répondis-je, & je ferai ce qu'il vous plaira, Madame.

Je voudrois qu'il sçût que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami, & j'aurois une extrême envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame; n'y auroit-il pas moyen de l'avertir? s'il est mieux, il ne sera peutêtre pas fâché que nous entrions; qu'en dites: vous, Madame? les Médecins en ont donc meilleure espérance? Hélas! cela ne va pas encore jusques – là; ils le trouvent seulement un peu moins mal; & voilà tout, répondit Madame de Miran: mais je vais retourner sur le champ, pour sçavoir s'il n'y a point d'inconvénient que vous entriez; & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle, ces deux Dames peuvent-elles entrer avec Monsieur, pour voir mon frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien soible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos; il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il saut attendre, dit alors le Magistrat; je reviendrai cet après-midi. Ce ne sera pas la peine, si vous voulez rester, reprit Madame de Miran. Non, dit-il, je vous suis obligé, je ne sçaurois; j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la Dame, & je suis d'avis de demeurer; n'est-il pas vrai Madame? Eh bien! Messieurs, continua t-else tout de suite, dites-nous donc; que pensez vous de cette maladie? j'ai dans l'esprit qu'il s'en ti-rera, moi; n'est-ce pas? ne seroit-ce point de poitrine dont est attaqué? Il y a six mois

Еij

qu'il eut un rhume qui dura très-long-temps; je lui dis d'y prendre garde, il le négligeoit un peu; la fievre est-elle considérable?

Ce n'est pas la sievre que nous craignons le plus, Madame, dit l'autre Médecin, & on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera; mais il y a toujours du danger.

Il nous quittèrent après ce discours: le Magistrat les suivit, & nous restâmes, la mere, la fille, Madame de Miran, Valville & moi, dans la salle.

Il étoit tard, un laquais vint nous dire qu'on alloit servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade; on lui dit qu'il reposoit, elle en ressortit avec l'Ecclésiastique qui y étoit demeuré, qui nous dit qu'il reviendroit après-dîner; nous allames nous mettre à table, un peu moins allarmés que nous l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyants, mais on ne sçauroit s'en passer; c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiselle de Fare. Je crus voir, à ses saçons gracieuses, qu'elle étoit bien-aise de cette occasion qui s'offroit de lier quelque connoissance ensemble. Nous nous prévenions de mille pesites

honnêtetés que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance: & comme l'amour a ses droits, quelquesois aussi je: regardois Valville, qui, de son côté & à son ordinaire, avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas pendant que sa mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense; &, cela étant, vous ne quitteriezpoint Paris.

Je ne sçais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton, (& effectivement je n'en sçavois rien;) mais, à tout hasard, je crois que vous pensez toujours juste; voulez-vous bien à présent me dire votre pensée, Mademoiselle.

C'est, reprit-elle toujours tout bas, que Madame votre mere est la meilleure asnie de Madame de Miran, & que vous pourriez bien épouler mon cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour?

Cela n'étoit pas aisé, la question m'embarrassa, m'allarma même; j'en rougis, & puis j'eus peur su'elle ne vît que je rougissois, & que cela ne trahît un secret qui me sesoit trop d'honneur.

E iv

Enfin j'ignorece que j'aurois répondu, si sa mere ne m'avoit pas tirée d'affaire. Heureusement, comme je vous l'ai dit, c'étoit de ces semmes qui voient tout, & qui veulent tout sçavoir.

Elle s'apperçut que nous nous parlions; qu'estce que c'est, ma fille, dit-elle, de quoi est-il question? vous souriez, & Mademoiselle rougit; (rien ne lui étoit échappé.) Peut-on sçavoir ce que vous vous dissez?

Je n'en ferai pas de mystere, repartit sa sille; je serois charmée que Mademoiselle demeurât à Paris, & je lui disois que je souhaitois qu'elle épousant M. de Valville.

Ha, ha! s'écria-t-elle : eh! mais, à propos, j'ai eu aussi la même idée; & il me semble, sur tout ce que j'ai observé, qu'ils n'en seroient sâchés ni l'un ni l'autre. Eh! que sçait-on? c'est peut- être le dessein qu'on a; il y a toute apparence.

Et pourquoi non? dit Madame de Miran, qui apparemment ne vit point de risque à prendre son parti dans ces circonstances, & qui, par une bonté de cœur dont le mien est encore transporté quand j'y songe, & que je ne me rappelle jamais sans pleurer de tendresse & de reconnoissance; qui, dis-je, par une bonté de cœur ad-

mirable, & pour nous donner d'infaillibles gagesde sa parole, voulut bien saisir cette occasion de préparer les esprits sur notre mariage.

Eh! pourquoi non? dit-elle donc à son tour: mon fils ne fera pas à plaindre, si cela arrive. Ah! tout le monde sera de votre avis, reprit Madamede Fare: il n'y aura, certes, que des compliments à lui faire, & je lui fais les miens d'avance; je ne scache personne mieux partagé qu'il le sera. Aussi puis-je vous assurer, Madame, que je n'envierai le partage de personne, répondit Valville d'un air franc & ailé, pendant que je baissois la tête pour remercier sa mere de ses politesses, sans lui rien dire; car je crus devoir me taire & laisserparler ma bienfaitrice, devant qui je n'avois làdessus & dans cette occasion qu'un silence modelte & respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jetter sur elle un regard bien tendre & bien reconnoissant & de la maniere dont la conversation se tourna là-dessus, quoique tout y fût dit en badinant. Madame de Fare ne douta point que je ne dûsse épouser Valville.

Je m'en retournerai, dès que j'aurai vu M. de Climal, & puis nous reconduirons votre bru à fon Couvent, dit-elle à Madame de Miran: ou bien, tenez, fesons encore mieux; je ne couche

pas ce soir à Paris, je m'en retousne à ma maison de campagne, qui n'est qu'à un quart de lieue
d'ici, comme vous sçavez. Je pense que vous
pouvez disposer de Mademoiselle. Ecrivez, ou
envoyez dire à son Couvent qu'on ne l'attenden
point, & que vous la gardez pour un jour our
deux, moyennant quoi nous l'emmenerons avec
nous. Ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un peu davantage? vous leur ferez plaisir
à toutes deux, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Fare s'en méla, & joignit der si bonne grâce ses instances à celles de sa mere, que Madame de Miran, à qui on supposoit que mes parents m'avoient consiée, dit qu'elle y confentoit, & que j'étois la maitresse. Il est vrai, ajouta-t-elle, que vous n'avez personne avec vous, mais vous serez servie chez Madame. Allez, je passerai tantôt moi-même à votre Couvent; & demain, suivant l'état où sera mon srere, j'irai sur les cinq heures du soir vous reprendre, ou je vous enverrai chercher.

Puisque vous me le permettez, je n'hésiterai; point, Madame, répondis-je.

On se leva de table, Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie; je devinai ce qu'il lui en plaisoit: c'est qu'elle nous convainqueit

encore de la fincérité des promesses de Madama de Miran: non-seulement cette Dame laissoit croire que j'étois destinée à son sits, mais elle me laissoit aller dans le monde sur ce pied-là; y avoit-il de procédé plus net, & n'étoit-ce pas s'engager à ne se dédire jamais?

- Sortons de chez M. de Climal: Madame de Fare ne put le voir; on dit qu'il reposoit, & dans l'instant que nous allions partir, Valville, par quelques discours qu'il tint adroitement, engagea cette Dame à lui proposer de nous suivre, & de venir souper chez elle.

Il fait le plus beau temps du monde, lui ditelle: vous reviendrez ce soir ou demain matin, si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi? dit en riant Valville à Madame de Miran, dont il étoit bien-aise d'avoir l'approbation. Ouidà, mon sils, reprit-elle; vous pouvez y aller, aussi-bien ne me retirerai-je d'ici que sort tard. Et là-dessus prîmes congé d'elle, & nous partîmes.

Nous voici arrivés; je vis une très belle maifon; nous nous y promenâmes beaucoup: tout m'y rendoit l'âme satissaite. J'y étois avec un homme que j'aimois, qui m'adoroit, qui avoit la liberté de me le dire, qui me se disoit à chaque instant, & dont on trouvoit bon que je reçusse les hommages, à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour. Aussi n'y manquois-je pas ; il me parloit, & moi je le regardois, & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards : il le sentoit bien ; ses expressions en devenoient plus passionnées, & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation! d'un côté Valville qui m'idolâtroit; de l'autre, Mademoiselle de Fare qui ne sçavoit quelles carresses me faire; & de ma part un cœur de sensibilité pour tout ce-la. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient d'arriver pour souper chez elle; & comme les tendresses de Valville interrompoient ce que nous dissons cette aimable fille & moi, nous nous avissames, par un mouvement de gaieté, de le suir, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jetter des seuilles que nous arrachions des bosquets.

Il nous poursuivoit, nous courions: il me saisit; elle vint à mon secours; & mon âme se sivroit à une joie qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainsi que nous nous amusions, quande en vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous pour se mettre à table, & nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa; on demanda d'abord des nouvelles de Monsieur de Fare qui étoit à l'armée: on parla de moi ensuite; la compagnie mesit de grandes honnêtetés. Madame de Fare l'avoit déja prévenue sur le mariage auquel on me destinoit, & on en félicita Valville.

Le souper finit, les convives nous quitterent: Madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup: je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin: un quart-d'heure après entra une semme-de-chambre qui venoit pour m'habiller.

Quelqu'inusité que sût pour moile service qu'elle alloit me rendre, je m'y prêtai, je pense, d'aussi bonne grâce que s'il m'avoit été familier. Il salloit bien soutenir mon rang, & c'étoient-là de ces chosses que je saissississon ne peut pas plus vîte: j'avois un goût naturel, ou, si vous voulez, je ne sçais quelle vanité délicate qui me les apprenoit tout d'un coup, & ma semme-de-chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller, que j'en-

tendis la voix de Mademoiselle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre personne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville, & je voulois aller au-devant d'elle : elle ne m'en donna pas le temps, elle entra.

Ah! Madame, devinez avec qui, devinez: voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette Marchande de toile, chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique; avec Madame Dutour, de qui j'ai dit étourdiment, ou par pure distraction, que je ne parlerois plus, & qui, en esset, ne paroîtra plus sur la scene.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi, & m'embrassa d'un air solâtre: mais ce fatal objet, cette misérable Madame Dutour venoit de frapper mes yeux, & elle n'embrassa qu'une statue: je restai sansmouvement, plus pâse que la mort, & ne sçachant plus où j'étois.

Eh! ma chere, qu'avez-vous donc? vous ne me dites mot, s'écria Mademoiselle de Fare, étonnée de mon silence, & de mon immobilité. Eh! que Dieu-nous soit en aide! aurois-je la berlue? N'est-ce pas vous, Marianne, s'écria de son côté Madame Dutour? Eh! pardi.oui,

c'est-elle même; tenez, comme on se rencontre le Je suis venue ici pour montrer de la toile à des Dames qui sont vos voisines, & qui m'ont envoyé chercher; & en revenant, j'ai dit, il saut que je passe chez Madame la Marquise, pour voir si elle n'a besoin de rien. Vous m'avez trouvée dans sa chambre, & puis vous m'amenez ici, où je la trouve: il saut croire que c'est mon bon ange qui m'a inspiré d'entrer dans la maison.

Et tout de suite, elle se jetta à mon cou. Quelle bonne fortune avez - vous donc eue, ajouta-t-elle tout de suite? Comme la voilà belle & bien mise! Ah! que je suis aise de vous voir brave! que cela vous sied bien! Je pense, Dieu me pardonne, qu'elle a une semme-de-chambre. Eh! mais, dites-moi donc ce que cela signise : voilà qui est admirable, cette pauvre ensant! contez-moi donc d'où cela vient.

A ce discours, pas un mot de ma part ; j'étois anéantie.

Là-dessus, Valville arrive d'un air riant; mais à l'aspect de Madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, & qui reste immobile à son tour. Vous jugez bien qu'il comprie toutes les sacheuses conséquences de cette aven-

ture : ceci, au reste, se passa plus vîte que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour, doucement, dit alors Mademoiselle de Fare: vous vous trompez sûrement, vous ne sçavez pas à qui vous parlez. Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est-pas, s'écria encore la Marchande; ce ne l'est pas! Ah! pardi, en voici bien d'un autre: vous verrez que je ne suis peut-être pas Madame Dutour aussi, moi! Eh! merci de ma vie, demandez-lui si je me trompe. Eh bien! répondez donc, ma fille; n'est-il pas vrai que c'est vous? Dites-donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi pour apprendre le négoce? C'étoit M. de Climal qui l'y avoit mise, & puis qui la laissa là un beau jour de sête; bon jour, bonne œuvre: adieu, vas où tu pourras. Aussi pleuroit-elle, il falloit voir, la pauvre orpheline! Je la trouvai échevelée comme une Madeleine; une nippe d'un côté, une nippe d'un autre: c'étoir une vraie pitié.

Mais, encore une fois, prenez garde, Madame, prenez garde; car cela ne se peut pas, dit Mademoiselle de Fare étonnée. Ohilbien, je ne dis pas que

que cela se puisse, mais je dis que cela est, reprit la Dutour. Eh! à propos, tenez, c'est chez M. de Valville que je sis porter le paquet de hardes dont M. de Climal lui avoit fait présent; à telles enseignes, que j'ai encore un mouchoir à elle. qu'elle a oublié chez moi, qui ne vaut pas grand argent; mais enfin n'importe, il est à elle, & je n'y veux rien, on l'a blanchi tel qu'il est; quand il seroit meilleur, il en seroit de même; & ce que i'en dis n'est que pour faire voir si je la dois connoître. En un mot comme en cent, qu'elle parle ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne; & quoi encore? Marianne: c'est le nom qu'elle avoit, quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle 'en a changé: mais je ne lui en sçavois point d'autre, ni elle non plus; encore étoit-ce, m'a-t-elle dit, la niece d'un Curé qui le lui avoit donné; car elle ne sçait qui elle est: c'est elle qui me l'a dit aussi. Que diantre, où est donc la finesse que j'y entends? est-ce que j'ai envie de lui nuire moi, à cette enfant, qui a été ma fille. de boutique? est-ce que je lui en veux? Pardi! je suis comme tout le monde, je reconnoîs les gens, quand je les ai vus. Voyez que cela est difficile! Si elle est devenue glorieuse, dame! je ne sçaurois que faire. Au surplus, je n'ai qua Tome VII.

du bien à dire d'elle; je l'ai connue pour honnête fille: y a-t-il rien de plus beau? Je lui défie d'avoir mieux, quand elle feroit Duchesse: de quoi se sâche-t-elle?

A ce dernier mot, la femme-de-chambre se mit à rire sous sa main & sortit : pour moi, qui me sentois soible & les genoux tremblants, je me laissai tomber dans un fauteuil qui étoit à côté de moi, où je ne sis que pleurer & jetter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux, & ne disoit mot. Valville, qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche, s'approcha ensia de Madame Dutour; & la prenant par le bras: Madame, allez-vous-en, sortez, je vous en conjure; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrez point, ma chere Madame Dutour; allez, qu'on ne vous voie point davantage ici: soyez discrette, & comptez de ma part sur tous les services que je paurrai vous rendre.

Eh! mon Dieu, de tout mon cœur, repritelle. Hélas! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher Monsieur: mais que voulez-vous? devine-t-on? mertez-vous à ma place.

Eh loui, Madame, lui dit-il, vous avez raison; mais partez, partez, je vous prie. Adieu, adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'étoit Mademoiselle de Fare à qui elle parloit.) Adieu, Marianne; allez, mon ensant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi : Dieu se sçait, toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver! Si pourtant vous voulez voir ce que j'ai apporté dans mon carton, dit-elle encore, en s'adressant à Mademoiselle de Fare, peut-être prendriez-vous quelque chose. Eh! non, reprit Valville, non, vous dit-on; j'acheterai tout ce que vous avez, je le retiens, & vous le palérai demain chez moi. Ce sut en la poussant qu'il parla aînsi, & ensin elle sortit.

Mes larmes & mes foupirs continuoient; je n'osois pas lever les yeux, & jétois comme une personne accablée.

M. de Valville, dit alors Mademoilette de Fare, qui jusqu'ici n'avoit sait qu'écouter, expliquez-moi ce que cela signisse.

Att s' ma chere cousine, repondit-il en embrassar ses genoux, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, sauvez-moi sa vie; il n'y và pas de moins pour moi je vous en conjure par toute la bonté, par toute la générosité de votre cœur. Il est vrai, Mademoissse a été

quelques jours chez cette Marchande : elle a perdu son pere & sa mere depuis l'âge de deux ans, on croit qu'ils étoient étrangers, ils ont été assassimés dans un carrosse de voiture avec nombre de domestiques à eux; c'est un fait constaté: mais on n'a jamais pu sçavoir qui ils étoient, leur suite a seulement prouvé qu'ils étoient gens de condition : voilà tout ; & Mademoiselle sut retirée du carrosse dans la portière duquel elle étoit tombée sous le corps de sa mere : elle a depuis été élevée par la sœur d'un Curé de village, qui est morte à Paris il y a quelques mois, & qui la laissa sans secours: un Religieux la présenta à mon oncle; c'est par hasard que je l'ai connue, & je l'adore; si je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ses parents voyageoient avec plusieurs domestiques de tout sexe, elle est fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement. Sa figure, ses grâces, & son caractere, en sont encore de nouvelles preuves; peut-être même est-elle née plus que moi; peut-être que, si elle se connoissoit, je serois trop honoré de sa tendresse. Ma mere, qui sçait tout ce que je vous dis-là, & tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire, ma mere est dans notre confidence; elle est enchantée d'elle;

elle l'a mise dans un Couvent; elle consent que je l'aime, elle consent que je l'épouse, & vous êtes bien digne de penser de même : vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance; vous ne lui en serez point un crime: un malheur, quand il est accompagné des circonstances que je vous dis, ne doit point priver une fille, d'ailleurs st aimable, du rang dans lequel on a bien vu qu'elle étoit née, ni des égards & de la considération qu'elle mérite de la part de tous les honnêtes-gens. Gardez donc votre estime & votre amitié pour elle; conservezmoi mon épouse, conservez-vous l'amie la plus digne de vous, une amie d'un mérite & d'un cœur que vous ne trouverez nulle part; d'un cœur que vous allez acquérir tout entier, sans compter le mien, & dont la reconnoissance sera éternelle & sans bornes. Mais ce n'est pas assez que de ne point divulguer notre secret; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme-de-chambre qui a tout entendu; il faut la gagner, il faut fe hâter.

C'est à quoi je songeois, dit Mademoiselle de Fare qui l'interrompit, & qui tira le cordon d'une sonnette; & je vais y remédier. Tranquillisez-vous, Monsieur, & siez-vous à moi. Voici un

F iij

récit qui m'a remuée jusqu'aux larmes: j'avois beaucoup d'estime pour vous, vous venez de m'en donner davantage. Je regarde aussi Madame de Miran, dans cette occasion-ci, comme la semme du monde la plus respectable; je ne sçaurois vous dire combien je l'aime, combien son procédé me touche, & mon cœur ne le cédera pas au sien. Essuyez vos pleurs, ma chere amie, & ne songeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajouta-t-elle en me prenant la main, sur laquelle je me jettai, que je baisai, que j'arrosai de mes larmes, d'un air qui n'étoit que suppliant, reconnoissant & tendre; mais point humilié.

Cette amitié que vous me faites l'honneur de me demander, me sera plus chere que ma vie : je ne vivrai que pour vous aimer tous deux, vous & Valville, lui dis-je à travers des sanglots que m'arracha l'attendrissement où j'étois.

Je ne pus en dire davantage; Mademoiselle de Fare pleuroit aussi en m'embrassant, & ce sut en cet état que la surprit la semme-de-chambre dont je vous ai parlé, & qui venoit sçavoir pourquoi elle avoit sonné.

Approchez, Favier, lui dit-elle, du ton le plus imposant : vous avez de l'attachement pour

moi, du moins il me le femble. Quoi qu'il en foit, vous avez vu ce qui s'est passé avec cette Marchande; je vous perdrai tôt ou tard, si jamais il vous échappe un mot de ce qui s'est dit; je vous perdrai; mais aussi je vous promets votre fortune pour prix du silence que vous garderez. Et moi, je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de suite Valville.

Favier, en rougissant, nous assura qu'elle se tairoit: mais le mal étoit sait, elle avoit déjà parlé. C'est ce que vous verrez dans la sixieme Partie, avec tous les évènements que son indiscrétion causa; les Puissances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié, au reste, que je vous ai annoncé l'histoire d'une Religieuse; & voici sa place: c'est par où commencera la sixieme Partie.

Fin de la cinquieme Partie.





SIXIEME PARTIE.

JE vous envoie, Madame, la sixieme partie de ma vie; vous voilà fort étonnée; n'est-il pas vrai? Est-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquieme? Quelle paresse! Allons, Madame, tâchez donc de me suivre; lisez du moins aussi vîte que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence, vous qui jusqu'ici n'en avez jamais eu, quoique vous m'ayez toujours promis d'en avoir?

C'est que ma promesse gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois, & on a de la peine à payer ses dettes. A présent que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter, je me fais un plaisir de vous la donner pour rien; cela me réjouit. Je m'imagine être généreuse, aulieu que je n'aurois été qu'exacte; ce qui est bien différent. Reprenons le fil de notre discours. J'ai l'histoire d'une Religieuse à vous raconter : je n'avois pourtant résolu de ne vous parler que de moi, & cet épisode n'entroit pas dans mon plan; mais, puisque vous m'en paroissez curieuse, que je n'écris que pour vous amuser, & que c'est une chose que je trouve sur mon chemin, il ne seroit pas juste de vous en priver. Attendez un moment, je vais bientôt rejoindre cette Religieuse en question, & ce sera elle qui vous satisfera.

Vous m'avouez, au reste, que vous avez laissé lire mes aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites qu'il y en a quelques-uns à qui les réflexions que j'y sais souvent n'ont pas déplu; qu'il y en a d'autres qui s'en seroient bien passés. Je suis à présent comme ces derniers, je m'en passerai bien aussi, ma Religieuse de même: ce ne sera pas, une babillarde comme je l'aiété, elle ira vîte; & quand ce sera mon tour à parler, je ferai comme elle.

Mais je songe que ce mot de babillarde que je viens de mettre là sur mon compte, pourroit sâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes réslexions. Si elles n'ont été que du babil, ils ont donc eu tort de s'y plaire, ce sont donc des lecteurs de mauvais goût. Non pas, Messieurs, non pas: je ne

suis point de cet avis; au contraire je n'oserois dire le cas que je fais de vous, ni combien je me sens flattée de votre approbation là-dessus. Quand ie m'appelle une babillarde, entre nous, ce n'est qu'en badinant, & que par complaisance pour ceux qui m'ont peut-être trouvé telle, & la vérité est que je continuerois de l'être, s'il n'étoit pas plus aifé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur, en approuvant que je réfléchisse; mais aussi ceux qui veulent que je m'en tienne au simple récit des faits, me font grand plaisir: mon amour-propre est pour vous; mais ma paresse se déclare pour eux, & je suis un peu revenue des vanités de ce monde: à mon âge on présere ce qui est commode à ce qui n'est que glorieux. Je soupçonne d'ailleurs, (je vous le dis en secret) je soupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous servir, & vous excuserez le parti que je vais prendre.

Nous en étions au disours que Mademoiselle de Fare & Valville tinrent à Favier; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent sut inutile.

Vous avez vu que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en-allât, & il n'y avoit tout au plus qu'un quart, d'heure qu'elle avoit disparu

quand elle revint; mais ce quart-d'heure, elle l'avoit déjà employé contre moi. De ma chambre, elle s'étoit rendue chez Madame de Fare, à qui elle avoit conté tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouer. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha, & qui lui sit peur. J'observai seulement, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle rougit; & à travers l'accablement où j'étois, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée, & Mademoiselle de Fare se mit à me consoler. Je lui tenois une main que je baignois de mes larmes; elle répondit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh! ma chere amie, cessez donc de pleurer, me disoit-elle; que craignez-vous? cette sille ne dira mot, soyez en persuadée (c'étoit de Favier qu'elle parsoit); nous venons de l'intéresser par tous les motifs qui peuvent lui sermer la bouche. Je lui ai dit que son indiscrétion la perdroit, que son silence seroit sa sortune; & après les menaces dont je l'ai intimidée, après les récompenses que je lui ai promises, concevez-vous qu'elle ne se taise pas? Y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahisse?

Tranquillifez - vous donc; donnez - moi cette marque d'amitié & de confiance, ou bien je croirai à présent que c'est à cause de moi que vous pleurez tant; je croirai que vous rougissez de m'avoir eue pour témoin de ce qui s'est passé, & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie, moi qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous; moi pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je; & voyez, en ce cas, combien j'aurai lieu de me plaindre de vous, combien votre douleur m'ossenseroit, & seroit désobligeante pour un cœur comme le mien!

Ce discours redoubloit mon attendrissement, & par conséquent mes larmes. Je n'avois pas la force de parler: mais je donnois mille baisers sur sa main que je tenois toujours, & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir, me disoit de son côté Valville. Madame de Fare elle-même va peutêtre arriver; que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes? Quelle raison lui en rendrons-nous, & de quoi vous affligez-vous tant? Ceci n'aura point de suite; c'est moi qui le garantis, ajoutoit-il en se jettant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de passion, ce me semble, qu'il n'en avoit jamais eu; & mes regards que je laissois tomber tout-à-tour sur l'amant & l'amie, leur exprimoient combien j'étois sensible à tout ce qu'ils me disoient tous deux de doux & de consolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'assirent à côté de moi, & j'essuyai mes pleurs avant qu'elle parût: mais toute l'impression des mouvements dont j'avois été agitée, me restoit sur le visage. On y voyoit encore un air de douleur & de consternation que je ne pouvois pas en ôter.

Feignez d'être malade, se hâta de me dire Mademoiselle de Fare, & nous supposerons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mere. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la soiblesse que nous étions convenus que j'affecterois, & qui étoit assez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée, dit-elle à Valville d'un air indissérent & peu civil? Oui, Madame, répondit-il: nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris; & elle est encore extrêmement soible, ajouta Mademoiselle de Fare, que je vis surprise du peu de saçon que saisoit sa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton, & fans jamais dire Mademoiselle: si elle veut, on la remenera à Paris, je lui prêterai mon carrosse.

Madame, lui dit séchement Valville, le vôtre n'est pas nécessaire; elle s'en retournera dans se mien, qui est venu me prendre.

Vous avez raison, cela est égal, répartit-ésse. Quoi, ma mere, tout-à-l'heure! s'écria la fille: je serois d'avis qu'on attendst à tantôt.

Non, Mademoiselle, dis-je alors à mon tour, en m'appuyant sur le bras de Valville pour me lever; non, laissez-moi partir, je vous rends mille grâces de votre attention pour moi; mais essectivement il vaut mieux que je me restre; & je sens bien qu'il ne faut pas que je reste ici plus longtemps. Descendons, Monsieur, je serai bien-aise de prendre l'air en attendant que votre carrosse soit prêt.

Mais, ma mere, reprit une seconde, sois Mademoiselle de Fare, prenez donc garde, laisseronsnous Mademoiselle s'en retourner toute seule dans
ce carrosse? & puisqu'elle veut absolument se retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la remenions,
ou du moins que je prenne une de vos semmes
avec moi pour la reconduire jusqu'à son Couvent,
ou chez Madame de Miran, qui nous l'a consiée?
sans quoi il n'y a ici que M. de Valville qui pourroit l'accompagner; & il ne seroit pas dans l'ordre
qu'il partît avec elle.

Non, reprit la mere en souriant; mais, ditesmoi, M. de Valville, j'attends compagnie: ni ma fille ni moi ne pouvons quitter; ne suffira-t-il pas d'une de mes semmes? je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris: n'estce pas, ma belle ensant? ce sera assez.

Valville, indigné d'un procédé si cavalier, ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, Madame, lui-dis-je, pleinement persuadée que cette semme-de-chambre qu'elle m'offroit, avoit parlé; je n'ai besoin de personne.

Et c'étoit en sortant de la chambre avec Valville que je disois cela. Mademoiselle de Fare baissoit les yeux d'un air d'étonnement qui n'étoit pas à la louange de sa mere. Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, Mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre: l'état où elle est m'inquiète; & s'il lui arrivoit quelque chose, je serai à portée de lui saire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter, dit-elle toujours en souriant? qu'est-ce que cela signisse? je n'en vois pas la nécessité, puisque je lui offre une de mes semmes avec elle. Aime-t-elle mieux rester? vous sçavez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit; & comme elle est malade, & que j'aurai compagnie, elle mangera dans sa chambre.

'Oui, dit-il, l'expédient seroit assez commode; mais je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre férieux me divertit, mon cousin, lui répartit-elle: au surplus, s'il n'y a pas moyen de vous arrêter, mon carrosse est à votre service.

Bourguignon, ajouta-t-elle tout de suite en parlant à un laquais qui se rencontra là, qu'on mette les chevaux au carrosse. Je pense que voici du monde qui vient: adieu, Monsieur; nous nous reverrons: mais il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle ensant, je suis votre

votre servante : allez, ce ne sera rien; faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-dessus elle prit congé de nous, & puis se retournant : venez, ma fille, dit-elle à Mademoiselle de Fare; venez, j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mere, je vous suis, répondit la fille en nous regardant tristement Valville & moi. Je ne comprends rien à ces manieres-ci, nous dit-elle: elles ne ressemblent point à celles d'hier au soir : quelle en peut-être la cause? Est-ce que cette misérable semme l'auroit déjà instruite? j'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avoit fait donner ses ordres à son Cocher: mais n'importe, elle sçait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiselle, & tout ce qu'on peut lui avoir dit ne la dispense pas des égards & des politesses qu'elle devoit conserver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle si mal avec une jeune personne pour qui elle a vu que ma mere & moi nous avons les plus grandes attentions? Cette Lingere, dont on lui a rapporté les discours, n'a-t-elle pas pu se tromper, & prendre Mademoiselle pour une autre? Mademoiselle lui a-t-elle répondu un mot? Est-elle convenue de ce qu'elle lui disoit? Il est vrai qu'elle a pleuré, mais c'est peut-être à cause

Tome VI G

qu'elle a cru qu'on vouloit lui faire injure; c'étoit surprise ou timidité, & tout cela est possible dans une personne de son âge, qui se voit apostrophée avec tant de hardiesse. Ce n'est pas vous, ma chere cousine, à qui ce que je dis-là s'adresse : vous scavez avec quelle confiance je me suis livré à vous là-dessus. Je veux dire seulement que Madame de Fare devoit du moins suspendre son jugement, & ne pas s'en rapporter à une semme-dechambre, qui a pu mal entendre, qui a pu ajouter à ce qu'elle a entendu, & qui elle-même n'a raconté ce qu'elle n'a sçu que d'après une autre semme, qui, comme je l'ai dit, peut avoir été trompée par quelque ressemblance. Et supposez qu'elle ne se soit point méprise, il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assure, ou qu'on les éclaircisse; d'autant plus qu'il peut y entrer une infinité de circonstances qui changent considérablement les choses, comme le sont les circonstances que je vous ai dites, & qui sont bien voir que Mademoiselle est à plaindre; mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il falloit voir avec quel feu, avec quelle douleur s'énonçoit Valville, & toute la tendresse qu'il mettoitpour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de Fare avoit votre cœur & votre façon de penser, Mademoiselle, ajouta-t-il, je lui aurois tout avoué; mais je m'en suis abstenu. C'est un détail (vous me permettrez de le dire) qui n'est pas sait pour un esprit comme le sien. Quoi-qu'il en soit, Mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise, dites-lui que ma mere le lui demande en grâce; & que, si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, & m'outrager personnellement sans retour. Ensin, ma chere cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle vous seroit à vous-même, si elle ne vous gardoit pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui répartit Mademoiselle de Fare, elle se taira, Monsieur; je, vais tout-à-l'heure me jetter à ses genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais du ton dont elle nous le promettoit, on voyoit bien qu'elle souhaitoit plus de réussir qu'elle ne l'espéroit, & elle avoit raison.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, je soupirois, & j'étois consternée: il n'y a plus de remède, m'écriois-je quelquesois; nous n'en re-

G ij

viendrons point. En effet, qui n'auroit pas pensé que cet évènement-ci romproit notre mariage, & qu'il en naîtroit des obstacles insurmontables?

Et si Madame de Miran les surmonte, me disois-je en moi-même; si elle a ce courage-là, aurai-je ce-lui d'abuser de toutes ses bontés, de l'exposer à tout le blâme, à tous les reproches qu'elle en essuiera de sa famille? Pourrai-je être heureuse, si mon bonheur dans les suites devient un sujet de honte & de repentir pour elle.

Voilà ce qui me passoit dans l'esprit, en supposant même que Madame de Miran ne se rebutât point, & tînt bon contre l'ignominie que cette aventure-ci répandroit sur moi, si elle éclatoit, comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux carrosses, celui de Madame de Fare & celui de Valville, arriverent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa; elle me tint longtemps entre ses bras, je ne pouvois m'en arracher; & je montai la larme à l'œil dans le carrosse de Valville, renvoyée, pour ainsi dire, avec moquerie d'une maison où l'on m'avoit reque la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie, Valville me suivoit dans l'é-

quipage de Madame de Fare; nous nous trouvions quelquefois de front, & nous nous parlions alors.

Il affectoit une gaieté qu'assurément il n'avoit pas; & dans un moment où son carrosse étoit extrêmement près du mien:

Songez-vous encore à ce qui s'est passé, me dit-il assez bas, & en avançant sa tête? Pour moi, ajouta-t-il, il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non, non, Monsieur, lui répondis-je : ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez; & moins vous y êtes sensible, & plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne sçaurions continuer la conversation, me répondit-il; mais allez-vous rentrer dans votre Couvent, & ne jugez-vous pas à propos de voir ma mere auparavant?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je: vous sçavez l'état où nous avons laissé Monsieur de Climal; Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras: ainsi il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le carrosse de ma mere. Il ne se trompoit pas; & Madame de Miran ne l'envoyoit plutôt qu'elle ne

G iij

l'avoit dit, que pour avertir Valville que M. de, Climal étoit mort.

Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur; elle m'affligea moi-même très-sérieusement; les dernieres actions du défunt me l'avoient rendu cher, & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carrosse de Valville, à qui je le laissai: il renvoya l'équipage de Madame de Fare, & je me mis dans celui de Madame de Miran, dont le cocher avoit ordre de me ramener au Couvent, où j'arrivai fort abattue, & roulant mille trisses pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatrieme au matin, un laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incommodée, & que je la verrois le lendemain; & dans l'instant que je quittois ce domestique, il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me donner, & que j'allai lire dans ma chambre.

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare, m'y disoit-il. Peut-être cette Dame sera-t-elle discrette en faveur de sa fille, qui l'en aura sortement pressée; & dans l'espérance que j'en ai, j'ai cru devoir cacher à ma mere une aventure qu'il vaut mieux qu'elle ignore, s'il est possible, & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'ate-elle dit: j'ai parlé à la Dutour, je l'ai mise dans nos intérêts; rien n'a encore transpiré: gardez-vous de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mere. Voilà quelle étoit à peu-près la substance de son billet que je lus, en secouant la tête, à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moimême: il ne sera pas généreux de me taire; il y aura à cela une espece de trahison, ou de sourberie, à laquelle Madame de Miran ne doit point s'attendre de ma part; ce sera lui manquer de reconnoissance, & je ne sçaurois me résoudre à une dissimulation si ingrate; il me semble que je dois lui déclarer tout à quelque prix que ce soit.

En pensant ainsi pourtant, je n'étois pas encore déterminée à ce que je serois; mais cette mauvaile simesse dont on me conseilloit d'user, répugnoit à moncœur; de sorte que je restai jusqu'au lendemain sort agitée, & sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après midi, on m'annonça Madame de Miran, & j'aliai la trouver au

G iv

Parloir dans une émotion qui venoit de plusieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je? c'est assurément le plus sûr, me disois-je; mais ce n'est pas le plus honnête, & je trouve cela lâche. Parlerai-je? c'est le parti le plus digne, mais d'un autre côté le plus dangereux. Il falloit se hâter d'opter, & j'étois déja devant Madame de Miran sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelquesois difficile de décider entre la fortune & son devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur, que je risquois de perdre; & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher; car je ne songeois point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien, on ne pense qu'à son amour il absorbe toute autre considération; & le reste, de quelque conséquence qu'il sût, ne m'auroit pas fait hésiter un instant. Mais il s'agisfoit de céler à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle sçût, à cause des inconvénients qui le suivroient,

Ma fille, me dit-elle, voici un contrat de douzecents livres de rente qui vous appartient, & que je vous apporte; il est en bonne sorme, vous pouvez vous en fier à moi: c'est mon frere qui vous le laisse, & mon fils qui est son héritier n'y perd rien, puisque vous devez l'épouser, & que cela lui revient: mais n'importe, prenez; c'est un bien qui est à vous, & j'aime encore mieux, dans cette occasion-ci, qu'il le tienne de vous que de son oncle. Voyez, je vous prie, quel début!

Hélas! ma mere, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'est la maniere dont vous me traitez; mon Dieu, que je vous ai d'obligations! Y a-t-il rien qui vaille la tendresse dont vous m'honorez? Vous scavez, ma mere, que j'aime M, de Valville: mais mon cœur est encore plus à vous qu'à lui; ma reconnoisfance pour vous m'est plus chere que mon amour. Et là-dessus, je me mis à pleurer. Va, Marianne, me dit-elle, ta reconnoissance me fait grand plaisir; mais je n'en veux jamais d'autre de toi que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien tendre : voilà de quelle espece j'exige que soit la tienne. Souviens - toi que ce n'est plus une étrangere, mais que c'est ma fille que j'aime; tu vas bientôt achever de la devenir, & je t'avoue qu'à présent je le souhaite autant que toi. Je vieillis. Je viens de perdre le seul frere qui me restoit : je sens que je me détache de la vie, & je ne m'y propose plus d'autre douceur que celle d'avoir Marianne auprès de moi, je ne pourrois plus me passer de ma fille.

Mes pleurs recommencerent à ce discours. Je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajoutatelle, & j'ai déjà retenu ta place dans un autre Couvent. Es-tu contente de Madame de Fare? Je ne l'ai pas revue depuis que tu es revenue de chez elle; elle vint hier pour me voir: mais j'étois indisposée & ne recevois personne. S'est-il encore dit quelque chose chez elle sur le mariage entre Valville & toi, dont il sut question chez mon frere.

Non, ma mere; on n'en parla plus, lui répondis-je confuse & pénétrée de tant de témoignages de tendresse; & je n'ai pas la hardiesse d'espérer qu'on en parle davantage.

Quoi ! que veux-tu dire, reprit-elle, & d'où vient me tiens-tu ce discours? Ne dois-tu pas être sûre de mon cocher? M. de Valville ne vous a donc informée de rien, ma mere, lui répartis-je? Non, me dit-elle; qu'est-il donc arrivé, Marianne?

Que je suis perdue, ma mere, & que Madame de Fare sçait qui je suis, répondis-je. Eh! qui lui a dit, s'écria-t-elle sur le champ? comment le sçait-elle? Par le plus malheureux accident du monde, repris-je: c'est que cette Marchande de linge chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours, est venue par hasard à cette campagne pour y vendre quelque chose, & qu'elle m'y a trouvée.

Eh! mon Dieu, tant-pis: t'a-t-elle reconnue, me dit-elle? Oh! tout-d'un-coup, repris-je. Eh bien! acheve donc, ma fille; que s'est-il passé? Ou'elle a voulu, répartis-je, m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a cru lui être permile, qu'elle s'est étonnée de me voir si ajustée, qu'elle ne m'a jamais appellée que Mazianne; qu'on lui a dit qu'elle se trompoit, qu'elle me prenoit pour une autre; enfin, qu'elle a soutenu le contraire; & que, pour le prouver, elle a dit mille choses qui doivent entierement décourager votre bonne volonté, qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage, & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour ma mere. Le tout est arrivé dans ma chambre. Mademoiselle de Fare, qui étoit présente, mais qui est une personne généreuse, & à qui M. de Valville a tout conté, ne m'en a témoigne ni moins d'estime, ni fait moins d'ami-

tié; au contraire: aussi nous a-t-elle promis de garder un secret éternel, & n'a-t-elle rien oublié pour me consoler. Mais je suis née si malheureuse que sa générosité ne servira à rien, ma mere. Est-ce-là tout? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran; si notre secret n'est sçu que de Mademoiselle de Fare, je suis tranquille, & il n'y a rien de gâté: nous pouvons en toute sûreté nous en sier à elle, & tu as tort de dire que Madame de Fare scait qui tu es ; il est certain que sa fille ne lui en aura point parlé, & je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien! ma mere, c'est que Madame de Fare est instruite, lui répondis-je; il y avoit là une femmede-chambre qui a entendu tout ce que la Lingere a dit, & qui lui a tout rapporté; & ce qui nous l'a persuadé, c'est que cette Dame, qui vint ensuite, ne me traita pas aussi honnêtement que la veille : ses manieres étoient bien changées, ma mere, je suis obligée de vous l'avouer; je croirois faire une perfidie si je vous le cachois. Vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une vos amies de Province; mais il n'y a plus moyen de se sauver par-là; Madame de Fare sçait que je ne suis qu'une pauvre orpheline, ou du moins, que je ne connoîs point ceux qui

m'ont mise au monde, & que c'étoit par pure charité que M. de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour. Voilà sur quoi il saut que vous comptiez, & ce que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. M. de Valville ne vous en a pas avertie: mais c'est qu'il m'aime. & qu'il a craint que vous ne voulussiez plus consentir à notre mariage, & il faut lui pardonner; il est votre fils, c'est une liberté qu'il a pu prendre avec vous: sans compter qu'il n'y a personne que cette aventure-ci regarde de si près que lui; c'est lui qui en souffriroit le plus, puisqu'il seroit mon mari; mais moi qui en aurois tout le profit, & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous seroit préjudiciable, moi que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, & qui n'ai pas les priviléges de M. de Valville, ie m'imagine que je ne serois pas pardonnable, si j'avois des ruses avec vous, & si je vous dissimulois une chose qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. (Madame de Miran, pendant que je lui parlois, me regardoit avec une attention dont je ne pénétrois pas le motif; mais de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi, il sembloit qu'elle m'examinoit plus qu'elle ne m'écoutoit.) Je continuai, & j'ajoutai:

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût, & il n'y à plus de mesures à prendre; apparemment que Madame de Fare dira tout, malgré sa fille, qui l'a conjurée den'en rien saire. Ainsi voyez, ma mere; voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousois M. de Valville: il n'y a pas autre chose à espérer. Je ne me consolerai point du bonheur dont vous aurez bien raison de me priver; mais je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quesques moments sans me répondre, me parut plus rêveuse que triste; & puis me dit en sesant un léger soupir:

Tu m'affliges, ma fille, & cependant tu m'enchantes; il faut convenir avec toi que tu as un malheur bien obstiné. N'y auroit-il pas moyen, sans que je m'en mêlasse, d'engager cette Lingere à dire qu'en esset elle s'est méprise? Dismoi, que lui répondis-tu alors?

Rien, ma mere, lui répartis-je; je ne sçus que pleurer, pendant que Mademoiselle de Fare s'obtinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant! reprit Madame de Miran: vraiment non, je ne sçavois rien de cela: mon fils

n'a eu garde de me l'apprendre; &, comme tu le dis, il est bien pardonnable, & peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler.

Hélas! ma mere, repris-je, je vous ai dit qu'il m'aime: c'est toujours son excuse; & ce n'est que d'aujourd'hui qu'il m'a priée de me taire.

Comment! d'aujourd'hui, s'écria-t-elle! est-ce qu'il t'est venu voir? Non, Madame, répartis-je; mais il m'a écrit, & je vous conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué. C'est le laquais que vous m'avez envoyé hier qui m'a apporté ce petit billet de sa part; & sur le champ je le lui remis entre les mains. Elle le lut,

Je ne sçaurois blâmer mon fils, dit-elle ensuite; mais tu es une fille étonnante, & il a raison de l'aimer. Va, ajouta-t-elle, en me rendant le billet, si les hommes étoient raisonnables, il n'y en a pas un, quel qu'il soit, qui ne lui enviât sa conquête. Notre orgueil est bien petit auprès de ce que tu fais-là; tu n'as jamais été plus digne du consentement que j'ai donné à l'amour de Valville, & je ne me rétracte point. A quelque prix que ce soit, je tiendrai parole; je veux que tu vives avec moi, tu seras ma consolation; tu me dégoûtes de toutes les silles qu'on pourroit m'offrir

pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après toi; laisse-moi faire. Si Madame de Fare, qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, & l'esprit le plus frivole que je connoisse; si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle scait (ce qui est difficile à croire, vu son caractere) je lui écrirai ce soir d'une maniere qui la retiendra peut-être. Dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'est que frivole & point méchante. Je la verrai ensuite, je lui conterai toute ton histoire; elle est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences, je la mettrai dans la nôtre, & elle m'en sera si obligée, qu'elle sera la premiere à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très-bonne. Et supposons qu'elle ait déjà été indiscrette, n'importe, ma fille, on trouve des remedes à tout, console-toi. J'en imagine un: il ne s'agit dans cette occurrence - ci, que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville, il est jeune; &, quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour; tu es de la plus aimable figure du monde, & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage :

or, si mon fils t'épouse, & qu'on soit bien sûr que je n'y aie point consenti, il aura tort, & ce ne sera pas ma faute. Au surplus, je suis bonne, on me connoît pour telle; je ne manquerai pas d'être irritée, mais ensin je pardonnerai tout. Tu entends bien ce que je veux dire, Marianne, ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis qu'en me jettant comme une folle sur une main dont, par hasard', elle tenoit alors un des barreaux de la grille,

Je pleurai d'aise, je criai de joie, je tombai dans des transports de tendresse, de reconnois-sance; en un mot, je ne me possédai plus, je ne sçavois plus ce que je disois: Ma chere mere, mon adorable mere; ah! mon Dieu, pourquor n'ai-je qu'un cœur? est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre? ah! Seigneur, quelle âme! & mille autres discours que je tins, & qui n'avoient point de suite.

As-tu pu croire qu'une aussi louable sincérité que la tienne tourneroit à ton désavantage auprès d'une mere comme moi, Marianne, me dit Madame de Miran, pendant que je me livrois à tous les mouvements que je viens de vous dire?

Hélas! Madame, est-ce qu'on peut s'imaginer rien de semblable à vous & à vos sentiments,

Tome VII.

lui répondis-je, quand je sus un peu plus calmée? Si je n'y étois pas un peu accoutumée, je ne le croîrois pas. Serre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle: (c'étoit de ce contrat dont elle parloit.) Sçais-tu bien que, suivant la date de la donation, il t'est déjà dû un premier quartier de la rente, & que je te l'apporte: le voilà, ajouta-t-esle, en tirant de sa poche un perit rouleau de louis d'or, qu'elle me força de prendre à cause que je le resusois; je voulois qu'elle me le gardât.

Il sera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui disois-je: qu'en serai-je? ai je besoin de quelque chose avec vous? me laissez - vous manquer de rien? n'ai je pas tout en abondance? J'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même, (cela étoit vrai) & celui dont j'ai hérité à la mort de la Demoiselle qui m'a élevée, me reste aussi. Prends toujours, me dit elle, prends; Il saut bien t'accoutumer à en avoir, & celui-ci est à toi.

Alors nous entendimes ouvrir la porte du parloir ou jétois. Je serrai donc ce rouleau, & nous vîmes entrer l'Abbesse de notre Couvesit.

J'ai sçu que vous etlez ici, dit-elle à Madame de Miran, ou plutôt à ma mere, car le ne dois

plus l'appeller autrement. Ne l'étoit-elle pas, fi elle n'étoit pas même quelque chose de mieux?

J'ai squ que vous étiez ici, Madame, sui dit donc l'Abbesse d'un ton de condoléance, (à cause que je sui avois dit la mort de M. de Climal) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment : je devois cet après-midi envoyer chez vous, je l'avois dit à Mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-sérieuse; Madame de Miran se leva. Je serai quelque temps sans vous revoir, & même sans fortir, Marianne, me dit-elle; adieu, & puis elle salua l'Abbesse, & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa. Qu'avois-je désormais à craindre? Par où mon bonheur pouvoit-il m'échapper? Y. avoit-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'effuyer, & dont je sortois victorieuse? Non, sans doute: & puisque la bonté de Madame de Miran à mon égard, résistoit à d'aussi puissants motifs de dégoût, je pouvois défier le sort de me nuire : c'en étoit fait, ceci -épuisoit tout; & je n'avois plus contre moi, rajfonnablement parlant, que la mort de ma mere, celle de son fils, ou la mienne.

Encore, celle de ma mere, qui, je crois, (& L'amour me le pardonne) qui, dis-je, m'auroit, H ij

je pense, été plus sensible que celle de Valville même, n'auroit pas, suivant toute apparence, empêché pour lors notre mariage; de sorte que je nâgeois dans la joie, & je me disois: tous mes malheurs sont donc sinis; &, qui plus est, si mes premieres infortunes ont commencé par être excessives, il me semble que mes premieres prospérités commencent de même; je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve; sa mere à qui je dois la vie n'auroit peut-être pas été plus tendre que la mere qui m'adopte, & ne m'auroit pas laissé un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint parole: dix ou onze jours se passerent sans que je la visse; mais presque tous les jours elle envoyoit au Couvent, & je reçus aussi deux ou trois billets de Valville, & ceux-ci sa mere les sçavoit; je ne vous les rapporterai point, il y en avoit de trop longs. Voici seulement ce que j'ai retenu du premier:

« Vous m'avez décelé à ma mere, Mademoi-» selle, (& c'est que j'avois montré son dernier » billet à Madame de Miran) mais vous n'y ga-» gnerez rien; au contraire, au lieu d'un billet ou » deux que j'aurois tout au plus hasardé de vous » écrire, vous en recevrez trois ou quatre, & da-

» vantage; en un mot, tant qu'il me plaira, car ma. mere le veut bien: il faut, s'il vous plaît, que » vous le vouliez bien aussi. Je vous avois priée. » de ne lui dire, ni l'impertinence de la Dutour. » ni le sot procédé de Madame de Fare, & vous n'avez tenu compte de ma priere; vous avez » un petit cœur mutin, qui s'est avisé d'être plus. » franc & plus généreux que le mien. Quel tort » cela m'a-t-il fait? aucun, &, grâces au Ciel, » je vous mets au pis; & si je n'ai pas le cœur. » aussi noble que vous, en revanche, celui de ma mere vaut bien le vôtre; entendez-vous. » Mademoiselle? Ainsi il n'en sera ni plus ni moins; » & quand nous serons mariés; nous verrons un » peu s'il est vrai que le vôtre soit plus noble que » le mien: & en attendant, je puis me vanter, du » moins, de l'avoir plus tendre. Scavez-vous ce » qu'ont produit tous les aveux que vous avez faits » à ma mere? Valville, m'a-t-elle dit, ma fille est, » incomparable; tu lui avois recommandé le secret; » sur ce qui s'est passé chez Madame de Fare, &: » je ne t'en sçais pas mauvais gré; mais elle m'a, » tout dit, & je n'en reviens point : je l'aime mille. » fois plus que je ne l'aimois, & elle vaut mieux p que toi».

Le reste du billet étoit rempli de tendresses; H iij & voità le seul dont je me suis ressouvenue, & qui sût essentiel. Revenons. Il y avoit donc dix on douze jours que je n'avois vu personne de chez Madame de Miran, quand, sur les dix heures du matin, on vint me dire qu'il y avoit une parente de ma mere qui me demandoit, & qui m'attendoir au parsoir.

comme on ne me dit point si elle étoit vieilles ou jeune, je m'imaginai que c'étoit Mademoiselles de Fare, qui, après sa mare, étoit la seule parente de Madame de Miran que je connusse; & jeules descendis, persuadée que ce ne pouvoit être qu'elles

Point du tout, je ne trouvai, au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre & menue, dont levilage étroit & long lui donnoit une mine froide & feche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout desquels étoient deux mains pâles & décharnées, dont les doigts ne finissoient point. A cette vision, je m'arrêtai, je crus qu'on se trompoit, & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand spectre en vouloit; (car c'étoit sous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller.) Madame, lui dis-je, je ne sçache point avoir l'honneur d'être connue de vous, & ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez, me répondit elle; mais pour

en être plus sûre, je vous dirai que la Marianne que je cherche est une jeune sille orpheline, qui, dit-on, ne connoît ni ses parents ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une Marchande Lingere, appellée Madame. Dutour, & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis-là, Mademoiselle, cette Marianne qui est Pensionnaire de Madame de Miran, n'est ce pas vous?

Oui, Madame, lui repartis je : quelqu'intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même, je ne le nierai jamais, j'ai trop de

çœur, & trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle: vous êtes très-aimable; c'est dommage que vous portiez vos vues un peu trop haut. Adjeu, la belle fille: je ne voulois pas en sçavoir davantage; & là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette singuliere saçon d'agir : je restai d'abord comme immobile, & puis la rappellant sur le champ : Madame, sui criai-je, Madame, à propos de quoi me venez-vous donc voir etes-vous parente de Madame de Miran, comme

vous me l'avez fait dire? Oui, ma belle enfant, très-parente, me répartit-elle, & une parente qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne sçais pas vos desseins, Madame, repris-je à mon tour: mais ce seroit bien mal sait à vous, si vous veniez ici pour me surprendre. Elle ne me répondit rien, & acheva de descendre.

Qu'est ce que cela signisse, m'écriai-je toute seule, & à quoi tend une visite si extraordinaire? est-ce encore quelque orage qui vient sondre sur moi? il en sera tout ce qu'il pourra, mais je n'y entends rien,

Et là dessus je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident, non que je crusse qu'il y eût du mal à ne lui en rien dire: car de quelle conféquence cela pourroit-il être? je n'y en voyois aucune: mais il y auroit toujours eu quelque mystere à ne lui en point parler; & ce mystere, tout indissérent qu'il me paroissoit, je me le serois reproché, il me seroit reste sur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi. Et puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, & peut-être ce motif faisoit-il beaucoup dans mon cœur; mais c'étoit du moins sans que je m'en apperçusse, je vous jure, & je croyois là-dessus ne suivre que les purs mouvemens de ma reconnoissance.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis à Madame de Miran. Mardi à telle heure, lui disois-je, est venue me voir une Dame que je ne connoîs point, qui s'est dite votre parente, qui est faite de telle & telle maniere, & qui, après s'être bien assurée que j'étois la personne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle chose; (& là dessus je rapportois ses propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit dommage que je portasse mes vues un peu trop haut) & ensuite, ajoutois-je, s'est brusquement retirée, sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la Dame en question me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qui ce peut-être, & je te le dirai demain dans l'après-midî. Demeure en repos. Aussi y demeurai-je: mais ce ne sera pas pour long-temps.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur

converse entra dans ma chambre, & me dit, de de la part de l'Abbesse, qu'il y avoit une semme-de-chambre de Madame de Miran, qui venoit pout me prendre avec le carrosse, & qu'ainsi je me hâtasse de m'habisser.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus politif; &c.

J'eus bien-tôt fait, un demi-quart d'heure, après, je sus prête, & je descendis.

La femme-de-chambre en question, qui se promonoit dans la cour, parut à la porte quand, on me l'ouvrit, Je vis une semme assez bien saite, mise à peu-près comme elle devoit l'être, avec des saçons convenables à son état; ensin une vraissemme-de-chambre extrêmement révérencieuse,

De doutes qu'elle sût à Madame de Miran, en vertu de quoi cette désance me servit elle venue? Voici le carrosse dans lequel elle est arrivée, & ce earrosse est à ma more; il étoit un peu
différent de selui que je connoissois & que j'avois
toujours vu, mais ma mere peut en avoir plus,
d'un,

Mademoiselle, me dit cette semme de shams bre, je viens your prendre, & Madame de Miran, vous attend.

- Se oit-ce, ki dirje, qu'elle va dîrer ailleur

& qu'elle veut m'emmener avec elle? il est pourtant de bonne heure.

Non, ce n'est pour aller nulle part, je penses & il me semble que ce n'est seulement que pour passer la journée avec vous, me répondit-elle; après avoir un instant hésité comme une perfonne qui ne sçait que répondre. Mais cet instant d'embarras sut si court, que je n'y songeai que lorsqu'il ne sut plus temps.

Allons, Mademoiselle, sui dis-je, partons, & sur le champ nous montâmes en carrosse. Je res marquai cependant que le cocher m'étoit inconnu, & il n'y avoit point de laquais.

Cette femme-de-chambre se mit d'abord vis-às vis de moi; mais à peine sûmes-nous sorties de la cour du Couvent, qu'elle me dit : je ne sçauvois aller de cette saçon-là, vous voulez bien que je met place à côté de vous.

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'action fan mitiere. Je sçavois que ce n'étoit point l'usage, je l'avois entendu dire. Pourquoi, pensai-je en moi-même, cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi, qui suis censée être si sort audessus d'elle, & qu'elle doit regarder comme une amie de sa Maitresse? je suis persuadée que ce n'ele pas-là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion, il m'en vint une autre; j'observai que le cocher n'avoit point la livrée de ma mere, & tout de suite, je songeai à cette étonnante visite que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran; & toutes ces considérations surent suivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'est-ce que c'est que ce cocher, lui dis-je?

Je ne l'ai jamais vu à votre Maitresse, Mademoisselle. Aussi n'est-il point à elle, me répondit cette semme; c'est celui d'une Dame qui l'est venu voir, & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre Couvent. Et pendant ce temps nous avancions. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran que je connoissois, & qui étoit aussi celle de la Dutour.

Vous vous ressouviendrez bien que je sçavois le chemin de chez cette Lingere à mon Couvent; puisque c'étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes que j'y sis porter. & je ne voyois aucune des rues que j'avois traver- sées alors.

Mon inquiétude en augmenta si fort que le cœur m'en battit. Je' n'en laissai pourtant rien paroître; d'autant plus que je m'accusois moi-même. d'une mésiance ridicules

Arriverons-nous bientôt, lui dis-je? Par quel

chemin nous conduit donc ce cocher? Par le plus court, & dans un moment nous arrêterons, me répondit-elle.

Je regardois, j'examinois, mais inutilement. Cette rue de la Dutour & de ma mere ne venoit point; & qui pis est, voici notre carrosse qui entre substement par une grande porte, qui étoit celle d'un Couvent.

Eh! mon Dieu, m'écriai-je alors, où me menez-vous? Madame de Miran ne demeure point ici, Mademoiselle; je crois que vous me trompez: & aussi-tôt j'entends refermer la porte par laquelle nous étions entrés, & le carrosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot; je changeai de couleur, & je ne doutai plus qu'on ne m'eût sait une surprise.

Ah! misérable, dis-je, & quel est votre dessein? Point de bruit, me répondit-elle: il n'y a pas si grand mal, & je vous mene en bon lieu, comme vous voyez. Au reste, Mademoiselle Marianne, c'est en vertu d'une autorité supérieure que vous êtes ici : on auroit pu vous enlever d'une maniere qui eût fait plus d'éclat, mais on a jugé à propos d'y a ller plus doucement; & c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper, comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui, d'un air souriant & affectueux, attendoient que je susse descendue de carrosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez, ma belle ensant, venez, s'écrierentelles-; ne vous inquiétez point, vous ne serez pas fâchée d'être parmi nous. Une Tourière approcha du carrosse, où la tête baissée je versois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiselle, vous plaît-il de venir, me dit-elle en me donnant la main? Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la semme qui m'avoit conduite; & je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent; je sus remise pâle, interdite & sans sorce, entre les mains de ces Religieuses, qui de-là me porterent, à leur tour, jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foiblesse qui approchoit de l'évanouissement. J'avois les yeux sermés; ces filles me parloient, m'exhortoient à prendre courage, & je ne leur répondois que par des sanglots & par des soupirs.

Enfin je levai la tête, & jettel sur elles une vue égarée. Alors une de ces Religiouse me prenant la main, & la pressent entre les siennes:

Allons, Mademoiselle, thehez donc de revenir à vous, me dit-elle; ne vous alkumez point, ce n'est pas un si grand malheur que d'avoir été -conduite ici; nous ne scavons pas le sujet de votre douleur, mais de quoi est il question? ce n'est pas de mourir : Cest de rester dans une maison où vous trouverez petit-être plus de douceur & plus de consolation que vous ne pensez; Dieu. n'est-îl pas le maître? Helas! peut-être le remercierez-vous bien-tôt de ce qui vous paroît aujourd'hui fi facheux : ma file, patience, c'est 'peut-être une grace qu'il vous fait; calmez vous, nous vous en prions; n'éres-vous pas Chrétienne? & quels que soient vos chagrans, faut-il les porter jusqu'au désespon ; oui est un li grand péché? Helas! mon Dieu, mous atrive-tuil vien ici-bas 'qui inérite que nous vous offentions ? pourquoi etafit gemir & tunt plouver ? vous pouviez bien penser qu'on n'a contre votts aucusse intention - pul dolve vous Time peut? On nous a dit mille iculia

biens de vous, avant que vous vinssiez; vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raisonnable; montrez-nous donc qu'on a dit vrai-Votre physionomie promet un esprit bienfait; il n'y en a pas une de nous ici qui ne vous aime déià, je vous assûre: c'est ce que nous nous sommes dit toutes tant que nous sommes, seulement en vous voyant; & si Madame n'étoit pas indisposée & dans son lit, ce seroit elle qui vous auroit reçue, tant elle étoit impatiente de vous voir. Ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous, & que vous nous avez donnée vous-même. Nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause; on nous a dit de vous recevoir, & nous vous avons recue avec tendresse. & charmées de vous.

Hélas! ma Mere, répondis-je en jettant un soupir, je ne vous accuse de rien; je vous rends mille grâces, à vous & à ces Dames, de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif & si attendrissant; on a quelquesois des tons si touchants dans la douleur: avec cela, j'étois si jeune, & par-là si intéressante, que je sis, je pense, pleurer ces bonnes silles.

Elle n'a pas dîné, sans doute, dit une d'entre elles;

elles; il faudroit lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire, repris-je, & je vous en remercie, je ne mangerois point.

Mais il sut décidé que je prendrois du moins un potage, qu'on alla chercher, & qu'on apporta avec un petit dîner de Communauté, & pour dessert, du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai le tout d'abord, mais ces Religieuses étoient si pressantes! ces personnes-là, dans
leurs saçons, ont quelque chose de si engageant,
que je ne pus me dispenser de goûter de ce potage,
de manger du reste, & de boire un coup de
vin & d'eau, toujours en resusant, toujours en
disant, je ne sçaurois.

Ensin, m'en voilà quitte; me voilà, non pas consolée, mais du moins assez calme. A force de pleurer on tarit les larmes; je venois de prendre un peu de nourriture, on me caressoit beaucoup, & insensiblement cette désolation à laquelle je m'étois abandonnée, se relâcha; de l'affliction, je tombai dans la tristesse; je ne pleurai plus, je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe, me disois-je? que pensera là-dessus Madame de Miran? que fera-t-elle? n'est-ce point cette parente de mauvais augure, que j'ai vue à mon Cou-

Tome VII.

vent, qui est cause de ce qui m'arrive? mais comment s'y est-elle prise? Madame de Fare n'entre-t-elle pas dans le complot? Quel dessein a-t-on? ma mere ne me secourra-t-elle point? découvrira-t-elle où je suis? Valville pourra-t-il se résoudre à me perdre? ne le gagnera-t-on pas lui-même? ne lui persuadera-t-on pas de m'abandonner? Madame de Miran n'a-t-elle consenti à rien, ou bien ne se rendra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi? ils ne me verront plus tous deux: on dit que l'autorité s'en mêle; mon histoire deviendra publique. Ah! mon Dieu, il n'y aura plus de Valville pour moi, peut-être plus de mere.

C'étoit ainsi que je m'entretenois: les Religieuses qui m'avoient reçue n'étoient plus avec moi, la cloche les avoit appellées au Chœur. Une Sœur Converse me tenoit compagnie, & disoit son chapelet, pendant que je m'occupois de ces douloureuses réslexions, que j'adoucissois quelquesois de pensées plus consolantes.

Ma mere m'aime tant, c'est un si bon cœur, elle a été jusqu'ici si inébranlable, j'ai reçu tant de témoignages de sa fermeté! est-il possible qu'elle change jamais? que ne m'a-t-elle pas dit encore la derniere sois qu'elle m'a vue! je veux sinir mes jours avec toi, je ne sçaurois plus me passer de ma fille; & puis Valville est un si honnête-homme, une ame si tendre, si généreuse! Ah! Seigneur, que de détresses! qu'est-ce que tout cela deviendra? C'étoit-là par où je sinissois, & c'étoit en esset tout ce que je pouvois dire.

Aux soupirs que je poussois, la bonne Sœur Converse, tout en continuant son chapelet & sans parler, levoit quelquesois les épaules, de cet air qui signifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous sont quelquesois compassion.

Quelquesois aussi elle interrompoit ses prières, & me disoit : eh! mon bon Jesus, ayez pitié de nous; hélas! Mademoiselle, que Dieu vous console & vous soit en aide.

Mes Religieuses revinrent me trouver. Eh bien l' qu'est-ce, me dirent-elles? sommes-nous un peu plus tranquilles? Ah çà! vous n'avez pas vu notre Jardin, il est sort beau; Madame nous a dit de vous y mener, venez y saire un tour, la promenade dissipe, cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde; & puis nous irons voir Madame, qui est levée.

Comme il vous plaira, Mesdames, répondis-je; & je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts-d'heure, ensuite nous nous rendîmes dans l'appartenent de l'Abbesse; mais ces Religieuses n'y resterent qu'un instant avec moi, & se retirerent insensiblement l'une après l'autre. Cette Abbesse étoit âgée, d'une grande naissanre, & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vu de si serein, de si posé, & en mênte-temps de si grave, que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée, mais on ne remarquoit pas cela tout-d'un-coup; c'étoit de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux; on diroit que le temps les ménage, que les années ne s'y sont point appesanties, qu'elles n'y ont sait que glisser: aussi n'y ont-elles laissé que des rides douces & légeres.

Ajoutez à tout ce que je dis-là je ne sçais quel air de dignité ou de prud'hommie monacale, & vous pourrez vous représenter l'Abbesse en question, qui étoit grande & d'une propreté exquise. Imaginez-vous quelque chose de simple, mais d'extrêmement net & arrangé, qui rejaillit sur l'âme, & qui est comme une image de sa pureté, de sa paix, de sa satisfaction, & de la sagesse de se pensées.

Dès que je sus seule avec cette Dame: Mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, me dit-elle. Je pris donc un siège. On me l'avoit bien dit. ajouta-t-elle, qu'on se prévient tout-d'un-coup en votre faveur; il n'est pas possible, avec l'air de douceur que vous avez, que vous ne soyez extrêmement raisonnable; toutes mes Religieuses sont enchantées de vous : dites-moi, comment vous trouvez-vous ici?

Hélas! Madame, lui répondis-je, je m'y trouverois fort bien, si j'y étois venue de mon plein gré; mais je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, & fort en peine de sçavoir pourquoi on m'y a mise.

Mais, répartit-elle, n'en devinez-vous pas la raison? ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être la cause? Non, Madame, repris-je: je n'ai fait ni de mal, ni d'injure à personne.

Eh bien! je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit-elle, ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, & ce que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le monde, homme de condition, très-riche, qui appartient à une famille des plus confidérables, & qui veut vous épouser; toute cette famille en est allarmée: & c'est pour l'en empêcher qu'on a cru devoir vous soustraire à sa vue. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage & très-vertueuse; de ce côté-là, on

I iij

vous rend pleine justice, ce n'est pas là - dessus qu'on vous attaque; c'est seulement sur une naiffance qu'on ne connoît point, & dont vous sçavez tout le malheur. Ma fille, vous avez affaire à des parents puissants, qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne falloit que du mérite. vous auriez lieu d'espérer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre; mais on ne sa contente pas de cela dans le monde. Toute estimable que vous êtes, ils n'en rougiroient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance; vos bonnes qualités n'en rendroient pas votre mari plus excusable; on ne lui pardonneroit jamais une épouse comme vous; ce seroit un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi; mais, dans le fond, on n'a pas tant de tort : la différence des conditions est une chose nécessaire dans la vie; & elle ne subsisteroit plus, il n'y auroit plus d'ordre, si on permettoit des unions aussi inégales que le seroit la vôtre, on peut dire même aussi monstrueuses, ma fille; car, entre nous, & pour vous aider à entendre raison, songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyez, & à toutes ses circonstances; examinez ce que vous êtes, & ce qu'est celui qui veut vous

épouser; mettez-vous à la place des parents, je ne vous demande que cette petite réslexion-là.

Eh! Madame, Madame, & moi je vous demande quartier là-dessus, lui dis-ie de ce ton naïf & hardi qu'on a quelquefois dans une grande douleur. Je vous assure que c'est un sujet sur lequel il ne reste plus de réslexions à faire, non plus que d'humiliations à essuyer. Je ne sçais que trop ce que je suis, je ne l'ai caché à personne; on peut s'en informer, je l'ai dit à tous ceux que le hasard m'a sait connoître: je l'ai dit à Monsieur de Valville, qui est celui dont vous parlez; je l'ai dit à Madame de Miran sa mere; je lui ai représenté toutes les miseres de ma vie, de la maniere la plus forte, & la plus capable de les rebuter; je leur en ai fait le portrait le plus dégoûtant; j'y ai tout mis, Madame, & l'infortune où je suis tombée dès le berceau, au moyen de laquelle je n'appartiens à personne, & la compassion que des inconnus ont eue de moi dans une route où mon pere & ma mere étoient étendus morts; la charité avec laquelle ils me prirent chez eux, l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un Village, & puis la pauvreté où je suis restée après leur mort; l'abandon où je me suis vue, les secours que j'ai reçus d'un honnête-homme qui

vient de mourir aussi, ou bien, si l'on veut, les aumônes qu'il m'a faites : car c'est ainsi que je me suis expliquée, pour m'humilier dayantage, pour mieux peindre mon indigence, pour rendre Monfieur de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi; que veut on de plus? Je ne me suis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât; il n'y a peut-être personne qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même; & je ne comprends pas, après tout ce que j'ai avoué, comment Madame de Miran & Monsieur de Valville ne m'ont pas laissée-là. Je devois les faire fuir, je défierois qu'on imaginât une personne plus chétive que je me le suis rendue; ainsi il n'y a plus rien à m'objecter à cet égard, on ne scauroit me mettre plus bas; & les répétitions ne ferviroient plus qu'à accabler une fille si affligée, si à plaindre & si infortunée, que vous, Madame, qui êtes Abbesse & Religieuse, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'avoir pitié de moi, & que de refuser d'être de moitié avec les personnes qui me persécutent, & qui me sont un crime d'un amour dont il n'a pas tenu à moi de guérir Monsieur de Valville, & qui est plutôt un effet de la permission de Dieu, que de mon

adresse & de ma volonté. Si les hommes sont si glorieux, ce n'est pas à une Dame aussi pieuse & aussi charitable que vous à approuver leur mauvaise gloire; & s'il est vrai aussi que j'aie beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardiesse de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. Monsieur de Valville, qui est un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage, il s'est bien contenté de cela. Madame de Miran, qui est généralement aimée & estimée, qui a un rang à conserver aussi-bien que ceux qui me nuisent, & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux, s'en est contentée de même, quoique j'aie fait tout mon possible afin qu'elle ne se contentât point; elle le sçait : cependant la mere & le fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste; que je resuse ce qu'ils m'offrent, sur-tout quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, & que ce n'est ni leurs richesses ni leur rang que j'estime, mais seulement leur tendresse? D'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres? ne (cavent-ils pas ce qu'ils font? les aije trompés? ne sçais-je pas que c'est trop d'hon-. neur pour moi? On ne m'apprendra rien là-dessus, Madame: ainsi, au nom de Dieu, n'en parlons plus; je suis la derniere de toutes les créatures

de la terre en naissance; je ne l'ignore pas : en voilà assez. Ayez seulement la bonté de me dire à présent qui sont les gens qui m'ont mise ici, & ce qu'ils prétendent avec la violence avec laquelle ils en usent aujourd'hui contre moi.

Ma chere enfant, me répondit l'Abbesse en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penserois comme elle; j'entre tout-à-fait dans vos raisons; mais ne le dites pas.

A ce discours, je sui pris la main que je baisai, & cette action parut sui plaire & l'attendrir.

Je suis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t-elle: je ne vous ai parlé comme vous venez de l'entendre, qu'à cause qu'on m'en a priée; &, avant que vous vinssiez, je ne vous imaginois pas telle que vous êtes, il s'en faut de beaucoup. Je m'attendois à vous trouver jolie, & peut-être spirituelle; mais ce n'étoit-là ni l'esprit ni les grâces, & encore moins le caractere que je me sigurois. Vous êtes digne de la tendresse de Madame de Miran, & de sa complaisance pour les sentiments de son sils; en vérité, très-digne. Je ne connoîs point cette Dame: mais ce qu'elle sait pour vous, me donne une grande opinion d'elle; & elle ne peut être

elle-même qu'une Femme d'un très-grand mérite.

Que tout ce que je vous dis-là ne vous passe point, je vous le répete, ajouta-elle en me voyant pleurer de reconnoissance; & venons au reste.

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici; & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer, ou à rester dans notre Maison, c'est-à-dire, à y prendre le voile; ou de consentir à un autre mariage.

Je souhaiterois que le premier parti vous plût, je vous l'avoue sincerement; & je le souhaiterois autant pour vous que pour moi, à qui l'acquisition d'une fille comme vous seroit grand plaisir. Et d'où vient aussi pour vous? C'est que vous êtes belle, & que dans le monde avec la beauté que vous avez, & quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi même à force d'exposer les autres; & qu'ensin vous seriez ici en toute sûreté & pour vous & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut on tirer de sa beauté, que de la consacrer à Dieu, qui vous l'a donnée, & de qui vous n'éprouverez ni l'infidélité ni le mépris que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même? c'est souvent un malheur que d'être belle; un malheur pour le temps, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en Religieuse: point du tout, je vous parle le langage de la raison, un langage dont la vérité se justifie tous les jours, & que la plus saine partie des gens du siecle vous tiendroient eux-mêmes.

Je ne vous le dis qu'en passant, & je n'appuie point là-dessus.

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui; & dès ce soir on doit venir sçavoir votre réponse. Consultez-vous, ma chere enfant; voyez ce qu'il faut que je dise, & quelle parole je donnerai pour vous; car on demande votre parole sur l'un ou l'autre de ces deux partis, sous peine d'être dès demain transférée ailleurs, & même bien loin de Paris, si vous ne répondiez pas. Ainsi, dites moi, voulez-vous être Religieuse? aimez-vous mieux être mariée?

Hélas! ma Mere, ni l'un ni l'autre, répartis-je: je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la maniere dont on me le propose; & vous ne me le confeilleriez pas vous-même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendresse, ou plutôt d'une passion qui n'a à la vérité que des vues légitimes, & qui, je crois, est innocente aujourd'hui; mais qui cesferoit de l'être, dès que je serois engagée par

des vœux: aussi ne m'engagerois-je point, le Ciel m'en préserve; je ne suis pas assez heureuse pour le pouvoir. A l'egard du mariage auquel on prétend que je consente, qu'on me laisse du temps pour résléchir là-dessus.

On ne vous en laisse point, ma fille, me répondit l'Abbesse; & c'est une affaire qu'on veut se hâter de conclure. Vous devez être mariée en trèspeu de jours, ou vous résoudre à sortir de Paris, pour être conduite, on ne m'a pas dit où; &, si vous m'en croyiez, mon avis seroit que vous promissiez de prendre le mari en question, à condition que vous le verrez auparavant, que vous sçaurez quel homme c'est, de quelle part il vient, quelle est sa fortune; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épousiez. Ce sont de ces choses qu'on ne peut, ce me semble, vous resuser, quelque envie qu'on ait d'aller vîte; vous y gâgnerez du temps; & que sçait-on ce qui peut arriver dans l'intervalle?

Vous avez raison, Madame, lui dis-je en soupirant: c'est-là cependant une bien petite ressource; mais n'importe: il n'y a donc qu'à dire que je consens au mariage, pourvu qu'on m'accorde tout ée que vous venez de dire: peut-être quelque évènement favorable me délivrera-t-il de la perfécution que j'éprouve.

Nous enétions-là, quand une Sœur avertit l'Abbesse qu'on l'attendoit à son parloir. Ce pourroit bien être de vous qu'il est question, ma fille, me dit-elle; je soupçonne que c'est votre réponse qu'on vient sçavoir : en tout cas, nous nous reverrons tantôt; j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chere ensant, soyez-en persuadée.

Elle me quitta là dessus, & je revins dans la chambre où j'avois dîné; j'y entrai le cœur mort: je suis sûre que je n'étois pas reconnoissable; j'avois l'esprit bouleversé, c'étoit de ces accablements où l'on est comme imbécile.

Je sus bien une heure dans cet état; j'entendis ensuite qu'on ouvroit ma porte, on entra: je regardois qui c'étoit, ou plutôt j'ouvrois les yeux, & ne disois mot. On me parloit, je n'entendois pas: hem? quoi? que voulez-vous? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Ensin, on me répéta si souvent que l'Abbesse me demandoit, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas, me dit-esse d'aussi soin qu'elle m'apperçut; c'est de vous qu'il s'agissoit, & j'augure bien de ce qui va se passer. J'ai dit que

vous acceptiez le parti du mariage; & demain. entre onze heures & midi, on enverra un carrosse qui vous menera dans une maison où vous verrez, & le mari qu'on vous destine, & les personnes qui vous le proposent. J'ai tâché, par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez, & j'espere qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu. ma fille: tous les évènements dépendent de sa providence: & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne me mêlerois de rien; j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très-fâchée.

Une Religieuse, qui vint alors, abrégea notre entretien; & je retournai dans le jardin un peu moins abattue que je ne l'avois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pen-sées; je m'arrangeai sur la conduite que je tien-drois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain; je méditai ce que je dirois, & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit

impossible qu'on ne s'y rendît pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il est vrai que les petits arrangements qu'on prend d'avance sont assez souvent inutiles, & que c'est la maniere dont les choses tournent, qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occasions: mais ces sortes de préparations vous amusent & vous soulagent. On se flatte de gagner son procès, pendant qu'on fait son plaidoyer; cela est naturel, & le temps se passe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maison où l'on me transsere, il y aura du chemin, me disois-je. Eh! mon Dieu, si vous permettiez que Valville ou Madamé de Miran rencontrassent le carrosse où je serai, ils ne manqueroient pas de crier qu'on arrêtât; & si ceux qui me meneront ne le vouloient pas, de mon côté je crierois, je me débattrois, je ferois du bruit; & au pis aller mon Amant & ma mere pourroient me suivre, & voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous prie, à quoi l'on va penser dans de certaines situations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine, point de chimere agréable ou fâcheuse qu'on ne se forge.

Ausi

Aussi en supposant même que je rencontrasse ma mere ou son fils, étoit-il bien sûr qu'ils crieroient qu'on arrêtât? pensois-je en moi-même. Ne fermeront-ils pas les yeux; ne feront ils point semblant de ne me pas voir? Eh! Seigneur, s'ils avoient donné les mains à mon enlevement; si la famille, à force de représentations, de prieres, de reproches, leur avoit persuadé de se dédire? Les maximes ou les usages du monde me sont si contraires; les grands sentiments se soutiennent si difficilement, & le misérable orgueil des hommes veut qu'on fasse si peu de cas de moi, il est si scandalisé de ma misere! & là-dessus je recommençois à pleurer, & un moment après à me statter. Mais j'oubliois un article de mon récit.

C'est qu'en rentrant sur le soir dans ma chambre au sortir du jardin où je m'étois promené, je vis mon cossre (car je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit sur une chaise, & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne sçauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa; mon enlevement m'avoit, je pense, moins consternée: les bras m'en tomberent.

Comment! m'écriai-je, ceci est donc bien sérieux! car jusqu'alors je n'avois pas sait réstexion

Tome VII.

que mes hardes me manquoient, & quand j'y aurois songé, je n'aurois eu garde de les demander; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soussers.

Quoi qu'il en soit, des que je les vis, mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à mon coffre! il n'y a donc plus de ressource. Vous ensiez dit que tout le reste n'étoit encore tien en comparaison de cela : ce masheureux cossre en significit cent sois davantage; il décidoit, & il m'accabla : ce sur un trait de rigueur qui me laissa sans réplique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait, tout le monde est d'accord contre moi; c'est un adieu éternel qu'on me donne, il est certain que ma mere & son sils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois si affirmativement cette conséquence. Il saudroit vingt pages pour vous l'expliquer; ce n'étoit pas ma raison, c'étoit ma douleur qui concluoit ainsi.

Dans les circonstances où j'étois, il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont triftes à voir au premier coup-d'œil, qui ont une apparence essrayante; & c'est par-là qu'on les saisit, quand on a l'âme déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes: on ne veut donc plus de moi; on rompt donc tout commerce; il est donc résolu qu'on ne me verra plus: voilà de quoi cela avoit l'air pour une personne déjà aussi découragée que je l'étois; & ce n'auroit rien été, si j'avois raisonné.

On m'enleve d'une maison pour me mettre dans une autre: il falloit bien que mes hardes me suivissent; le transport qu'on en sesoit n'étoit qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arriveroit: voilà ce que j'aurois pensé, si j'avois été de sangfroid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce carrosse que l'Abbesse m'avoit annoncé, sut dans la cour précisément à l'heure qu'esse m'avoit dite. On vint m'avertir, je descendis tremblante; & le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce sut cette semme qui m'avoit enlevée de mon Couvent, pour me mener dans celui-ci.

Je lui sis un petit salut assez indisserent: bon jour, Mademoiselle Marianne; vous vous passeriez bien de me revoir, me dit-elle: mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas sieu d'être mécontente de tout ceci, & je voudrois bien être à votre place, moi qui vous parle : à la vérité, je ne suis ni si jeune, ni si jolie que vous; c'est ce qui fait la dissérence.

Et nous étions déjà dans le carrosse, pendant qu'elle me parloit ainsi.

Vous sçavez donc quelque chose de ce qui me regarde, lui dis-je? Eh! mais, oui, me réponditelle: j'en ai entendu dire quelques mots par-ci, par-là: il s'agit d'un homme d'importance qu'on ne veut point que vous épousiez; n'est-ce pas?

A-peu-près, repris-je. Eh bien! me répartitelle, ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse; par ma soi! je ne trouve pas que vous ayez tant à vous plaindre: on dit que vous n'avez ni pere ni mere, & qu'on ne sçait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes; on ne vous en sait point un reproche, ce n'est pas votre saute: mais entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela? on reste sur le pavé; on vous en montrera mille comme vous qui y sont: cependant il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un amant qui est trop grand Seigneur pour être votre mari; mais en revanche on vous en donne un autre que vous n'auriez jamais eu, & dont une belle & bonne sille de bourgeois s'accommoderoit à merveille. Je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai pere & mere, oncle & tante, & tous les parents, tous les coulins du monde; & il faut que vous soyez née coîssée. Je vous en parle sçavamment, au reste; car j'ai vu le mari dont il s'agit. C'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment sort joli garçon, sort bien sait. Je ne sçais pas son bien; mais il a de si bonnes protections, qu'il n'en a que faire, & il ira loin: je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort heureux de vous avoir; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une sortune & un très-bon établissement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous me menez, & à qui je vais parler?

Oh! reprit-elle, ce sont des personnes de trèsgrande importance; vous êtes en de bonnes mains. Nous allons chez Madame de... qui est une parente de la famille de votre premier amant. Or cette Dame qu'elle me nommoit, n'étoit, s'il vous plaît, que la semme du Ministre, & je devois paroître devant le Ministre même, ou, pour mieux dire, j'allois chez lui. Jugez à quelles sortes

K iij

parties j'avois à faire, & s'il me restoit la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit que j'avois imaginé que Madame de Miran ou son fils pourroient me rencontrer en chemin: mais quand même ce hasard-là me seroit arrivé, il me seroit devenu bien inutile, par la précaution que prit la semme, qui avoit apparement ses ordres; il y avoit des rideaux tirés sur les glaces du carrosse, de saçon que je ne pouvois ni voir ni être vue.

Nous arrivâmes, & on nous arrêta à une porte de derriere qui donnoit dans un vaste jardin, que nous traversâmes, & dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc, en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été sçavoir s'il étoit temps que je me présentasse.

A peine y avoit-il un demi-quart-d'heure que j'étois seule, que je vis venir une semme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, & qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne & domestique, me dit:

Ne vous impatientez pas, Mademoilelle. Monfieur de.... (& ce fut le Ministre qu'elle me nomma) est ensermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fait. Alors, par une allée qui rentroit dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt huit à trente ans, d'une figure assez passable, vétu fort uniment, mais avec propreté; qui nous salua, & qui feignit aussi -tôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre; je n'ai pas le temps de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie: la commission est bien agréable, comme vous voyez-Aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérencieux que galant.

Ah cà! dit la femme, je vous laisse donc: Mademoiselle, c'est un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle, sans quoi je ne m'en irois pas, & son entretien vaut bien le mien; là-dessus elle partit.

Qu'est - ce que tout cela signisse, me dis - je en moi-même, & pourquoi cette semme me laisse-t-elle?

Ce jeune homme me parut d'abord affez interdit, & il débuta par s'affeoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau temps du monde, & cette allée-ci est charmante; c'est comme st

K iv

on étoit à la campagne : oui, répartis-je, & puis la conversation tomba; je ne m'embarrassois guères de ce qu'elle deviendroit.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la releveroit, & le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce sut de tirer sa tabatiere, & puis me la présentant ouverte: Mademoiselle en use-t-elle, me dit-il? Non, Monsieur, répondis - je; & le voilà encore à ne sçavoir que dire. Les mono-syllabes dont j'usois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune ressource. Comment saire?

Je toussai. Mademoiselle est-elle enrhumée? ce temps-ci cause beaucoup de rhumes; hier il saisoit froid, aujourd'hui il sait chaud, & ces changements de temps n'accommodent pas la santé. Cela est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque temps qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhumes, je ne connoîs pas ma poitrine; rien ne m'incommode.

Tant-mieux, lui dis-je. Quant à vous, Made-moiselle, me répartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du mondé aussi bien que le plus beau.

Monsieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je.... Oh! c'est la vérité. Paris est bien grand: mais il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faites comme Mademoiselle, ni d'avoir tant de grâces.

Monsieur, lui dis-je, voilà des compliments que je ne mérite point; je ne me pique pas debeauté, & il n'est pas question de moi, s'il vous plaît. Mademoiselle, je dis ce que je vois, & il n'y a personne à ma place qui ne vous en dît autant & davantage, reprit-il; vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez, & ce seroit grand dommage; car il est certain qu'il n'y a point de Dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier, je me tiens bienheureux de vous avoir vue, & encore plus heureux si cette occasion, qui m'est si favorable, me procuroit le bonheur de vous revoir & de vous présenter mes services.

A moi, Monsieur, qui ne vous trouve ici que par hasard, & qui, suivant toute apparence, ne vous retrouverai de ma vie?

Eh! pourquoi de votre vie, Mademoiselle; reprit-il? c'est selon votre volonté, cela dépend de vous, & si ma personne ne vous étoit pas défagréable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des suites; il ne tiendra qu'à vous que nous

ayons fait connoissance ensemble pour toujours pas a douter que je ne le souhaite; il n'y a rien à quoi j'aspire tant: c'est ce que la sincere inclination que je me sens pour vous m'engage à vous dire; il est vrais qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoisselle, & vous direz que c'est avoir le cœur pris bien promptement: mais c'est le mérite & la physionomie des gens qui reglent cela. Cert ainement je ne m'attendois pas à tant de charmes; & puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la herté de vous assurer que tout mon desir est d'être assez sortuné pour vous convenir, & pour obtemir la possession d'une aussi charmante personne que Mademoiselle.

Comment! Monsieur, repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes & d'aussi grossieres protéstations de tendresse, vous ne vous attendiez pas, dites vous, à tant de charmes? est-ce que vous avez sçu que vous me verriez ici, en étiez-vous averti?

Oui, Mademoiselle, me répartit-il: ce n'est pas la peine de vous tenir plus long - temps en sufpens; c'est de moi que Mademoiselle Cathon vous a entretenue en vous amenant, elle vient de me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur?

C'est justement votre serviteur, me dit - il; ainsi vous voyez bien que j'ai raison, quand je dis que notre connoissance durera long-temps, si vous en êtes d'avis; c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin, & on ne m'a laissé avec vous, qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir. On m'avoit bien promis que je verrois une très-aimable Demoiselle: mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit; d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par intérêt, comme je le croyois: oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vu de pareilles; & c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant; car, quoique j'aie bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune. Aussi êtesvous plus gracieuse que toutes les autres, & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit. Vous êtes bien mon fait; il n'y a plus qu'à scavoir si je suis le vôtre. Au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur &

de mon caractere, je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports: je ne suis ni joueur, ni débauché; je me vante d'être rangé, je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon, & je ne serai pas pis quand je serai en ménage. Au contraire, une femme & des enfants vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultés présentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables: mon pere a un peu mangé, un peu trop aimé la joie; ce qui n'enrichit pas une famille : d'ailleurs, j'ai un frere & une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité, mais c'est toujours trois parts au lieu d'une. On me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage, mais ce n'est pas cela que je regarde: le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, & qu'on me va mettre dans les affaires, dès que notre contrat sera signé; sans compter que, depuis trois ans, je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointements d'un petit emploi que j'ai, & qu'on me change contre un plus fort: ainsi, comme vous voyez, nous serions bientôt à notre aise, avec la protection que j'ai. C'est ce que vous sçaurez de la propre bouche de Monsieur de.... (il parloit du Ministre:) car je ne vous dis rien que de vrai, ma chere Demoiselle, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva: doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler; point de gestes, s'il vous plaît: nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur? Qui je suis, Mademoiselle, me répondit-il d'un air consus & pourtant piqué? J'ai l'honneur d'être le sils du pere nourricier de Madame de.... (il me nomma la semme du Ministre) ainsi elle est ma sœur de lait; rien que cela. Ma mere a une pension d'elle, ma sœur la sert actuellement en qualité de premiere sille-de-chambre; elle nous aime tous, & elle veut avoir soin de ma sortune.

Voilà qui je suis, Mademoiselle; y a-t-il rien là dedans qui vous choque? est-ce que le parti n'est pas de votre goût?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe gueres à me marier. C'est peut-être que je vous déplais, me répartit-il? Non, lui dis-je; mais si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, & je ne vous aime pas encore; nous verrons dans la suite. Tantpis, c'est l'esse de mon malheur, me répondit-il. Ce n'est pas que je sois en peine de trouver une semme; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on

me parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi, Monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, & ce n'est pas à quoi je songe; mais véritablement je ne me serois pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi . me dit-il; l'aurois cru que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui est naturellement assez fâcheufe, & pas des plus favorables à votre établissement. Excusez si je vous en parle; mais c'est par bonne amitié, & en maniere de conseil: il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser aller, principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, & qui ne font pas plus les difficiles que moi. En cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien aise d'entrer dans une famille; moi, je m'en passe: c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah! Monsieur, lui dis-je, avec un geste d'indignation, vous me tenez-là un étrange discours, & votre amour n'est gueres poss; laissons cela, je vous prie.

Pardi! Mademoiselle, comme il vous plaira; me répondit-il, en se levant: je n'en serai ni pis

ni mieux; & avec votre permission, il n'y a pas de quoi être si siere. Si ce n'est pas vous, j'en suis bien mortissé, mais ce sera une autre : on a cru vous faire plaisir, & point de tort. A l'exception de votre beauté que je ne dispute pas, & qui m'a donné dans la vue, je ne sçais pas qui y perdra le plus de nous deux. Je n'ai chicanné sur rien, quoique tout vous manque; je vous aurois estimée, honorée, & chérie ni plus ni moins; & dès que cela ne vous accommode pas, je prends congé de Mademoiselle, & je reste bien son trèshumble serviteur.

Monsieur, lui dis-je, je suis votre servante. Làdessus, il sit quelques pas pour s'en aller; & puis revenant à moi:

Au surplus, Mademoiselle, je songe que vous ôtes seule; & si, en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose, je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil, non pas de ce qu'il me quittoit, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'ansii mornisantes aventures. Ce n'est peut-être pas moi qui suis cause que vous pleurez, Mademoiselle, ajouta-t-il: je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner. Non, Monsieur, repris-je, je ne me plains point de vous; & ce n'est pas la peine que vous restiez; car voici la personne qui m'a amenée ici & qui arrive.

En effet, je voyois venir de loin Mademoiselle Cathos, (c'étoit ainsi qu'il l'avoit appellée;) & ne voulant pas apparemment l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je sesois à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât; & prit même un chemin dissérent du sien, pour ne pas la rencontrer.

Pourquoi donc M. Villot vous quitte-t-il, me dit cette semme en m'abordant? est-ce que vous l'avez renvoyé? Non, repris-je; c'est que vous veniez, & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien! répartit-elle, Mademoiselle Marianne, n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien sait ? vous ai-je trompée? quand vous n'auriez pas les disgrâces que vous sçavez, en demanderiez-vous un autre, & Dieu ne vous sait-il pas un grande grâce? Allons, partons, ajouta t-elle; on nous attend.

Je

Je me levai tristement sans lui répondre, & la suivis; Dieu sçait dans quelle situation d'esprit.

Nous traversâmes de longs appartements, & nous arrivâmes dans une salle où se tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure sort noble; l'autre, un homme plus âgé, qui avoit l'air d'un Officier; & qui s'entretenoient près d'une senêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduisoit, je vais avertir que vous êtes là. Elle entra aussi-tôt dans une chambre dont elle ressortit un moment après.

Mais pendant ce court espace de temps qu'elle m'avoit laissée seule, le jeune homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont-là de ces choses qui ne nous échappent point à nous autres semmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses sonctions, elle n'est jamais en désaut, & la gloire de nos charmes est une affaire à part, dont rien ne nous distrait.

Tome VII.

L

J'entendis même que ce jeune homme disoit à l'autre du ton d'un homme qui admire: avez-vous jamais rien vu de si aimable?

Je baissai les yeux & je détournai la tête; mais ce sut toujours une petite douceur que je ne négligeai point de goûter chemin saisant, & qui n'interrompit point mes trisses pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre; je la suivis & les deux hommes entrerent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe, & l'autre d'épée. M. Villot (vous sçavez qui c'est) y étoit aussi à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier, & dans une humble contenance.

J'ai dit trois Messieurs, je n'en compte pas un quatrieme, quoique le principal, puisqu'il étoit le Maître de la maison; ce que je conjecturai en le voyant sans chapeau. C'étoit le Ministre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant M. de....que vous êtes, me dit-elle: & elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle figure & de bonne mine, d'une physionomie qui vous rassuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous remplissoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous, & de la justice qu'il alloit vous rendre.

C'étoient de ces traits que le temps a moins vieillis, qu'il ne les a rendu respectables. Figurez-vous un visage qu'on aime à voir, sans songer à l'âge qu'il a; on se plaisoit à sentir la vénération qu'il inspiroit; la santé même qu'on y voyoit avoit quelque chose de vénérable; elle y paroissoit encore moins l'effet du tempérament, que le fruit de la sagesse, de la sérénité & de la tranquillité de l'âme.

Cette âme y faisoit réjaillir la douceur de ses mœurs: elle y peignoit l'aimable & consolante image de ce qu'elle étoit; elle l'embellissoit de toutes les grâces de son caractere, & ces grâces là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Ministre devant qui je parus; je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministere, ce seroit une matiere qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moimême entendu dire.

C'est qu'il y avoit dans sa façon de gouverner L ij un mérite bien particulier, & qui étoit jusqu'alors inconnu dans tous les Ministres.

Nous en avons eu dont le nom est pour jamais consacré dans nos Histoires; c'étoient de grands hommes, mais qui durant leur ministere avoient eu soin de tenir les esprits attentiss à leurs actions, & de paroître toujours suspects d'une profonde politique. On les imaginoit toujours entourés de mysteres, ils étoient bien-aises qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits; que dans une affaire épineuse on pensat qu'ils seroient habiles, même avant qu'ils le sussent et c'étoit-là une opinion statteuse dont ils faisoient en sorte qu'on les honorât; industrie superbe, mais que leurs succès rendoient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne sçavoit point où ils alloient; mais on les voyoit aller: on ignoroit où tendoient leurs mouvements; mais on les voyoit se remuer, & ils se plaisoient à être vus, & ils disoient, regardez-moi.

Celui-ci au contraire, disoit-on, gouvernoit à la maniere des Sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, & désintéressée pour eux-mêmes; qui songent à être utiles, & jamais à être vantés; qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires; rien ne les en distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté; c'est un génie sans ostentation qui les a conduites, il a tout fait pour elles, & rien pour lui : d'où il arrive que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contents que surpris; il n'y a que les gens qui pensent, qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du Ministre dont il est question: falloit-il surmonter des difficultés presque insurmontables, remédier à tel inconvémient presque sans remede; procurer une gloire, un avantage, un bien nécessaire à l'Etat; rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit, & que sa douceur, que l'embarras des temps où il se trouvoit, ou que la modestie de son ministere abusoit; il sesoit tout cela, mais aussi discrettement, aussi uniment, avec aussi peu d'agitation qu'il fesoit tout le reste. C'étoient des mesures si paisibles, si imperceptibles; il se soucioit si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il alloit mériter, qu'on eût pu oublier de le louer, malgré toutes ses actions louables.

C'étoit comme un pere de famille qui veille au bien, au repos & à la considération de ses ensants, qui les rend heureux sans leur vanter les soins qu'il se donne pour cela, parce qu'il n'a que saire de leur éloge : les ensants, de leur côté, n'y prennent pas trop garde; mais ils l'aiment.

Et ce caractere, une fois connu dans un Ministre, est bien neuf & bien respectable; il donne peu d'occupation aux curieux, mais beaucoup de tranquillité aux sujets.

A l'égard des Etrangers, ils regardoient ce Ministre-ci comme un homme qui aimoit la justice, & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux-mêmes; il leur avoit appris à régler leur ambition, & à ne craindre aucune mauvaise tentative de la fienne : voilà comme on parloit de lui. Revenons; nous sommes dans sa chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouroient, & qui étoient au nombre de sept ou huit, tant hommes que semmes, quelques-unes sembloient ne me regarder qu'avec curiosité, quelques autres d'un air railleur & dédaigneux : de ce dernier nombre étoient les parents de Valville; je m'en apperçus après.

J'oublie de vous dire que le fils du pere nourricier de Madame, ce jeune homme qu'on me destinoit pour époux, s'y trouvoit aussi; il se tenoit d'un air humble & timide à côté de la porte: ajoutez-y les deux hommes que j'avois vus dans la salle, & qui étoient entrés après nous.

Je fus un peu étourdie de tout cet appareil, mais cela se passa bien vîte. Dans un extrême découragement, on ne craint plus rien. D'ailleurs, on avoit tort avec moi, & je n'avois tort avec personne; on me persécutoit; j'aimois Valville, on me l'ôtoit; il me sembloit n'avoir plus rien à craindre, & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie, & Valville est assez excusable, dit le Ministre d'un air souriant, & en adressant la parole à une de ces Dames, qui étoit sa semme; oui, fort jolie. Eh! pour une Maitresse, passe, répondit une Dame d'un ton revêche.

A ce discours, je ne sis que jetter sur elle un regard sroid & indissérent. Doucement, lui dit le Ministre. Approchez, Mademoiselle, ajouta-t-il

L iv

en me parlant: on dit que M. de Valville vous aime, est-il vrai qu'il songe à vous épouser? Du moins me l'a-t il dit, Monseigneur, répondis-je.

Là-dessus, voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois de ces Dames: je me contentai de les regarder encore, & le Ministre de leur faire un signe de la main, pour les engager à cesser.

Vous n'avez ni pere ni mere, & ne sçavez qui vous êtes, me dit-il après. Cela est vrai, Monseigneur, lui répondis je. Eh bien! ajouta-t-il, saites-vous donc justice, & ne songez plus à ce mariage-là. Je ne soussirier pas qu'il se sît, mais je vous en dédommageral; j'aurai soin de vous; voici un jeune homme qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, & qu'il saut que vous épousiez; n'y consentez-vous pas?

Je n'ai pas dessein de me marier, Monseigneur, lui répondis-je, & je vous conjure de ne m'en pas presser: mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il; on va vous reconduire au Couvent, je vous renverral chercher demain; point de mutinerie; aussi-bien ne reverrez-vous plus Valville, j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment, Monsei-

gneur, répartis-je: je ne me marierai point, surtout à un homme qui m'a reproché mes malheurs; ainsi vous n'avez qu'à voir dès-à-présent ce que vous voulez faire de moi : il seroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots, qu'on annonça Valville & sa mere, qui parurent sur le champ.

Jugez de leur surprise & de la mienne. Ils avoient découvert que le Ministre avoit part à mon enlevement, & ils venoient me redemander.

Quoi! ma fille, tu es ici, s'écria Madame de Miran? Ah! ma mere, c'est elle-même, s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septieme Partie, qui, à deux pages près, débutera, je le promets, par l'histoire de la Religieuse, que je ne croyois pas encore si loin, quand j'ai commencé cette sixieme Partie-ci.

Fin de la sixieme Partie.





SEPTIEME PARTIE.

Souvenez-vous-en, Madame; la deuxieme Partie de mon Histoire sut si longtemps à venir, que vous sûtes persuadée qu'elle ne viendroit jamais. La troisieme se sit beaucoup attendre; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatrieme vint assez tard; mais vous l'attendiez, en m'appellant une paresseuse. Quant à la cinquieme, vous n'y comptiez pas sitôt, lorsqu'elle arriva. La sixieme est venue si vîte qu'elle vous a surprise: peut-être ne l'avez-vous lue qu'à moitié; & voici la septieme.

Oh! je vous prie, sur tout cela, comment me définirez-vous? Suis-je paresseuse? ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente? ma paresse passée m'a promis que non.

Que suis-je donc'à cet égard? Eh mais! je suis ce que vous voyez, ce que vous êtes peutêtre, ce qu'en général nous sommes tous; ce que mon humeur & ma fantaisse me rendent, tantôt digne de louange, & tantôt de blâme fur la même chose; n'est-ce pas là tout le monde?

J'ai vu, dans une infinité de gens, des défauts & des qualités sur lesquels je me siois, & qui m'ont trompée; j'avois droit de croire ces gens-là généreux, & ils se trouvoienr mesquins; je les croyois mesquins, ils se trouvoient généreux. Autresois vous ne pouviez pas souffrir un Livre: aujourd'hui vous ne faites que lire; peut-être que bientôt vous laisserez-là la lecture; & peut-être redeviendrai-je paresseus?

A tout hasard, poursuivons notre Histoire. Nous en sommes à l'apparition subite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point soupçonné qu'ils viendroient; de sorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

La seule attention qu'on avoit eue, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le temps le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé que Madame de Miran ne sçauroit à qui s'adresser pour apprendre ce que j'étois devenue; qu'elle ignoreroit que le Ministre eût eu part à mon aventure: mais vous vous rappellez bien la visite que j'avois reçue, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue & menue: vous sçavez aussi que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran; que je lui avois sait un portrait de cette Dame; qu'elle m'avoit écrit qu'à ce portrait elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce sut justement cela qui sit que ma mere se douta des auteurs de mon enlevement; ce sut ce qui la guida dans la recherche qu'elle sit de sa fille.

Il falloit bien que mon histoire eût percé: Madame de Fare avoit infailliblement parlé; cette Dame longue & maigre avoit été instruite: elle étoit méchante & glorieuse; le discours qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaises intentions; c'étoit elle apparemment qui avoit ameuté les parents, qui les avoit engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille; & ma disparition ne pouvoit être que l'esset d'une intrigue liée entr'eux.

Mais, m'avoient ils enlevée de leur chef? car

ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse; leur complot n'étoit-il pas autorisé? avoient-ils agi sans pouvoir?

Un carrosse m'étoit venu prendre : quelle livrée avoit le cocher ? Cette semme qui s'étoit dite envoyée par ma mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure ? Madame de Miran & son fils s'informent de tout, sont d'exactes perquisitions.

La Touriere du Couvent avoit vu le cocher; elle se ressouvenoit de la livrée; elle avoit vu la semme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long; voilà qui étoit sort reconnoissable. Aussi, ma mere & son sils la reconnurent-ils pour l'avoir vue chez Madame de semme du Ministre, & leur parente; c'étoit une de ses semmes.

A l'égard de la livrée du cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, cousin de ma mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

Eh! qu'est-ce que cela concluoit? Non-seulement que la famille avoit agi là-dedans; mais que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de.... avoit chargé une de ses semmes de me venir prendre; c'étoit une conséquence toute naturelle.

Toutes ces instructions-là au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlevement : non pas que Madame de Miran ne sût venue la veille après-midi, comme vous sçavez qu'elle me l'avoit écrit; mais c'est que, lorsqu'elle vint, la Touriere, qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit absente pour différentes commissions de la maison; de saçon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler : ce ne sut même qu'assez tard; il étoit près de midi, quand ils arriverent : ma mere, qui ne se portoit pas bien, n'avoit pu sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlevement l'avoit pénétrée de douleur & d'inquiétude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu sa fille, ni plus ni moins; c'est ainsi que me le conterent les Religieuses de mon Couvent & la Touriere.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé; il fallut la secourir, elle cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime, disoit-elle en par-

lant de moi à l'Abbesse qui me le répéta; je m'y suis attachée, Madame, & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est un cœur, c'est une âme. une façon de penser qui vous étonneroit. Vous scavez qu'elle ne possede; rien & vous ne scauriez croire combien je l'ai trouvé noble, généreuse & désintéressée, cette chere enfant: cela passe l'imagination, & je l'estime encore plus que je ne l'aime; j'ai vu d'elle des traits de caractere qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne qu'elle aime, & non pas les secours que je lui donne; est-ce que cela n'est pas admirable dans la fituation où elle est? Je crois qu'elle mourroit plutôt que de me déplaire, elle pousse cela jusqu'au scrupule, & si je cessois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que ie vous dis est vrai, & cependant je la perds; car comment la retrouver? Qu'est-ce que mes indignes Parents en ont fait? où l'ont-ils mise?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enleveroientils? lui répondoit l'Abbesse; d'où vient qu'ils seroient fâchés de vos bontés & de votre charité pour elle? Quel intérêt ont ils d'y mettre obstacle.

Hélas! Madame, lui disoit-elle, c'est que mon

fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser, c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, & le cœur assez bien sait pour sentir ce qu'elle vaut; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimasse trop moi-même, & que je ne consentisse à l'amour de mon fils qui la connoît: de vous dire comment, où il l'a vue, nous n'avons pas le temps; mais voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux évènement les a instruits de tout, & cela par l'indiscrétion d'une de mes parentes, qui est la plus sotte semme du monde, & qui n'a pu retenir sa misérable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se mésier de ma tendresse pour elle; il n'y a point d'homme de bon-sens à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh! voyez que d'amour! jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit; elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien: & elle qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie ellemême de se taire, & est la premiere à révéler notre secret; tout lui échappe dans le trouble de son cœur. O trouble aimable! que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pu payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes: oui, Madame, j'en pleure encore. Ah! mon Dieu, que mon âme avoit d'obligations à la sienne!

Hélas! cette chere mere, cette âme admirarable, elle n'est plus pour moi, & notre tendresse ne vir plus que dans mon cœur.

Passons là-dessus, je m'y arrête trop; j'en perdis de vue Valville, dont Madame de Miran avoit encore à soutenir le désespoir, & à qui, dans l'accablement où il se trouvoit, elle avoit défendu de paroître; de sorte qu'il s'étoit tenu dans le carrosse pendant qu'elle interrogeoit la Touriere; & sur ce qu'elle en apprit, toute languissante & toute indisposée qu'elle étoit, elle courut chez le Ministre, persuadée que c'étoit-là qu'il falloit aller pour sçavoir de mes nouvelles & pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille, celle avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de..... femme du Ministre, qui l'aimoit beaucoup aussi; & quoiqu'il sût certain que cette Dame se sur prêtée au complot de la famille, ma mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résou-

Tome VII.

dre, & se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raison d'avoir cette opinion-là d'elle; ce sut elle en esset qui, comme vous l'allez voir, parut opiner qu'on me laissat en repos.

Voici donc Madame de Miran & Valville qui entrent tout-d'un-coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame de..... & non pas le Ministre, que ma mere avoit demandée d'abord, & les gens de la maison qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit question dans cette chambre, laisserent passer ma mere & son fils, & leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit, je pense) ils s'écrierent; l'une, ah! ma fille, tu es ici! l'autre, ah! ma mere, c'est ellemême.

Le Ministre, à la vue de Madame de Miran, sourit d'un air affable, & pourtant ne put se désendre, ce me semble, d'être un peu déconcerté; (c'est qu'il étoit bon, & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit cette petite fille). A l'égard des parents, ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux, jetterent sur elle un regard froid & critique, & puis détournerent les yeux.

¡Valville les dévoroit des siens: mais il avoit

ordre de se taire, ma mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux; la situation promettoit quelque chose d'intéressant.

Ce fut Madame de qui rompit le silence. Bon jour, Madame, dit-elle à ma mere: franchement on ne vous attendoit pas, & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh! d'où vient, Madame, le seroit-elle? ajouta tout de suite cette parente longue & maigre; (car je ne me ressouviens point de son nom, & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa sigure) d'où vient le seroit-elle, ajouta-t-elle d'un ton aigre & encore plus revêche que sa physionomie? Est-ce qu'on désoblige Madame quand on lui rend service, & qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille?

Vous êtes la maitresse de penser de mes actions ce qu'il vous plaira, Madame, lui répondit d'un air indissérent Madame de Miran; mais je ne ne les résormerai point sur le jugement que vous en serez: nous sommes d'un caractere trop dissérent pour être jamais du même avis; je n'approuve pas plus vos sentiments que vous n'approuvez les miens, & je ne vous en dis rien; saites de même à mon égard.

M ij

Valville étoit rouge comme du feu; il avoit les yeux étincelants: je voyois à sa respiration précipitée, qu'il avoit peine à se contenir, & que le cœur lui battoit.

Monsieur, continua Madame de Miran en adressant la parole au Ministre, c'étoit Madame de..... que je venois voir; & voici l'objet de la visite que je lui rendois ce matin, ajouta-t-elle en me montrant. J'ai scu qu'une des semmes de Madame l'étoit venu prendre sous mon nom au Couvent où je l'avois mise, & j'espérois qu'elle me diroit ce que cela fignifie; car je n'y comprends rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquièter? quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intéresse? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre; je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné fur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prends point à vous non plus, Monsieur; on vous a gagné aussi, & voilà tout: mais de quel prétexte s'est-on servi? Sur quoi a-t-on pu fonder une entreprise aussi bisarre? de quoi Mademoiselle est-elle coupable?

Mademoiselle! s'écria encore là-dessus, d'un air railleur, cette parente sans nom; Mademoiselle! il me semble avoir entendu dire qu'elle

s'appelloit Marianne, ou qu'elle s'appelle comme on veut; car, comme on ne sçait d'où elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine: mais c'est peut-être une petite galanterie que vous lui faites à cause qu'elle est passablement gentille.

Valville, à ce discours, ne put se retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur qu'elle sentit.

Mon petit cousin, lui dit-elle, ce que je dislà ne vous plait pas, nous le sçavons; mais vous pourriez vous dispenser d'en rire. Hé! si je le trouve plaisant, ma grande cousine, pourquoi n'en rirois-je pas, répondit-il?

Taisez-vous, mon sits, sui dit aussi-tôt Madame de Miran; pour vous, Madame, laissez-moi, je vous prie, parler à ma saçon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiselle avoit assaire à vous, vous seriez la maitresse de l'appeller-comme il vous plairoit: quant à moi, je suis bienaise de l'appeller Mademoiselle; je dirai pourtant Marianne quand je voudrai, & cela sans consequence, sans blesser les égards que je crois lui devoir: le soin que je prends d'elle me donne des droits que vous n'avez pas; mais ce ne sera jamais que dans ce sens-là que je la traiterai aussir

M iij

familierement que vous le faites, & que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa maniere de penser, & ce n'est pas tà la mienne; je n'abuserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est. je ne déciderai point: je vois bien qu'elle est à plaindre; mais je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit, l'un n'entraîne pas l'autre; au contraire, la raison & l'humanité, sans compter la religion, nous possent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve : il nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le fort les a jettées; les airs de mépris ont mauvaile grâce avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiselle, & d'un malheur pareil au sien : car enfin, Madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous sçavez donc qu'on a des indices presque certains, que son pere & sa mere, qui furent tués en voyage lorsqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des étrangers de la premiere distinction; ce sut là l'opinion qu'on eut d'eux dans le temps. Vous sçavez qu'ils avoient avec eux deux laquais & une femme-de-chambre. qui furent tués aussi avec le reste de l'équipage; que Mademoiselle, dont la petite parure marquoit une ensant de condition, ressembloit à la Dame assassinée; qu'on ne doutât point qu'elle ne sût sa fille; & que tout ce que je dis-là est certisié par une personne vertueuse, qui se chargea d'elle alors; qui l'a élevée, qui a consié les mêmes circonstances en mourant à un saint Religieux nommé le Pere Saint - Vincent, que je connoîs, & qui de son côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de son récit, les indissérents de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étoient point de la famille, parûrent s'attendrir sur mois quelques parents même des moins obstinés, & sur-tout Madame de en furent touchés; il se sit un petit murmure qui m'étoit savorable.

Ainsi, Madame, ajouta Madame de Miran sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés sont pour elle, que voilà de reste de quoi justifier le titre de Mademoiselle que je lui donne, & que je ne sçaurois lui resuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie, mais d'une justice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajouter des injures à celles que le hasard lui a déjà faites, & que vous ne me conseilleriez pas vous-même;

M iv

& ce qui seroit en effet inexcusable, barbare & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez, furtout, je vous le repete encore, avec une jeune personne du caractere dont-elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paroît jolie, est en vérité ce qui la distingue le moins; & je puis vous assurer que par son bon esprit, par les qualités de l'âme, & par la noblesse des procédés, elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Oh! vous m'avouerez que cela impose, du moins c'est ainsi que l'en juge: & ce que je vous dis-là, elle ne le doit ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a eue, & qui a été fort simple; il faut que cela soit dans le sang, & voilà à mon gré l'essentiel.

Oh! fans doute, ajouta Valville, qui glissa tout doucement ce peu de mots; sans doute, & si dans le monde on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur, ah! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles qui ne seroient plus que des Manons & des Cataus! mais heureusement, on n'a tué ni leur pere ni leur mere, & on sçait qui elles sont.

Là-dessus on ne put s'empêcher de rire un

peu. Mon fils, encore une fois, je vous défends de parler, lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoi qu'il en soit, continua-t-elle ensuite, je la protege; je lui ai fait du bien, j'ai dessein de lui en faire encore: elle a besoin que je lui en fasse, & il n'y a point d'honnêtes gens qui n'enviassent le plaisir que j'y ai, qui ne voulussent se mettre à ma place. C'est de toutes les actions la plus louable que je puisse faire: il seroit honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des Loix qui défendent d'avoir le cœur humain & généreux; à moins que ce ne soit offenser l'État, que de s'intéresser, quand on est riche, à la personne la plus digne qu'on la secoure, & qu'on la venge de ses malheurs. Voilà tout mon crime, & en attendant qu'on me prouve que c'en est un, je viens, Monsieur, vous demander raifon de la hardiesse qu'on a eue à mon égard, & de la surprise qu'on a faite à vous-même, aussi bien qu'à Madame; je viens chercher une fille que j'aime & que vous aimeriez autant que moi, si vous la connoissiez, Monsieur,

Elle s'arrêta là. Tout le monde se tut, & moi je pleurois en jettant sur elle des regards qui témoignoient les mouvements dont j'étois saisse

pour elle, & qui émurent tous les assissants: if n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne se rendit point, & dont l'air paroissoit toujours aussi sec & aussi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la, Madame, aimez-la; qui est-ce qui vous en empêche, dit-elle en secouant la tête? Mais n'oubliez pas que vous avez des parents & des alliés qui ne doivent point en soussirir, & que du moins il n'y aille rien du leur; c'est tout ce ce qu'on vous demande.

Hé! vous n'y songez pas, Madame, vous n'y songez pas, reprit ma mere; ce n'est ni à vous, ni à personne à regler mes sentiments là-dessus; je ne suis ni sous votre tutelle, ni sous la leur; je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande: c'est vous qui les faites agir & parler, Madame; & je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur saites dire à tous.

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez, s'écria la Harpie; nous n'ignorons pas vos desseins, & ils nous choquent tous aussi: en un mot, votre fils aime trop cette petite fille; &, qui pis est, vous le permettez.

Et si en esset je le lui permets, qui est-ce qui

pourra le lui défendre? quel compte aura-t-il à rendre aux autres, répartit froidement Madame de Miran? Vous dirai-je encore plus, c'est que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils; c'est que je serois très-peu de cas de son caractere, si lui-même n'en sesoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous; que je ne tiens pourtant pas pour si petite, & qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leux orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot, le Ministre, qui avoit écouté tout le Dialogue, toujours souriant & les yeux baissés, prit sur le champ la parole pour empêcher les répliques.

Oui, Madame, vous avez raison, dit-il à Madame de Miran: on ne sçauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant; vous êtes généreuse, cela est respectable, & les malheurs qu'elle a essuyés sont dignes de votre attention; sa physionomie ne dément point non plus les vertus & les qualités que vous lui trouvez; elle a tout l'air de les avoir, & ce n'est ni le soin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment, je prétends moi-même avoir part au bien que

vous voulez lui faire. La feule chose qui nous inquiète, c'est qu'on dit que M. de Valville a non-seulement beaucoup d'estime pour elle, ce qui est très-juste; mais encore beaucoup de tendresse, ce que la jeune personne, faite comme elle est, rend très-vraisemblable. En un mot, on parle d'un mariage qui est résolu, & auquel vous consentez, dit-on, par la sorce de l'attachement que vous avez pour elle; & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je pense que cette samille a droit de s'en intriguer, dit tout de suite la parente pigrièche. Madame, je n'ai pas tout dit: saissez-moi achever, je vous prie, sui répartit le Ministre sans hausser le ton, mais d'un air sérieux: Madame vaut bien qu'on sui parle raison.

J'avoue, reprit-il, qu'il est probable, sur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune ensant a de la naissance; mais la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité qui blesse, qu'on vous reprocheroit, & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis pourtant, sur les égards que vous avez pour elle; co ne sera pas moi qui lui resuserai le titre de Mademoiselle, & je crois avec

vous qu'on le doit même à la condition dont elle est: mais remarquez que nous le croyons, vous & moi, par un sentiment généreux, qui ne sera peut-être avoué de personne; que, du moins, qui que ce soit n'est obligé d'avoir, & dont peu de gens seront capables. C'est comme un présent que nous lui fesons, & que les autres peuvent se dispenser de lui faire : je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort, mais ils ne le sentiront point; ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas. & vous n'auriez rien à leur répliquer, rien qui puisse vous justifier auprès d'eux, si vous pertez la générolité jusqu'à un certain excès, tel que le feroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoûte point de foi. Je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article, & j'en ai trouvé un moyen qui est facile. J'ai imaginé de pourvoir avantageusement Mademoiselle; de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déjà quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle que pour lui proposer ce parti, qu'elle resuse, tout honnête & tout avantageux qu'il est; de sorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien: j'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris; cependant son obstination continue: cela vous paroît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie: voici le jeune homme en question, ajouta-t-il.

Et il lui montroit M. Villot, qui, quoiqu'assez bien sait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir; à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous, sans lui saire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure, qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'est un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle comme avec une perfonne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle: c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais-là, Ma-

dame, dit encore le Ministre à ma mere, & n'êtesvous pas contente? Elle restera à Paris; vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vue; je m'y engage, & je ne l'entends pas autrement.

Là dessus Madame de Miran jetta les yeux sur M. Villot, qui l'en remercia par une autre profternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeat pas de reconnoissance.

Et puis ma mere secouant la tête: cette union n'est guères assortie, ce me semble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir sur elle: mais je vous avoue que je ne l'emploierai pas dans cette occurrence-ci: ce seroit lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reste; elle est la maitresse. Voyez, Mademoi-selle; consentez-vous à ce qu'on vous propose?

Je me suis déjà déclarée, Madame, sui répondis-je d'un air triste, respectueux, mais serme; j'ai dit que j'aime mieux rester comme je suis, & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs sont bien grands; mais ce qu'il y a encore de plus sacheux pour moi, c'est que je suis née avec un cœur qu'il ne saudroit pas que j'eusse, & qu'il m'est pourtant impossible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là, je ne pourrai aimer le jeune homme. qu'on me présente, jamais; je sens que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois comme un homme qui ne seroit pas fait pour moi; c'est une pensée qui ne me quitteroit point: j'aurois beau la condamner & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toujours; au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même : sans compter que je ne mepardonnerois pas la vie désagréable que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut - être, qui pourtant me seroit insupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avois pas été sans nécessité le charger de moi & de mon antipathie. Ainsi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monseigneur, qui a eu la bonté d'y penser pour moi; mais en vérité il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre; que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être Religieuse? On vous l'a déjà proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise; vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-temps Madame de Miran, à cause de vous; prenez un parti.

Non,

Non, Monsieur, dit mon ennemie; non, rien ne lui convient: on l'aime, on l'épousera, tout est d'accord; la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre; elle est sûre de son sait; Madame l'appelle déjà sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre à ce discours sit un geste d'impatience, qui la fit taire; & moi reprenant la parolet vous vous trompez. Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bied aussi: on peut entiérement se rassurer là-dessus. Il est vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je fanglotois en disant cela) & que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chéric. & de la respecter autant que la mere qui m'a donné la vie; je lui dois la même foumission, la même vénération, & je pense quelquesois que je lui en [dois davantage; car enfin, je ne suis:point sa fille, & cependant il est vrais comme vous le dites . qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été: je ne lui suis rien, elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit se contenter en passant d'avoir pour moinune conte

N

passion ordinaire, & de me dire, je vous-aimerai; mais point du tout, c'est quelque chose d'incompréhensible que ses bontés pour moi, que ses soins, que ses considérations. Je ne sçaurois y songer, je ne scaurois la regarder elle-même sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes. si elle en avoit besoin pour sauver la sienne; & je rends graces à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement : ce m'est une joie infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse, & tous les dévouements, & toute l'admiration que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une étrangere, qu'une malheureuse orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les miseres imaginables; mais quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous; je ne vivrois point, si je vous perdois; je n'aime que vous d'affection; je ne tiens sur la terre qu'à vous qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous

en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je versois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens, & vouloit cacher qu'il étoit ému. Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parsait oubli de tout ce qui nous environnoit; & ma mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit: acheve, Marianne, & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle en me tendant sans saçon sa main que je baisai de même; acheve....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, repris-je donc en m'adressant au Ministre, & vous êtes toujours le maître, mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher Messieurs les parents d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre M. de Valville & moi: c'est que jamais il ne se sera, je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en sier à moi; & si je ne

vous en ai pas affuré avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, Monfeigneur; ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il sût à propos, ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre; j'ai pensé que je serois une sâche & une ingrate de montrer si peu de courage en cette occasion-ci; après que M. de Valville sui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer si tendrement de tout son cœur, & comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où si m'a vue, qui étoit si rebutante, & à laquelle il n'a seulement pas pris garde; sinon que pour m'en aimer & m'en considérer davantage.

Voilà ma raison, Monseigneur; si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit sieu de s'imaginer que je ne me mettrois guéres en pointe de lui, puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui; & mon intention étoit qu'il sçût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien, & je serois bien honteuse si cela n'étoit pas. Peut-être est-ce ici la dernière sois que je le verrai, & j'en prosite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même-temps pour dire

à Madame de Miran, aussi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas pu me forcer de faire, je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame, non, magénéreuse mere; non, Monsieur de Valville, vous m'êtes trop chers tous les deux : je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne, il me rejette; nous ne changerons pas le monde, & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'if est injuste, ce n'est pas à moi à en dire autant; j'y gagnerois trop: je dis seulement que vous êtes bien généreuse, & que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du monde. Aussi-bien est-il certain que je mourrois de chagrin du blâme qui retomberoit sur vous; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne de vos bontés. Hélas! je vous aurois donc trompée; il ne seroit pas vrai que j'aurois le caractere que vous me croyez, & je n'ai que le parti que ie prends, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre, & ce qu'il y a, suffit pour une fille qui n'est rien; qui, en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout Niii

ce qui pourroit l'attacher; qui, après cela, ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se rensermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voie personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si else veut me voir quelquesois. Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour être encore plus sûr de moi, ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eue d'abord.

Un torrent de larmes termina mon discours: Valville, pâle & abattu, paroissoit prêt à se trouver mal; & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se retournant avec une action animée vers les Parentes:

Mesdames, seur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre? pour moi, je n'y en sçais point, & je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie? à l'estime que Madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurément nous en avons tous? empêcherons-nous la vertu de plaire? vous ne serez pas de cet avis-là, ni moi non plus; & l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frere de lait de Madame: laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle; vous lui avez tenu lieu de mere, elle ne pouvoit pas en trouver une meil-leure, & elle méritoit de vous trouver. Allez, Mademoiselle, oubliez tout ce qui s'est passé ici, qu'il reste comme nul, & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La noblesse de vos Parents est incertaine; mais celle de votre cœur est incontestable, & je la présérerois, s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant cela: mais il me prit: un transport qui l'arrêta, & qui étoit preste.

C'est que je me jettai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente & plus expressive que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pus lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit de rendre lui même en ma saveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit; je m'apperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compaguie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il, vous, ne me devez rien je vous rends justice; & puis s'adressant aux autres, elle en sera tant que nous

N iv

l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Remmenez-la, Madame, (c'étoit à ma mere à qui il parloit), remmenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime; car avec les qualités que nous voyons dans cette ensant là, je ne réponds pas de lui, & ne répondrois de personne; faites comme vous pourrez, ce sont vos affaires.

Sans doute, dit aussi-tôt Madame de.... son épouse, & si on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Mesdames, répartit en se levant cette parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à faluer votre cousine, embrassezla d'avance, vous ne risquez rien. Pour moi on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur; je ne suis pas extrêmementsensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite aventuriere; vous n'êtes encore qu'une siste de condition, nous dit on; mais vous n'en demeuterez pas-là, & nous serons bien heureuses si, au premier jour, vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au-lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma mere, dont je voulus aussi embrasser les ge-

noux, & qui m'en empêcha; mais je pris sa main que je baisai, & sur laquelle je répandis des larmes de joie.

La parente farouche fortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en-allant: ne venez-vous pas?

Là-dessus elles se leverent, mais plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour moi; on voyoit bien qu'elles n'approuvoient pas son emportement, & qu'elles ne la suivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles, dit même tout bas à Madame de Miran: elle nous a amenées, & elle ne nous le pardonneroit pas, si nous restions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainsi du peu de succès de son entreprise. Votre carrosse est-il là bas? lui dit-il; voulez vous que nous vous remenions, Madame? Laissez-moi, lui dit-elle, vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuire Madame de.... ne jetta pas les yeux sur ma mere qui la saluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Aussi-tôt, le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, & il n'y eut personne qui ne me dit quelque chose d'obligeant.

Mon Dieu! que je me reproche d'avoir trempé

dans cette intrigue-ci, dit Madame de... à ma mere! Que je leur sçais mauvais gré de m'avoir persécutée pour y entrer! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions; n'est-il pas vrai, Mesdames?

Ah! Seigneur, ne nous en parlez pas, nous en sommes honteuses, répondirent - elles. Qu'elle est aimable! Nous n'avons rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit Madame de.... je ne sçaurois vous exprimer l'inquiètude où j'étois pendant tout ce dialogue, & je suis bien contente de Monsieur de.... (elle parloit du Ministre son mari); oh! bien contente, il n'a encore rien sait qui m'ait tant plu: ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à son tour le jeune Cavalier que j'avois vu dans l'anti-chambre, & qui étoit encore là; mais avec Monsieur de... je n'ai pas douté un seul instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiselle, dit alors Valville, qui les avoit jusqu'ici écoutés d'un air modeste & intérieurement satisfait.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discrètement, & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma mere prit congé de Madame de.., qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis; elle me sit l'honneur de m'embrasser moimême, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit; & nous nous retirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette semme qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent sous le nom de ma mere, & qui étoit venue ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise la veille; que cette semme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à-l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent, pour me faire rendre mes hardes qu'on hésiteroit peut- être de me donner, si nous y allions sans elle; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma mere, finissons cela, ne différons point. Venez, Mademoiselle, aussi bien avons-nous besoin de vous pour aller là; car j'ai oublié de demander où c'est: venez, j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

Cette femme nous suivit donc, & monta en carrosse avec nous; vous jugez bien qu'il ne sut

plus question de cette samiliarité qu'elle avoit eue avec moi, lorsqu'elle m'étoit venue prendre; & je la vis un peu honteuse de la différence qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déjà faits ensemble : chacun a son petit orgueil; nous n'étions plus camarades, & cela lus donnoit quelque consusion.

Je n'en abusai point, j'avois trop de joie, jè fortois d'un trop grand triomphe pour m'amuser à être maligne ou glorieuse; & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien sut sort réservé pendant le chemin, à cause de cette semme qui nous accompagnoit, & qui, à l'occasion de je ne sçais quoi qui sut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même temps elle avoit resusé de se joindre aux autres parents dans les mouvements qu'ils s'étoient donnés; de sorte qu'elle n'avoit pas précisément parlé pour me nuire, mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrette, & de révéler une chose qui surprendroit.

Elle nous conta aussi que M. de Villot étoit au désespoir de ce qu'il ne seroit point à moi : je l'ai laisse qui pleuroit comme un ensant, nous dit-elle; sur quoi je jettai les yeux sur Valville,

pour qui il me parut que le récit de l'affliction de M. Villot n'étoit pas fort amusant : aussi n'y répondsmes-nous rien ma mere & moi, & laissames-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du Couvent, où je descendis avec cette semme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma mere, & je crois même qu'il suffiroit que Mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, & sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je; les bontés que l'Abbesse a eues pour moi, exigent que je la remercie; je ne sçaurois m'en dispenser sans ingratitude. Ah! tu as raison, ma fille, & je ne sçavois pas cela, me répartit-elle; va, mais hâte-toi, & dis-lui que je t'attends, que je suis satiguée, & qu'il m'est impossible de descendre: sais le plus vîte que tu pourras, il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc: je parus, on me rendit mon coffre ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuses que j'avois vues vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure; l'Abbesse me donna les témoignages, d'assection les plus sinceres, elle auroit souhaité que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle;

mais il n'y avoit pas moyen. Ma mere est à la porte de votre maison dans son carrosse, elle vous auroit vue, lui dis-je; mais elle est indisposée, elle vous fait ses excuses, & il faut que je vous quitte.

Quoi! s'écria-t-elle, cette mere si tendre, cette Dame que j'estime tant, est ici? mon Dieu! que j'aurois de plaisir à la voir & à lui dire du bien de vous! Allez. Mademoiselle, retournez-vousen, mais tâchez de la déterminer à venir un instant: si je pouvois sortir, je courrois à elle; & supposons qu'il soit trop tard, dites-lui que je la conjure de revenir encore une fois avec vous : partez, ma chere enfant; & aussi-tôt elle me congédia. Un domestique de la maison portoit mon petit ballot: tout ceci se passa en moins d'un demi-quartd'heure de temps; j'oublie encore que l'Abbesse chargea la Touriere d'aller faire ses compliments à Madame de Miran, qui, de son côté, la fit affurer que nous la reviendrions voir au premier jour; & puis nous partîmes pour aller, devineriezvous où? au logis, dit ma mere; car à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons sur le soir : non que j'aie envie de t'y laisser longtemps; mais il est bon que tu y fasses encore quelque séjour, ne sût-ce qu'à cause de ce qui

t'est arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-mème.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma mere, d'où elle congédia cette femme de Madame de... qui nous avoit suivie; & nous montâmes chez elle.

Une certaine gouvernante qui étoit dans la maison de Madame de Miran, quand on m'y porta
après ma chûte au sortir de l'Eglise, & que, si vous
vous en souvenez, Valville appella pour me déchausser, n'y étoit plus; & de tous les domestiques, il n'y avoit plus qu'un laquais de Valville
qui me connût: c'étoit celui qui avoit suivi mon
sacre jusques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déjà revue plusieurs sois, puisqu'il
m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce laquais étoit malade;
ainsi il n'y avoit là personne qui sçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'est que, pendant que nous montions chez ma mere, je rêvois, toute joyeuse que j'étois, que j'allois trouver dans cette maison, & cette gouvernante que je vous ai rappellée, & quelques valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! c'est cette petite fille qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, pensois-je

en moi même; c'est cette petite Lingere que nous croyions une Demoiselle, & qui se sit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaisoit; j'avois peur aussi que Valville n'en sût un peu honteux: peut-être que, m'aimant autant qu'il sesoit, ne s'en seroit-il pas soucié; mais heureusement nous ne sûmes exposés ni l'un ni l'autre au désagrément que j'imaginois; & je goûtai tout à mon aise le plaisir de me trouver chez ma mere, & d'y être comme si j'avois été chez moi.

Ah çà! ma fille, me dit-elle, viens que je t'embrasse à présent que nous sommes sans critique: tout ceci a tourné on ne peut pas mieux; on se doute de nos desseins, on les prévoit, on n'a pas même paru les désapprouver; le Ministre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains; & grâces au Ciel on ne sera plus surpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choses du monde les plus tendres, ma chere ensant: mais franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as causé; tu en as eu beaucoup aussi; n'est-il pas vrai? Astu songé à celui que j'aurois? que pensois-tu de ta mere?

Elle me tenoit ce discours, assise dans un sauteuil; j'étois vis-à-vis d'elle, & me laissant aller à une saillie de reconnoissance, je me jettai toutd'un-coup à ses genoux; & puis la regardant après lui avoir baisé la main: ma mere, lui dis-je, voilà M. de Valville; il m'est bien cher, & ce n'est plus. un secret, je l'ai publié devant tout le monde: mais il ne m'empêchera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse & son bon cœur : que fera-t-elle, que ne fera-t elle pas, me disois-je? & toujours ma mere dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardoient : je ne scavois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras; mais ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille: je désirois cent sois plus sa tendresse que ma délivrance, & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentois quelque petite inquiétude dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant fongé aussi à M. de Valville; car s'il m'oublioit. ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire: mais le principal est que vous m'aimiez; c'est le cœur de ma mere qui m'est le plus nécessaire, il va avant tout dans le mien : car il m'afait tant de bien, je lui ai tant

d'obligation, il m'est si doux de lui être chere ! n'aije pas raison, Monsieur?

Madame de Miran m'écoutoit en souriant. Les vez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite: vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre · imprudence d'hier matin, je voudrois bien sçavoir pourquoi vous vous laissez emmener par une semme qui vous est totalement inconnue; qui vient vous chercher sans billet de ma part, & dans un équipage qui n'est pas à moi non plus: où étoit votre esprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, surtout après la visite suspecte que vous aviez reçue de ce grand squelette dont vous m'aviez si bien dépeint la figure? Les menaces ne vous annonçoientelles pas quelque dessein? ne devoient-elles pas vous faisser quelque défiance? vous êtes une étourdie, & pendant le séjour que vous serez encore à votre Couvent, je vous désends d'en sortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir, (elle parloit d'une femme-de-chambre qui avoit paru il n'y avoit qu'un moment) ou que sur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même; entendez-vous?

Là-dessus on fervit, nous dinâmes: Valville mangea fort peu, & moi aussi; ma mere y prit garde, elle en rit: apparemment que la joie ôte

l'appétit, nous dit-elle en badinant. Qui, ma mere, reprit Valville sur le même ton; on ne sçausoit faire tant de choses à la fois.

Le repas sini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivimes. De-là elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella. Py vias. Donne-moi ta main, me dit-elle: voyons si cette bague-ci te conviendra; c'étoit un brillant de prix, & pendant qu'elle me l'essayoit: je vois, lus répondis-je, un portrait (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille sois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde: troquons, ma mere; cédez-moi le portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y serez; & vous y serez bientôt: où mettez-vous votre argent, Marianne? vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussi-tôt elle ouvrit un tiroir: tenez, continua-t-elle, voilà une bourse qui est sort bien travaillée, set-vez-vous-en. Je vous remercie, ma mere, lui repartis-je; mais où mettrai-je tout l'amour, tout le respect, & toute la reconnoissance que j'ai pour ma mere? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Squ'ez-vous ce qu'il

O ij

faut faire, ma mere, nous dit Valville, qui étoit resté à l'entrée du cabinet, & que la joie d'entendre ce que nous dissons toutes deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extase; mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre où vous avez dessein de placer le portrait, elle en sera moins embarrassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir toutà l'heure, répondit Madame de Miran; sur-tout, je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et sur le champ nous passames dans une grande anti-chambre que j'avois déjà vue, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit comme le sien sur un très-beau jardin. Eh bien! ma fille, comment vous trouvez vous ici? ne vous y ennuierez-vous point; y regretterez-vous votre Couvent, me dit-elle en riant?

Je me mis à pleurer là-dessus, de pur ravisse-

ment, & me jettant entre ses bras: ah! ma mere, lui répartis-je d'un ton pénétré, quelles délices pour moi! songez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre?

A peine achevai-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

Ah! mon Dieu, s'écria Madame de Miran, que je suis fâchée! j'allois sonner pour donner ordre de dire que je n'y étois pas: retournons chez moi. Nous nous y rendîmes.

Un laquais entra, qui nous annonça deux Dames que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus; qui me regarderent beaucoup, me prirent peut-être pour une parente de na maison, & venoient rendro elles-mêmes une de ces visites indissérentes, qui entre semmes n'aboutissent qu'à se voir une demineure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser là, sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seusement, (& je n'écris que pour cela:) que de ces deux. Dames, il y en eut une qui parla sort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disoit, ne sit que remuer la tête pour en varier les attitudes, & les rendre avantageuses; enfin qui ne

O iij

fongea qu'à elle & à ses grâces; & il est vrai qu'elle en auroit eu quesques unes, si elle s'étoit moins receppée de la vanité d'en avoir; mais cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laissoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de semmes comme elle, qui seroient sort aimables, si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'alloit & ne venoit par le monde que pour se montrer; que pour dire, voyez-moi: elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jotie, car elle me togarda peu, & toujours de côté; on déméloit qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien, de ne pas s'appercevoir que j'étois là, & le tout pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant, c'est qu'elle avoie toujours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus, d'elles ou de moi; & en un sens c'étoit bien là me regarder moi-même, & craindre que je n'ensse la présévence. L'autre Dame, plus âgée, étoit une semme sort sérieuse, & cependant sort srivole, c'est-à-dire, qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faisoit saire, d'un repas qu'elle avoit donné, d'une visite qu'elle avoit ren-

due, d'une histoire que lui avoit conté la Marquise une telle: & puis c'étoit Madame la Duchesse de qui se portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure; qu'elle l'en avoit querellée; que cela étoit esfroyable: & puis c'étoit une répartie haute & convenable qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de temps en temps, à cause qu'elle étoit riche; qui ne distinguoit pas d'avec elle les semmes d'une certaine saçon; & mille autres choses d'une aussi plate & d'une aussi vaine espece qui sirent le sujet de cet entretien, pendant lequel d'autres visites aussi satiguantes arriverent encore.

De sorte qu'il étoit tard, quand nous en sûmes débarrassées, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour me remener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain, où le jour d'apprès, dit ma mere, je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir, j'ai besoin de repos, & je me coucherai, dès que je serai revenue. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à rester ici, nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéit, & nous remontâmes en carrosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir; ma

O iv

mere l'instruisit de la fin de mon aventure, & puis je rentrai.

Deux jours après, Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi; vous sçavez qu'elle me l'avoit promis; je dînai chez elle avec Valville: il y sut question de notre mariage. En ce temps-là même on traitoit pour Valville d'une charge considérable, il devoit en être incessamment pourvu; il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre; & il sut conclu que nous nous marierions, dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif, Valville ne se possédoit pas de joie; je ne sçavois plus que dire dans la mienne, elle m'ôtoit la parole, & je ne sesois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle: je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les satigues que j'ai eues depuis la mort de mon frere, & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon sils va passer quelque temps à Versailles, où is est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apportée de ton Couvent pour cette petite absence, mais je te donnerai tout ce qu'il te saut.

Ah! mon Dieu, que de plaisir! Quoi! dix op

douze jours avec vous, sans vous quitter, lui répondis-je! ne changez donc point d'avis, ma mere;

Aussi-tôt elle passa dans son cabinet, écrivit à l'Abbesse qu'elle m'emmenoit à la campagne, sit porter le billet sur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre voyage n'étoit pas long; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieues; & Valville se déroba deux ou trois sois de Verfailles pour nous y venir voir : il ne sut pas pourvu de cette charge dont j'ai parlé, aussi vîte qu'on l'avoit cru; il survint des difficultés qui traînèrent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la conclusion. Nous revînmes de campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent, où elle ne comptoit pas que je dûsse rester plus d'une semaine; j'y restai pourtant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquesois chez elle, & quelquesois chez Madame Dorsin.

Durant cet intervalle, Valville sut toujours aussi empressé & aussi tendre qu'il l'eût jamais été, mais sur la sin plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être: en un mot, il avoit toujours autant d'amour, mais plus de patience sur les incidents qui reculoient la conclusion de son affaire; & ce

que je vous dis-là, je ne le rappellai que longtemps après, en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans la suite. La derniere sois même que je dânai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous enissions à table. Un importun l'avoit retenu, nous dit-il; & je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui; & en esset, il étoit toujours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât; & c'est qu'il s'eanuie, avoit-elle ajouté, de voir différer votre mariage.

Enfin, la derniere fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent: je vous prie, ma mere, que je fois de la partie, lui dit Valville, qui avoit été charmant ce jour-là; qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée; qui ne me l'avoit jamais die avec tant de grâces, ni si galamment, ni si spirituellement; (& tant-pis, tant de galanterie & tant d'esprit n'étoient pas bon signe: il falloit aparemment que son amour ne sût plus ni si sérieux, ni si fort, & il ne me disoit de si johies choses, qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres,)

Quoi qu'il en soit, il eut envie de nous suivre; Madame de Miran disputa d'abord, & puis consensentit : le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition que vous resterez dans le carrosse, & que vous ne parostrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour sui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aie eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venue la veille à mon Couvent avec sa sille qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'à son retour d'un voyage qu'elle alloit faire en Angleterre, pour y recueillir une succession que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très-peu de temps que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Sei-gneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, son zele & sa sidélité pour son Roi avoient obligé de sortir de son pays; & sa Veuve, dont le bien avoit sait toute sa ressource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette succession, dont elle vouloit se désaire aussi, dans le dessein de revenir en France, où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenue la veisse avec l'Abbesse, que sa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent, & elle venoit positivement de l'amener, quand nous arrivâmes; de sorte que nous trouvâmes leur carrosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entre-tien avec l'Abesse.

On ouvroit déjà la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui, jettant les yeux sur cette porte ouverte, & sur quelques Religieuses qui l'attendoient, regarda ensuite sa mere qui pleuroit, & tomba tout-à-coup évanonie entre ses bras.

La mere, presque aussi soible que sa fille, alloit, à son tour, se laisser tomber sur la derniere marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre, si un laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, Madame de Miran & moi, nous fit faire un cri, & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les secourir, & pour aider le laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vîte! Mesdames, vîte, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une per-

fonne qui n'en peut plus : je crois que ma fille fe meurt.

Les Religieuses qui étoient à l'entrée du Couvent & bien effrayées, appelloient de leur côté une Touriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une espece de petite chambre où elle couchoit, & qui, par bonheur, étois à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut-là où l'on tâcha de porter la Demoifelle évanouie, & où nous entrâmes avec la mere que Madame de Miran foutenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville, ému de ce spectacle, qu'il avoit vu aussi-bien que nous du carrosse où il étoit resté, oublia qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune réslexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Touriere, & nous la délacions cette Touriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne) tous deux d'une sorme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avoient une beauté particuliere à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visagelà, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle fesoit, qu'en vous priant de distinguer les deux saçons de parler, qui paroissent signifier la même chose, & qui dans le sentiment pourtant en signifient de dissérentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les grâces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne sçache point d'objet plus intéressant qu'elle l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvoit alors.

Valville étoit derriere nous, qui avoit la vue fixée sur elle; je le regardai plusieurs fois, & il ne s'en apperçut point. J'en sus peu étonnée, mais je n'affai pas plus loin, & n'en inferai rien. Madame de Miran cherchoit dans fa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidents, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout-d'un-coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, & se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le slacon, & lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvements que nous lui donnions, sit qu'elle entr'ouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sçais quel ton tendre ou afsectueux que je trouvai singulier: allons, Mademoiselle, prenez-en, respirez-en encore.

Et lui-même par un geste, sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui ôtai sur le champ, sans sçavoir pourquoi.

Doucement, Monsieur, lui dis-je; il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas: mais tout cela ne paroissoit, de part & d'autre, que l'esset d'un empressement secourable pour la Demoiselle; & il se disposoit encore à lui faire respirer de cet clixir, quand la jeune personne, soupirant, ouvrit tout-à-sait les yeux, souleva sa main que je te-

nois, & la laissa retomber sur le bras de Valville qui la prit, & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu, dit-elle, où suis-je? Valville gardoit cette main, la serroit, ce me semble, & ne se relevoit pas.

La Demoiselle, achevant enfin de reprendre ses esprits, l'envisagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main sans cesser d'avoir les yeux sur lui; & comme elle devina bien au slacon qu'il avoit, qu'il s'étoit empressé pour la secourir: je vous suis obligée, Monsieur, lui dit-elle: où est ma mere, est-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah, Seigneur que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon! voici des Dames à qui vous avez bien de l'obligation, aussi-bien qu'à Monsieur.

Et observez que ce Monsieur demeuroit toujours dans la même posture: je le répete à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle, bien revenue à elle, jetta d'abord ses regards sur nous nous, ensuite les arrêta sur lui; & puis s'appercevant du petit désordre où elle étoit, ce qui
venoit de ce qu'on l'avoit désacée, elle en parut
un peu consuse, & porta sa main sur son sein.
Levez-vous donc, Monsieur, dis-je à Valville;
voilà qui est fini, Mademoiselle n'a plus besoin
de secours. Cela est vrai, me répondit-il comme
avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus
elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiselle en s'appuiant sur sa mere, qui l'aida du
mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler & prêter
mon bras, quand Valville me prévint, & avança
précipitamment le sien pour la soulever.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût: mais de dire pourquoi je le désapprouvois, c'est ce que je n'aurois pu faire: je ne serois pas même convenue qu'il me déplaisoit; je pense que ce petit dépit que j'en avois me fesoit agir sans que je le connusse: comment en aurois-je connu les motifs? &, suivant toute apparence, Valville y entendoit aussi peu de sinesse que moi.

Il falloit bien cependant qu'il se passat quesque chose d'extraordinaire en lui; car vous avez vu la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois sois, & il ne l'avoit pas remarquée; il

Tome VII

n'en fut point surpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps; ou bien il la soussité en homme qui la méritoit, qui se rendoit justice à son insçu, & qui étoit coupable dans le sond de son cœur: aussi l'étoit-il, mais il l'ignoroit. Poursuivons.

Les Religieuses attendoient toujours que la Demoiselle entrât. Elle nous remercia, Madame de Miran & moi, de sort bonne grâce, mais d'un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle sit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajouta-t-elle ensuite, c'est demain le jour de votre départ, vous n'avez pas de temps à perdre, & il est temps que j'entre: là-dessus elles s'embrasserent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran & la Dame étrangere s'étoient faites. Cette derniere lui avoit même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent.

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la derniere sois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié, & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, Madame, répartit aussitôt la Dame étrangere; je prendrai donc à montour la liberté de vous la recommander à vousmême. A quoi Madame de Miran répondit qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chezelle, quand elle m'enverroit chercher: ce qui sut reçu, de la part de l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnoissance.

Ces deux Dames se connoissoient de nom, & par-là sçavoient les égards qu'elles se devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disoit mot, & regardoit seulement la Demoiselle, sur qui, contre son ordinaire, je lui trouvois les yeux plus souvent que sur moi; ce que j'attribuois, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose, lui qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves; lui que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr.

Hélas! sûr: peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas; mais les âmes tendres & délicates ont volontiers le désaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre;

l'envie de vous plaire leur fournit des grâces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles; mais dès qu'elles ont plû, les voilà désœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle, en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jetter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle se livra de la maniere du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit; je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle: non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée: mais mon cœur ne me disoit rien pour elle, ou plutôt je me sentois un fond de froideur que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ses caresses: je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable, & m'intéressai véritablement à elle, qui, s'arrachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira dans le Couvent. Je lui criai que j'allois la suivre dès que nous aurions vu l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage, baignée de ses larmes, & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville, qui s'étoit remis dans le carrosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au Parloir de l'Abbesse, & je ne l'avois pas vu moins tendre qu'il avoit coutume de l'être; il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua, c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverrions, & je me rappellai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée amais nous avions été dérangés, l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit, au logis que je reviendrois le lendemain ou le jour d'après? cela ne suffisoit-il pas?

Je l'excusois donc; & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse, & des Religieuses, & des Pensionnaires que je connoissois, l'acqueil le plus obligeant: je vous ai déjà dit qu'on m'aimoit, & cela étoit vrai: & sur-tout de la part de cette Religieuse dont j'ai déjà fait mention, & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pen-

P iij

fionnaire dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joie qu'on avoit témoignée de mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne, dont on avoit la veille apporté toutes les hardes, qu'une Sœur converse arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit tristement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'else m'apperçut; vint m'embrasser, & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer; elle avoit les manieres simples, ingénues, caressantes, &, pour tout dire ensin, le cœur comme les manieres. C'est un éloge que je ne puis sui refuser, malgré tous les chagrins qu'elle m'a causés.

Je me pris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vue; elle n'avoit senti de consolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous serons inséparables, ajoutoit-elle avec des tons, des serremens de main, avec des regards dont la douceur pénétroit l'âme, & entraînoit la persuasion; de sorte que nous

nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit, Elle étoit, pour ainsi dire, étrangere, quoiqu'elle fût née en France; son pere étoit mort. sa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir; peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu; peut-être au premier jour annonceroit-on à sa fille qu'elle étoit orpheline: & moi j'en étois une; mes infortunes alloient bien au-delà de celles qu'elle avoit à appréhender, mais je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien, & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle; il me sembloit voir en elle une personne qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit son affliction; & dans l'attendrissement où nous étions toutes deux, dans cette essusion de sentiments tendres & généreux, à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, & les lui racontai à mon avantage, non par aucune vanité, prenez garde; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, par un pur esset de la disposition d'esprit où je me trouvois. Mon recit devint intéressant,

je le sis de la meilleure soi du monde, dans un goût tragique; je parlai en deplorable victime du sort, en Héroïne de Roman, qui ne disoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me rendre moi-même une insortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien, je n'en étois pas capable; mais je peignis dans le grand: mon fentiment me menoit ainsi fans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes; car nous en répandions toutes deux; elle pleuroit sur moi, je pleurois sur elle.

Je lui sis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la niece du Curé, qui y étoit morte; je traitai le caractere de cette niece aussi dignement que je traitois mes aventures.

C'étoit, disois je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentiments, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état ou le Curé son frere & elle vivoient à la campagne! (& cela étoit ençore vrai.)

Ensuite je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort. Et ce que je dis là-dessus, sendoit le cœur.

Le Pere Saint - Vincent, M. de Climal, que je ne nommai point, (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire, m'en auroient empêchée, quand j'en aurois eu envie) l'injure qu'il m'avoit faite, son repentir, sa réputation, la Dutour même chez qui il m'avoit mile, si peu convenablement pour une fille comme moi; tout vint à sa place, aussi-bien que Madame de Miran, à qui, dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée. fauf à la nommer après, quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris: je n'avois omis ni ma chûte au sortir de l'Église, ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance, chez lequel on m'avoit portée. Et peutêtre, dans le reste de mon histoire, lui aurois-je. appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit secourue; que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa mere, & que je devois bientôt épouser son fils, si une Converse qui entra ne nous eût pas averties qu'il étoit temps d'aller

fouper; ce qui m'empêcha de continuer, & de mettre au fait Mademoiselle Varthon, qui n'y étoit pas encore, puisque j'en restois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée: ainsi cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avois dit, aux personnes qu'elle avoit vues avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon, pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête, qui augmenta, & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre où je la suivis: mais comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée; & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement, ne me revint dant l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle; on alloit la saigner, je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse, & je me mis à pleurer; elle me serra la main & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie, me dit-elle: c'est une légere indisposition qui me vient d'avoir étoit hier sort agitée, ce qui m'a donné un peu de sievre; & voilà tout.

Elle avoit raison, la saignée calma le sang, le

lendemain elle se porta mieux; & ce petit dérangement de santé, auquel j'avois été si sensible, ne servit qu'à lui prouver ma rendresse, & à redoubler la sienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus sorte épreuve.

Elle venoit de se lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit sur sa table, je sus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeller à mon secours.

Il n'y avoit dans sa chambre qu'elle, & cette Religieuse que j'aimois & qui m'aimoit. Mademoiselle Varthon sut la plus prompte, & acourut à moi.

Mon étourdissement se passa, & je m'assis : mais de temps en temps il recommençoit. Je me sentis même une assez grande dissiculté de respirer, ensin des pesanteurs, & un accablement total.

La Religieuse me tâta le pouls, parut inquiette, ne me dit rien qui m'allarmât; mais me conseilla d'aller me mettre au lit, & sur le champ Mademoiselle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me persuaderque cen'étoit rien; mais il n'y eut pas moyen

de résister, je n'en pouvois plus, il fallut me coucher, & je les priai de me laisser.

A peine sortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

« Je n'ai pu te voir ces deux jours-ci, n'en sois » point inquiette, ma fille; j'irai demain te pren» dre à midi ».

N'y a-t-il que celui-là, ma fœur, dis-je, après l'avoir lu, à la Converse qui me l'avoit apporté? (C'est que je croyois que Valville auroit pu m'écrire aussi, & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui; mais il n'y avoit rien de sa part).

Non, répondit cette fille à la question que je lui fesois; c'est tout ce que vient de remettre à la Touriere un laquais qui attend. Avezvous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle?

Apportez-moi, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je; & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

« Je rends mille grâces à ma mere, de la bonté » qu'elle a de me donner de ses nouvelles; j'avois » besoin d'en recevoir : je viens de me coucher, » je suis un peu indisposée, j'espere que ce ne » fera rien, & que demain je serai prête. J'em-» brasse les genoux de ma mere ».

Je n'aurois pu en écrire davantage, quand je l'aurois voulu, & deux heures après j'avois une fièvre si ardente que la tête s'embarrassa. Cette sièvre sut suivie d'un redoublement, qui, joint à d'autres accidents compliqués, sit désespérer de ma vie.

J'eus le transport au cerveau, je ne reconnus plus personne, ni Mademoiselle Varthon, ni mon amie la Religieuse, pas même ma mere, qui eut la permission d'entrer, & que je ne distinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, sans lui rien dire.

Je restai à-peu-près dans le même état quatre jours entiers, pendant lesquels je ne sçus ni où j'étois, ni qui me parloit; on m'avoit saignée, je n'en sçavois rien. La sièvre baissa le cinquieme; les accidents diminuerent, la raison me revint, & le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai : ah ! ma mere.

Et comme alors elle avançoit sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins long-temps collée dessus.

Mademoiselle Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit; la premiere paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal? leur dis-je d'une voix foible & presque éteinte, & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran: il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur; mais, grâces au Ciel, vous voilà réchappée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnoissance. Deux jours après, je sus entierement hors de danger, & je n'avois plus de sievre; il me restoit seulement une grande soiblesse qui dura long-temps. Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée, & elle s'abstint d'entrer, dès qu'il sut passé; mais j'omets une chose.

C'est que le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je sis réslexion que je pouvois redevenir toute aussi malade que je l'avois été, & que je n'en réchapperois peut-être pas.

Je songeai ensuite à ce contrat de rente que m'avoit laissé M. de Climal. A qui appartiendroitil, si je mourois, me disois-je? il seroit sans doute perdu pour la famille, & la justice, aussi bien que la reconnoissance, veulent que je le lui rende.

Pendant que cette pensée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converse dans ma chambre. Mademoiselle Varthon, qui ne me quittoit presque pas, n'étoit point encore venue, & peut-être pas levée. Les Religieuses étolent au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Converse, on a défespéré de ma vie ces jours passés; ma fievre est beaucoup diminuée, mais il n'est point sûr qu'elle ne ma reprenne pas avec la même violence. A tout basard, faites-moi le plaisir de me soulever un peti, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Eh! Jesus Maria! à quoi est-ce que vous allez rêver, Mademoiselle, me dit cette Converse? Vous me faites peur, il semble que vous vouliez faire votre testament. Sçavez vous bien que vous offensez Dieu, d'aller vous mettre ces choses-là dans sesprit, au-lieu de le remercier de la grâce qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere Sœur, ne me resusez pas, lui répartis-

je: il ne s'agit que de deux lignes, il ne faut qu'un instant.

Eh! mon Dieu, reprit-elle en se levant, je m'en sais une conscience, me voilà toute tremblante avec vos deux lignes. Tenez, êtes-vous bien, ajouta-t-elle en me mettant sur mon séant? Oui, lui dis-je; approchez - moi l'écritoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat que le défunt M. de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en disposer à sa volonté. Je signai ensuite Marianne, & je gardai le biller que, je mis sous mon chevet, dans le dessert le remettre à ma mere, quand elle seroit de le reque me tarda pas: à peine y avoit-il un qualité d'heure que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien! ma fille, comment es-tu ce matin, me dit-elle en me tâtant le pouls? encore mieux qu'hier, se me semble; & je te crois guérie: il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & les glissai dans la main. Que me donnes-tu-là réo d'é-elle? Voyons; elle l'ouvrit, le lut, & lessat à rire.

Que



Que tu es folle, ma pauvre enfant, me dit-elle! tu fais des donations & tu te portes mieux que moi: (elle avoit quelque raison de dire cela, car elle étoit fort changée;) va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton testament de long-temps, & je n'y serai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jetta dans ma cheminée: garde ton bien pour mes petits-fils: tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espere.

Et! pourquoi dites-vous que vous n'y sérez plus, ma mere? Il vaudroit donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je la larme à l'œil.

Paix, me répartit-elle; n'est-il pas naturel que je finisse avant vous? Qu'est-ce que cela signisse? C'est l'extravagance de votre papier qui est cause de ce que je vous dis-là; songeons à vivre, & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade. Je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. (Notez que je lui en avois toujours demandé des nouvelles.)

Elle en étoit là, quand Mademoiselle Varthon & le Médecin entrerent. Celui-ci me trouva sott ranquille & hors d'affaire, à ma soiblesse près; de façon que ma mere ne vint plus, & se contenta les jours suivants d'envoyer scavoir comment

Tome VII.

je me portois, ou de passer au Couvent pour l'apprendre elle-même; & le lendemain ce sut Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire que Madame de Miran, durant ses visites, avoit toujours extrêmement caressé Mademoiselle de Varthon, & qu'il étoit arrêté que nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, aussi-tôt que je pourrois sortir.

Or, ce sut à cette Demoiselle que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui saire à elle-même des compliments de la part de sa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bienséance vouloit qu'il s'intéressat depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle en me quittant pour aller au parloir; & je ne doutai pas en esset que je ne susse l'objet ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce sut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire saire ses compliments, & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez qu'il n'avoit plus été question avec elle de la suite de mes aventures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouser: elle avoit été indisposée dès le jour de son entrée au Couvent; deux jours après j'étois tombée malade, il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon histoire.

Comment donc! me dit-elle, en rentrant, d'un air content, vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme, d'une si jolie sigure, qui me secourut avec vous dans mon évanouissement, étoit le sils de Madame de Miran, que j'ai vue depuis si souvent ici, & qui vous aime tant! Sçavez-vous bien que c'est lui qui m'attendoit dans le parloir?

Qui? M. de Valville, répondis-je avec un peu de surprise? en! que vous vouloit-il? vous avez été bien long-temps ensemble. Un quart-d'heure à-peu-près, reprit-elle; il venoit, comme on me

Qij

l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez: elle l'avoir aussi chargé de quelques compliments pour moi, & il a cru de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur; ne vous a-t-il pas donné de lettre pour moi? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus quelques Pensionnaires de mes amies entrerent, qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas que d'être étonnée que Madame de Miran ne m'eût point écrit: non pas que son silence m'inquiétât, ni que j'attendisse une lettre d'elle; car il n'étoit pas nécessaire qu'elle m'écrivît, je l'avois vue la veille; on lui apprenoit que je me portois toujours de mieux en mieux, & il suffisoit bien qu'elle envoyât sçavoir si cela continuoit; il n'en falloit pas davantage.

Mais ce qui m'étonnoit, c'est que Valville, de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avois reçu de si fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere, ou qui m'avoit si souvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne se suite point avisé en cette oc-

currence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me disois-je, j'avoue que ses lettres n'auroient pas été de saison: mais j'ai pensé mourir; me voici convalescente, il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point il ne me donne aucun témoignage de sa joie.

Peut-être, dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il salsoit s'abstenir de m'envoyer un billet à part: mais il auroit pu, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, asin d'y joindre quelques lignes de sa main; & il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchoit; je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville? ce n'est plus là son cœur. Cela me chagrinoit sérieusement, je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour, me dit Mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller d'îner chez une Dame qui est
l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle m'a
recommandée; vous étiez encore trop malade,
& je n'ai pas voulu vous quitter: mais ce matin,
avant que d'entrer chez vous, je hi ai ensin mandé
par un laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois
demain chez elle. Je m'en dédirai pourtant,
si vous le souhaitez, ajouta-t-elle. Voyez reste-

rai-je? je vous avertis que j'aimerois bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueufement la main: je vous prie d'y aller; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heuro plutôt que vous ne le feriez sans moi; & je feralcontente.

Mais je ne le serois pas, moi, me répartit-elle; & vous trouverez bon que j'abrege un peu davantage: je ne prétends point m'y ennuyer si longtemps que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mere, dont le carrosse la vint chercher de si bonne heure qu'elle en murmura, qu'elle en sut de mauvaise humeur, & le tout encore à cause de moi avec qui elle étoit alors. Cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois: je n'ai pas été la maitresse de quitter, me dit-elle; on m'a retenue malgré moi, & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna; il le falloit, à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle disoit, & je n'en doutai point: mais elle me paroissoit en reve-

nir avec un fond de distraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire: je lui en dis un mot, elle me répondit que je me trompois; & je n'y, fongeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez soible; ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois; elle m'écrivit même une ou deux sois: & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir, mon fils te querelle d'être si long-temps convalescente, mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris, je l'attendois pour cela; mais il se fait tard, il n'est pas revenu & ce sera pour une autre sois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui; j'en sus si choquée, si aigrie, que, dans mes réponses à ma mere, je ne sis plus aucune mention de lui. Dans ma derniere, je lui marquai que je me sentois assez de sorce pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je; qu'elle acheve donc de me guérir, je l'en supplie. Je ne doutai point qu'elle ne vînt, & elle n'y manqua pas;

Q iv

mais nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour, je me promenois dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon; nous étions seules.

Vous crûtes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuse, me dit-elle, & moi je m'apperçois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine, & je suis bien trompée si hier au matin vous ne veniez pas de pleurer, lorsque j'entrai chez vous. Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien; mais votre trissesse m'inquiète, j'en crains les suites; songez que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parsaite santé, que de vous livrer à des pensées sâcheuses; notre amitié veut que je vous le dise, & je n'irai pas plus loin.

Hélas! je vous assure que vous me prévenez, uni répondis-je; je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine, mon cœur n'a rien de secret pour vous: mais il n'y a pas long-temps que je suis bien sûre d'avoir sujet.

d'être triste, & la journée ne se seroit pas passée sans que je vous eusse tout consié. Je n'aurois eu garde de me resuser cette consolation-là.

Oui, Mademoiselle, repris-je, après m'être interrompue par un soupir, oui, j'ai du chagrin; je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon Histoire: ma maladie m'a empêchée de vous dire le reste; & le voici en deux mots.

Madame de Miran est cette Dame que, s'il vous en souvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée; vous avez été témoin de ses saçons avec moi, on la prendroit pour ma mere; & depuis le premier instant où je l'ai vue, elle en a toujours agi de même.

Ce n'est pas-là tout: ce Monsieur de Valville, qui vous vint voir l'autre jour... Eh bien! ce Monsieur de Valville, me dit-elle sans me donner le temps d'achever, est-ce qu'il vous est contraire? Sçauroit-il mauvais gré à sa mere de l'amitié qu'elle a pour vous?

Non, lui dis-je, ce n'est point cela; écoutezmoi. Monsieur de Valville est le jeune homme dont je vous ai parlé aussi, chez qui on me porta après ma chûte, & qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre, une passion dont je n'ai pu douter; bien plus, Madame de Miransçait qu'il m'aime, & que je l'aime aussi; sçait qu'il veut m'épouser, &, malgré mes malheurs, consent elle-même à notre mariage qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hasard, & qui, peut-être, ne se fera plus; j'ai du moins lieu d'en désespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas; je ne la voyois que de côté; & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous sçavez de quel danger je sors, continuai-je, je viens d'échapper à la mort: avant
ma maladie, jamais sa mere ne m'écrivoit le
moindre billet, qu'il n'en joignît un au sien, ou
qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre.
Et ce même homme qui m'a accoutumée à le
voir si tendre & si attentif, lui qui a pensé me
perdre, qui a dû être si allarmé de l'état où
j'étois, lui qu'à peine j'aurois cru assez fort pour
supporter ses frayeurs sur mon compte, qui a
dû être si transporté de joie de me voir hors de
péril; croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis
encore à recevoir de ses nouvelles? qu'il ne m'a

pas écrit le moindre petit mot, lui qui m'aimoit tant, pas un seul billet? cela est-il naturel? que veut-il que je pense, & que penseriez-vous à ma place?

Je m'arrêtai là-dessus un moment, Mademoiselle Varthon aussi; mais elle me laissoit toujours un peu derriere elle, restoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre, répétai-je, lui qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes; encore une fois, le croiriez-vous? Est-ce que sa tendresse diminue, est-il inconstant, est ce que je perds son cœur, au-lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue? Mon Dieu, que je suis agitée! mais, dites-moi, Mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit, ne seroit-il pas malade? Madame de Miran, qui sçait que je l'aime, ne me le cacheroit elle point? Elle m'aime beaucoup aussi, elle peut avoir peur de m'affliger. N'auriez-vous pas la même bonté qu'elle? Cette visite que vous dites avoir reçue de Monsieur de Valville, ne vous auroit - on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité? car il me paroît impossible qu'il soit si négligent, & je vous assûre que je serai moins affligée de le sçavoir malade;

il est jeune, il en reviendra, Mademoiselle: aulieu que s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remede; ainsi ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre: avouezmoi donc sa maladie, je vous en conjure, vous me tranquilliserez; avouez-la, de grâce, je serai discrette. Elle se taisoit.

Alors impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement, quand, pour toute réponse, je n'entendis que des soupirs, & que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah! Seigneur, m'écriai-je en pâlissant moimême; vous pleurez, Mademoiselle, qu'est-ce que cela signisse? (& je lui demandois ce que mon cœur devinoit déjà; oui, j'en eus tout-d'uncoup un pressentiment, j'ouvris les yeux; tout ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement, me revint dans l'esprit, & m'éclaira.)

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jetta; je me mis auprès d'elle, & je pleurois aussi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguisez rien; ce ne seroit pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vu Monsieur de Valville? L'indigne! Est - il possible qu'il ne m'aime plus?

Hélas! ma chere Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je sçu plutôt tout ce que vous venez de me dire?

Eh bien! insistai-je: après, parlez franchement; est-ce que vous m'avez ravi son cœur? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi! criai-je encore, il vous aime donc & vous l'aimez? que je suis malheureuse!

Nous sommes toutes deux à plaindre, me ditelle; il ne m'a point parlé de vous : je l'aime, & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondisje en versant à mon tour un torrent de larmes, il ne m'en aimera pas davantage. Ah! mon Dieu, où en suis-je, & que serai-je? Hélas! ma mere, je ne serai donc point votre fille! c'est donc en vain que vous avez été si généreuse! Quoi! vous, Monsieur de Valville, vous, insidele pour Marianne, après tant d'amour! vous l'abandonnez; & c'est vous, Mademoiselle, qui me l'ôtez: vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir! Hé! que ne me laissiez-vous mourir? comment voulez vous que je vive? je vous ai donné mon cœur à tous deux, & tous deux vous me donnez la mort. Ah! je ne survivrai pas à ce tourment-là, je l'espere, Dieu m'en sera la grâce; & je sens que je me meurs.

Ne me reprochez rien, me dit-elle d'un ton plein de douleur, je ne suis point capable d'une perfidie: je vous conterai tout; il m'a trompée.

Il vous a trompée, répartis-je! Eh! pourquoi l'écoutiez-vous, Mademoiselle? Pourquoi l'aimer? pourquoi souffrir qu'il vous aimât? votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere, vous le sçaviez, vous nous aviez trouvés ensemble; il est aimable, & je suis jeune: étoit-il si difficile de deviner que nous nous aimions peut-être, & quelle excuse avez-vous? mais, encore une fois, où l'avez-vous vu? vous vous connoissiez donc? Comment avez-vous fait pour m'arracher sa tendresse? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit, & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera, mais je n'y serai plus; il se ressouviendra combien je l'aimois, il pleurera ma mort; vous aurez la douleur de le voir; vous vous reprocherez de m'avoir trahie, & vous ne serez jamais heureuse.

Moi! vous avoir trahie, me répondit-elle! eh! ma

chere Marianne, vous avouerois-je que je l'aime, si je n'avois pas moi-même été surprise; & ne vais-je pas être la victime de tout ceci? Tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre; vous avez le cœur trop bon pour être injuste, & vous l'êtes: vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vu Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mere; vous sçavez qu'il me secourût avec empressement.

Dès que je fus revenue à moi, le premier objet qui me frappa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux; il me tenoit la main: je ne sçais si vous remarquâtes les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois, j'y pris garde; il est aimable, vous en convenez; je le trouvai de même: il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi, jusqu'au moment où je m'ensermai; & par malheur rien de tout cela ne m'échappa.

J'ignorois qui il étoit: ce que vous me contâtes de votre histoire ne me l'apprit point; il est vrai que je pensois quelquesois à lui, mais comme à quelqu'un que je croyois ne pas revoir. On vint quelques jours après m'avertir qu'une personne (qu'on ne nommoit pas) souhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors, je descendis; & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant; il me parut embarrassé, & son embarras me rendit honteuse; il me demanda en souriant, si je le reconnoissois, si je n'avois pas oublié que je l'avois vu. Il me dit que mon évanouissement l'avoit fait trembler, que de sa vie il n'avoit été si attendri que de l'état où il m'avoit vue, qu'il l'avoit toujours présent; que son cœur en avoit été frappé, & tout de suite me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit; elle n'entendoit ni mes soupirs, ni mes sanglots; elle pleuroit trop elle-même pour y faire attention; & tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je sus si émue de tous ses discours, que je n'eus pas la sorce de les arrêter: il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit, mais je sentois bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire; & il me le disoit d'une saçon dont

dont il n'auroit pas été raisonnable de me sacher.

J'ai tenu cette belle main que je vois dans les miennes, ajouta-t-il encore, je l'ai tenue. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençâtes à ouvrir les yeux: j'eus bien de la peine à m'en ôter; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur, il s'y jette, m'écriai-je ici; il s'y jettoit pendant que je me mourois: hélas! je suis donc bien effacée de son cœur! il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle; tout ce que je sçais, c'est que je sinis par lui dire que je me retirois, qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré; & il s'excusa avec un air de soumission & de respect qui m'appaisa.

Je m'étois déjà levée; il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle; il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi: & cette Dame est celle chez qui j'ai été trois ou quatre sois depuis votre convalescence. Il ajouta qu'ilsvoyoit assez souvent un de ses pa-

Tome VIII

rents, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin, lorsque j'allois le quitter: j'oubliois, me dit-il, une lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle. Il rougit en me la présentant; je la pris, croyant de bonne-soi qu'elle étoit de Madame de Miran: & point du tout, dès qu'il sut sorti, jugez de ma surprise, elle étoit de lui. Je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter, je n'en sis pourtant rien; & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

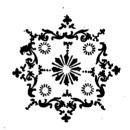
Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit: lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractere. A la sin pourtant je jettai les yeux dessus, & la mouillant de mes larmes: il écrit, mais ce n'est plus à moi, dis - je, mais ce n'est plus à moi!

Je fus si pénétrée de cette réflexion, j'en eus le cœur si serré, que je sus long-temps comme étousfée par mes soupirs, & sans pouvoir commencer la lecture de cette lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes.

« Depuis le jour de votre accident, Mademoi-»-selle, je ne suis plus à moi. En venant ici au» jourd'hui, j'ai prévu que mon respect m'em-» pêcheroit de vous le dire : mais j'ai prévu aussi » que mon trouble & mes regards timides vous » le diroient: vous m'avez vu en effet trembler » devant vous, & vous avez voulu vous retirer » sur-le-champ. Je crains que cette lettre-ci ne » vous irrite aussi: cependant mon cœur n'v sera » pas plus hardi qu'il ne l'a été tantôt; il y trem-» ble encore, & voici simplement de quoi il est » question. Vous aurez sans doute accordé votre » amitié à Mademoiselle Marianne, & il y a » quelque apparence qu'au fortir du parloir vous » irez lui confier votre étonnement, hélas! peut-» être votre indignation sur mon compte; & yous » me nuirez auprès de ma mere, que j'instruirois » moi-même dans un autre temps, mais qu'il ne » seroit pas à propos qu'on instruisst aujourd'hui. » & à qui pourtant Mademoiselle Marianne con-» teroit tout. J'ai cru devoir vous en avertir. » Mon secret m'est échappé: je vous adore; je » n'ai pas osé vous le dire, mais vous le scavez: » Il ne seroit pas temps qu'on le sçût, & vous >> êtes généreuse ».

Remettons la suite de cet évènement à la huizieme Partie, Madame; je vous en ôterois l'intérêt, si j'allois plus loin sans achever. Mais l'histoire de cette Religieuse que vous m'avez tant de sois promise, quand viendra-t-elle, me dites-vous? Oh! pour cette sois-ci, voilà sa place; je ne pourrai plus m'y tromper: c'est ici que Marianne va lui consier son affliction; & c'est ici qu'à son tour elle essaiera de lui donner quelques motifs de consolation, en lui racontant ses aventures.

Fin de la septieme Partie.





HUITIEME PARTIE.

JAX ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la suite de mon histoire; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attends; mais de grâce, qu'il n'y soit plus question de Valville: passez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il fautpourtant que je vous en parle, Marquife; mais que cela ne vous inquiète pas: je vais d'un seul mot faire tomber votre colere, & vous rendre cet endroit de mes aventures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre comme vous vous le figurez. Non: c'est un homme sort ordinaire, Madame; tout est plein de gens qui lui ressemblent, & ce n'est que par méprise que vous êtes si indignée contre lui, par pure méprise.

C'est qu'au lieu d'une histoire véritable, vous Riij

avez cru lire un Roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois : voità ce qui a fait que Valville vous a tant déplu; & dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire : ne m'en parlez plus. Un Héros de Roman infidele! on n'auroit jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constants, on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là, & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels; il n'en coûte rien à la nature, c'est la siction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais encore une fois, calmezvous; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, & non pas des aventures d'imagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un François qui a réellement existé de nos jours...

Homme, François, & contemporain des Amants de notre temps, voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit pour être constant que ces trois petites difficultés à vaincre; entendez-vous, Madame? ne perdez point cela de vue. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été; c'est-à-dire, avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais: vous l'avez d'abord trouvé char-

mant, à présent vous le trouvez harssable, & bientôt vous ne sçaurez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore sait, nous ne sommes pas au bout.

Valville qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite (tendresse ordinairement de peu de durée; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vîte, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure);

Valville, dis-je, à sa volage humeur près, sort honnête-homme; mais né extrêmement sus-ceptible d'impressions, qui rencontre une Beauté mourante qui le touche, & qui me l'enlève : ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours; ce n'est pas là son dérnier mot. Son cœur n'est pas usé pour moi, il n'est seulement qu'un peu rassalée du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra: c'est pour se reposer qu'il s'écarte; il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais: il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoît pas encore; ma douleur & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donne-

R iv

ront d'autres grâces; ce ne sera plus la même.
Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui; je ne sçais pas comment j'y résistai alors. Continuons & rentrons dans tout le pathétique de mon aventure.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux sixés à terre, & paroissoit rêver prosondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la sin je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle. Varthon: ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je; vous serez bientôt libre de vous aimer tous deux; je ne vivrai pas long-temps: voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cetté jeune personne, sortant tout-d'un-coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré:

Eh! pourquoi voulez vous mourir, me dit-elle à pour qui êtes-vous si désolée? Est-ce là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes? Est-

ce là celui que vous avez prétendu aimer? Est-il tel que vous le pensiez? Auriez-vous fait cas de lui. si vous l'aviez connu? Vous y seriez-vous attachée? Auriez-vous voulu de son cœur? Il est vrai que vous l'avez cru aimable, j'ai cru aussi qu'il l'étoit; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractere, il n'a pas même un cœur; on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah! l'indigne, il vous aime, il va vous épouser: vous tombez malade, on lui dit que votre vie est en danger; qu'en arrive-t-il? qu'il vous oublie : c'est ce temps-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi qu'il n'avoit jamais vue qu'un instant, qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avoit pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui est venue cette fantaisse de m'aimer dans de pareilles circonstances? Hélas! je vais vous le dire, c'est qu'il m'a viu mourante : cela a remué cette petite âme foible qui ne tient à rien, qui est le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avois été en bonne santé, il n'auroit pas pris garde à moi; c'est mon évanouissement qui en a fait un infidele: & vous qui êtes si aimable, si capable de faire des passions, peut-être avez-vous eu besoin d'être infortunée, & d'être dangereu-fement tombée à sa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Eglise; mais c'est à cause que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut-être pas aimée sans votre situation & sans votre chûte.

Hélas! n'importe : il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous seule à craindre dans le monde.

Laissez-moi achever, me répondit-elle, je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plû; mais ne vous imaginez pas qu'il le sçache, is n'en a pas le moindre soupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire; il ne mérite pas de le sçavoir : & toute indisposée que vous êtes sans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus; si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractère que vous n'a que saire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, sur-tout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu, Marianne, ajouta-t-elle en se levant; je vous laisse la lettre de Valville, saites-en l'usage qu'il vous plaira; montrez-la à Madame

de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens. Ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien; & si par hasard mon témoignage yous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant, lui & son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengeance. Au furplus, mon parti est pris, je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez : j'oublierai même que je l'ai vu; ou s'il arrive que je le revoie, je ne le reconnoîtrai pas : car de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieuse, ni intéressée; & si vous n'êtes que tendre & raisonnable, en vérité, vous ne perdez rien. Le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut, il n'est point sait pour payer le vôtre, & ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse : c'est comme si vous n'aviez. point eu d'Amant.

Ce n'est point en avoir un, que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre; il est aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il sera demain celui d'une autre, & ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde, à

qui il appartient; & réservez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien, & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots elle vint m'embrasser, sans que je sisse aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout; je jettai des yeux égarés sur elle : elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire, & n'eus point la sorce ni de lui répondre, ni de lui rendre ses caresses : je ne sçavois si je devois l'aimer ou la hair, la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble cependant que dans le sond de mon âme je lui sçus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je reçus d'elle, aussi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville,

Je l'entendis soupirer en me quittant: je ne vous verrai que demain, me dit-elle, & j'espere vous retrouver plus tranquille & plus sensible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponse de ma part; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle sût-sortie.

Me voilà donc seule, immobile, & toujouss, renversée dans mon fauteuil, où je restai bien.

encore une demi-heure dans une si grande confusion de pensées & de mouvements, que j'en étois comme stupide.

La Religieuse dont je vous ai quelquesois parlé, qui m'aimoit & que j'aimois, entra, & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté seroit entrée, que ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie, où l'âme n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est. Vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guères de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même; & c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse, étonnée de mon immobilité, de mon silence & de mes regards stupides, s'avança avec une espece d'effroi.

Eh! mon Dieu, ma fille, qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous, me dit-elle? venez-vous de vous trouver mal?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai là.

Mais de quoi s'agit-il? Vous voilà pâle, abattue, & vous pleurez, je pense! avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle?

Oui, lui répartis-je encore: & puis je me tur.

Elle ne sçavoit que penser de mes monosyllabes s & de l'air imbécille dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit sur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

Est-ce là le sujet de votre affliction, ma chere ensant, ajouta-t-elle en la prenant? & me permettez-vous de voir ce que c'est?

Oui. (C'est encore moi qui réponds.) Eh! de qui est-elle? Hélas! de qui est-elle? Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me couperent la parole.

Elle en fut touchés, je vis qu'elle s'essuyoit les yeux; ensuite elle lut la lettre: il ne lui sut pas difficile de juger de qui elle étoit, elle sçavoit mes affaires: elle voyoit dans cette lettre une déclaration d'amour; on prioit la personne à qui on l'adressoit de ne m'en rien dire; on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois; tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre, & que je venois en ce moment d'apprendre son infidélité.

Allons, Mademoiselle, je suis au fait, me ditelle: vous pleurez, vous êtes consternée, ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur: vous êtes jeune, & vous manquez d'expérience; vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur simple & sans artifice; le moyen que vous ne soyez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive! Oui, Mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, répandez des larmes dans ce premier instantci: moi, qui vous parle, je connoîs votre situation, je l'ai éprouvée, je m'y suis vue, & je sus d'abord aussi affligée que vous; mais une amie que j'avois, qui étoit à-peu-près de l'âge que j'ai à présent, & qui me surprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me consoler; elle me parla raison, me dit des choses sensibles: je l'écoutai, & elle me consola.

Elle vous consola! m'écriai-je en levant les yeux au Ciel; elle vous consola, Madame!

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela se puisse, & je pensois comme vous.

Voyons, me dit cette amie, de quoi vous défespérez-vous? de l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs; & vous appellez cela un grand malheur! mais est-il bien vrai que c'en soit un? & ne se pourroit-il pas que ce sût le contraire? Que sçavezvous s'il n'est pas avantageux pour vous que cet homme-là ait cessé de vous aimer; si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé; si sa jalousie, son humeur, son libertinage; si mille défauts essentiels qu'il peut avoir & que vous ne connoissez point, ne vous auroient pas fait gémir le reste de votre vie? Vous ne regardez que le moment présent, jettez votre vue un peu plus loin. Son infidélité est peut-être une grâce que le Ciel vous a faite: la Providence qui nous gouverne est plus sage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui sera peut-être dans peu de temps le sujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous ne deviez pas épouser celuidont il est question, & qu'assûrément ce n'étoit pas votre destinée; qu'il est très-possible que vous y gagniez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-&-elle, à ne pas épouser un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laissa aussi pour en aimer une autre qui est devenue sa femme, qui est malheureuse à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de se consumer en regrets, s'il l'avoit quittée à son tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune : soit; mais n'aviez-vous què son infidélité à craindre? Etoit-il à l'abri d'une ma: ladie? Ne pouvoit-il pas mourir? & en ce cas tout étoit-il perdu? N'y avoit-il plus de ressources pour vous? & celles qui vous seroient restées, son inconftance vous les ôte-t-elle? Ne les avez-vous pas aujourd'hui? Vous l'aimez: pensez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout est terminé pour vous? Eh! mon Dieu, Mademoiselle, est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre, & de plus aimables que lui; d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction. qui vous aimeront davantage, & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre? Que signifie votre défolation? Quoi! Mademoiselle, à votre âge! Eh! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit; Dieu vous a donné de l'esprit, du caractere, de la figure; vous avez mille heureux hasards à attendre: & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui reviendra peut être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole!

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers moments de ma douleur, ajouta ma Religieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir; mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en appercut. Ces motifs de consolation me toucherent, me dit-elle tout de suite. & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon âme me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en avois; je ne vous le dis pas pour vous flatter: j'étois assez passable; mais ce n'étoit ni votre figure, ni vos grâces, ni votre physionomie: il n'y a point de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualités de l'âme, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là: vous voyez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous: je ne sçache dans notre maison aucune personne raisonnable, qui ne soit prévenue en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez. Vous avez plû à tous ceux qui vous ont vue chez elle: par-tout où vous avez paru, c'est de même; nous en sçavons quelque chose.

Je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément; j'y suis dissicile, & je me suis tout-d'un-coup intéressée à vous. Eh l qui est-ce qui ne s'y intéressera pas? Qu'est-ce pour vous qu'un amant de moins, qui se déshonore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui se présenteront n'est pas à mon gré le plus considérable.

Ainsi soyez, tranquille, Marianne: mais je dis absolument tranquille; il n'est pas question ici d'un grand essort de raison pour l'être; & le moindre petit sentiment de sierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors, moitié vaincue par les raisons, & moitié attendrie de reconnoissance pour toute la peine que je lui voyois prendre, afin de me persuader; & je laissai tomber amicalement mon bras sur elle d'un air qui significit, je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je sentois; ce qui marquoit que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien prêts de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heurs

avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuantes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai qu'elles l'étoient, je pense; mais pour m'y rendre attentive, il salloit encore y joindre l'attrait de ce ton assectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper : quant à moi, on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah çà! me dit-elle en riant, je vous laisse. Mais ce n'est plus un enfant sans réslexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée; c'est une fille raisonnable, qui se connoît & qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement, ajouta-t-elle? Oh! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétends vous appeller petite fille encore long-temps à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma triftesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me disposoit tout doucement à penser qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous, si le motif de notre affliction étoit si grave? Voilà à-peu-près ce qui s'insinue

dans notre esprit, quand nous voyons nos amis, n'y faire pas plus de saçon en nous consolant.

Là - dessus elle partit. Une Sœur converse m'apporta à souper, elle rangea quelque chose dans ma chambre : cette bonne fille étoit naturellement gaie. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déjà presque aussi vermeille qu'une rose; notre maladie est bien loin, il n'y paroît plus; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper?

Non, lui dis-je. Je me sens satiguée, & je croix que je me coucherai, dès que j'aurai mangé.

Eh bien! à la bonne heure, pourvû que vous dormiez, me répondit-elle; ceux qui dorment, valent bien ceux qui se promenent. Aussitôt elle s'en-alla.

Vous jugez bien que je sis un souper léger; & quoique ma Religieuse eûr un peu ramené mon esprit, & m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restoit toujours un grand sond de tristesse.

Je repassois sur tous ses discours. Vous ne saites que commencer à vivre, m'avoit-else dit: & elle a raison, me répondois-je; ceci ne décide encore de rien; je dois me préparer à bien d'autres évà-

S. iij

nements. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est 'en esset ce qui arrive souvent: soit dit en passant.

Un volage est un homme qui croit vous laisser comme solitaire: se voit-il ensuite remplacé par d'autres, ce n'est plus là son compre, il ne l'entendoit pas ainsi, c'est un accident qu'il n'avoit pas prévu: il diroit volontiers, est-ce bien elle? il ne sçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédoient à celles-là. Fautil que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en trouverai point comme lui; saut il que je le perde? Ah! Monsseur de Valville, les grâces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas, & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractere & des sentiments qu'on estime, avec ma jeunesse & les agréments qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut - être intéressée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement!

Cette derniere réflexion releva mon courage; elle avoit quelque chose de noble qui m'y attacha, & qui m'inspira des résolutions qui me traiquilliserent. Je m'arrangeai sur la maniere dont j'en agirois avec Valville, dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence.

En un mot, je me proposai une conduite qui étoit siere, modeste, décense, digne de cerre Marianne dont on faisoit tant de cas; ensin, une conduite, qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il sui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pu répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jetter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement & ne me réveillai qu'assez tard; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes; & tous ces petits repos qu'on se procure sont bien fragiles. L'âme n'en jouit qu'en passant, & sçait bien qu'elle r'est tranquille que par un tour d'imagination qu'il

faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop, de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai que non-seulement Valville étoit un insidele, mais que Madame de Miran ne seroit plus ma mere. Ah! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montrée chez elle!

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accompsit; & dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t-il; ce portrait que j'avois demandé, qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre; qui y est peut-être déjà, & qui y étoit inutilement pour moi? Que de douleurs! Il m'en venoit toujours de nouvelles,

J'attendois Madame de Miran ce jour-là: mais je ne l'attendois que l'après-midi; & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse qui étoit venue chez moi quel

ques instants après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore soulagée; cette Religieuse, dis-je, étoit à peine sortie, que je vis entrer Mademoiselle Varthon,

Il n'étoit que onze heures du matin ; elle me parut abattue; mais moins triste que la veille: je lui sis un accueil qu'on ne pouvoit appeller ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur: & franchement, malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne sçais si elle y prit garde; mais du moins ce sut sans témoigner y saire attention,

J'ai cru devoir vous apprendre une chose, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçus de l'embarras; c'est que je sors d'avec M. de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuse elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début si étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je soupirai d'abord. Ensuite: je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute consternée.

N'allez pas me condamner sans m'entendre, reprit-elle aussi-tôt; je vous avois assuré que je ne le verrois plus, & c'étoit mon intention: mais je a'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas; (& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçu depuis.)

On est venu m'avertir qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t-elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la mal-honnêteté à resuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoiqu'avec répugnance, car j'ai hésité d'abord; il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsseur de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais dès que je l'ai vu, je n'ai pu résister à un mouvement de colere qui m'a prise, & qui étoit bien naturel: n'auriez-vous pas été comme moi? Non, lui dis-je; il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle: mais mettez-vous.

à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur ; il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui ai-je dit, (c'est elle qui parle) de venir encore me sur-

prendre après la lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponse? La voici, Monsieur; c'est que votre lettre & que vos visites m'ossensent, & que le petit service que vous m'avez rendu, dont je vous sçavois gré, ne vous dispensoit pas d'oublier les égards que vous me devez, sur-tout dans les circonstances de l'engagement ou vous êtes avec une jeune personne que vous ne pouvez quitter sans persidie. C'est elle que vous avez à voir ici, Monsieur, & non pas moi, qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voilà ce que j'étois bien aise de lui dire avant que de le quitter, ajouta-t-elle; après quoi j'ai fait que ques pas pour le laisser-là, sans daigner l'écouter; & j'allois sortir, quand je lui ai entendu dire: ah! Mademoiselle, vous me désespérez; & cela avec un cri si douloureux & si emporté, que j'ai cru devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne sit une scene; ce qui auroit été sort désagréable.

Oh! non, lui dis-je; il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, me répondit elle un peu

confuse, vous m'excuserez. La Touriere, ou quelqu'un de la cour, n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois sçu que dire. Ainsi il étoit plus sage de rester pour un moment: car je ne croyois pas que ce sût pour davantage.

Eh bien! Monsieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton? Je n'ai rien à sçavoir de vous.

Hélas! Mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire. Qu'un seul mot? Revenez, je vous prie, m'a-t-il repondu avec un air si effaré, si ému, qu'il n'y a pas eu moyen de poursuivre mon chemin; c'étoit trop risquer.

Je me suis donc avancée. Voyons donc, Monsieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t-il repris, que ma mere passera ici entre onze heures & midi, dans le dessein de vous emmener dîner avec Marianne: elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre; mais je me suis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monsieur, lui ai-je dit; Madame de Miran me sait beaucoup d'honneu, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce là tout?

Quoi! lui demander encore si c'est-là tout? Vous ne finirez donc jamais, dis-je, à Mademoiselle Varthon?

Eh! mais au contraire, reprit-elle; est-ce-là tout, signisioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'asin d'avoir un prétexte de me sauver: car j'appréhendois toujours son air ému; on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maîtres d'eux. Et alors, en m'assurant qu'il alloit sinir, il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé de persidie; & vous jugez bien que ses raissons ne m'ont pas persuadée qu'il sût aussi excusable qu'il croit l'être: mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensois.

Ah! Seigneur, m'écriai-je ici sans lever la tête, que j'avois toujours tenu baissée par ménagement pour elle, (c'est-à-dire, pour lui épargner des regards qui lui auroient dit: vous n'êtes qu'une hypocrite:) ah! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable! Eh! vous le méprisiez tant hier, ajoutai-je.

Eh! mais vraiment oui, reprit-elle; je le méprisois, il me paroissoit le plus indigne homme du

monde, & je ne prétends pas qu'il n'ait point de tort; je dis seulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginons; & je ne le dis même que pour diminuer de l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins fâcheux : ce n'est que par amitié que je vous parle, écoutez jusqu'au bout : vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a subitement changé; & point du tout, cela vient de plus loin : il y avoit déjà quelque temps qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit son amour qu'on lui reprochoit : il cherchoit à se dissiper, à aimer ailleurs: il ne vouloit qu'un objet; il m'a vue, je ne lui ai point déplû, il a senti cette légere présérence qu'il me donnoit sur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh! mon Dieu, Mademoiselle, sui dis-je en l'interrompant, est-ce donc là ce que vous vou-lez que j'écoute? Est-ce-là la consolation que vous m'apportez?

Eh! mais oui, reprit-elle, je me suis figuré que c'en étoit une. N'est-il pas plus doux pour par vous de penser que ce n'est point inconstance, ou saute d'amour qu'il vous a laissée; que même il s'est fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raison-nables; & qui, si je ne me trompe, vous le paroîtront assez, si vous voulez que je vous les dise, pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui, & je ne tâche pas à autre chose.

Ah! çà, voyons: vous m'avez conté votre histoire, ma chere Marianne; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dits qu'en passant, & qui sont extrêmement importants, qui ont pu vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'v est point arrêté, il ne s'en est point soucié; & il a bien fait. Mais votre histoire a éclaté; ces petits articles ont été sçus de tout le monde, & tout le monde n'est pas Valville, n'est pas Madame de Miran: les gens qui pensent bien sont rares. Cette Marchande de linge chez qui vous avez été en boutique; ce bon Religieux qui a été vous chercher du secours chez un parent de Valville; ce Couvent où vous avez été vous présenter pour être reçue par charité; cette aventure de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appellée Madame de Fare; votre enlevement d'ici, votre apparition chez le Ministre en si grande compagnie; ce petit Commis qu'on vous destinoit à la place de Valville, & cent autres choses qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractere, qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous; mais qui sont humiliantes. qui vous rabaissent, quoiqu'injustement, & qu'il est cruel qu'on sçache à cause de la vanité qu'on a dans le monde: tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été représenté. Vous ne sçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus. ni combien on condamne sa mere; combien on persécute ce jeune-homme sur le dessein qu'il a de vous épouler : ce sont des amis qui rompent avec lui, ce sont des parents qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet; il n'y a pas jusqu'aux indifférents qui le raillent: en un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il essuye; ce sont des avanies sans fin : je ne vous en répete pas la moitié. Quoi ! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne sçait qui elle est! Eh! comment oserez-vous la montrer a Monsieur? Elle a de la vertu! Eh! n'y a-t-il que les filles de ce genre-là qui en ont? N'y a-t-il que votre orpheline d'aimable? Elle vous aime! eh! que peut-elle faire de mieux? Est-ce-là un amour si flatteur? Pouvez-vous être sûr qu'elle vous auroit aimé, si elle avoit été votre égale? A-t-elle eu la liberté du choix? Que sçavez-vous si la nécessiéé percessité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoûte-t-on malignement & sottement: vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez; & du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre pays, allez vous cacher avec votre semme pour éviter le mépris où vous tomberez ici: mais n'espérez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la hair, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh! je n'en pus écouter davantage: je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données; j'avois enduré le récit de mes miseres. A quoi m'eût servi de me désendre ou de me plaindre? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant: je voyois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès de moi, que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voyois bien, & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haîne dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédifoit à Valville qu'il auroit pour moi; ces malédictons qu'il donneroit au

Tome VII.

sour de notre connoissance, me percerent le cœur, & pousserent ma patience à bout.

Ah! c'en est trop, Mademoiselle, m'écriai-je. e'en est trop. Lui, me détester! lui, maudire le temps où il m'a vue! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée aussi assreuse. & de m'en entretenir sous prétexte d'amitié, pour me consoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction; & vous croyez que je ne vous entends pas, que je ne vois pas le fond de votre cœur? Ah! Seigneur, à quoi bon me déchizer comme vous faites? Eh! ne sçauriez-vous l'aimer, sans achever de m'ôter la vie? Vous voulez qu'il soit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien! Mademoiselle, il l'est; rendezlui votre estime: il a bien fait, il devoit rougir de m'aimer; je vous l'accorde, je vous passe l'énumération de tous les opprobres dont notre marlage le convriroit. Oui, je ne suis plus rien; la moindre des créatures est plus que moi; je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité: on le sçait, on me le reproche : vous me le répétez, vous m'écrâsez, & en voilà assez: je suis assez avilie, assez convaincus que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pu le faire sans en être moins honnêtehomme: mais vous me menacez de sa haine &

de ses malédictions, moi qui ne vous réponds rien, moi qui me meurs. Ah! c'en est trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez: vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blamable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte; & c'est peut-être vous qu'il haïra, Mademoiselle, c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit; elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah! Seigneur, quel emportement! Je vous écrâse, je vous déchire, & Dieu me punira: voilà qui est étrange! eh! de quoi me puniroit-il, Mademoiselle? ai-je quelque part à vos chagrins? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme? Est-ce ma faute, à moi, s'il en est frappé? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout; il y a ici bien moins d'insidélité que de soibisse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parsent pet plus de tort que lui; & il est sertain que ce n'est pas là un perside, mais seu-

lement un homme mal conseillé. J'ai cru vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toute la finesse que j'y entends. Voilà tout, Mademoisselle; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable : mais de dire que ni vous, ni moi, ni personne, ayons droit de le mépriser; non: toute la terre excusera la faute qu'il a faite; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment; & si vous êtes équitable, ce doit être aussi le vôtre, pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretienci sinissoit, sui dis-je en pleurant.

Ah! comme il vous plaira; il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, Mademoiselle, ajouta t-elle en se retirant. Je ne fis que baisser beaucoup la tête, & la laissai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais; du moins, comme vous voyez, m'arrive-t-il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidele qu'étoit Valville, je ne pouvois absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai qu'il aimoit Mademoissele Varthon; mais elle n'en étoit pas moins mon amie; elle ne vouloit point de lui, elle le méprisoit, elle m'exhortoit à le mépriser aussi; &
encore une sois, ce n'étoit pas là une vraie rivale;
au lieu qu'à présent c'en est une bien complette.
Mademoiselle Varthon aime Valville, & l'aimera;
elle y est résolue, ses discours me l'annoncent; &
suivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de désespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans sin, n'est-ce pas? point
du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cesserent : cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a cru extrême & qui nous désespere, devient encore plus grand, il semble que notre âme renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole; elle lui cede & se taît. Il n'y a plus que ce parti là pour elle: & ce sut celui que je pris sans m'en appercevoir.

Ce fut dans certe espece d'état de sang froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit; me convainquis qu'il n'y avoit plus de consentis à endurer patiemment

T iij

De saçon que je sortis de-là avec une tristesse prosonde, mais paisible & docile; ce qui est un état moins cruel que le désespoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même; quand cette Sœur Converse qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran est ici, me dit-elle; à quoi elle ajouta: & on vous attend au parloir; ce qui ne vouloit pas dire que ce sût Madame de Miran qui m'y attendît.

Mais je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiselle Varthon m'avoit appris qu'elle de-voit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc; & malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étois, je descendis un peu émue, mes yeux se mouillerent en chemin.

Cette mere si tendre croit venir voir sa fille, me dis-je, & elle ne sçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien; j'avois mes desseins, & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là j'essemes pleurs, je tâchai de prendre & après deux ou trois soupirs qu'

pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler; mais prévenue que c'étoit Madame de Miran:

Ah! ma mere, est-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui, au-lieu de Madame de Miran, me présenta Valville?

Ah! mon Dieu, m'écriai-je encore tout-àcoup, saisse en le voyant, & si saisse, que je restai long-temps la tête baissée, interdite & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il? Oui, c'est moi. Est-ce qu'on ne vous l'a
pas dit? Que je suis charmé de vous voir! Hélas!
vous me paroissez encore bien soible: ma mere
est dans un parloir ici près qui parle avec Madame Dorsin à une Religieuse, à qui elle avoir
quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous
avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, &
qu'elle avoit dessein de vous emmener avec votre
amie Mademoiselle Varthon; mais j'ai bien peur
que vous ne soyez pas encore en état de sortire:

T iv

voyez cependant, voulez-vous aller vous habiller?

Non, Monsieur, lui dis-je en reprenant mes esprits, & avec une respiration un peu embarrassée, non, je ne m'habillerai point; je suis une convalescente, & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah! sans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jettés dans de terribles allarmes, ajouta-t-il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne sçais si je me trompe, mais on diroit que vous êtes triste; c'est peut-être un reste de soiblesse qui vous donne cet air-là: car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentois bien qu'il me disoit, à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret, elle sui avoit caché ce qui s'étoit passé entrèesse & moi là dessus, & sui avoit fait entendre qu'elle ne sçavoit nos engagements que par une considence d'amin's que le sui avois faite : mas n'impo à un coupable. Et Mademoiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres; & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques-là, je n'avois ôsé l'en visager: je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite; & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvois compter sur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante, qu'on en paroît triste, répartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui même.

Ah! Madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie! il faut que l'âme fe fente bien déshonorée par ce crime-là; il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraie, puisqu'elle surmonte si difficilement la consusson qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous que Valville ne put jamais soutenir mes regards, que jamais il n'osa fixer les siens sur moi, malgré toute l'assurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus: ce n'étoit

plus le même homme; il n'y avoit plus de franchise, plus de naïveté, plus de joie de me voir, dans cette physionomie autresois si pénétrée & si attendrie, quand j'étois présente. Tout l'amour en étoit essacé; je n'y vis plus qu'embarras & qu'imposture; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indissérence & la sécheresse. Hélas! je n'y pus tenir, Madame, & j'eus bientôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant, je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne, me dit-il? Non, lui répondis-je; tout cela vient de langueur: & puis nous sûmes l'un & l'autre, un petit intervalle de temps, sans riendire; ce qui arriva plus d'une sois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés; & plus elles déconcertoient mon insidele, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en état de prendre sur moi, c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur; & le reste alloit comme il pouvoit. Cette langueur que vous avez m'attriste moimême, me dit-il: on nous avoit assuré que vous étiez plus rétablie; (voyez, je vous prie, quels discours glacés!) vous dissipez-vous un peu dans votre Couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuse qui m'aime beaucoup, & puis j'y vois Mademoiselle Varthon, qui est très-aimable. Elle le paroît, me dit-il; & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je pense que ma mere a dit qu'on lui parsat, répondit-il.

Vous serez bien-aise de la mieux connostrre. lui dis-je.

Eh! mais, je l'ai vue ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le sçavez-vous pas? Elle doit vous d'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes; lui toujours par embarras, & moi moitié par tristesse & par discrétion.

Ah çà! tâchez donc de vous remettre tout-àfait, Mademoiselle, me dit-il; & en uite: il me semble que j'entends ma mere dans la cour; voyons fi je me trompe, ajouta-t-il pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques discours qu'il auroit fallu qu'il me tînt pour entretenir la conversation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin sur ce qu'il verroit dans cette cour, & sur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'est elle-même avec Madame Dorsin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, sans que je lui disse un mot. J'étoussois mes soupirs pendant qu'il se sauvoit ainsi de moi; il descendit même quelques dégrés de l'escalier pour donner la main à Madame Dorsin qui montoit la premiere.

La voilà donc cette chere ensant, me ditelle en entrant, & en me tendant la main: grâces au Ciel, nous la conserverons. Nous ne devions venir que cet après-midi, Mademoiseile: mais j'ai dit à votre mere que je voulois absolument dîner avec vous pour vous voir plus long temps. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adressoit) elle est mieux que je ne croyois, elle se remet à merveille, & n'est presque pas changée.

Je ne sçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Mada ne Dorsin, & sourioit en me regardant, comme s'il avoit eu beaucoup de plaisir à me voir aussi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée? j'avois envoyé Valville pour te dire que je venois te thercher.

A ce discours, qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux; à ce nom de ma fille, qu'elle me donnoit de si bonne-foi, je laissai tomber quelques larmes, & en même temps je m'apperçus que Valville rougissoit; je ne sçais pourquoi: peut-être eut-il honte de me voir si inutilement attendrie, & de penser que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convalescente où elle est, dit alors Madame Dorsin; elle n'a besoin ni de ces petits mouvements, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui nuise. Laissez-la se rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir; mais jusques-là point d'attendrissement, s'il vous plaît. Allons, Mademoiselle, tâchez de vous réjouir; & partons, car il se fait tard.

J'attends Mademoiselle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t-elle, nous t'emmenerons comme tu es: il n'est pas nécessaire que tu remontes chez toi; n'est-ce pas?

Hélas! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit promptement Valville; qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne vouloit apparemment que me sournir une excuse dont il espéroit que je profiterois: mais il se trompa.

Vous m'excuserez, Monsieur, répondis-je; je ne me porte point mal: & puisque Madame veut bien me dispenser de m'habiller, (notez que ce Madame étoit pour ma mere) je serai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que Madame, reprit en riant Madame de Miran? à qui parles-tu? Ta maladie t'a rendu bien grave! Dites respectueuse, ma mere; & je ne sçaurois trop l'être, répartis-je avec un soupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorsin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville: il en perdit toute contenance; & en esset, il y avoit de quoi. Ce soupir, avec ce respect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame

. jî

Dorsin remarqua aussi qu'il en avoit été troublé: je le vis à la façon dont elle nous observoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque chose, quand Mademoiselle Varthon entra dans un négligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévu que, malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit sans doute abstenue, à cause de moi, de se parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajustement fort simple qui sembloit exclure tout dessein de plaire, ou qui, raisonnablement parlant, ne me laissoit aucun sujet de l'accuser de ce dessein.

Je devinai tout-d'un-coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une amante jalouse & trahie en sçait encore plus qu'une amante aimée. Ainsi son négligé ne m'en imposa pas. Je vis au premier coup-d'œil qu'il n'étoit pas de bonne-soi, & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre.

La petite personne avoit bien voulu se priver de magnificence, mais non pas s'épargner les grâces.

Et moi, qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant, qui n'avois précisément songé qu'à jetter sur moi une mauvaise robe; moi, si changée, si maigre, avec des yeux éteints, avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie, tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voyez que d'accidents à la sois contre le mien!) je me sentis mortisée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de désavantage auprès d'elle, & par-là, d'aider moi-même à justisser Valville.

Qu'un amant nous quitte & nous en préfere une autre; eh bien! soit: mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer; que ce soit la saute de son inconstance, & non pas de nos charmes: ensin, que ce soit une injustice qu'il nous fasse; c'est bien la moindre chose: & il me sembloit que je ne pourrois pas dire que Valville sût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez Madame de Miran; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Et puis dans le fond, il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur: ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable; c'est seulement qu'elle se portoit bien

bien, & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes grâces, & elle étoit obligée d'avoir les siennes: aussi les avoit-elle, & voilà jusqu'où elles alloient, pas davantage; au-lieu qu'on ne sçavoit pas jusqu'où iroient les miennes, quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les compliments que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous fortîmes toutes deux du Couvent pour monter en carrosse.

Nous voici arrivées, on fervit quelques moments après.

J'apprehende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran en me regardant après le repas; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point: étoit-elle de même dans votre Couvent, Mademoiselle? (Elle parloit à Mademoiselle Vanthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à-peu-près, répondit-elle; elle a de la peine à revenir: il y a pourtant des moments où cela se passe; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorsin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinés Valville & moi. Le repas sini, il faisoit beau, & on sut se promener sur la ter-

Tome VII.

rasse du jardin. La conversation sut d'abord générale; ensuite on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere: on parla de son voyage, de son retour & de ses affaires.

Pendant qu'on étoit là dessus, je seignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terrasse: il me paroît sort joli, dis - je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh! non, me répandit-il; c'est fort peu de chose. Mais comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre; & je le séparai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant; on s'entretient de choses qui vous intéressent peut-être: mais nous ne serons qu'un instant.

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé; ne sçavez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avecvous?

Je ne lui répondis rien; nous entrions alors dans le cabinet, & le cœur me battoit t je ne sçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t-il lui-même, (& vous allez voir si c'étoit par un à-propos qu'il devoit

m'entretenir de ce dont il s'agissoit) vous souvenez-vous de cette Charge que je veux avoir à

Si je m'en ressouviens, Monsieur? Sans doute; répartis-je: c'est cette affaire-là qui a différé notre mariage; est-elle terminée, Monsieur, ou va-t-elle bientôt l'être?

Hélas! non: il n'y a encore rien de fini, reprit-il; nous sommes un peu moins avancés que le premier jour, ma mere vous en parlera sans doute; il est survenu des oppositions, des diffitultés qui retardent la conclusion, & qui malheureusement pourront la retarder encore longtemps.

Notez que c'étoient des difficultés faites à plaisir qui venoient de son intrigue & de celle de ses amis, sans que Madame de Miran en sçût rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t-il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il saut mettre d'accord, & qui, suivant toute apparence, ne le seront pas si-tôt. J'en suis au désespoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t-il en selant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, Monsieur, lui dis-je; je suis un peu lasse, assevous-nous. Dites moi, je vous

V ij

prie, pourquoi ces difficultés vous chagrinentelles?

Eh! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent, vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure; j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge: mais j'ai cru qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser; n'est-il pas vrai?

Ah! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je; ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non certes, dit-il, ni par moi non plus; je crois que vous en êtes bien persuadée: mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente, & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre; elle n'a pas confulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez-vous donc, Monsieur, repris- je seulement pour entamer la matiere?

Duquel, me dit-il? Eh! mais du mien, Mademoiselle, de mes sentiments pour vous. Vous estil nouveau que je vous aime? & vous en prenezvous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desire encore plus que vous?

Pour toute réponse, je tirai sur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai: c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon, & qui m'étoit restée, (vous le sçavez).

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba: cela n'est point exprimable; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi: il essaya cependant de se remettre.

Eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier? Que voulez-vous que j'en sasse, me dit-il, en le tenant d'une main tremblante? Ah! oui, ajouta-t-il ensuite en seignant de rire, & sans trop sçavoir ce qu'il disoit; je vois bien, oui, c'est de moi, c'est ma lettre, j'oubliois de vous en parler; c'est une bagatelle. Vous étiez malade, la conversation rouloit sur l'amour, & l'occasion de cela, j'ai plaisanté; voilà tout. Je n'y songeois plus; c'est que nous nous sommes rencontrés ailleurs Mademoiselle Varthon & moi, je l'ai vue chez Madame de Kilnare: hélas! tout le monde le sçait; il n'y a point de mystere; je ne vous voyois pas, & on s'amuse. A propos de

Viii

Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoissiez; je crois même lui avoir parlé de vous; c'est une semme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours qui n'avoit ni suite, ni raison, & qui marquoit si bien le désordre de son esprit: je me taisois les yeux baissés.

Quand il eut fini: Monfieur, lui dis-je sans lui faire aucun reproche, & sans relever un seul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre justice à Mademoiselle Varthon; ne l'accusez pas d'avoir sacrissé votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris, ni par dédain pour vous: je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eûmes hier ensemble, & elle ne sçavoit ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous assure.

Mais la vanité, reprit-il avec une physionomie toute renversée, la vanité! mais il n'y en a point là-dedans; c'est un fait, Mademoiselle.

Monsieur, lui répondis-je d'un ton modeste, ayez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon, à qui vous rendîtes une viste il y a quelques jours me dit, quand elle vous,

eut quitté, qu'elle fortoit d'avec le fils de Madame de Miran, qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même temps, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

Ha, hal interdite, s'écria-t-il! Eh! d'où vient? Vous me surprenez; que lui importe?

Je n'en sçais rien, répondis-je. Mais quoi qu'ît en soit, je m'en apperçus; je lui en demandai la raison, je la pressai: l'aveu de la lettre lui échappa, & else me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maitresse, & ce n'étoit pas là vous montrer quelque chose de bien important : qu'est-ce que c'est que cette lettre? On en sçait bien la valeur; & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuserez, Monsieur, vous ne vous en ressouvenez pas, & vous l'en priez dans la lettre même, répartis-je doucement; mais achevons, je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiselle Varthon, supposé qu'elle vous aime, comme assurément vous avez lieu de l'espèrer, ne dise point que j'ai parlé en jalouses.

V ix

ce qui ne me conviendroit pas avec une fille comme elle.

Mais qu'est-ce que cela signisse? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies, s'écriatiel? Que voulez-vous dire? En vérité, Mademoiselle Marianne, y songez-vous? Que je meure, si je vous comprends; non, je n'y entends rien.

Eh! Monsieur, lui dis-je, laissez-moi finir: avec qui vous abaissez-vous à seindre? Avez-vous oublié à qui vous parlez? Ne suis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'auroit scu que devenir sans ses bontés ? Et mérité-je que vous vous embarrassiez dans des explications? Non, Monsieur, ne m'interrompez plus, le temps nous presse; il faut convenir de quelque chose: vous sçavez les dispofitions de votre cœur; mais songez donc que Madame de Miran les ignore; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentiments; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie; qu'elle se figure que je serai sa fille; qu'il lui tarde que je la sois, & qu'elle pourra fort bien se résoudre à ne pas attendre que vous ayez votre Charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous-même, il n'y a pas long-temps, fort pressée pour ce mariage; qu'elle croira vous combler de joie en l'a-

vançant. Oh! je vous demande, irez-vous toutd'un-coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question? Je la connoîs, Monsieur. Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu; & sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit; & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette aventure-ci. Une mere comme elle est bien digne d'être ménagée: & moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai regus? Ah! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline; mais c'est à quoi je ne donnerai pas lieu', si je puis. Ainsi, Monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconvénients dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai; & ce qu'après tout ce ce qui s'est passé je n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne, vous êtes le maître; & ce n'est que dans le dessein de vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier: ainsi expliquez-vous, Monsieur.

Jusques-là, Valville s'étoit désendu du mieux qu'il avoit pu, & avoit eu, je ne sçais comment, le courage de ne convenir de rien; mais ce que je venois de dire, le mit hors d'état de résister davantage; ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne sesoit plus mystère de sa honte, qui s'y laissoit aller sans réserve, & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne sis pas semblant de voir sa consussant de me répondre, Monsieur, lui dis-je; que me presceivez vous?

Mademoiseile, comme il vous plaira. l'ai tort; je ne sçaurois parlett: ce fut-là toute sa réponse.

Il auroit cependant été nécessaire de voir ce que je dirab, ajoutai-je encore d'un air franc & pressant; mais il se tut, il n'y out plus moyen d'en tirer un mot Mademoiselle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible, & il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réussisse au gré de vos desirs,

Comme il restoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiselle Varthon, qui étoit déjà à l'entrée du cabiner, seignit d'être surprise de nous trouver là, & en même temps de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant; je ne sçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croyois descendus dans le jardin. ^

Vous êtes bien la maitresse d'entrer, Mademoiselle, lui dis-je; voilà notre entretien fini, & vous auriez pu en être: Monsieur est témoinqu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi, répondit-elle à Eh! mais vraiment, Mademoiselle, je n'en doute pas: quel rapport y a-t-il de vos secrets à ce qui me regarde?

Je ne répliquai rien, & je sortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous; de façon que nos deux Amants que je laissois, ne pûrent tout au plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne sçais ce qu'ils se dirent; mais je les entendis qui me suivoient, &, en prêtant l'oreille, il me sembla que Mademoiselle Varthon parloit assez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émue de ma petite expédition; mais je dis, agréablement émue: cette dignité de sentiments que je venois de montrer à mon infidele; cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur; cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé; ensin, cette supériorité que mon âme venoit de prendre sur la sienne, supériorité plus attendrissante que fâcheuse, plus aimable que superbe: tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & slatteur: je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini: il ne lui étoit plus possible, à mon avis, d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il auroit fait; je le désiois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même; sans compter que j'avois dessein de ne le plus voir, ce qui seroit encore une punition pour lui; de sorte que, tout bien examiné, je crois qu'en

vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi; mais qu'au surplus c'étoit sa faute: pourquoi étoit-il infidele?

Et c'étoient-là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran; & je ne sçaurois vous dire se charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroientma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage; les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse; & comme vous voyez, mon cœur étoit de ces derniers: car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville, que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit que Mademoiselle Varthon, & lui, me suivoient, & ils nous eurent bientôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent affez incommode: rentrons, dit Madame de Miran, & nous mar-châmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorsin, qui avoit la bonté de s'intéresser réellement à moi, & qui, dans de certains soupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux sur Valville, qui, de son côté, détournoit la tête: la physionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvements qu'il avoit essuyés.

Madame de Miran même, qui ne se doutoit de rien, sui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi:

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur; que s'est-il passé entre vous deux? Que lui as-tu dit?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je; & j'avois raison, il n'avoit en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaieté; j'y suis déterminée, me répartit-elle, sans s'expliquer davantage: & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes assis: Mademoiselle, me dit Madame de Miran, Mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous & mon fils; j'espere même qu'elle nous sera l'homeur d'y être présente: ainsi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur; elle en prévit une scene où elle craignoit d'être impliquée elle-même: elle sit cependant une petite inclination de tête en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la derniere, vous rêvez à votre Charge, & j'avois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez: mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultés qui vous empêchent de l'avoir; & puisqu'elles ne finissent point, & qu'on ne scait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessis & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque temps. J'ai déjà pris des mesures sans vous les avoir dites : il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne. Madame, ajouta-t-elle en montrant Madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant. Mademoiselle Varthon rougissoit, & ne sçavoit quelle sigure faire. De mon côté, je me taisois d'un aix plus trisse que satisfait, & il n'y avoit point des malice à mon silence; mais c'est que ma tendresse mon respect pour Madame de Miran, & peut-

être aussi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainsi, il se passa un petit intervalle de temps, sans que nous ouvrissions la bouche, Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu d'une réponse; car il n'en avoit point de déterminée, & ne sçavoit ce qu'il alloit dire: mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que fesoit netre silence.

Oui-dà, ma mere, il est vrai, vous avez raison, il n'y a rien de plus aisé; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment! que dites-vous? Il n'y aura qu'à voir, reprit Madame de Miran, d'un ton qui fignificit: où sommes-nous, Valville? Etes-vous distrait? Avez-vous entendu ce que j'ai dit? Que faut-il donc voir? Est-ce que tout n'est pas vu?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant; non. La bonté que vous avez de m'aimer vous serme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage; & je vous conjure par tous les biensaits dont vous m'avez comblée. comblée, par la reconnoissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh! d'où vient donc, petite fille, s'écria-t-elle avec colere? car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dit desinjures, & le tout par tendresse irritée; d'où vient donc? qu'est-ce que cela signisse?

Non, ma mere, vous ne devez plus y penser, ajoutai-je en me jettant subitement à ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs; je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. M. de Valville ne pourroit m'en faire part, sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh! quel malheur ne seroit-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une samille illustre, sût peut-être obligé de déserter de sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connoît, une fille que vous avez tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charités! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions? De quoi s'avise-t-elle? Où va-t-elle chercher ce

Tome VIL

qu'elle dit-là, s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant?

De grâce, écoutez-moi, Madame, insistai-je; dans le fond, ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit : cela n'est-il pas admirable ? Y a-t-il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites? Et n'est-ce pas là une misere assez honorée? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils? Et cette misere est-elle une dot? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille, c'est un présent que je puis recevoir de lui sans que personne y trouve à redire; mais ie ne dois pas le recevoir par les loix, je ne suis point faite pour cela. Il est vrai que je m'étois rendue à vos bontés; je croyois tout surmonté, tout paisible. L'excès de mon bonheur m'empêchoit de penser, m'avoit êté tous mes scrupules; mais il n'y a plus moyen: c'est tout le monde qui crie, qui se souleve, & je vous parle d'après tous les discours qu'on tient à M. de Valville, d'après les persécutions & les railleries qu'il essuie, & qu'il trouve par-tout, de quesque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache & qu'il n'ôse vous le dire, elles l'étonnent, il en est effrayé lui-même, il a raison de l'être; & quand il ne s'en soucieroit pas, ce seroit à moi à m'en soucier pour lui, & même pour moi : car enfin vous m'aimez, votre intention est que je sois heureuse, & ce seroit moi cependant qui trahirois les desseins de votre tendresse; des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirois en consentant d'épouser Monsieur. Comment serois-je heureuse, s'il ne l'étoit pas lui-même, si je m'en voyois méprisée, si je m'en voyois haie, comme on le menace que cela arriveroit? Ah! Seigneur, moi haïe!

A cet endroit de mon discours, un torrent de la mes m'arrêta.

Valville qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de temps en temps comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout-d'un-coup d'un air extrêmement agité, & fortit de la salle sans que personne le retint. On lui demanda compte de sa fortie.

De son côté, Madame de Miran étoit restée X ij

comme immobile. Madame Dorsin, morne & pene five, regardoit à terre. Mademoiselle Varthon, plus inquiette que jamais de ce que je pourrois dire, ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusat de rien; de sorte que nous étionstoutes, chacune à notre saçon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames, après la fortie de Valville, furent quelques instants sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la sin Madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus?

Je ne lui répondis que par des pleurs, & puis elle en versa elle-même. Madame Dorsin n'en sur pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiselle Varthon qui soupira un peu: on étoit sur ce ton là, & elle s'y conforma; ensuite on continua de se taire.

Mais Madame de Miran fondant en larmes, & me serrant entre ses bras, m'attendrit & me remua tant que mes sanglots penserent me suffoquer, & qu'il fallut me jetter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, console-toi, me dit-elle; va, ma chere ensant, il te reste une mere; est-ce que tu la comptes pour rien?

Hélas! c'est elle que je regrette, répondis-je je ne sçais comment, & d'une parole entrecoupée. Eh! pourquoi la regretter, me dit-elle ? elle est plus ta mere que jamais? Et moi, mille sois plus encore son amie que je ne l'étois, reprit Madame Dorsin la larme à l'œil, mais d'un ton serme; & en vérité, ce n'est pas elle que je plains: c'est M. de Valville, il sait une perte infiniment plus grande.

Ah! voilà qui est fini, je ne l'estimerai de ma vie, reprit Madame de Miran. Mais, Marianne, comment sçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t elle? Par qui en es-tu informée, puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué? La connoît-on cette personne pour qui il rompt ses engagements? Qui est-ce qui est digne de t'être présérée? peut-elle te valoir? espere-t-elle de le retenir? Dis-moi, t'a-t-on dit qui elle est?

Vous le sçaurez sans doute, ma mere: il saudra bien qu'il vous le dise lui-même, répondisje; dispensez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiselle, reprit encore Madame de Miran en s'adressant à ma rivale, ma fille est votre amie; je suis persuadée que vous êtes instruite, elle vous a apparemment tout consié: ne se tromperoit-elle point? Cette nouvelle

X iij

inclination est-elle bien prouvée? J'ai quelquesois envoyé Valville à votre Couvent, seroit-ce là qu'il auroit vu celle dont il s'agit?

Dans le cas où se trouvoit Mademoiselse Varthon, il auroit fallu plus d'âge & plus d'usage du monde qu'elle n'en avoit pour être à l'épreuve d'une pareille question. Aussi ne la put-elle soutenir, & rougit-elle d'une maniere si sensible, que ces Dames surent tout-d'un-coup au fait.

Je vous entends, Mademoiselle, sui dit Madame de Miran: vous êtes assurément sort aimable; mais après ce qui arrive à ma sille, je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon sils.

Je ne me serois attendue ni à votre comparaison ni à votre conseil, Madame, répondit Mademoiselle Varthon avec une sierté qui sit cesser
son embarras. A l'égard de Monsseur votre sils,
tout ce que je pense de son amour en cette océasion-ci, c'est qu'il m'ossense; & j'aurois eru que
c'étoit-là tout ce que vous en auriez pensé aussi.
Mais, Madame, il se fait tard, voici l'heure de
rentrer dans le Couvent: voulez-vous bien avoir
la bonté de m'y renvoyer?

Vous jugez bien, Mademoilelle, que je vous y reconduirai moi-même, répartit Madame de Miran. Et puis s'adressant à Madame Dorsin : vous ne nous quitterez pas sitôt, sui dit-esse: je vais faire mettre les chevaux au carrosse; je serai de retour dans un quart-d'heure, & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dorsin. Mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore foible. le ne connoîtral jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre; je n'ai besoih que de celui-là: mais M. de Valville reviendra ce soir, & si vous ne voulez pas que je meure, ne m'exposez pas à le revoir, du moins si-tôt: vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée. vous n'en auriez que du chagrin. Je sçais combien vous m'aimez, ma mere, & c'est votre tendresse que je ménage; c'est voire cœur que j'épargne; & il faut que ce que je dis-là soit bien vrai, puifque je vous en avertis aux dépens de la confolation que j'y perdral: mais aussi, quand M. de Valville aura pris un parti, quand il sera marié, je ne prends plus d'intérêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raison; cette aventure-ci est encore trop fraîche, & je pense comme elle. Remettons-la dans son Couvent, dit Madame Dorsin, pendant X iv

Digitized by Google

que Madame de Miran s'essuyoit les yeux. Et en esset, cette derniere alla donner ses ordres, & un instant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le sûmes; & quoique le trajet de chez ma mere au Couvent sût assez long, à peine sut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura; & il est vrai que les circonstances où nous étions Mademoiselle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une conversation bien animée: il n'y eut de vis que les regards de Madame de Miran sur moi, & que les miens sur else.

Enfin nous arrivâmes; ma rivale descendit la premiere; nous la suivîmes Madame de Miran & moi; & Madame Dorsin qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carrosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardoit d'être débarrassée de nous, sonna, sit un remerciement aussi froid que poli à ma mere; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instants sans force & sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas : j'ai

de la peine à retenir les miennes. Adieu: songe que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur. Je te viendrai voir demain: discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abattu. Après quoi, je rentrai moi même; & pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur: Madame Dorsin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux; mon infidele lui-même étoit troublé; il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant. Mon aventure remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, auxquels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voyez que mon affaire devenoit la leur, & ce n'étoit point là être si à plaindre: je n'étois donc pas sans secours sur la terre, on ne m'y fesoit point verser de larmes fans conséquence: j'y voyois du moins des âmes qui honoroient assez la mienne pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attrissée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur; elles en avoient

tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançons. J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vimes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne sut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa re-connoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une sœur Converse m'apporta un pétit billet d'elle: Je l'ouvris avec un peu d'inquietude de ce qu'il contenoit; mais ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille; & le voici à-peu-près.

«Ce que vous sites hier pour moi est si obligeant, so que je me reprocherois de ne vous en pas residerso cier. Il ne tint pas à vous qu'on ignoralt la part so que j'ai à vos chagrins, & malgré les mouves sindants
so où vous étiez, il ne vous échappa rien qui put me
so compromettre. Cela est bien généreux, & les so suites de cette aventure vous prouveront com-

» bien cette attention m'a touchée. Adieu, Ma-» demoiselle ». Vous allez voir dans un instant ce que c'étoit que cette preuve qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis sur le champ à son billet, & ce sut la même Converse qui lui remit ma réponse; elle étoit fort courte, je m'en ressouviens aussi.

« Je vous suis obligée de votre compliment, » Mademoiselle; mais vous ne m'en deviez point. » Je ne m'en crois pas plus louable pour n'avoir » pas été méchante. J'ai suivi mon caractere dans » ce que j'ai fait; voilà tout, & je n'en demande » point de récompense ».

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la conversation que nous eûmes ensemble; nous nous entretsnmes de Mademoiselle Varthon; & comme tous mes ménagements pour Valville n'avoient servi à rien, je ne sis plus de difficulté de lui dire par quel hasard j'avois sçu son insidélité, & le tout à l'avantage de ma rivale, sans lui consier mes dispositions à son égard. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à son tour; ce qu'elle me témoigna de tendre est audessus de toute expression, & ce que j'en sentis pour elle, sut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire: il ne s'étoit point montré depuis l'instant qu'il nous avoit quittées. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard; & ce matin même, il en étoit parti ou pour la campagne, ou pour Versailles.

C'est moi qu'il suit sans doute, ajouta t-elle; je suis persuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-dessus, elle se levoit pour s'en-aller, lorsque Mademoiselle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra subitement.

J'avois dessein de vous écrire, Madame, ditelle à ma mere après l'avoir saluée; mais puisque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'est question que de deux mots: M. de Valville a changé; vous croyez que j'en suis cause, j'ai lieu de le croire aussi: mais comment le suis-je? C'est ce qu'il est essentiel que vous sçachiez, & que tout le monde sçache. Madame, il ne me conviendroit pas qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monssieur de Valville, pour la premiere sois de sa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en

fesant mes adieux à ma mere; vous eûtes la bonté de me secourir, il vous aida lui-même, & j'entrai dans le Couvent avec Mademoiselle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla ni de vous, ni de M. de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le sçais, Mademoiselle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant; Marianne vient de m'instruire, & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des compliments de ma part, vous laissa une lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre; vous ne pouviez pas deviner; toute autre que vous l'auroit prise: & puis vous n'en avez pas fait un mystere, vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez sçu qu'elle y étoit intéressée: ainsi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvé aimable, & s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute; vous n'y avez contribué que par les grâces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, & vous n'êtes pour rien dans tout cela, suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur, toute

autre à sa place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement, repartit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût: & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous ayez la bonté d'engager M. de Valville à ne plus essayer de me revoir, il le tenteroit inutilement, & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mere; il ne seroit pas excusable, & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne susse la premiere à souhaiter une alliance comme la vôtre, elle nous honoreroit beaucoup assurément: mais mon sils ne la mérite pas, son caractere inconstant m'épouvanteroit; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant, de vous saire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur ses visites; au reste, il sçaura combien elles vous offenseroient; &, j'espere que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponle, Mademoiselle Varthon sit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroissoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarderois comme une preuve de la reconnoissance qu'elle m'avoit promise: mais point du tout, je ne m'y trompai point; ce n'étoit-là que seindre de la reconnoissance, & non pas en prouver.

Que risquoit-elle à resuser de voir Valville au Couvent? N'avoit-elle pas la maison de Madame de Kilnare pour ressource? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame? N'alloit-il pas très-souvent chez elle? Et Mademoiselle Varthon renonçoit-elle à y aller aussi? Tout cet étalage de sierté & de noblesse dans ce procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonstration qui ne significit rien: & vous verrez dans la suite que je raisonnois sort juste; mais il n'est pas temps d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des aventures, & mon étoile ne m'en laissera pas manquer: me voici un peu oissve, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir. Valville, toujours absent, ne paroissoit point. Nous nous rencontrions, Mademoiselle Varthon & moi, dans le Couvent; mais nous ne faissons que nous saluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore passé que quatre ou cinq jours de puis notre dîner chez Madame de Miran, quand il me vint le matin vne visite assez singuliere, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, homme de qualité d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon aventure chez le Ministre, & ne voyoit jamais ma mere, qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il sesoit des éloges éternels, sondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu; on sçavoit déjà l'insidélité de Valville: peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vu, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui, de leur côté, l'avoient consié à d'autres: & cet homme de qualité qui l'avoit apprise, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de M. de Valville est-il vrai? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi! Madame, cette Marianne si chérie, si digne de l'être, il ne l'aimeroit

meroit plus! Je n'ai pas voulu le croire; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur, & je ne sçaurois m'en consoler.

Ma foi! reprit-il, (car Madamede Miran me l'a conté elle-même) ma foi! vous avez raison, il y auroit eu grand plaisir à être la belle-mere de cet enfant-là; c'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc M. de Valville? A t-il peur d'être trop heureux? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit d'îner chez Madame Dorsin; cette derniere engagea l'Officier à être de la partie, & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en susse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse, prévenue, je vais donc envoyer à son Couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere,

Il est inutile d'envoyer, reprit cet Officier, j'ai affaire de ce côté-la, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même; donnez-moi

Tome VII.

seulement un petit billet pour elle, il n'y a rien de plus simple; on ne me renverra peut-être pas. Non certes, dit ma mere, qui sur le champ m'é-erivit.

« Ma fille, je t'irai prendre à une heure; nous ordinous chez Madame Dorsin ».

Ce fut donc avec ce petit passe-port que cet Officier arriva à mon Couvent. Il me demande: on vient me le dire; c'est de la part de Madame de Miran, & je descends.

Quelques Pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hasard qu'elles viendroient l'apprès-diner me tenir compagnie dans ma chambres de saçon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Oe sont-là de petites attentions chez nous, qui ne coûtent pas la moindre réflexion; ellez vont toutes seules, nous les avons sans le sçavoir. Il est vini que j'énois assigée; mais qu'importe rincre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ses sonctions: elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos assisticions détruisent de l'autre; & ensin on ne veut pas tout perdre.

Me voici done entrée dans le parloir; je vis

de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, & de la physionomie du monde la plus franche & la plus ouverte.

Quelque politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voyons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux que pour les autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables; cela va si vîte, qu'on ne s'en apperçoit pas : & c'est ce qui m'arriva en saluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat : il n'aureit pu, à moins que de s'écrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, & en me prefentant le billet de ma mere, voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre : il étoit question de vous envoyer quelqu'un, & j'ai demandé la présérence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monsieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lu. Oui, Monsieur, ajoutai-je ensuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille grâces de la peine que vous avez bien voulu prendre,

Digitized by Google

C'est à moi à remercier Madame de Miran, de m'avoir permis de venir, me répartit-il; mais, Mademoiselle, il n'est point tard: ces Dames n'arriveront pas si-tôt; pourrois-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quart-d'heure d'entretien? Il y a long-temps que je suis des amis de Madame de Miran & de toute la famille; je dois dîner aujourd'hui avec vous: ainsi, vous pouvez d'avance me regarder déjà comme un homme de votre connoissance; dans deux heures je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monsieur, lui répondis-je assez surprise de ce discours; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas long-temps inquiette de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni, de bon commerce; depuis que j'entends parler de vous, votre caractere est l'objet de mon estime, de mon respect & de mon admiration; & je vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires: M. de Valville, malheureusement pour lui, est un inconstant. Je ne dépends de personne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiselle; ils sont à vous quand vous voudrez, sauf l'avis de Madame de Miran; que vous pouvez consulter là-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition; ce sut cette rapidité avec laquelle il la sit, & cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vu personne de si digne qu'on l'écoutât que ce galant homme : c'étoit son âme qui me parloit; je la voyois, elle s'adressoit à la mienne, & lui demandoit une réponse qui sût simple & naturelle, comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi laissant toutes les saçons, conformai-je mon procédé au sien; & sans m'amuser à le remercier:

Monsieur, lui dis-je, sçavez-vous mon histoire? Oui, Mademoiselle, reprit-il, je la sçais: voisà pourquoi vous me voyez ici; c'est elle qui m'a appris que vous valez mieux que tout ce que je connoîs dans le monde, c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monsieur, sui répondis je; votre façon de penser est bien rare, je ne sçaurois la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage: mais vous êtes un homme de condition,
apparemment.

Oui, me répartit-il, j'oubliois de vous le dire, Y iii d'autam plus qu'à mon avis, ce n'est pas-là

C'est sur-tout l'honnête-homme, ce me semble, & non pas l'homme de condition, qui peut mériter d'être à vous Mademoiselle; & comme je suis honnête-homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai cru que cette qualité, jointe à la sortune que j'ai & qui nous suffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

It n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire. Elles sont d'une générosité infinie, lui répondis-je; mais soussirez que je vous le dise encore: y avez-vous bien résléchi? Je n'ai rien, s'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers; j'ai vu plusieurs sois l'instant où j'allois devenir l'objet de la charité publique; & tout cela a rebuté M. de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi. Monsieur, prenez-y garde.

Ma foi! Mademoiselle, tant-pis pour lui, me répondit-il, ce ne sera jamais-là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec sui; M. de Valville vous aimoit, & moi, Mademoiselle, ce n'est pas l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle.

mais on n'est pas sensible à des charmes qu'en n'a jamais vus, & qu'on ne scait que par relation. Ainsi, ce n'est pas un Amant qui est venu vous trouver, c'est quelque chose de mieux: car qu'estce que c'est qu'un Amant? C'est bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cour. Est-ca au'une personne comme vous est faite pour être le jouet d'une passion aussi folie, aussi inconstante ! Non, Mademoiselle, non; qu'on prenne de l'amout pour your quand on your voit, qu'on your aime de tout son cœur; à la bonne heure, on ne scaur roit s'en difpenser : moi qui vous parle, je fals comme les autres, je sens qu'actuellement je Jous aime aussi, je vous l'avone; mais je n'ai pas eu besoin d'amour pour être charmé ide vous, je n'ai eu besoin que de scavoir les qualités de votre âme; de forte que votre beauté est de trop: nos pas qu'elle me fâche, je suis bien-tisse qu'elle y soit, assûrément : un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux; mais enfin, ce n'el pas à cause de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'est à cause que je suis honnne de bon fens; c'est ma raison qui vous a donné mon cœur; je n'ai pas apporté ici d'autre passion. Ainsi mon attachement ne dépendra pas d'un transport de plus ou de moins; & ma raison ne s'embarrasse Y iv

pas que vous ayez du bien, pourvu que j'en aie affez pour nous deux, ni que vous ayez des parents dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille? quand on la connoîtroit. fûtelle royale, ajouteroit-elle quelque chose au mézite personnel que vous avez? Et puis les âmes ont-elles des parents? ne sont-elles pas toutes d'une condition égale? Eh bien! ce n'est qu'à votre âme que j'en veux; ce n'est qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'est moi, Mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grâce : voilà tout ce que j'y sçais. Au reste, quelqu'amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous propoferai pas d'en avoir pour moi; vous n'avez pas vingt ans, i'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire, aimez-moi. Quant à votre amitié, & même à votre estime, je n'y renonce pas; j'espere que j'obțiendrai l'une & l'autre, c'est mon assaire: yous êtes raisonnable & généreuse, & il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, Mademoifelle, tout ce que j'avois à vous dire : il ne me reste plus qu'à sçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur que vous me saites dans la situation où

je suis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à-l'heure vos offres: mais je vous demande huit jours pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, & qui n'a rien; j'y penserai pour moi à cause des mêmes raisons; elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'employer ces huit jours à examiner de votre côté la chose encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon esprit que vous avez : mais il faut regarder que je ne suis pas encore à vous, Monsieur; & nous ne serons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries sur ma naissance inconnue, & sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront? Ne serez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse; c'est à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement, de même que je songerai à ce qui m'en arriveroit à moi, si vous alliez vous repentir de votre présipitation. Et puis, Monsieur, quand tous ces motifs de réflexion ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous
marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame
de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus
que sa fille: car c'est son bon cœur à qui j'al
l'obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la
nature: c'est ce bon cœur qui a tout fait; de
sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir
sur moi: je suis persuadée que vous êtes de mon
avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos ossres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de
vous faire connoître.

Oh! vous en êtes la maitresse, Mademoiselle, répondit-il: je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser; & je prétends bien que les gens raisonnables ne seront que m'en estimer davantage, quand même vous me resuseriez; ce qui ne me seroit aucun tort, & ne signifieroit rien, sinon que vous valez mieux que moi; mais il est temps de vous quitter; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre; vous n'êtes point habillée, & je vous laisse, en attendant de vous revoir ches

Madame Dorsin. Adieu, Mademoiselle, je seraides réslexions, puisque vous le voulez, & seulement pour vous contenter : je ne suis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiète, que des vôtres; & d'aujourd'hui en huit, je suis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le résultat, & de celles de Madame de Miran, qui me seront peut être savorables.

Et là-dessus il se retira, sans que je sui répondisse autrement qu'en le saluant de l'air le plus affable. & le plus reconnoissant qu'il me sut possible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtois de m'habiller. Ces Dames arriverent, je montai en carrosse pour aller dîner chez Madame Dor-sin, de chez qui je revins assez tard, sans avoir encore rien appris à Madame de Miran de monaventure avec l'Ossicier. Ma mere, vous reverrai-je bientôt, lui dis-je? Demain dans l'après-dîner, me répondit-elle en m'embrassant; & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce soir-là qu'à ma Religieuse, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je contois lui consier & la visite de l'Ossicier, & une certaine pensée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendezevous: je débutai

par l'instruire du nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention; mais sur lequel j'étois combattue par cette pensée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embrassé elle-même.

Quoi! vous faire Religieuse, s'écria-t-elle! Oui, lui répondis-je: ma vie est sujette à trop d'évènements; cela me fait peur, l'infidélité de Valville m'a dégoûtée du monde. La Providence m'a fourni de quoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être; (je parlois de mon Contrat:) du moins je vivrois ici en repos, & n'y serois à charge à personne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudiroit tout-d'un-coup à votre idée; mais comme je puis encore passer une heure avec vous, je suis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit récit des accidents de ma vie: vous en serez plus éclairée sur votre situation; & si vous persistez à vouloir être Religieuse, du moins sçaurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

Fin de la huitieme Pattie.



NEUVIEME PARTIE.

Ly a si long-temps, Madame, que vous attendez cette suite de ma Vie, que j'entrerai d'abord en matiere; point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout à-sait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en serez point. En bien! je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit du plus loin qu'il vous souvienne, que c'est la Religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la personne du monde la plus maheureuse, & je voudrois bien vous ôter cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même: non pas que vos infortunes n'aient été trèsgrandes, assurément; mais il y en a de tant de sortes que vous ne connoissez pas, ma fille! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé, s'est-il passé dans votre ensance; quand vous étiez le plus à plaindre, vous ne le sçaviez pas: vous n'avez

jamais joui de ce que vous avez perdu, & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous ; je n'ai point de parents, & les autres en ont: j'en conviens, mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire: les autres ont un avantage qui me manque, & ne dites point: j'ai une affliction de plus qu'eux. Songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez: un caractere excellent. un esprit raisonnable & une âme vertueuse valent bien des parents, Marianne; & voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes de votre sexe dont vous enviez le sort, & qui seroient bien mieux fondées à envier le vôtre. Voilà votre partage, avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, & qui vous a déjà trouvé une mere pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous avez perdue; & puis quand vous auriez vos parents, que fçavez-vous si vous en seriez plus heureuse? hélas! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matiere! Pour être le jouet des évenements les plus terribles, il n'est seulement question que d'être au monde; je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous? Vous verrez

que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, & que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abrégez rien, je vous en conjure, je vous demande jusqu'au moindre détait : plus je pullerai de moments à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige; & s'il est vrai que vous n'ayez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, & je vous promets d'avance qu'il sera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la maniere dont il se sit, qui, vraisemblablement, a décidé de mon fort.

Je suis la fille d'un Gentithomme d'ancienne race très distinguée dans le Pays, mais peu connue dans le monde: son pere, quoique assez riche, étoit un de ces Gentishommes de Province qui vivent à la Campagne, & n'ont jamais quitté leur Château.

Monsieur de Tervire (c'étoit son nom) avoit deux sils: c'est à l'aîné que je dois le jour.

Mademoiselle de Tresle (c'est ainsi que s'appelloit ma mere) d'aussi bonne maison que lui, & qui étoit pensionnaire d'un Couvent où elle avoit été élevée, en sortit à l'âge de dix-neus à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parents; & ce sut en cette occasion que mon pere, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, la vit & se donna ; pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté; elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui: mais Madame de Tresle, qui étoit veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque. Il y avoit peu de bien dans sa maison: ma mere étoit la derniere de cinq ensants, c'est-à dire, de deux garçons & de trois filles; les deux premiers étoient au service, ses revenus suffisoient à peine pour les y soutenir, & il n'y avoit point d'apparence qu'on permît à Tervire, qui étoit un assez riche héritier, l'épouser une cadette sans fortune, & qui, pour toute dot, n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance; il n'étoit pas raisonnable de l'espérer,

l'espérer, ni de laisser continuer un amour inutile, & par conséquent indécent.

Voilà ce que Madame de Tresse disoit à Tervire le sils: mais il combattit avec tant de forces les disficultés qu'elle alléguoit; lui dit que son pere l'aimoit tant, qu'il étoit si sûr de le gagner: il passoit
d'ailleurs pour un jeune homme si plein d'honneur,
qu'à la fin elle se rendit, & soussirit que ces Amants,
qui ne demeuroient qu'à une lieue l'un de l'autre,
se vissent.

Six semaines après, Tervire parla à son pere, le supplia d'agréer un mariage dont dépendoit tout le bonheur de sa vie.

Son pere, qui avoit d'autres vues, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, sans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un trèsbon parti, se moqua de sa priere, traita sa passion d'amourette frivole, de fantaisse de jeunesse, & voulut sur le champ l'emmener chez celle qu'il lui avoit destinée.

Son fils, qui croyoit que cette démarche auroit été une espece d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offensé de son resus: c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage,

Tome VII Z

mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il; vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une semme qui n'en a point; & si, malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresse devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut-là tout ce qu'il put tirer de son pere, qui dans la suite ne lui en dit pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresse, à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, désendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant, désespéré de songer qu'il ne la verroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus; Madame de Tresse s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'armée; ils apprirent ce qui se passoit; ils connoissoient Tervire, ils l'estimoient; ils aimoient leur sœur, ils la voyoient assligée. A leur avis, il n'éroit question que de se taire, quand elle seroit mariée; Monsieur de Tervire le pere pouvoit être gagné; il étoit d'ailleurs insirme & très-âgé. Au-pis-aller, le caractère du fils ne laif-soit rien à craindre pour leur sœur, & sur tout cela ils appuyerent les instances de leur ami d'une manière si pressante, ils importunerent tant Madame de Tresse, qu'elle leur abandonna le sort de sa fille; & son Amant l'épousa.

Seize ou dix-sept mois après, Monsieur de Tervire le pere soupçonna ce mariage sur bien des choses qu'il est inutile de vous dire; & pour sçavoir à quoi s'en tenir, il n'y sçut que s'adresser à son fils, qui n'osa lui avouer la vérité; mais qui ne la nia pas non plus avec cette assurance qu'on a, quand on dit vrai.

Voilà qui est bien, lui répondit le pere i je souhaite qu'il n'en soit rien; mais si vous me trompez, vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus, & je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire est marié avec votre cadette, dit-il à Madame de Tresse qu'il rencontra le lendemain, & supposons que cela soit, je n'en serois pas fâché si j'étois plus riche; mais ce que je puis lui laisser ne suffiroit plus pour soutenir son nom, & il saudroit prendre des mesures.

Z ij

L'air déconcerté qu'elle avoit en l'écoutant, acheva sans doute de lui confirmer ce mariage, & il la quitta sans attendre de réponse.

Dans le temps qu'il tenoit ces discours, & qu'avec la froideur dont je vous parle, il menaçoit mon pere d'un ressentiment qui n'eut que
trop de suites, ma mere n'attendoit que l'instant
de me mettre au monde: & vous voyez à présent,
Mariane, pourquoi j'ai fait remonter mon histoire
jusqu'à la leur: c'étoit pour vous montrer que
mes malheurs se préparoient avant que je visse
le jour, & qu'ils ont, pour ainsi dire, devancé ma
naissance.

Il n'y avoit que quatre mois que ceci s'étoit passé, & je n'en avois encore que trois & demi, quand M. de Tervire le pere, dont la santé depuis quelque temps étoit considérablement altérée, & qui sortoit rarement de chez lui, voulut, pour dissiper une langueur qu'il sentoit, aller dîner chez un Gentilhomme de ses amis qui l'avoit invité, & qui ne demeuroit qu'à deux lieues de son château.

Il étoit à cheval, suivi de deux valets; à peine avoit-il fait une lieue, qu'un étourdissement qui lui prit, & auquel il étoit sujet, l'obligea de mettre pied à terre, & de s'arrêter un instant près de la maison d'un paysan, dont la semme étoit Nourrice.

Monsieur de Tervire, qui connoissoit cet homme, & qui entra chez lui pour s'asseoir, vit qu'il tâchoit de faire avaler un peu de lait à un ensant qui paroissoit fort soible, qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet ensant, c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là ne lui vaut rien, dit M. de Tervire surpris de son action; dans l'état de soiblesse où il est, c'est sa Nourrice dont il a besoin; est-ce qu'elle n'y est pas? Vous m'excuserez, lui dit le Paysan: la voilà, c'est ma semme; mais elle est, comme vous voyez, au lit avec une grosse sievre, qui l'a empechée de nourrir l'ensant depuis hier au soir que nous lui avons cherché une Nourrice, & voici même mon fils qui a été de grand matin avertir le pere & la mere d'en amener une: cependant personne ne vient, la petite fille est sort mal, & je tâche, en attendant, de la soutenir le mieux que je puis; mais il n'y aura pas moyen de la sauver, si on la laisse languir plus long-temps.

Vous avez raison, le danger est pressant, dit M. de Tervire; est-ce qu'il n'y auroit point

Z iij

de femme aux environs qu'on puisse faire venir? Elle me fait une vraie pitié; elle vous en seroit encore bien davantage, si vous sçaviez qui elle est, Monsieur, lui dit de son lit ma Nourrice. Eh! à qui appartient-elle donc, lui répondit-il avec quelque surprise? Hélas! Monsieur, reprit le Paysan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher; car je sçais bien que ce n'est pas de votre gré que votre sils s'est marié: mais puisque ma semme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la sille de M, de Tervire,

Le pere, à ce discours, sut un instant sans répondre, & puis en me regardant d'un air pensis
& attendri: la pauvre ensant, dit-il! ce n'est pas
elle qui a tort avec moi. Et aussi-tôt il appella
un de ses gens: hâtez-vous, sui dit-il, de retourner au Château; je me ressouviens que la
semme de mon Jardinier perdit avant-hier son
sils qui n'avoit que cinq mois, & qu'elle le nourrissoit; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur le
champ prendre cet ensant-ci, & que c'est moi qui
la paierai. Courez vîte, & recommandez-lui qu'elle
se hâte,

L'étourdissement qui l'avoit pris s'étoit alors

entierement passé; il me fit, dit-on, quelques caresses, remonta à cheval, & poursuivit son chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maison, que son fils arriva avec une Nourrice qu'il n'avoit pu trouver plutôt. Le Paysan lui conta ce qui venoit de se passer; & le fils pénétré de la bonté d'un pere si tendre quoiqu'offensé, remonta à cheval, & courut à toute bride pour aller lui en marquer sa reconnoissance.

M. de Tervire qui le vit vessir, & qui se doutoit bien de quoi il étoit question, s'arrêta; & son fils après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui, vint se jetter à ses genoux les larmes aux yeux, & sans pouvoir prononcer un mot.

Je sçais ce qui vous amene, lui dit M. de Tervire, ému lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours, je viens de lui en envoyer chercher. S'il arrive assez tôt pour elle, je ne laisserai point imparsait le service que j'ai voulu lui rendre, & je ne lui aurai point sauvé la vie pour l'exposerà ne pas vivre heureuse. Allez, Tervire, votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne, qu'on la porte chez moi; menez-y votre semme, saites-vous dès aujourd'hui Ziv

donner au Château l'appartement qu'occupoit votre mere, & que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir. Si Madame de Tresse veut bien venir souper avec moi, elle me sera plaisir: il me tarde déjà de retourner pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas savorables: adieu, je reviendrai de bonne heure, rejoignez votre sille, & prenez-en soin.

Mon pere qui étoit toujours resté à ses genoux, & à qui son attendrissement & sa joie ôtoient la sorce de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue, & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi, qu'on avoit mise entre les mains de la Nourrice qu'il avoit amenée; nous condussit tous deux au Château où la Jardiniere qui alloit partir me prit; nous quitta ensuite pour informer sa semme & sa belle-mere d'un évènement si consolant; les amena toutes deux chez son pere, au-devant de qui son impatience le sit aller sur la fin du jour, & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchoit pour le saire venir, & pour l'avertir que M. de Tervire étoit subitement tombé dans une si grande désaillance qu'il ne parloit plus, & où ensin il ex-

pira avant que son fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere! & quelle différence de sort pour moi!

Il avoit fait un Testament qu'on trouva parmi ses papiers, & dans lequel il laissoit tout le bien à son second fils, & réduisoit mon pere à une simple légitime; voilà ce que c'étoient que ces dispositions qu'il avoit eu dessein de changer, au moyen desquelles mon pere se vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à espérer de ce cadet qu'on mettoit à sa place; c'étoit un de ces hommes ordinaires, qui sont incapables de s'élever à rien de
généreux, qui ne sont ni bons ni méchants; de
ces petites âmes qui ne vous sont jamais d'autre
justice que celle que les Loix vous accordent;
qui se sont un devoir de ne vous rien laisser quand
elles ont droit de vous dépouiller de tout, &
qui, si elles vous voient saire une action généreuse, la regardent comme une étourderie dont
elles s'applaudissent de n'être pas capables, & vous
diroient volontiers: j'aime mieux que vous la safsiez que moi.

Voilà à quel homme mon pere avoit affaire; de sorte qu'il fallut s'en tenir à sa légitime, qui étoit très-peu de chose; à ce que lui avoit apporté ma

mere, qui n'étoit presque rien, & le tout sans ressource du côté de sa belle-mere, qui n'avoit qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'étoit épuisée pour marier son fils aîné, & qui étoit encore chargée de trois enfants avec qui elle ne subsissoit que par une extrême économie.

Ainsi, vous voyez bien, Marianne, que jusqu'ici je n'en étois guères plus avancée d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas longtemps. Un jeune Gentilhomme de son âge qui alloit à Paris, d'où il devoit joindre son Régiment, l'emmena avec lui, & en sit un Officier de sa Compagnie.

C'est ici où finit son histoire, aussi bien que sa vie, qu'il perdit dès sa premiere Campagne.

Il me reste encore une mere, j'ai encore une famille & des parents, & vous allez sçavoir à quoi ils me serviront.

Ma mere est donc veuve. Je ne sçais si je vous ai dit qu'elle étoit belle, & ce qui vaut encore mieux, que c'étoit une des plus aimables semmes de la Province; si aimable que, malgré son peu de fortune, & l'ensant dont elle étoit chargée (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de se remarier, & même assez avantageusement. Mais mon pere alors lui étoit encore trop cher; elle en gar-

doit un ressouvenir trop tendre, & elle n'avoit pu se résoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand Seigneur de la Cour, qui avoit une Terre considérable dans notre voisinage, vint ici passer quelque temps; il vit ma mere, il l'aima: c'étoit un homme de quarante ans, de très-bonne mine; & cet Amant, bien plus distingué que tous ceux qui s'étoient présentés, & dont l'amour avoit quelque chose de bien plus flatteur, commença d'abord par amuser sa vanité, la sit ressouvenir qu'elle étoit belle, & insensiblement par lui saire oublier son premier mari, & par obtenir son cœur.

Il lui offrit sa main, & elle l'épousa; je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voilà donc la situation de ma mere bien changée; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume, mais aussi la voilà perdue pour moi. Trois semaines après son mariage je n'eus plus de mere; les honneurs & le faste qui l'environnoient me déroberent sa tendresse, ne laisserent plus de place pour moi dans son cœur. Celle petite sille auparavant si chérie, qui lui représentoit mon pere à qui je ressemblois; cette ensant qui adoucissoit l'idée de sa mort, qui quelquesois, disoit-elle, le rendoit comme présent à ses yeux, & lui aidoit à se faire accroire qu'il vivoit encore, (car c'étoit-là ce qu'elle avoit dit cent sois) cette ensant ne sut presque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à-peu-près comme une orpheline.

: Une grossesse vint encore me nuire, & acheva de distraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux soins de la Concierge du Château; il se passoit des quinze jours entiers sans qu'elle me vît, sans qu'elle demandât de mes nouvelles; & vous pensez bien que mon beaupere ne songeoit pas à la tirer de son indissérence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit de petites filles à-peuprès de mon âge, à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château; & comme elle se voyoit là-dessus à sa discrétion, qu'on ne veilloit point sur sa condite, il lui auroit fallu des sentiments bien nobles & bien au-dessus de son état pour me traiter aussi-bien que ses ensants, & pour ne pas abuser en leur saveur du peu de souci qu'on avoit de moi. Madame de Tresle, (je parle de ma grand'mere) qui ne demeuroit qu'à trois lieues de nous, & qui ne ne se doutoit pas que cette chere ensant, que cette petite de Tervire sût si délaissée; qui, quelque temps auparavant m'avoit vue les délices de sa sille, & qui m'aimoit en véritable grand'mere, vint un jour pour dîner avec M. le Marquis de... son gendre; & il y avoit deux mois qu'elle n'étoit venue.

Quand elle arriva, j'étois à l'entrée de la cour du Château assis à terre, où l'on m'avoit mise en sort mauvais ordre.

Au linge que je portois, à ma chaussure, au reste de mes vêtements délabrés & peut-être changés, il étoit difficile de me reconnoître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tresle ne jetta-t-elle qu'un regard indissérent sur moi; & voyant à quelques pas de là une autre petite fille mieux habillée & plus soignée, qu'on avoit assife dans une de ces chaises basses qui servent aux ensants : c'est donc là Mademoiselle de Tervire, dit-elle à une servante de la Concierge qui étoit près de nous? Non, Madame, sui répondit cette fille; la voilà qui se porte bien, ajouta-t-elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangée que j'étois,

avec un bonnet déchiré & des cheveux épars, j'avois l'air du monde le plus frais & le plus sain; mais aussi je n'étois parée que de ma santé, elle faisoit toutes mes grâces.

Quoi! c'est-là ma fille! c'est dans cet état-là qu'on la laisse, s'écria Madame de Tresse avec une tendresse indignée de l'état où este me voyoit: allons, venez, qu'on me suive tout-à-l'heure; prenez cette ensant dans vos bras, & montez avec moi au Château.

Il fallut que la servante obest, & me portat jusqu'à l'appartement de ma mere, que ses semmes alloient couffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant Madame de Tresse, on veut me persuader que cette enfant-ci est Mademoiselle de Tervire; & cela ne sçauroit être. On ne ramasseroit pas les hardes qu'elle a; & ce n'est, sans doute, que quesque misérable orpheline que la semme de votre Concierge a retirée par charité; n'est-ce pas?

Ma mere rougit: cette façon de lui reprocher fa conduite à mon égard, avoit quelque chose de si vis; c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre, & qu'elle manquoit d'entrailles, que l'apostrophe la déconcerta d'àbord, & puis la fâcha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je suis indisposée, & que je ne vois rien de ce qui se passe. Retirez-vous, & que cette impertinente de Concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette servante d'un ton qui marquoit plus de colere contre moi, que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresle, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne sut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois; elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans les suites.

Ma grand'mere étoit naturellement vive; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matiere dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentiment qu'elle.

C'étoit de ces meres de famille qui n'ont de plaisir & d'occupation que leurs devoirs, qui les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue & l'austérité, & qui, dans leur maison, ne se délassent d'un soin que par un autre : jugez si avec ce caractere-là elle devoit être contente de ma mere.

Je ne sçais comment elle s'expliqua: mais rarement on sert bien ceux qu'on aime trop; elle s'emporta peut-être, & les reproches durs ne réussissent pent: ce sont des affronts qui ne corrigent personne, & nos torts disparoissent dès qu'on nous offense. Aussi ma mere trouva-t-elle Madame de Tresle fort injuste. Il est vrai que je n'aurois pas dû être mal habillée; mais c'est que la Concierge, qui étoit ma gouvernante, avoit différé ce matin-là de m'ajuster comme à l'ordinaire; & il n'y avoit pas-là de quoi faire tant de bruit.

Quoi qu'il en soit, Madame de Tresle, qui depuis raconta ce fait-là à plusieurs personnes de qui je le tiens, s'apperçut bien qu'elle m'avoit nui, & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi, de ce qui s'étoit passé.

Trois semaines après, le Marquis, qui avoit dessein d'emmener sa semme à Paris, avant que sa grossesse fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâterent son voyage. Et comme, dans un départ si brusque, ma mere n'avoit pas eu le temps de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ses semmes avec elle, il avoit été conclu que, trois jours après, je viendrois plus à l'aise & dans un bon équipage avec ses autres semmes, & il n'y

n'y avoit rien à redire à cela. Madame de Tresse, à qui on avoit promis de me porter chez elle la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien sait, alloit envoyer au Château, pour sçavoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole. Quand on lui annonça la Concierge, qui lui dit que j'étois restée, que les semmes de ma mere m'avoient trouvée si mal qu'elles n'avoient pas osé me mettre en voyage, & m'avoient laissée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquise, qui avoit expressément défendu qu'on risquât de me saire partir, au cas de quelqu'indisposition; & que j'étois actuellement au lit avec un grand rhume & une toux trèsviolente.

Hé! c'est vous à qui on l'a confiée, répondit Madame de Tresse, qui lui tourna le dos, & qui dès le soir même me sit transporter chez elle, où j'arrivai parsaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit allégués, & que ma mere avoit, dit on, imaginés pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée, d'ailleurs que Madame de Tresse ne soussirioit pas que je sisse un long séjour chez la Concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette

Tome VII.

A a

Dame lui en écrivit-elle dans ce sens-là, de la maniere du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé M. de Tervire, vous l'avez tant pleuré, lui disoit-elle! & vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour. Il ne vous a laissé qu'une sille, & vous resusez d'être sa mere. C'est à présent, par ma tendresse, que vous vous délivrez d'elle; quand je n'y serai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere, qui étoit parvenue à ses sins, souffrit patiemment l'injure qu'on sesoit à son cœur; se contenta de nier qu'elle eut eu le moindre dessein de me tenir loin d'elle; envoya du singe pour moi avec des étosses pour m'habiller, & assura Madame de Tresse qu'elle me seroit venir à Paris, dès qu'elle seroit accouchée.

Mais elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du temps; du moins après ses couches ne sut-il plus mention de sa promesse, qu'elle éluda dans ses lettres, par se plaindre d'une santé toujours insirme qui lui étoit restée; qui la retenoit le plus souvent au lit, & qui la rendoit incapable de la plus légere attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penser, disoit-elle, & vous jugez bien que, dans cet état-là, avec une tête aussi soible qu'elle disoit l'avoir, il n'y avoit pas moyen de lui proposer la fatigue de me voir auprès d'elle : mais heureusement le cœur de Madame de Tresse s'échaussoit pour moi, à mesure que celui de ma mere m'abandonnoit.

Elle acheva si bien de m'oublier, qu'elle n'écrivit plus que rarement, qu'elle cessa même de parler de moi dans ses lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de ses nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, & qu'au bout de deux ans & demi, il ne sut pas plus question de moi dans sa mémoire, que si je n'avois jamais été au monde.

De sorte que je n'y étois plus que pour Madame de Tresse: son cœur étoit la seule sortune qui me restat. Indissérente aux parents que j'avois dans le pays, inconnue à ceux que j'avois dans d'autres Provinces, incommode à mes deux Tantes, avec qui je demeurois, (j'entends les deux filles de Madame de Tresse) & même haïe d'elles, en conséquence des attentions que leur mere avoit pour moi; vous sentez qu'en de pareilles circonstances, & dans ce petit coin de campagne où j'étois comme enterrée, ma vie me devoit intéresser personne.

Aa ij

Ge fut ainfi que je passai mon ensance, dont je ne vous dirai plus rien; & que j'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces Tantes dont je viens de parler, quoiqu'assez laides, & toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit & du caractere, trouverent cependant deux Gentilshommes des environs, qui étoient en hommes ce qu'elles étoient en femmes; qui avoient de quoi vivre, tantôt bien, tantôt mal, & qui les épouserent avec ce qu'on appelloit Ieur légitime, qui consistoit en quelques parts de vignes, de prés, & d'autres terres : de sorte que je restai seule dans la maison avec Madame de Tresse, dont le fils aîné demeuroit à plus de quinze lieues de nous, depuis qu'il étoit marié; & dont le cadet attaché au jeune Duc de... fon Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit presque jamais au pays.

Et pendant tous ces temps-là, que disoit ma mere? Rien; nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquesois ce qu'elle sesoit, & si elle ne viendroit pas nous voir: mais comme ces questions-là m'échappoient en passant, que je les sesois étourdiment & à la légere, Madame de Tresle n'y répondoit qu'un mot dont je me contentois & qui ne me mettoit point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin, arriva le temps qui me dévolta ce que l'on me cachoit. Madame de Fresse, qui étoit fort âgée, tomba malade, se rétablit un peu, se n'étoit plus que languissante : mais six semaines après, elle eut une rechûte qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident me rendit sérieuse, j'en perdis mon étourderie; ma dissipation ordinaire, & cet esprit de petité-fille que j'avois encore. En un mot, je m'inquietai; je pensai, & ma premiere pensée sut de la tristesse, ou du chagrin.

Je pleurois quelquesois par des motifs consus d'inquiétude; je voyois Madame de Tresse mas servie par les domestiques, qui la regardoient comme une semme morte. J'avois beau les presser d'agir, d'être attentiss; ils ne m'écoutoient point; ils ne se soucioient plus de moi; & je n'osois moi-même me révolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant: ma constance bait, soit, je ne sçais pourquoi.

Mes deux Tantes venoient de temps en temps à la maison, & elles y dinoient sans me stire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs.

A a iii

Digitized by Google

soit d'un ton distrait & sec.

Madame de Tresle même s'en appercevoit, elle en étoit touchée, & les en reprenoit avec une douceur que je remarquois aussi, qui me contristoit, & qu'elle n'auroit pas eue autrefois. Il sembloit qu'elle seur demandoit grâce pour moi, & tout cela me frappoit comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque difgrâce à wenir, de quelque situation sacheuse; & si je ne raisonnois pas tà-dessus aussi distinctement que je vous le dis, du moins en prenois-je une cerzine épouvante qui me rendoit muette, humble & timide. Vous sçavez bien qu'on a du sentiament avant que d'avoir de l'esprit ; sans compter que Madame de Tresse, quand ses filles étoient parties, m'éclairoit encore par ses manieres.

Elle m'appelloit, me fesoit avancer, me prenoit des mains, me parloit avec une tendresse plus marquée que de coutume: on eût dit qu'elle vouloit me rassurer, m'ôter mes allarmes, & me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentoit pien que j'étois tembée.

Quelques jours auparavant, il étoit venu une Dame de ses voisines, son intime amie, à qui elle

voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet où je passai, & je ne sçais par quelle curiosité tendre & inquiète je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disoit Madame de Tresle; ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque temps; mais Dieu est le maître, il est le pere des orphelins. Avezvous eu la bonté, ajouta-t-elle, de parler à Monsieur Villot? (c'étoit un riche habitant du Bourg voisin, qui avoit été plus de trente ans Fermier de seu Monsieur de Tervire, mon grand-pere; que son maître avoit toujours estimé; qui avoit gané la meilleure partie de son bien à son service.)

Oui, lui dit son amie, j'ai été chez lui ce matin, it s'en-alloit à la Ville où it a affaire pour un jour ou deux; il se conformera à ce que vous lui demandez, & viendra vous en assurer à son retour: tranquillisez vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pensez; espérez mieux de sa mere. Il est vrai qu'elle l'a négligée: mais elle ne la connoît point; & elle l'aimera, dès qu'elle l'aura vue.

Quelque bas qu'elles parlassent, je les entendis, & le terme d'orpheline m'avoit d'abord extrêmement surprise: que pouvoit-il signisser, puisque

Aa iv

Javois une mere, & que même on parloit d'elle Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Tresle, me mit au sait, & m'apprit qu'apparemment cette mere que je ne connoissois pas, ne se soucioit point de sa fille; ce surent là les premières nouvelles que j'eus de son indifférence pour moi, & j'en pleurai amerement, j'en demeurai consternée, toute petite sille que j'étois encore.

Six jours après ce que je vous dis-là, Madame de Tresse baissa tant qu'on sit partir un domestique pour avertir ses silles, qui la trouverent

morte, quand elles arriverent.

Le fils aîne, celui que j'ai dit qui demeuroit à quinze lieues de-là, dans la terre de sa semme, étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligé d'aller, & le cadet étoit dans je ne sçais quelle Province avec son Régiment; ainsi dans cette occurrence, il n'y eut que leurs sœurs de présentes, & je dépendis d'elles.

Elles resterent quatre ou cinq jours à la maison, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'absence de leurs freres. Je crois qu'il y eut un inventaire, du moins des gens de Justice y surent-ils appellés; Madame de Tresse avoit sait un testament, il y avoit quelques petits legs à acquitter, & mes

Tantes prétendoient d'ailleurs avoir des reprises sur le bien.

Figurez-vous des discussions, des débats entre les sœurs, qui tantôt se querellent, & tantôt se réunissent contre un homme à qui leur frere aîné; informé de la maladie de sa mere, avoit envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de criaillerles & d'agitations indécentes entre des enfants qui n'ont point de fentiment, & à qui la mort de leur mere ne laisse, au-lieu d'affliction, que l'avidité pour sa dépouille. Voilà l'image de ce qui arriva alors,

Où étois-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avoit reléguée à cause de mes pleurs & de mes gémissements qui étour-dissoient les deux silles, & que je n'osai en esset continuer long-temps; l'excès de ma douleur la rendit bientôt solitaire & muette, sur-tout depuis qu'elles scûrent que Madame de Tresse m'avoit laissé un diamant d'environ deux-mille francs, qu'une de ses amies lui avoit autresois donné en mourant, & qu'elles surent obligées de désivrer au Consesseur de leur mere, qui devoit me le remettre; ce diamant les avoit outrées contre moi, elles ne pouvoient pas me uoit.

Comment! est-il possible, disoient-elles, que notre mere nous ait moins aimées que cette petite sille? N'est-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée n'aient pas redressé ses sentiments, ni travaillé à lui en inspirer de plus naturels & de plus légitimes? Jugez si cette petite sille auroir bien sait de se montrer; aussi ne les ai-je jamais que je passai dans les larmes.

Oui, Marianne, croiriez - vous que je n'y fonge encore qu'en frémissant, à cette maison si désolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce soit, où je me trouvois seule au milieu de tant de personnes, où je ne voyois plus que des visages la plupart ennemis, quelques - uns indissérents, & tous alors plus étrangers pour moi, que si je ne les eusse jamais vus; car voilà l'impression qu'ils me sesoient. Considerez-moi dans cette chambre où l'on m'avoit mise à l'écart, où je me sauvois de la rudesse & de l'aversion de mes Tantes, où me retenoit? l'essroi de paroître à leurs yeux, & où je trembloix seulement en entendant leur voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde; il n'y avoit personne dans la maison, pas un domestique à qui je ne m'imaginasse avoir obligation de ce qu'il ne me méprisoit ou ne me rebutoit pas; & vous devez, ma chere Marianne, juger mieux qu'une autre combien je souffris, moi que rien n'avoit préparée à cette étrange sorte de misere, moi qui n'avois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'esprit, & qui sortois d'entre les mains d'une grand-mere qui m'avoit amolli le cœur par ses tendresses.

Ce ne sont pas-là de ces chagrins violents où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se désespérer; c'est encore pis que cela: ce sont de ces tristesses dans le sond de l'âme, qui la slétrissent, & qui la laissent comme morte; on n'est qu'épouvanté de n'appartenir à personne, mais on se sent comme anéanti en présence de tels parents.

Enfin, ma situation changea; il n'y avoit plus rien à discuter, & le quatrieme jour de la mort de Madame de Tresse, mes Tantes songerent à s'en-retourner chez elles avec leurs maris qui les étoient venu prendre,

Un vieux & ancien domessique qui s'étoit marie chez Madame de Tresse, & qui logeoit dans la basse-cour avec toute sa famille, de Vigneron qu'il étoit, sut établi Concierge de la maison, en attendant qu'on eût levé les scelsés.

Cet homme se ressouvint que j'étois ensermée

dans cette petite chambre. Vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il; allons, venez dans la salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans sçavoir ce que j'allois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée avec un visage pâle & déjà maigri, avec du linge & des habits froissés, pour avoir passé des nuits sur mon lit sans m'être déshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisoit le soir de venir voir ce que je sesois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étois à leur merci, je n'avois la protection de personne, & depuis que j'avois perdu Madame de Tresse, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette, du plus loin qu'elle m'apperçut, qu'en serons-nous donc, ma sœur? car pour moi, je vous dirai naturel-lement que je ne sçaurois me charger d'elle: ma belle-sœur & ses deux enfants sont actuellement chez moi, & j'ai assez de mes autres embarras sans celui-là.

Moi assez des miens, repartit l'asnée : on me rebâtit ma maison, il y en a une partie d'abattue; où la mettrois-je? Eh bien! répondit l'autre, où est la difficulté? il n'y a qu'à la laisser chez ce bon-homme (c'étoit le Vigneron qu'elle vouloit dire) dont la femme en aura soin, & qui la gardera en attendant qu'on ait réponse de sa mere à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en soit jamais venu de chez elle. & qui disposera de sa fille comme il lui plaira. Je ne vois point d'autre arrangement, dès que nous ne pouvons pas l'emmener, & qu'il n'y a point d'autres parents ici. Je ne suis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere, à qui la Marquise, toute grande Dame & toute riche qu'elle est, n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers; qui, pour surcroît de ridicule, a fini par un legs de mille écus (elle parloit du diamant.) Jugez-en, Marianne. Voyez si l'on pouvoit, moi présente, me rejetter avec plus d'insulte, ni traiter de massituation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la foiblesse de mon âge.

Aussi en eus-je l'esprit troublé: cet asyle qu'on me resusoit, celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresse; ce misérable gîte qu'on me destinoit dans le lieu même où j'avois été fi heureuse, où Madame de Tresse m'avoit tant aimée, où je me dirois sans cesse: où est-elle? où je croirois toujours la voir, & toujours avec la douleur de ne la voir jamais; ensin, ce récit qu'on me sesoit, en passant, du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi, tout cela me pénétra si sort, qu'en m'écriant, ah! mon Dieu! mon visage à l'instant sut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on seroit de moi, Monsseur Villot, cet ancien Fermier de mon grand-pere, & à qui Madame de Tresse avoit écrit, entra dans la Salle. Je le connoissois, je l'avois vu venir souvent à la maison pour des achats de bled; & l'air plein de zele & de bonne volonté avec lequel il jetta d'abord les yeux sur moi, m'engagea subitement & sans réslexion à avoir recours à lui.

Hélas! lui dis-je, Monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours: souvenez-vous de Madame de Tresle, & ne me laissez pas ici, je vous en conjure.

Eh! vraiment, Mademoiselle, je n'arrive ici que pour vous emmener; c'est Madame de Tresle qui m'en a chargé en mourant par la lettre que voici, & que je n'ai reçue que ce matin en re-

venant de la Ville. Ainsi, je vous conduirai toutà-l'heure à notre Bourg, si ces Dames y consentent; & ce sera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit service, après les pbligations que j'ai à seu M. de Tervire, mon bou maître, & votre grand-pere, que nous avons bien pleuré ma semme & moi, & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours. Il n'y a qu'à venir, Mademoiselle: nous nous estimerons bienheureux de vous avoir à la maison, & nous vous y porterons autant de respect que si vous étiez chez vous, ainsi qu'il est juste.

Volontiers, dit alors une de mes Tantes; n'estce pas ma sœur? elle sera là chez de fort honnêtes - gens; & nous pouvons la leur consier en
toute sûreté. Oui, Monsieur Villot, on vous la
laisse avec plaisir, emmenez-la; j'écrirai dès aujourd'hui à sa mere la bonne volonté que vous
avez marquée, asin que vous n'y perdiez pas,
& qu'elle se hâte de vous débarrasser de sa fille.

Ah! Madame, lui répondit ce galant-homme, ce n'est pas le gain que j'y prétends saire qui me mene; je n'y songe pas. Pour ce qui est de l'embarras, il n'y en aura point: ma semme ne quitte jamais son ménage; & nous avons une chambre sort propre, qui est toujours vuide, excepté quand

mon gendre vient au Bourg: mais il couchera ailleurs; il n'est que mon gendre: & la jeune Demoiselle sera la maitresse du logis, jusqu'à ce que sa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de M. Villot, pour lui témoigner combien j'étois sensible à ce qu'il disoit; & de son côté, il me fit une révérence à laquelle on reconnoissoit le Fermier de mon grand-pere.

Allons, voilà qui est décidé, dit alors la cadette: adieu, M. Villot; qu'on aille chercher la
cassette de cette petite sille, il se fait tard, nos
Equipages sont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervirel, (c'étoit à moi qu'elle s'adressoit) donnez
demain de vos nouvelles à votre mere; on vous
reverra un de ces jours: entendez-vous? soyez
bien raisonnable, ma fille; nous vous la recommandons, M. Villot.

Là-dessus elles prirent congé de tout le monde, passerent dans la cour, se mirent chacune dans leur voiture, & partirent sans m'embrasser; elles venoient de s'épuiser d'amitié pour moi dans les dernieres paroles que venoit de me dire la cadette, & que l'aînée étoit consée avoir dites aussi.

Je sus un peu soulagée dès que je ne les vis plus, je respirai, je sentis une affliction de moins. On chargea un Paysan de mon petit bagage, & nous

nous partîmes à notre tour M. Villet & moi.

Non, Marianne; quelque chose que je vous aie dit jusqu'ici de mes détresses, je ne me souviens point d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir? Cette maison où je croyois ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentit arracher l'âme; il me sembla que j'y laissois ma vie, j'expirois à chaque pas que je sesois pour m'éloigner d'elle, je ne respirois qu'en soupirant: j'étois cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme étoit la mienne avancent bien le sentiment, ils valent des années.

Mademoiselle, me disoit le Fermier, qui avoit presque envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, & gagnons vîte le logis : votre grand'mere nous aimoit; c'est comme si c'é-toit elle.

Et pendant qu'il me parloit, nous avancions; je me retournois encore, & à force d'avancer, elle disparut à mes yeux, cette maison que je n'aurois voulu ni habiter, ni perdre de vue.

Enfin, nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez M. Villot avec sa semme, que je ne Tome VII. Bb

les façons dont j'avois besoin dans l'état où j'étois; je ne me trouvai point étrangere avec elle;
on est tout-d'un-coup lié avec les gens qui ont
le cœur bon, quels qu'ils soient: ce sont comme
des amis que vous avez dans tous les états.

Ce sut ainsi que je sus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, sut d'être délivrée de cette crainte stupide, de cet abattement d'esprit où j'avois langui jusques-là; j'osai du moins alors pleurer & soupirer à mon aise.

Mes Tantes avoient réduit ma douleur à se taire: le zele & les caresses de ces gens-ci la mirent en liberté, cela la rendit plus tendre, par conséquent plus douce, & puis la dissipa insensiblement, à l'attendrissement près, qui me resta en songeant à Madame de Tresse, & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avois écrit à ma mere, & il y avoit toute apparence que M. Villot ne me garderoit que dix ou douze jours; & point du tout, ma mere m'écrivit en quatre lignes de restêt chez lui, sous prétexte d'avoir un voyage à faire avec son mari, & de m'emmener ensuite à Paris avec elle.

Mais ce voyage qu'elle remettoit de mois en mois ne se fit point, & le tout se termina par

me marquer bien franchement qu'elle ne sçavoit plus quand elle viendroit, mais qu'elle alloit prendre des arrangements pour me faire venir à Paris; ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de lettres dont je la fatiguai depuis, & auxquelles elle ne répondit point: de façon que je me lassai moi-même de lui écrire, & que je restai chez ce Fermier aussi abandonnée, que si je n'avois point eu de famille, à quelque argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payoit pour moi, & dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux hôtes de m'aimer de tout leur cœur, & de me respecter en m'aimant.

De mes Tantes, je ne vous en parle point i je ne les voyois, tout au plus, que deux fois par an.

J'avois quatre ou cinq Compagnes dans le Bourg & aux environs; c'étoient des filles de Bourgeois du lieu, avec qui je passois une partie de la journée, ou les filles de quelques Gentilshommes voisins, & dont les meres m'emmenolent quelquesois dîner chez elles, quand le Fermier, qui avoit affaire à leurs maris, devoit venir me reprendre.

Les Démoiselles (j'entends les filles nobles) en Bb ij

qualité de mes égales, m'appelloient Tervire & s'honoroient un peu, ce me semble, de cette familiarité, à cause de Madame la Marquise ma mere.

Les Bourgeoises un peu moins hardies, malgré qu'elles en eussent, usoient de finesse pour sauver leur petite vanité, & me donnoient un nom qui paroissoit les mettre au pair : j'étois ma chere amie pour elles; c'est une remarque que je sais en passant pour vous amuser.

Voilà comment je vécus jusqu'à l'âge de près de dix-sept ans.

Il y avoit alors à un petit demi-quart de lieue de notre Bourg, un Château où j'allois assez souvent. Il appartenoit à la veuve d'un Gentilhomme qui étoit mort depuis dix ou douze ans; elle avoit été autresois une des Compagnes de ma mere & sa meilleure amie; je pense aussi qu'elles avoient été mariées à-peu-près dans le même temps, & qu'elles s'écrivoient quelquesois.

Cette veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans, femme bien faite, & de bonne mine, & à qui sa fraîcheur & son embonpoint laissoient encore un assez grand air de bonté; ce qui, joint à la vie réguliere qu'elle menoit, à des mœurs qui paroissoient austeres, & à ses liaisons avec

tous les dévots du Pays, lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle semme édisse plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand essort pour l'être.

Il y avoit bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyoit.

Parmi les dévots qui alloient souvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes gens, soit Séculiers, soit Ecclésiastiques ou Abbés, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs de grands yeux assez tendres; sa façon de se mettre, quoique simple & modeste, avoit un peu trop bonne grâce, & les gens dont je viens de parler se désioient de tout cela: mais à peine osoient-ils montrer leur désiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois souvent; & il est vrai que j'aimois sa douceur, & ses manieres affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avois pas de bien; ma mere qui ne sçavoit que faire de moi, & qui auroit souhaité que je ne vinsse jamais à Paris, où je n'aurois pu prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à sa

Bb iij

vanité, & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui seroit obligée, si elle pouvoit adroitement m'inspirer l'envie d'être Religieuse, Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette société de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au succès de son entreprise; elle redouble de caresses & d'amitié pour moi: & il est vrai qu'une sille de mon âge, & d'une aussi jolie figure qu'on disoit que je l'étois, ne lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jetter dans un Couvent au sortir de ses mains,

Elle me retenoit presque tous les jours à souper, & même à coucher chez elle; à peine pouvoit-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. Monsieur & Madame Villot étoient charmés de mon attachement pour elle, ils m'en louoient, ils m'en estimoient encore davantage, & tout le monde pensoit comme eux; je m'assectionnois moi-même aux éloges que je m'entendois donner; j'étois flattée de cet applaudissement général, ma dévotion en augmentoit tous les jours, & ma mine en devenoit plus austere.

Cette semme m'associoit à tous ses pieux exercices, m'ensermoit avec elle pour de saintes sectures, m'emmenoit à l'Eglise & à toutes les

prédications qu'elle couroit; je passois fort bien une heure ou deux assisé & toute ramassée dans le fond d'un confessionnal où je me recueillois comme elle, où je croyois du moins me recueillir à son exemple, à cause que j'avois l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avoit sçu m'intéresser à toutes ces choses par la façon infinuante avec laquelle elle me conduisoit.

Ma prédestinée, me disoit-elle souvent, (car elle & ses amies ne me donnoient point d'autre nom) que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle! Je ne sçaurois vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à l'aimer.

Eh! mais sans doute, répondoient nos amis, cette piété qui nous charme, & dont nous sommes témoins, est une grâce que Dieu nous sait aussi-bien qu'à Mademoiselle; & ce n'est pas pour en rester là que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse & tant d'agréments, ajoutoit-on: cela ira encore plus loin; Dieu vous destine un état plus saint, il vous voudra toute entiere; on le voit bien, il faut de grands exemples au monde, & vous en serez un du triomphe de la grâce.

A ces discours qui m'animoient, on joignoit

B b iv

des égards presque respectueux, on seignoit des étonnements, on levoit les yeux au Ciel d'admiration; j'étois parmi eux une personne grave & vénérable, ma présence en imposoit; & à tout âge, sur-tout à celui où j'étois, on aime à se voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit: c'est de si bonne heure qu'on est sensible au plaisir d'être honoré; aussi la veuve espéroit-elle bien par-là me mener tout doucement à ses sins.

Sa maison n'étoit pas éloignée d'un Couvent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avoit une parente qui étoit instruite de ses desseins, & qui s'y prêtoit avec toute l'adresse monachale, avec tout le zele mal-entendu dont elle étoit capable. Je dis mal-entendu, car il n'y a rien de plus imprudent, & peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on emploie en pareil cas, pour faire venir à une jeune fille l'envie d'être Religieuse: ce n'est pas en agir de bonne-soi avec elle; & il vaudroit mieux lui exagérer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empécher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connoît pas.

Quoi qu'il en soit, cette parente de ma veuve

n'oublioit rien pour me gagner, & elle y réussifsoit; je l'aimois de tout mon cœur, c'étoit une vraie fête pour moi que d'aller lui rendre visite; & on ne scauroit croire combien l'amitié d'une Religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vu, & qui n'a nulle expérence: on aime alors cette Religieuse autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde; c'est une espece de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle; & il est sûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne contribuent à cela, aussi-bien que cet air de paix qui semble répandu dans les maisons, & qui les fait imaginer comme un asyle doux & tranquille; enfin il n'y a pas jusqu'au silence qui regne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une âme neuve & un peu vive.

J'entre dans ce détail à cause de vous, à qui il peut servir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous-même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle & qui ne durent pas long-temps.

Pour moi je les sentois, quand j'allois à ce Couvent; & il salloit voir comme ma Religieuse

me serroit les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parloit & jettoit les yeux sur moi. Après cela, venoient encore deux ou trois de ses compagnes aussi caressantes qu'elle, & qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient, & par leurs grâces simples & dévotes; de sorte que je ne les quittois jamais que pénérée d'attendrissement pour elles & pour leur maison.

Mon Dieu! que ces bonnes filles font heureuses! me disoit la veuve, quand nous retournions chez elle: que n'ai-je pris cet état-là? Nous venons de les laisser dans le sein du repos, & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'en convenois avec elle; & dans les dispositions ou j'étois, il ne me falloit peut-être plus qu'une visite ou deux à ce Couvent, pour me déterminer à m'y jetter, sans un coup de hasard qui me changea tout-d'un-coup là-dessus.

Un jour que ma veuve étoit indisposée, & qu'il y avoit plus d'une semaine que nous n'avions été à ce Couvent, j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux, & je priai la veuve de me donner sa semme-de chambre pour m'y mener; j'avois un livre à rendre à ma bonne amie la Religieuse, que je demandai, & que je ne pus voir; un rhu-

matisme auquel elle étoit sujette la retenoit au lit : ce sut ce qu'elle m'envoya dire par une de ses compagnes qui venoient ordinairement me trouver au parloir avec elle.

Celle qui me parla alors étoit une personne de vingt-cinq à vingt-six ans, grande fille d'une sigure aimable & intéressante, mais qui m'avoit toujours paru moins gaie, ou, si vous voulez, plus sérieuse que les autres; elle avoit quelquesois un air de mélancolie sur le visage, que l'on croyoit naturel, & qui ne rebutoit point, qui devenoit même attendrissant par je ne sçais quelle douceur qui s'y mêloit; il me semble que je la vois encore avec se grands yeux languissants: elle laissoit volontiers parler les autres, quand nous étions toutes ensemble; c'étoit la seule qui ne m'eût point donné de petits noms, & qui se contentoit de m'appeller Mademoiselle, sans que cela m'empêchât de la trouver aussi affable que ses compagnes.

Ce jour-là elle me parut encore plus mélancolique que de coutume; & comme je ne la soupçonnois point de tristesse, je m'imaginai qu'elle ne se portoit pas bien.

N'êtes-vous pas malade, lui dis-je? je vous trouve un peu pâle. Cela se peut bien, me répondit-elle; j'ai passé une assez mauvaise nuit,

mais ce ne sera rien. Souhaitez-vous, ajouta t elle, que j'aille avertir nos Sœurs que vous êtes ici? Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à rester avec vous, & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre: aussi-bien aurai-je incessamment le temps de voir nos bonnes amies tout à mon aise, & sans être obligée de les quitter. Comment! sans les quitter, me dit-elle? Auriez-vous dessein d'être des nôtres?

J'y suis plus d'à moitié résolue, sui répondis-je; & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere: il y a long temps que votre bonheur me fait envie, & je veux être aussi heureuse que vous.

Je passai alors ma main à travers le parsoir pour prendre la sienne, qu'elle me tendit, mais sans répondre à ce que je lui disois : je m'apperçus même que ses yeux se mouilloient, & qu'elle baissoit la tête, apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelques instants muette.

Dites moi donc, m'écriai-je en la regardant, est ce que vous pleurez? Est-ce que je me trompe sur votre bonheur?

A ce mot de bonheur, ses larmes redoublerent, & j'en sus touchée moi-même, sans sçavoir ce qui l'affligeoit.

Enfin, après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle: hélas! Mademoiselle, me répondit-elle, gardez-moi le secret sur ce que vous voyez, je vous en conjure; ne dites mes pleurs à personne, je n'ai pu les retenir, & je vous en consierai la cause: il ne vous sera peutêtre pas inutile de la sçavoir, elle peut servir à votre instruction.

Elle s'arrêta-là pour essuyer ses larmes. Achevez, lui dis-je en pleurant moi-même, & ne me cachez rien, ma chere amie: je me sens pénétrée de vos chagrins, & je regarde la consiance que vous me témoignez, comme un biensait que je n'oublierai jamais.

Vous voulez vous faire Religieuse, me dit-elle alors, & les caresses de nos Sœurs, l'accueil qu'elles vous sont, les discours qu'elles vous tiennent, &, autant qu'il me le semble, les insinuations de Madame de Sainte-Hermieres, (c'étoit le nom de ma veuve) tout vous y porte, & vous allez vous engager dans notre état sur la soi d'une vocation que vous croyez avoir, & que vous n'auriez peut-être pas sans tout cela. Prenez-y garde! J'avoue, si vous êtes bien appellée, que vous vivrez tranquille & contente; mais ne vous en siez pas aux dispositions où vous

vous trouvez: elles ne sont pas assez sûres, je vous en avertis; peut-être cesseront-elles avec les circonstances qui vous les inspirent à présent, mais qui ne font que vous les prêter; & je ne sçaurois vous dire quel malheur c'est pour une fille de votre âge, de s'y être trompée, ni jusqu'où ce malheur-là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, & il y en a sans doute; mais ce sont des douceurs particulieres à notre état, & il faut être née pour les goûter : il y a telle personne qui dans le monde auroit pu soutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi soutenir les devoirs d'une Religieuse, tout simples qu'ils yous paroissent. Chacun a ses forces; celles dont on a besoin parmi nous ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres; & j'en ai fait l'expérience. C'est à votre age que je suis entrée ici: on m'y mena d'abord comme on vous y mene; je m'y attachai comme vous à une Religieuse dont je sis mon amie, ou pour mieux dire, caressée par toutes celles qui. y étoient, je les aimai toutes, je ne pouvois pas m'en séparer: j'étois une cadette, toute ma famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles; je n'imaginois rien de si doux que d'être du nom-

bre de ces bonnes filles qui m'aimoient tant, pour qui ma tendresse étoit une vertu. & avec qui Dieu me paroissoit si aimable, avec qui j'allois le servir dans une paix si délicieuse/Hélas! Mademoiselle, quelle enfance! je ne me donnois pas à Dieu : ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette maison; je ne voulois que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, & de les chérir moi-même : c'étoit-là le puérile attrait qui me menoit, je n'avois point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la méprise que je pouvois faire, & il n'étoit plus temps de me dédire, quand je connus toute la mienne: j'eus cependant des ennuis & des dégoûts sur la fin de mon noviciat; mais c'étoient des tentations, venoiton me dire affectueusement, & en me caressant encore. A l'âge où j'étois on n'a pas le courage de résister à tout le monde, je crus ce qu'on me disoit, tant par docilité que par persuasion; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laissai entraîner, je fis ce qu'on me disoit: j'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes pensées: les autres déciderent de mon fort, & je ne sus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencerent ici, & elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par ses soupirs.

Vous avez vu que sa douleur n'avoit sait d'abord que m'attendrir, elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduit à ce Couvent ressembloit si fort à ce qui me donnoit envie d'y être; mes motiss venoient si exactement des mêmes causes, & je voyois si bien mon histoire dans la sienne, que je tremblai du péril où j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été; car je crois que dans cet instant je ne me souciai plus de cette maison, non plus que de celles qui y demeuroient; je me sentis glacée pour elles, & je ne sis plus de cas de leurs saçons.

De sorte qu'après avoir quelques instants rêvé sur ce que je venois d'entendre : ah! mon Dieu, Madame, que de réflexions vous me faites faire! dis-je à cette Religieuse qui pleuroit encore; & que vous m'apprenez de choses que je ne sçavois pas!

Hélas! me répondit-elle, je vous l'ai déjà dit, Mademoiselle, & je vous le repète; ne confiez notre conversation à personne: je ne suis déjà que trop à plaindre, & je le serois encore davantage si vous parliez.

Yous

Vous n'y songez pas, lui dis-je: moi révéler une confidence à laquelle je devrai peut-être tout le repos de ma vie, & que malheureusement je ne puis payer par aucun service, malgré le triste état où vous êtes; & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser l'ajoutai-je avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas! vous ne voyez rien encore, & vous ne sçavez pas tout ce que je souffre, s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je sui avois passée, & qu'elle arrosa de ses sarmes.

Chere amie, lui répondis - je à mon tour, auriez - vous encore d'autres chagrins? soula-gez votre cœur en me les disant, donnez-vous du moins cette consolation - là avec une personne qui vous aime, & qui en soupirera avec vous.

Eh bien! me dit-elle, je me sie à vous; j'ai besoin de secours, & je vous en demande, & c'est contre moi-même.

Elle tira alors de son sein un billet sans adresse, mais cacheté, qu'elle me donna d'une main tremblante. Puisque je vous fais pitié, ajouta-t-elle, désaites-moi de cela, je vous en conjure; ôtez-

Tome VII.

Cc

moi ce malheureux billet qui me tourmente, délivrez-moi du péril où il me jette, & que je ne le voie plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu, je ne vis pas.

Mais, lui dis-je, vous ne l'avez point lu, il n'est point ouvert. Non, me répondit-elle; à tout moment j'ai eu envie de le déchirer, à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir, & à la fin je l'ou, vrirois, je n'y résisterois pas: je crois que j'allois le lire, quand, par bonheur pour moi vous êtes venue; hé! quel bonheur! Hélas! je suis bien éloignée de sentir que c'en est un; je ne sçais pas même si je le pense. Ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrois le ravoir; mais ne m'écoutez point: & si vous le lisez, comme vous en êtes la maitresse, puisque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop; & je ne sçais ce que je deviendrois, si j'en étois mieux instruite.

Eh! de qui le tenez-vous, lui dis-je alors, émue moi-même du trouble où je la voyois? De mon ennemi mortel, d'un homme qui est plus fort que moi, plus fort que ma religion, que mes réflexions, me répondit elle; d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raison, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déjà que trop réussi, à qui il faut que vous parliez, & qui s'appelle....

Elle me le nomma alors tout de suite dans le désordre des mouvements qui l'agitoient; & jugez quelle sut ma surprise, quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois presque tous les jours chez Madame de Sainte-Hermieres, & qui étoit un jeune Abbé de vingt sept à vingt-huit ans, qui, à la vérité, n'avoit encore aucun engagement bien sérieux dans l'Etat Ecclésiastique, qui jouissoit cependant d'un petit Bénésice; qui passoit pour être très-pieux, qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'est beaucoup, & que je croyois moi-même d'une sagesse de mœurs irréprochables. Aussi, en apprenant que c'étoit lui, ne puis-je m'empêcher de saire un cri.

Je sçais, ajouta-t-elle, que vous le voyez trèssouvent: nous sommes alliés, & il m'a trompée
dans ses visites; peut-être s'y est-il trompé luimême. Il m'a, dit-il, aimée, sans qu'il l'ait sçu;
se je crois que ma soiblesse vient d'avoir sçu qu'il
m'aimoit: depuis ce temps-là il me persécute, &
je l'ai sousser; mais montrez-lui sa lettre, ditesC c ij

lui que je ne l'ai point lue; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laisse en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui; faites-lui peur de Dieu même, qui me désend encore contre lui, qui ne me désendroit pas long-temps, & sur qui il auroit le malheur de l'emporter, s'il continue de me poursuivre : dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis; je ne réponds de rien, si je se revois; je suis capable de le suivre, je suis capable d'abréger ma vie, je suis capable de tout : je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des absmes, & il est sûr que nous péririons tous deux.

Elle fondoit en larmes en me tenant ce discours; elle avoit les yeux égarés; son visage étoit à peine reconnoissable, il m'épouvanta. Nous gardames toutes deux un assez long silence: je le rompis ensin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je, vous êtes née avec une âme douce & vertueuse: ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas; vous lui appartenez, & il ne veut que vous instruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui, au misérable plaisir que vous trouvez à aimer un homme soible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins insidele, & qui ne peut occuper

votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le sien que pour vous perdre : vous le sçavez bien, vous me le dites vous-même, c'est d'après vous que je parle; & tout ceci n'est qu'un trouble passager qui va se dissiper, qu'il falloit que vous connussiez pour en être ensuite plus forte, plus éclairée & plus contente de votre état.

Je m'arrêtai-là; une cloche sonna qui l'appelloit à l'Eglise. Revenez donc me voir, me dit-ellé d'une voix presque étouffée, & elle me quitta.

Je restai encore quelques moments assise. Tout ce que je venois d'entendre avoit fait une si grande révolution dans mon esprit, & je revenois de si loin, que, dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées, je ne songeois point à sortir de ce parloir.

Cependant le jour baissoit, je m'en apperçus à travers ma rêverie, & je rejoignis la semme-dechambre qui m'avoit amenée, & que je trouvai qui venoit me chercher.

Me voilà donc, comme je vous l'ai déjà dit, entierement guérie de l'envie d'être Religieuse, guérie à un point que je tressaillois en résléchissant que j'avois pensé l'être, & qu'il s'en étoit peu sallu que je n'en eusse donné ma parose. Heu reusement je n'avois pas été jusques - là, je C c iii

n'avois encore paru que tentée d'embrasser cet état.

Madame de Sainte-Hermieres, chez qui je revins pour quelques moments, voulut me retenir à coucher; mais sans compter que je desirois d'être seule, pour me livrer tout à mon aise à la nouveauté de mes réslexions, c'est que je croyois avoir le visage aussi changé que l'esprit, & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût, à ma physionomie, que je n'étois plus la même; de sorte que j'avois besoin d'un peu de temps pour me rassurer, & pour prendre une mine où l'on ne connût rien; je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances, & m'en retournai chez M. Villot, où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement, & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensiblement aux autres; car j'aurois été honteuse de les désabuser trop brusquement sur mon compte, je voulois m'épargner leur surprise. Mais apparemment que je m'y pris mal, & je ne m'épargnai rien.

J'oubliois une circonstance qu'il est nécessaire que vous sçachiez; c'est qu'en m'en retournant chez mon l'ermier avec la semme-de-chambre

qui m'avoit accompagnée au Couvent, je rencontrai ce jeune homme dont m'avoit entretenu la Religieuse, cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes, & dont le billet que j'avois dans ma poche l'avoit jettée dans un si grand trouble.

J'allois entrer chez M. Villot, & je venois de renvoyer la femme de-chambre. Ce jeune Tartuffe, avec sa mine dévote, s'arrêta pour me saluer se me saire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte-Hermieres, où je vais souper., me dit-il? Non, Monssieur, lui répondis-je; mais en revanche, je puis vous donner des nouvelles de Madame de.... que je quitte, & qui m'a beaucoup parsé de vous (je nommai la Religieuse); & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui saire quelque impression, du moins je le crus.

Elle a bien de la bonté, reprit-il; je la vois quelquesois, comment se porte-t-elle? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayez quittée, lui répartis-je (& aussi-tôt il rougit), vous ne la reconnoîtriez pas, tant elle est abattue; je l'ai laissé baignée dans ses pleurs & pénétrée jusqu'au désespoir de l'égarement d'un homme qui lui a secrit il y a six ou sept heures, dont elle déseste Cc iv

les visites passées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a priée de rendre son billet, que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne sçais comment. Apparemment que la Religieuse en avoit déjà à moitié rompu le cachet, dont la rupture dut lui persuader, sans doute, que je l'avois lu, & qu'ainsi je sçavois jusqu'où il étoit dégagé de scrupules en sait de religion & de bonnes mœurs, en sait de probité même; car je me doutois, sur tous les discours de la Religieuse, qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un ensevement, & il n'y avoit gueres qu'un mal-honnête homme qui eût pu en avoir sait la proposition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai sur le champ. Adieu, Monsieur, lui dis je; ne craignez rien de ma part, je vous promets un secret inviolable: mais craignez tout de mon amie, bien résolue d'éclater à quelque prix que ce soit, si vous continuez à la poursuivre.

Elle ne m'avoit pas chargée de lui faire cette menace, mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef; c'étoit encore un seçours que je prêtois à cette fille, dont le péril me touchoit, & je pris sur moi d'aller jusques-là pour essrayer l'Abbé.

& pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réussis en esset; il ne retourna pas au Couvent, & j'en débarrassai la Religieuse, ou, pour mieux dire, j'en débarrassai sa vertu; car pour elle, il y avoit des moments où elle auroit donné sa vie pour le revoir, à ce qu'elle me disoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prieres, de combats & de gémissements, ses peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité; insensiblement elle s'affectionna à ses devoirs, & devint l'exemple de son Couvent par sa piété.

Quant à l'Abbé, cette aventure ne le rendit pas meilleur: apparemment qu'il ne méritoit pas d'en profiter. La Religieuse n'étoit qu'une égarée; l'Abbé étoit un perverti, un faux-dévot en un mot; & Dieu qui distingue nos foiblesses de noscrimes, ne lui sit pas la même grâce qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus tristes accidents de ma vie.

Je retournai le lendemain après-midi chez Madame de Sainte-Hermieres, qui étoit alors enfermée dans son Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la salle.

Elle descendit un quart-d'heure après; & d'aussi

loin qu'elle me vit: vous voilà donc, petite, me cria-t-elle comme en soupirant sur moi? Hélas! je songeois tout-à-l'heure à vous, vous m'avez distraite dans ma priere; voici le temps où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous, mais vous n'en serez que mieux. Nous allons être séparés d'elle, Messieurs; c'est dans la maison de Dieu qu'il faudra désormais chercher notre prédessinée.

D'où vient donc, Madame? lui dis-je avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me désendre, en entendant parler de la Maison de Dieu.

Hélas! Mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une lettre de Madame la Marquise (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours passés, que dans les dispositions où je vous trouvois, elle pouvoit se préparer à vous voir bientôt Religieuse, & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y opposer, si vous êtes bien appellée; qu'elle changeroit bien son état contre celui que vous vou-lez prendre, qu'elle n'estime pas assez le monde pour vous y retenir malgré vous, & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira ce sont ses propres termes, & je prévois que vous

profiterez peut-être dès ces jours-ci de la permission qu'on vous donne, ajouta-t-elle en me présentant la lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponse; mais c'étoient des larmes de triftesse & de répugnance; on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon visage.

Qu'est-ce que c'est donc, dit-elle? on croiroit que cette lettre vous afflige; est-ce que j'ai mal jugé de vous; tout le monde ici s'y est-il trompé, & n'êtes-vous plus dans les mêmes sentiments, ma fille?

Que ne m'avez-vous consultée avant que d'écrire à ma mere, lui répartis-je en sanglottant? Vous achevez de me perdre auprès d'elle, Madame. Je ne serai point Religieuse; Dieu ne me veut pas dans cet état-là.

A ce discours, je vis Madame de Sainte-Hermieres immobile, & presque pâlissante; ses amis se regardoient, & sevoient les mains d'étonnement.

Ah! Seigneur: vous ne serez point Religieuse, s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux qui si-gnissoit, où en suis-je? Et il est vrai que je lui ôtois l'espérance d'une aventure bien édissante pour le monde, & par conséquent bien glorieuse

pour elle. Après toute la dévotion que je tenois d'elle & de son exemple, il ne me manquoit plus qu'un voile pour être son chef d'œuvre.

Ne vous effrayez point, lui dit alors un de ceux qui étoient présents en souriant d'un air plein de foi; je m'y attendois: ceci n'est qu'un dernier effort de l'ennemi de Dieu contre elle. Vous l'y verrez peut-être vôler dès demain, à cette heureuse & sainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non, Monsieur, répondis-je toujours la larme à l'œil; non, ce n'est point une tentation: mon parti est pris là dessus. En ce cas-là, je vous plains de toutes saçons, Mademoiselle, me repartit Madame de Sainte-Hermieres avec une froideur qui m'annonçoit l'indissérence du commerce que nous aurions désormais ensemble, & aussi-tôt elle se leva pour passer dans le jardin; les autres la suivirent, j'en sis autant: mais aux manieres qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette Société; c'étoit comme si j'avois vécu avec d'autres gens; ce n'étoient plus eux, ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vue parmi eux, il n'en fut plus question; de ce respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes excla-

mations sur les grâces dont Dieu savorisoit cette jeune & vénérable Prédestinée, il n'en resta pas vestige, & je ne sus plus qu'une petite personne sort ordinaire qui avoit d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'étoit trompé; & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage prosane d'être assez jolie; car je n'étois plus si belle depuis que je resusois d'être Religieuse: ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le susse pas, à ne regarder que l'édissication que j'aurois donnée au monde.

En un mot, je déchus de toutes façons; & pour me punir de l'importance dont j'avois joui jusques alors, on porta si loin l'indissérence & l'inattention pour moi quand j'étois présente, qu'à peine paroissoit-on sçavoir que j'étois-là.

Aussi mes visites au Château devinrent-elles fi rares, qu'à la fin je n'en rendois presque plus. Dans l'espace d'un mois, je ne voyois que deux ou trois sois Madame de Sainte-Hermieres qui ne s'en plaignoit point, qui ne me souhaitoit, ni ne me haïssoit, dont l'accueil n'étoit que tiede ou distrait, & point impoli; & à qui en esset je ne sesois ni plaisir, ni peine.

Il y avoit déjà près de cinq mois que cela

duroit, quand un matin il vint un laquais de Madame de Sainte-Hermieres me prier de sa part d'aller dîner chez elle; cette invitation, à laquelle je me rendis, me parut nouvelle dans les termes où nous en étions toutes deux: mais ce qui me surprit encore davantage en arrivant, ce sut de voir cette Dame reprendre avec moi cet air affectueux & caressant dont il n'étoit plus question depuis long-temps.

Je la trouvai avec un Gentilhomme qui ne venoit chez elle que depuis ma disgrâce, & que je
ne connoissois moi-même que pour l'avoir rencontré au Château dans mes deux dernieres visites; homme à-peu-prês de quarante ans, insirme,
presque toujours malade, souvent mourant, un
asthmatique, qui auroit, disoit-on, fort aimé la
dissipation & le plaisir; mais à qui sa mauvaise
santé, & la nécessité de vivre de réglme, n'avoient
point laissé d'autre chose à faire, que d'être dévot;
& dont la mine, au moyen de cette dévotion &
de ses insirmités, étoit devenue maigre, pâle,
sérieuse & austere.

Cet homme, comme je vous le dépeins, languissant, à demi-mort, d'ailleurs garçon & fort riche, qui comme je vous l'ai dit, ne m'avoit vue que deux fois, à travers ses langueurs & son intérieur triste & mortissé, avoit pris garde que j'étois jolie & bien faite,

Et comme il sçavoit que je n'avois point de fortune; que ma mère, qui étoit outrée de ce que je n'avois pas pris le voile, ne demanderoit pas mieux que de se désaire de moi; qu'on lui disoit d'ailleurs que, malgré mon inconstance passée dans l'assaire de ma vocation, je ne laissois passependant que d'avoir de la sagesse & de la douceur; il se persuada, puisque je manquois de bien, que ce seroit une bonne œuvre que de m'aimer jusqu'à m'épouser, qu'il y auroit de la piété à se charger de ma jeunesse & de mes agréments, & à les retirer, pour ainsi dire, dans le mariage: ce sut dans ce sens-là qu'il en parla à Madame de Sainte Hermieres.

Elle qui étoit bien-aise de réparer l'affront que je lui avois fait en restant dans le monde, qui voyoit que la maison de ce Gentilhomme ne valoit guères moins qu'un Couvent, & qu'en me mariant avec lui, je lui serois presqu'autant d'hon-meur que si elle m'avoit fait Religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussi-tôt avec lui de m'en instruire, & de me donner à dîner chez elle où le le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embrasse, me dit-elle dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, quoique j'aie un peu cessé de vous le dire; mais laissons-là mon silence, & les raisons qui l'ont causé: il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux; ce qui se présente aujourd'hui pour vous me console de ce que vous avez perdu, & vous sçaurez ce que c'est quand nous aurons dîné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parloit, je jettai par hasard les yeux sur le Gentilhomme en question, qui baissa gravement les siens, d'un air doux & discret pourtant; de l'air de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

Nous dînâmes donc: ce fut lui qui me servit le plus souvent; il but à ma santé: tout cela d'une maniere qui m'annonçoit des vues, & qui sentoit la déclaration muette & chrétienne. On devine mieux ces choses-là qu'on ne les explique; de sorte que j'eus quelque soupçon de la vérité.

Après le repas, il passa de la table où nous étions dans le jardin. Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, vous n'avez point de bien, votre mere ne peut vous en donner: M. le Baron de Sercour en a beaucoup, (c'étoit le nom de notre dévot) c'est un homme plein de

de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa richesse, que de la partager avec une fille de qualité aussi estimable, aussi vertueuse que vous l'êtes, & dont le mérite a besoin de fortune. Il vous offre sa main, ce seroit un mariage terminé en très-peu de jours, & qui vous assureroit un établissement considérable. Il n'est question que d'en écrire à Madame votre mere: déterminez-vous: il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, & sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie; le Baron de Sercour n'est pas d'un âge rebutant. Il n'a pas beaucoup de santé, j'en conviens: il est assez incertain qu'il vive long-temps, ajoutat-elle en baissant le ton de sa voix; mais enfin. Dieu est le maître, Mademoiselle. Si vous veniez à perdre le Baron, du moins vous laisseroit-il de quoi chérir sa mémoire, & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à son aise. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je restai quelques moments sans répondre; ce mari qu'on m'offroit, cette figure de Pénitent Tome VII. Dd

triste & langoureux ne me revenoit guères: c'étoit ainsi que je l'envisageois alors; mais j'avois de la raison.

Née sans bien, presqu'abandonnée de ma mere comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux. J'en avois déjà été effrayée plus d'une sois; c'étoit ici l'instant de penser à moi plus sérieusement que jamais. Et il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, si j'épousois le Baron qui étoit riche.

Ce mari me répugnoit, il est vrai; mais je m'accoutumerois à lui, on s'accoutume à tout dans l'abondance: il n'y a guères de dégoût dont elle ne console.

Et puis, vous l'avouerai-je? moins à la honte de mon cœur, qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le fien, & puis un peu de celui de tout le monde) vous l'avouerai-je donc? C'est que parmi mes réslexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, qui étoit que ce mari n'avoit point de santé, comme le disoit Madame de Sainte-Hermieres, & me laisseroit peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légere dans mon esprit; mais elle en fit

une dont je ne voulus point m'appercevoir, & qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien! Madame, qu'on écrive donc à ma mere, dis-je tristement à Madame de Sainte-Hermieres: je serai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant; je ne l'avois pas encore si bien vu, je tremblai en le regardant, & je le crus déjà mon maître.

Je vous apprends que voici votre femme, Monsieur le Baron, lui dit Madame de Sainte-Hermières, & que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

Là-dessus je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modéra tant qu'il put, de crainte qu'elle ne sût immodesse; mais qui, malgré qu'il en eût, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours dont je ne me ressouviens plus, qui étoient fort mesurés & fort retenus, & cependant plus amoureux que galants, des discours d'un dévot qui aime.

Enfin, il sut conclu que le Baron écriroit dès ce jour-là à ma mere, que Madame de Sainte-Hermieres joindroit une lettre à la lienne, & que

Dd ij

je mettrois deux mots au bas de celle de cette Dame pour marquer que j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrette, & de ne la déclarer que le jour du mariage, parce que le Baron avoit un neveu qui étoit son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il étoit, disoit-on, dans la piété la plus prosonde, avoit pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle; d'autant plus que les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de son Evêque, & que l'impossibilité où il s'étoit vu de s'avancer dans les Ordres, l'avoient obligé de quitter le petit collet il n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux, que M. le Baron ne nommoit pas; cet héritier qu'on craignoit de chagriner trop tôt, & que ce petit collet qu'on disoit qu'il n'avoit plus, m'avoit d'abord sait reconnoître, c'étoit cet Abbé dont j'avois délivré mon amie la Re ligieuse.

Vous observerez que, depuis ce qui s'étoit passé entre lui & poi, il étoit venu assez souvent me voir chez M. Villot, tant pour me remercier du silence que j'avois gardé sur son aventure, que pour me conjurer d'avoir toujours cette charitélà pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit ma discrétion) & pour m'assurer qu'il ne songeoit plus à la Religieuse; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquesois dans une grande allée qui étoit près de notre maison, où j'avois coutume de me promener en lisant; on nous y avoit vus plusieurs sois ensemble; on sçavoit qu'il venoit de temps en temps au logis, & cela ne tiroit à aucune conséquence : au contraire, on ne m'en estimoit que davantage; on le croyoit presqu'un Saint,

Il y avoit alors quelque temps que je ne l'avois vu, & il vint le sur-lendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avoit été arrêté chez Madame de Sainte-Hermieres.

J'étois dans notre jardin quand il arriva; &c fur la connoissance que j'avois du caractere de l'Abbé, aussi-bien que de la corruption de ses mœurs, qui devoit lui faire souhaiter d'être riche, je pensois au chagrin que lui feroit mon mariage avec son oncle, quand on le déclareroit. Mais il le sçavoit déjà.

Il falloit bien que Madame de Sainte-Hermieres cût été indiscrette, & qu'elle eût confié l'affaire

Dd ii;

à quelque bonne amie, qui en eût à son tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

Bon jour, Mademoiselle, me dit-il en m'abordant; j'apprends que vous allez épouser le Baron de Sercour, & je viens d'avance assurer ma tante de mes respects.

Je rougis de ce discours, comme si j'avois eu quelque chose à me reprocher à son égard. Je ne sçais, lui répondis-je, qui vous a si bien instruit; mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au reste que ce n'a été qu'après m'être promise à M. de Sercour, que j'ai seu que vous étiez son neveu; & que je ne vous aurois point fait un mystere de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même: c'est lui qui a voulu qu'on l'ignorât; & le seul regret que j'aie dans cette affaire, c'est qu'elle vous prive d'une succession que je n'aurois pas songé à vous ôter : mais mettez-vous à ma place, je n'ai point de bien, vous le sçavez; & si j'avois resusé le Baron, ma mere, qui voudroit étre débarrassée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puisque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me répartit-il avec un souris assez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

M. Villot, qui étoit dans le jardin, & qui s'ap-

procha de nous, interrompit notre conversation en saluant l'Abbé, qui resta encore un quart d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, & qui, ce me semble, lui donnoit en cet instant l'air d'un fourbe: voilà du moins comment cela me frappa, & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire; si fréquemment, que le Baron qui le sçut, m'en demanda la raison. Je n'en sçais aucune, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, & qu'il faut qu'il passe près du logis pour aller chez Madame de Sainte Hermieres, que depuis quelque temps il va voir plus souvent que de coutume, comme il étoit vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage, dont il ne me parla plus, m'avoit priée de ne dire à personne qu'il en sût insormé, & que je lui en avois donné ma parole; de sorte que je n'en avértis ni le Baron, ni Madame de Sainte-Hermieres.

Vous observerez aussi que, pendant le temps que j'étois comme brouillée avec cette Dame, it ne m'avoit jamais, dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété: non qu'il se sût exposition de la piété d

pliqué là-dessus d'une maniere ouverte; je n'avois démêlé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains souris, & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoi qu'il en soit, cet Abbé dont la tranquillité m'avoit semblé si fausse, s'en-aila chez Madame de Sainte-Hermieres en me quittant, dîna chez elle, & dans le cours de sa visite, eut des façons, lui sit des discours qui la surprirent, à ce qu'elle me consia le lendemain.

Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'Etat Ecclé-fiastique où vous m'avez vu, ait été de surmonter une violente inclination que j'avois. Je puis l'avouer à présent que mon penchant n'a plus rien de répréhensible, & que la personne pour qui je le sens, peut me faire la grâce de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce discours, ajouta-t-elle, ses regards se sont tellement attachés & fixés sur moi, que je n'ai pu m'empêcher de baisser les yeux. Qu'est-ce donc que cela signisse? Et à quoi songe-t il? Quand je serois d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaise, ce ne seroit pas un

homme de son âge que je choisirois, & il faut sans doute que j'aie mal entendu.

Je ne sçais plus ce que je lui répondis: mais cet homme trop jeune pour devenir son mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire. Ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle: j'ai peut-être eu tort d'y faire attention; & elle n'y en fit que trop dans la suite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma mere, qui envoyoit le consentement le plus complet, joint à la lettre du monde la plus honnête, avec une autre lettre pour Madame de Sainte-Hermières, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De sorte qu'on alloit hâter notre mariage, quand tout sut arrêté par une maladie qui me vint, qui sut aussi longue que dangereuse, & dont je sus plus de deux mois à me rétablir.

L'Abbé, pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, & ne passa pas un jour sans me voir, ou sans venir sçavoir comment j'étois; jusques-là que le Baron, à qui son neveu, devenu libre, avoit avoué qu'il se marieroit volontiers, s'il trouvoit une personne qui lui convînt, s'imagina qu'il avoit des vues sur moi, & me demanda ce qui en étoit. Non, lui répartisje; votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de

ce que vous me dites-là; il ne s'intéresse à moi que par de simples sentiments d'estime & d'amitié, & c'étoit aussi ma pensée; je n'en sçavois pas davantage.

Ensin, je guéris; & comme je n'allois épouser le Baron que par un pur motif de raison qui me coûtoit, cela me laissoit encore un peu de tristesse qu'on prit pour un reste de soiblesse ou de langueur, & le jour de notre mariage sut sixé; mais ce sut le Baron de Sercour, & non pas Madame de Sainte-Hermieres, qui me pressa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'assez singulier, c'est qu'elle cessa, depuis ma convalescence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant. Il me paroissoit, au contraire, qu'elle n'eût pas désapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuse, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venue chez moi; & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinsse passer toute la journée chez elle, & que j'y couchasse.

Écoutez, me dit-elle, sur le soir; il n'y a encore rien de sait, ouvrez-moi votre cœur: vous sentez-vous trop combattue, n'allons pas plus loin; je me charge de vous excuser auprès de la Marquise, n'en soyez pas en peine, & ne vous sacrissez point. A l'égard du Baron, son neveu lui parlera. Est-ce que l'Abbé est instruit, lui répartis je? Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire; il sçait tout, & j'ignore par où. Hélas! Madame, repris-je, je n'ai suivi que vos conseils, il n'est plus temps de se dédire; ma mere, qui ne m'aime point, ne seroit pas si traitable que vous le croyez, & nous nous sommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle d'un air plus chagrin que compatissant. L'Abbé arriva alors. Vous avez, dit-on, compagnie ce soir., Madame: mon oncle sera-t-il des vôtres? Et n'y a-t-il rien de changé, lui dit-il? Non; c'est toujours la même chose, répartit-elle. A propos, Madame de Clarville (c'étoit une de ses amies & de celles du Baron) doit être de notre souper, elle me l'a promis; j'ai peur qu'elle ne l'oublie, & je suis d'avis de l'en saire ressouvenir par un petit billet. Mademoiselle, ajouta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main; j'aurois de la peine à tenir ma plume: voulez-vous bien écrire pour moi? Volontiers, lui dis-je; vous n'avez qu'à

dicter: il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, & le voici.

Vous sçavez que je vous attends ce soir; ne me manquez pas.

Je lui demandai si elle vouloit signer: non, me dit-elle; il n'est pas nécessaire: elle sçaura bien ce que cela signisse.

Aussi-tôt elle prit le papier: sonnez, Monsieur, dit-elle, à l'Abbé: il est temps qu'on le porte; mais non: arrêtez, vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas; je suis même d'avis que vous nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre, en passant, le billet à Madame de Clarville; vous ne vous détournerez que d'un pas.

Donnez, Madame, répondit-il: votre commiffion va étre faite. Il se leva & partit. A peine venoit-il de sortir, que le Baron entra avec un de ses amis. Nous soupâmes fort tard; Madame de Clarville, que je ne connoissois pas, ne vint point. Madame de Sainte - Hermieres ne sit pas même mention d'elle. Après le souper, nous entendîmes sonner onze heures.

Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, il est assez tard pour une convalescente; vous devez demain être à l'Église à cinq heures du matin, allez vous reposer. Je n'insistai point, je pris congé de la compagnie, & de M. de Sercour, qui me prit par la main, & ne sit que l'approcher de sa bouche, sans la baiser.

Madame de Sainte-Hermieres pâlit en m'embrassant. Vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis; une de ses semmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la cles étoit à la porte: elle me déshabilla en partie, je la renvoyai avant que de me mettre au lit, & elle emporta ma cles.

Il faut vous dire que je logeois dans une aîle du Château assez retirée, & qui, par un escalier dérobé, rendoit dans le jardin, d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir, & je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi, plus éveillée encore que je ne l'avois été d'abord, je vis des Livres qui étoient fur une tablette, & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lus en effet plus d'une demi - heure, & jusqu'au moment où je me sentis assez satiguée. De sorte que j'avois déjà jetté le livre sur la table, & j'allois achever de me déshabiller pour me

mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre, & dont la porte n'étoit même qu'un peu plus d'àmoitié poussée.

Ce bruit continua, j'en sus émue, & dans mon émotion je criai, qui est-là? N'ayez point de peur, Mademoiselle, me répondit une voix que je crus reconnoître à travers la frayeur qu'elle me sit, & aussi-tôt je vis paroître l'Abbé, qui, d'un air riant, sortit du cabinet.

Je restai quelque temps les yeux ouverts sur sui, toute saisse, sans pouvoir lui rien dire. Ah! mon Dieu, que saites - vous - là, Monsieur? lui dis-je ensuite, respirant avec peine: qui vous a mis ici? Ne craignez rien, me dit-il en s'asseyant hardiment à côté de moi; je n'y suis simplement que pour y être.

Eh! quel est votre dessein? poursuivis - je d'un ton de voix plus fort; sortez tout - à - l'heure, ajoutai-je, en me levant pour ouvrir ma porte: mais, comme je vous l'ai dit, la semme-de-chambre l'avoit sermée. Me voilà au désespoir, & je voulus ouvrir une senêtre pour appeller. Non, non; je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il en m'arrêtant par le bras; croyez-moi, point de bruit: tout est couché, tout

dort, & quand vos cris feroient venir du monde, tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous, & de l'heure où nous sommes; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant! un rendez-vous? m'écriai-je. Oui, me dit-il, en voici la preuve, lisez votre billet. Il me montra celui que Madame de Sainte-Hermieres m'avoit fait écrire pour elle.

Ah! l'indigne, l'abominable homme! ah! monftre que vous êtes! lui dis-je en retombant dans mon fauteuil: ah, mon Dieu!

Ma surprise & mes pleurs me couperent alors la parole: je sondis en larmes; je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état sans s'émouvoir & avec la tranquillité d'un scélérat. Je sus tentée de me jetter sur lui, de le déchirer si j'avois pu: & puis tout-à-coup, par un autre mouvement, je tombai à ses genoux. Ah! Monsieur, lui dis-je, Monsieur, pourquoi me perdez-vous? Que vous ai-je sait? Souvenez-vous de l'estime que l'on a pour vous, souvenez-vous du service que je vous ai rendu; je me suis tue, je me tairai toute ma vie.

Il me releva, toujours avec le même sangfroid: quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en feriez point crue; vous passeriez pour une jalouse, me répondit-il, & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, & je vous sers: je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous répugne à vous-même, & qui alloit me ruiner: voilà tout.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, j'entendis la voix de plusieurs personnes: on ouvrit subitement ma porte, & le premier objet qui me strappa, ce su M. le Baron de Sercour, accompagné de Madame. de Sainte-Hermieres, tous deux suivis de cet ami qui avoit soupé avec nous, & qui tenoit une épée nue, & de trois ou quatre domestiques. de la maison qui étoient armés.

Le Baron & son ami avoient couché au Château. Madame de Sainte-Hermieres les avoit retenus, sous prétexte qu'ils seroient le lendemain plus près de l'Église, où l'on devoit se rendre de très-bon matin; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux, seur avoit sait dire qu'on l'avoit réveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans ma chambre; qu'on y entendoit différentes voix; qu'à la vérité je ne criois point, mais qu'on présumoit ou qu'on m'en empêchoit ou que je n'osois criex; qu'il y avoit apparence que c'étoient des voleurs,

& qu'elle conjuroit ces Messieurs de venir à mon secours & au sien, avec ses gens qui étoient tous levés.

Et voilà pourquoi je les vis tous armés, quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbé qui sçavoit bien ce qui arriveroit, venoit de me remettre dans mon fauteuil, & me tenoit encore une main, quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de désolation que j'avois, & le visage tout baigné de pleurs.

A cette apparition, je fis un cri de douleur, qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé. Ajoutez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi; car puisque je n'avois appellé personne, d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois, que de l'affliction d'une amante qui va se séparer de ce qu'elle aime?

Je me souviens que l'Abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi! vous, Mademoiselle! vous que j'ai cru's fi vertueuse! Ah! Madame, à qui se fiera-t-on? dit alors M. de Sercour.

Il me sut impossible de répondre, mes sanglots me suffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin

Tome VII.

Еe

que je vous donne, Monsieur, lui dit alors l'Abbé; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je sçais l'intérêt que vous prenez à Mademoiselle, & la nécessité où elle est, dir-elle, de vous épouser. Dans le trouble où la jettoit ce mariage, elle a souhaité de me voir encore une sois, & c'est une consolation que je n'ai pu lui resuser. J'ai cédé à ses instances, à ses chagrins, au billet que voici, ajouta-t-il, en lui sesant lire le peu de mots qu'il contenoit; ensin, Monsieur, elle pleuroit, elle pleure encore, elle est aimable, & je ne suis qu'un homme.

Quoi! ce billet!.... m'écriai je alors; & je m'arrêtai-là: je n'eus pas la force de continuer, je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil.

L'Abbé s'éclipsa; il fallut emporter M. de Sercour, qui, me dit on, se trouva mal aussi; & qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

A mon égard, revenue à moi par les soins de la complice de l'Abbé (je parle de Madame de Sainte-Hermieres, dont vous avez déjà dû entrevoir la perfidie, & qui se retira dès que je commençai à ouvrir les yeux) en vain demandai-je à lui parler; elle ne revint point, je ne vis que ses semmes. La sievre me reprit & l'on me transporta des six heures du matin chez M. Villot; encore plus désespérée que malade.

Vous jugez bien que mon aventure éclata de toutes parts de la maniere du monde la plus cruelle pour moi; en un mot, elle me déshonora, c'est tout dire.

M. le Baron & Madame de Sainte-Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant son consentement à notre mariage. Quant au scélérat d'Abbé, cette Dame, quelques jours après, sçut si bien l'excuser auprès de son oncle, qu'elle le reconcilia avec lui.

Ce dernier qui m'aimoit, me déchira si chrétiennement, & gémit de mon prétendu désordre avec des expressions si intéressantes, si malignes & si pieuses, qu'onne sortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil sur mon égarement; pendant que, slétrie & perdue dans l'esprit de tout le monde, je passai près de trois semaines à lutter contre la mort, & sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de M. & de Madame Villot, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans sa sureur, leur annonça qu'elle alloit me laisser. Ces bonnes-gens surent les

seuls qui résisterent au torrent de l'opprobre où je tombai: non qu'ils me crussent absolument innocente; mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je susse aussi coupable qu'on le supposoit.

Cependant ma fievre cessa; & ma premiere attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce su de leur raconter tout ce que je sçavois de mon histoire, & de leur dire les justes soupçons que j'avois que Madame de Sainte-Hermieres étoit de moitié avec le neveu qu'ils croyoient un homme de bien, & que je crus devoir démasquer, en leur consiant, sous le sceau du secret, l'avantage de ce misérable avec la Religieuse.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les désabuser sur mon compte, & dès cet instant ils ne cesserent de soutenir par-tout avec courage que le public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on le verroit peut - étre quelque jour (& ils prophétisoient); qu'il étoit faux que l'Abbé sût mon amant, ni qu'il eût jamais osé me parler d'amour; qu'à la vérité il étoit question d'un fait incompréhensible, & qui mettoit l'apparence contre moi; mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on se moquoit d'eux, & je passai trois mois dans le désespoir de cet état-là.

Je voulus paroître pour me justifier, dès que je pus sortir; mais on me suyoit: il étoit désendu à mes compagnes de m'approcher, & je pris. le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre, toujours noyée dans les pleurs, méconnoissable à force d'être changée, j'implorois le ciel, & j'attendois qu'il eût pitié de moi, sans ofer l'espérer.

Il m'exauça cependant, & fit la grâce à Madame de Sainte-Hermieres de la punir pour la fauver.

Elle étoit allée rendre visite à une de ses amies: il avoit plu beaucoup la veille, les chemins étoient rompus; son carrosse versa dans un prosond & large sossé, dont on ne la retira qu'évanouie & à moitié brisée. On la reporta chez elle: la sievre se joignit à cet accident, qui avoit été précédé d'un peu d'indisposition; & elle sut si mal, qu'on crut qu'elle n'en réchapperoit pas.

Un ou deux jours avant qu'on désespérât d'elle, une de ses semmes, qui étoit mariée, près d'accoucher, qui souffroit beaucoup, & qui se vit en danger de mourir, dans la peur qu'elle en eut,

Ee iij

se crut obligée de révéler une chose qui me concernoit, & qui chargeoit sa conscience.

Elle déclara donc en présence de témoins que la weille de mon mariage avec M. de Sercour, l'Abbé lui avoit fait présent d'une assez jolie bague pour l'engager à l'introduire sur le soir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

Je répondis d'abord que j'y consentois, racon-22-t-elle, à condition que Mademoiselle de Tervire en fût d'accord, & que je l'en avertirois : làdessus il me pria instamment de n'en rien faire; & après m'avoir demandé le secret: n'est-il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il est, épouse demain Mademoiselle de Tervire, pour la laisser veuve au bout de six mois peut-être, & maitresse d'une succession qui m'appartient comme à son héritier naturel? Mon projet est donc de le détourner de ce mariage qui m'enleve un bien dont je ferai sûrement un meil. leur & plus digne usage que cette petite coquetté qui le dépenseroit en vanités. Vous y gagnerez vous-même; & voici toujours, avec la bague, un billet de mille écus que je vous donne, & qui, en attendant mieux, vous sera payé dès que le Baron aura les yeux fermés. Il n'est question que de me cacher ce soir, pendant qu'on soupera.

dans le cabinet de la chambre où Mademoiselle de Tervire couchera; & une heure après, c'està-dire entre minuit & une heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermieres qu'on entend du bruit dans cette chambre, asin qu'elle y vienne avec le Baron, qui, me trouvant là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouser. Voilà tout.

La bague & le billet me tenterent; je le confesse, ajouta la semme-de-chambre; je me rendis;
je l'introduisis dans le cabinet; & non-seulement
le mariage en a été rompu: mais ce que je me
reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'est le tort que j'ai fait par-là
à Mademoiselle de Tervire, dont la réputation
en a tant sousser, & à qui je vous prie tous de
demander pardon pour moi.

Les témoins de cette scene, la répandirent partout; & quand il n'en seroit pas arrivé davantage, c'en étoit assez pour me justisser: mais il restoit encore une coupable à qui Dieu, dans sa miséricorde, vouloit accorder le repentir de son crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermieres, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous E e iv

dire, & en présence de sa famille, de ses amis & d'un Ecclésiastique qui l'avoit affistée, remit un paquet cacheté & écrit de sa main à M. Villot qu'elle avoit envoyé chercher; le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu avant ou après sa mort, comme il lui plairoit, & finit enfin par lui dire: j'aurois volontiers fait presser Mademoiselle de Tervire de venir ici; mais je ne mérite pas de la voir : c'est bien assez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi. Adiea, Monfieur, retournez chez vous, & ouvrez ensemble ce paquet qui la consolera. M. Villot sortit en effet, & revint vîte au logis, où, conformement à la volonté de cette Dame, nous lûmes le papier qui avoit laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avoient en-· tendu ce que Madame de Sainte-Hermières avoit dit en le remettant à M. Villot; & voici à-peuprès & en peu de mots ce qu'il contenoit.

Prête à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte de mes actions, je déclare à M. le Baron de Sercour, qu'il ne doit rien imputer à Mademoiselle de Tervire de l'aventure qui s'est passée chez-moi, & qui a rompu son mariage avec elle. C'est moi & une autre personne (qu'esse nommoit point) qui avons saussement supposé

qu'elle avoit de l'inclination pour le neveu de Monsieur le Baron. Ce rendez-vous que nous avons dit qu'elle lui avoit donné la nuit dans sa chambre, ne sut qu'un complot concerté entre cette autre personne & moi, pour la brouiller avec M. de Sercour. Je meurs pénétrée de la plus parsaite estime pour la vertu de Mademoi-selle de Tervire, à qui je n'ai nui que dans la crainte du tort que cette autre personne menaçoit de me saire à moi-même, si j'avois resusé d'être complice.

Il me seroit impossible de vous exprimer tout ce que cet écrit me donna de consolation, de calme & de joie : vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois langui.

M. Villot alla sur le champ lire & montrer ce papier par-tout, & d'abord à M. de Sercour, qui partit aussi-tôt pour me venir voir, & me faire des excuses.

Enfin, tout le monde revint à moi; les visites ne finissoient point, c'étoit à qui me verroit, à qui m'auroit, à qui m'accableroit de caresses, de témoignages d'estime & d'amitié. Tous ceux qui avoient connu ma mere lui écrivirent; & l'Abbé, devenu à son tour l'exécration du Public aussi-bien que de son oncle, se vit sorcé de sortir du pays, & de fuir à trente lieues de-là dans une assez grosse Ville, où deux ans après on apprit que sa mauvaise conduite & ses dettes l'avoient fait mettre en prison, où il finit ses jours.

La femme - de - chambre de Madame de Sainte-Hermieres ne mourut point. Cette Dame elle-méme survécut à son écrit, qui m'avoit si bien justifié, & se retira dans une petite terre écartée, où elle vivoit encore, quand je sortis du pays. Le Baron de Sercour, que je traitai toujours fort poliment par-tout où je le rencontrai, voulut renouer avec moi, & proposa de conclure le mariage: mais je ne pus plus m'y résoudre; il m'avoit trop peu ménagée.

J'avois alors dix-sept ans & demi, quand une Dame que je n'avois jamais vue, & qui étoit extrêmement âgée, arriva dans le pays; il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté, & elle y revenoit, disoit-elle, pour y revoir sa famille, & pour y finir ses jours.

Cette Dame étoit une sœur de seu M. de Tervire mon grand-pere, qu'un jeune & riche Négociant avoit épousée dans notre Province, où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente-cinq ans qu'elle étoit veuve, & il ne lui étoit resté qu'un fils, qui pouvoit bien en avoir quarante. Je ne sçaurois me dispenser d'entrer dans ce détail, puisqu'il doit servir à vous éclaircir ce que vous allez entendre, & que c'est d'ici que les plus importantes aventures de ma vie vont tirer leur origine.

Vous m'avez vu rejettée de ma mere dans mon enfance; manquant d'asyle, & maltraitée de mes tantes dans mon adolescence; réduite enfin, à me résugier dans la maison d'un paysan, (car mon Fermier en étoit un) qui me garda cinq années entieres, à qui j'aurois été à charge par la médiocrité de ma pension, chez qui même je n'aurois pas eu le plus souvent de quoi me vétir sans son amitié pour moi, & sans sa reconnoissance pour mon grand-pere.

Me voici à présent parvenue à l'âge de la jeunesse : voyons les évènements qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler, ne sçachant plus où se loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la ville la plus prochaine, & de-là avoit envoyé au Château de Tervire, tant pour sçavoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui, depuis deux ou trois jours, y étoit arrivé de Bourgogne, où il vivoit avec sa femme, dont je ne vous ai rien dit, & qui y avoit ses biens; & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait à ce cadet dans nos cantons depuis le désastre de son aîné, l'avoit comme obligé de se retirer.

Je vous ai déjà fait observer que la Dame en question avoit un fils; & il faut que vous sçachiez encore que ce fils à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation possible, & que dans sa jeunesse elle avoit envoyé à Saint-Malo pour y régler quelques restes d'affaires, y étoit devenu amoureux de la fille d'un petit Artisan, fort vertueuse & fort raisonnable, disoit-on; mais qui avoit une sœur qui ne lui ressembloit pas, une malheureuse aînée, qui n'avoit de commun avec elle que la beauté; &, qui pis est, dont la conduite avoit personnellement déshonoré le pere & la mere qui la soussiront.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en étoit pas moins estimée, quoique la plus belle; & ce ne pouvoit être là que l'effet d'une sagesse bien prouvée & bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en soit, le fils de Madame Dursan (c'étoit le nom de la Dame dont il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille, fit, à son retour de Saint-Malo, tout ce qu'il put auprès de sa mere pour obtenir la permission d'épouser sa maitresse.

Madame Dursan, que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux instances de son fils, s'emporta contre lui, l'appella le plus lâche de tous les hommes, s'il persistoit dans son dessein, qu'elle traitoit d'horrible & d'insâme.

Son fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convaincu à la fin de l'impossibilité de gagner sa mere, acheva sans bruit de perdre le peu de raison que l'espérance de réussir lui avoit laissée, ferma les yeux sur tout ce qu'il alloit sacrifier à sa passion, & résolut froidement sa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt-mille francs à sa mere, partit pour Saint-Malo; rejoignit sa maitresse, qu'il abusa par un consentement qui paroissoit être de sa mere, dont il avoit contresait l'écriture; eut le temps de l'épouser avant que

Madame Dursan, qui s'apperçut trop tard de son vol, pût y mettre obstacle, & la sorça ensuite de se sauver avec lui, pour échapper aux poursuites de sa mere, après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

Trois ou quatre ans après il avoit écrit deux ou trois fois de suite à Madame Dursan, qui, pour toute réponse au repentir qu'il marquoit avoir de sa faute, lui sit mander à son tour qu'elle ne vouloit plus entendre parler de sui, & qu'elle n'avoit que sa malédiction à sui donner.

Dursan, qui connoissoit sa mere & qui se jugeoit lui-même indigne de pardon, désespéra de la faire changer de sentiment, & cessa de la fatiguer par ses lettres.

Son mariage auroit sans doute été déclaré nul, s'il avoit voulu; son âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec lesquels il s'étoit allié, les crédits & les richesses de sa mere, tout étoit pour lui, tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire, s'il avoit seulement commencé par se séparer de cette fille; & quelques personnes, à qui il avoit d'abord consié le lieu de sa retraite, le lui proposerent deux ou trois mois après son évasion, persuadées qu'il n'y répugneroit pas, d'autant plus qu'il sentoit alors tout le tort qu'il s'étoit

fait. Quelle apparence d'ailleurs qu'après ses extravagances passées, qui montroient si peu de cœur, il sût de caractere à s'effrayer d'une mauvaise action de plus? Celle-ci l'arrêta cependant. On ne connoît rien aux hommes; & cet insensé, qui s'étoit si peu soucié de ce qu'il se devoit à lui-même, qui n'avoit pas hésité d'être si lâche à ses dépens, resusa tout net de l'être aux dépens de sa femme, pour qui sa passion étoit déjà éteinte.

De sorte que tout le monde l'abandonna, & il y avoit près de dix-sept ans qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet, qui avoit autresois été instruit d'une partie de ce que je vous dis-là par son pere, à qui Madame Dursan l'avoit écrit, présuma que son fils étoit mort, puisqu'elle revenoit finir ses jours dans sa Patrie, ou du moins se flatta qu'il ne se seroit pas réconcilié avec elle; & qu'en cultivant ses bonnes grâces, il pourroit encore être substitué à la place de ce fils, comme il l'avoit été à celle de mon pere.

Plein de cette espérance flatteuse, & déjà tout ému de convoitise, le voilà qui part pour aller trouver sa tante, & qui, dans sa petite tête (car il avoit peu d'esprit) projette en chemin les moyens d'envahir la succession; moyens aussi sots que lui, & qui se

terminerent, comme on a jugé depuis, à prodiguer les respects, les airs d'attachement, les complaisances & toutes sortes de finesses de cette espece. Ce sut-là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais malheureusement pour lui il avoit affaire à une semme de bon-sens, d'un caractere simple & tout uni, que ses saçons choquerent; qui comprit tout-d'un-coup à quoi elles tendoient, & qu'elles dégoûterent de lui.

Il lui offrit son Château qu'elle resusa: mais comme il ne l'habitoit point, qu'il avoit fixé sa demeure ailleurs & bien loin de là, qu'elle y avoit été élevée, elle s'offrit de l'acheter avec la terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en désaire; & un autre que lui en auroit généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche, aussi âgée, dont il pouvoit même arriver qu'il héritât; & c'eût été-là sûrement une marque de zele & de désintéressement bien entendue: mais les petites âmes ne se fient à rien: il ne s'étoit préparé qu'à des respects sans conséquence. Il étoit d'ailleurs tenté du plaisir présent de vendre bien cher: & ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de son avarice même.

II

Il ceda son Château, après avoir honteusement chicane sur le prix avec Madame Dursan, qui l'acheta plus qu'il ne valoit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya sur le champ,

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion par-dessus une étrangère, ce sur d'être ranconnée avec des révérences, avec des tons doux & refpectueux, à la faveur desquels il croyoit habitement tenir bon sur le marché, sans qu'elle y prît garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le Châreau, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plutôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit tours après, pour s'en retourner chez lui, fort honteux du peu de succès de ses respects & de ses courbettes, dont it vit bien qu'elle avoit deviné les motils, & qui n'avoient servi qu'à la faire rire; sans compter encore le chagrin qu'il eut de me laisser dans le Château, où le bonhomme Villot, qui connoissoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou six jours, & où je plaisois, où mes façons ingénues réussissient auprès de Madame Durlan, qui commençoit à m'aimer, qui me carelloit; à qui je m'accoutumois insensiblement; que je trouvois en effet bonne & franche; avec qui l'étois le lendemain

plus à mon aise & plus libre que la veille; qui de son côté prenoit plaisir à voir qu'elle me ga-gnoit le cœur; & qui, pour surcroît de bonne fortune pour moi, avoit retrouvé au Château un portrait qu'on avoit fait d'elle dans sa jeumesse, à qui il est vrai que je ressemblois beaucoup, qu'elle avoit mis dans sa chambre, qu'elle montroit à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire, il s'ensuivoit de ma ressemblance avec le portrait de Madame Dursan, qu'on ne pouvoit louer les grâces que j'avois, sans louer celles qu'elle avoit eues. Je ne fesois point d'impression qu'elle n'eût faite, elle auroit inspiré tout ce que j'inspirois; c'eût été la même chose, témoin le portrait; & cela la réjouissoit encore toute vieille qu'elle étoit : l'amour-propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, suivant l'âge & l'état où nous sommes; & vous jugez bien que je n'y perdois pas, moi, à lui faire tant d'honneur, & à montrer ainsi ce qu'elle avoit été.

Voilà donc dans quelles circonstances Tervire repartit pour la Bourgogne.

M. Villot, qui croyoit ne m'avoir laissée au Château que pour une semaine ou deux, re-

vint me chercher le lendemain du départ de mon oncle; mais Madame Dursan, qui ne m'avoit retenue aussi que pour quelques jours, n'étoit plus d'avis que je la quittasse.

Parle donc, ma petite, me dit-elle en me prenant à part, t'ennuies-tu ici? Non, vraiment, ma tante, répondis-je; mais en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien! reste, reprit elle; tu seras chez moi encore plus honnêtement que chez Villor, je pense.

C'est ce qui me semble, sui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mere que je te garde, ajouta-t-elle; entre nous, tu n'étois pas là dans une maison convenable à une fille née ce que tu es. Mademoiselle de Tervire en pension chez un Fermier! voilà qui est joli! Plus joli que d'être la pensionnaire d'un pauvre Vigneron, comme j'ai pensé l'être, ma tante, sui répartis-je toujours en badinant.

Je le sçais bien, ma petite, me répondit-elle; on me conta avant-hier toute ton histoire, & l'obligation que tu as au bonhomme Villot, que j'estime aussi ben que sa femme: je suis instruite de tout ce qui te régarde, & je ne dis rien de ta mere; mais tu as de sort aimables tantes l

Digitized by Google

quelle parenté! Elles sont venues me voir, & je leur rendrai leur visite; il saudra bien: tu seras avec moi; c'est un plaisir que je veux me donner.

Mon Fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce discours, Venez, M, Villot, lui criat-elle: je parlois de vous tout-à-l'heure; vous venez pour emmener Tervire, mais je la retiens; vous me la cédez volontiers, n'est-ce pas? Et je manderai à la Marquise qu'elle est chez moi. Combien vous est-il dû pour elle, dites? je vous paierai sur le champ.

Eh mon Dieu! Madame, cette affaire-là no presse pas, reprit Monsieur Villot: pour ce qui est de notre jeune maitresse, il est juste que vous l'ayez, puisque vous la voulez, je ne sçaurois dire non; & dans le fond j'en suis bien-aise, à cause d'elle qui sera avec sa bonne tante: mais cela ne m'empêchera pas que je ne m'en retourne triste; & nous allons être bien étonnés, Madame Villot & moi, de ne la plus voir dans la maison; car, saus son respect, nous l'aimions comme notre ensant, & nous l'aimerons toujours de même, ajouta-t-il presque la larme à l'œil. Et votre ensant vous le rend bien, lui répondis-je aussi toute attendrie.

Vous ne la perdez pas; vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit Madame Dursah, que notre attendrissement touchoit à son tour.

Nous profiterons de la permission, répondit M. Villot, que j'embrassai sans saçon & de tout mon cœur, & que je chargeai de mille amitiés pour sa semme, que je promis d'aller voir le lendes main; après quoi, il partit.

Fin de la neuvieme Partie,





DIXIEME PARTIE.

Vous reçûtes hier la neuvieme partie de mon histoire, & je vous envoie aujourd'hui la dixieme; on ne sçauroit gueres aller plus vîte. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence : j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. Pai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers; n'est-il pas vrai? Je suis sûre que c'est-là votre pensée. Patience, vous me faites une injustice, Madame; mais vous n'êtes pas encore obligée de le sçavoir : c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en fassiez réparation. Poursuivons: c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle, & qui est revenue sur le soir dans ma chambre où je l'attendois,

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez Madame Dursan, qui me prodiguoit

tout ce qui sert à l'entretien d'une fille: de sorte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup, fi, pour obtenir son amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étois sa fille.

Aussi l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ses nouvelles, quand je perdis Madame Dursan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou six ans; & je les passai d'une maniere si tranquille & si unisorme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelloit la belle Tervire; car dans chaque petit canton de la Province, il y a presque toujours quesque personne de notre sexe qui est la Beauté du pays; celle, pour ainsi dire, dont le pays se fait fort.

Or, c'étoit moi qui avois cette distinction-là, que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'amants campagnards, dont je ne me souciois gueres; mais qui servoient à montrer que j'étois la belle par excellence: & c'étoit-là tout ce qui m'en plaisoit.

Non que j'en devinsse plus glorieuse avec mes compagnes: je-n'étois pas de cette humeur-là; elles ont pu souvent n'être pas contentes de massigure qui triomphoit de la leur: mais jamais elles

Ff iv

n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes saçons, jamais ma vanité ne triomphoit d'elles; au contraire, j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit; je les écartois, je ne les voyois point, je passois pour ne les point voir: je soussrois même pour mes compagnes, qui les voyoient, quoique je susse bien-aise que les autres les vissent; c'est une puérilité dont je me souviens encore: mais comme il n'y avoit que moi qui la sçavois, que mes amies ne me croyoient pas instruite de mes avantages, cela les adoucissoit; c'étoit autant de rabattu sur leur mortification, & nous n'en vivions pas plus mal ensemble.

Tout le monde m'aimoit, au reste; elle est plus aimable qu'une autre, disoit-on, & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas: on ne parloit que de cela à Madame Dursan; par-tout où nous allions, on ne l'entretenoit de moi que pour me louer, & on témoignoit que c'étoit de bonne-soi, par l'accueil & par les caresses qu'on me sesoit.

Il est vrai que j'étois née douce, & qu'avec le caractere que j'avois, rien ne m'auroit plus inquiétée, que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

: Madame Durlan, que j'aimois de tout mon

cœur, & qui en étoit convaincue, recueilloit de fon côté tout le bien qu'on lui disoit de moi; on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer, & on ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle, je ne l'avois jamais vue qu'en parfaite santé; mais comme elle
étoit d'un âge très-avancé, insensiblement cette
santé s'altéra. Madame Dursan, jusques-là si active, devint insirme & pesante; elle se plaignit
que sa vue baissoit, d'autres accidents de la même
nature survinrent: nous ne sortions presque plus
du Château, c'étoient toujours de nouvelles indispositions; & elle en eut une, entr'autres, qui parut lui annoncer une sin si prochaine, qu'elle sit son
testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre, où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle, & je tenois si sort à la tendresse qu'elle avoit pout moi, que la tête me tournoit, quand je pensois qu'elle pouvoit mourir.

Aussi, depuis quelques jours, étois-je moimême extrêmement changée. De peur de l'esfrayer cependant, je paroissois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gaieté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de si mauvaise grâce, on imite si mal & si tristement ce qu'on ne sent point! Madame Dursan ne s'y trompoit pas, & sourioit tendrement en me regardant comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire son testament, quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reste toujours quelque petite impression de cela sur le visage.

D'où viens-tu, ma niece? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges! Je ne sçais, lui répondis-je; c'est peut-être de ce que je me suis assoupie un quart-d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoit dormi, reprit-elle en secouant la tête; tu as pleuré.

Moi, ma tante ! de quoi voulez-vous que je pleure? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectois. De mon âge & de mes infirmités, me ditelle en souriant. Comment ! de vos infirmités ! Pensez - vous qu'un petit dérangement de santé qui se passera, me sasse peur avec le tempérament que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui alloit me trahir, si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui; mais on n'est pas éternelle, mon ensant; & il y a long-temps que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame? lui disje sans répondre à sa réflexion. A personne, repritelle; ce sont des mesures que je viens de prendre
pour toi. Je n'ai plus de fils; depuis près de vingt
ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois
mort; & quand il vivroit, ce seroit la même
chose pour moi: non que j'aie encore aucun refsentiment contre lui; s'il vit, je prie Dieu de le
bénir, & de le rendre honnête-homme: mais ni
l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes
mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de
lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux sils. Mais elle ne m'écouta point.

Taîs-toi, me dit-elle: mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible: il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence solle & criminelle qui nuiroit à l'ordre & à la justice humaine & divine. L'action de Durval sut affreuse; le misérable ne respecta rien: & tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui seroit peut-être suneste à ton sils même, si jamais tu en as un! Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me serois rendue; je n'aurois pas regardé au bien, & je ne serois pas aujourd'hui à lui faire grâce: mais épouser une fille de la lie du peuple, & d'une famille connue pour insâme parmi le peuple; je n'y sçaurois penser qu'avec horreur: revenons à ce que je disois.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire, qui étoit déjà assez riche, & qui l'est de ton bien: il a prosité durement du malheur de ton pere, m'a-t-on dit; il ne l'a jamais ni consolé, ni secouru. Il se réjouiroit encore du malheur de mon sils & du sujet de mes larmes; ainsi je ne veux point de lui: il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mere: tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois, & ma succession servira du moins à saire la sortune d'une nièce que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée; qui craint de me perdre; qui me regrettera, j'en suis sûre, toute mon hé-

ritiere qu'elle sera; & que mon fils, qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misere où il peut être: ta reconnois-sance est une ressource que je lui laisse. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois: j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je possede.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes, Ce discours, qui m'offroit par-tout l'image de la mort, m'attendrit & m'effraya tant, qu'il me sut impossible de prononcer un mot: il me sembla qu'elle alloit mourir, qu'elle me disoit un éternel adieu; & jamais sa vie ne m'avoit été si chere.

Elle comprit le sujet de mon saississement & de mes pleurs: je m'étois assise, elle se leva pour s'approcher de moi, & me prenant la main: tu m'aimerois encore mieux que ma succession, n'estil pas vrai, ma fille? Mais ne t'allarme point, me dit-elle; ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non, Madame, sui dis je en sesant un essort, votre sils n'est pas mort, & vous le reverrez, & je l'espere.

En cet instant, nous entendîmes quelque bruit dans la salle. C'étoient deux Dames d'un Château voisin, qui venoient voir Madame Dursan; & je me sauvai pour n'être point vue dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart d'heure après. Elles venoient inviter Madame Dursan à une partie de pêche qui se faisoit le lendemain chez elles: & comme elle s'en excusa sur ses indispositions, elles la prierent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout de suite demanderent à me voir.

Madame Dursan, qui leur promit que j'y viendrois, me sit avertir, & je sus obligée de paroître.

dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient aussi de toutes nos amies celles avec qui je me plaisois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vues. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouverent si abattue, qu'ellès crurent que j'avois été malade. Non, leur dis-je: toute que j'ai, c'est que depuis quelque temps je dors assez mal; mais cela reviendra. Là dessus, Madame Dursan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien; c'est qu'elle s'attribuoit mon insomnie,

Ces Dames, me dit-elle ensuite, souhaitoient que nous allassions demain à une partie de pêche qui se fera chez elles: mais je suis trop incommodée pour sortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, sui répondis-je, bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi le lendemain, avant que Madame Dursan fût éveillée, eus-je soin de leur dépêcher un do-mestique qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Dursan, étonnée quelques heures après de voir entrer chez elle une semme-de-chambre qu'elle avoit chargée de me suivre, apprit d'elle que je n'étois point partie, & sçut en même temps l'excuse que j'en avois donnée.

Cependant je me levai pour aller chez elle; & j'étois à moitié de sa chambre, quand je la rencontrai qui, malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelque temps, & soutenue d'un laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment! te voilà levée! me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit; & ta migraine? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je; je me suis trompée: ce n'étoit qu'un grand mal de tête qui est extrêmement diminué, & je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une fripponne, & tu mériterois que je te fisse partir tout à l'heure; mais viens donc, puisque tu as voulu rester. Je vous assure que je serois partie, si je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-elle, je t'assure que j'irai par-tout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus rai-sounable. Eh! mais, sans doute, vous irez partout, repris-je; j'y compte bien, vous ne serez pas toujours indisposée, & en tenant de pareils discours, nous arrivames dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là, & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention, de quelque maniere que je m'y prisse, m'avoient tollement gagné son cœur, qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des meres aime sa fille.

Sur ces entrefaites, la plus ancienne des deux femmes-de-chambre qu'elle avoit, vieille fille qui avoit toute sa confiance, & qui la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fievre aiguë qui l'emporta en six jours de temps.

Madame Durlan en fut confternée; il est vrai qu'à

qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espece unique que la mort vous enleve en pareil cas, une amie de tous les instants, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire; qui vous délasse de la fatigue d'avoir plu aux autres; qui n'est, pour ainsi dire. personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire; avec qui vous êtes aussirebutante; aussi peti to d'humeur & de caractere que vous avez quelquefois besoin de l'être; avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne font que des maux pour vous, & point une honte; enfin, une amie qui n'en a pas même le nom, & que souvent vous n'apprenez que vous aimiez. que lorsque vous ne l'avez plus, & que tout vous manque sans elle: & voilà le cas où se trouvoit Madame Dursan, qui avoit près de quatre-vingts ansi

Aussi, comme je vous l'ai dit, en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

chambre, & on lui en envoya plusieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moimmême, & lui en présentai une ou deux qui ne lui convinrent pas non plus.

Tome VII.

Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois, pendant lequel elle eut lieu dans mille occasions de se convaincre de ma tendresse & de mon zele.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle repofoit, & que je me promenois en lisant aux environs du Château, j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenue; de sorte que je tournai de ce côté-là, pour sçavoir de quoi il étoit question. Je vis que c'étoit le Garde de Madame Dursan, avec un de ses gens, qui querelloient un jeune homme, & qui sembloient avoir envie de le maltraiter, & tâchoient de lui arracher un sussil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu émue du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient, aussi-bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vîte que je pus, en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchai d'eux, & plus leur action me déplut: c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question, qu'il étoit en esset difficile de regarder indisséremment, & dont l'air, la taille & la physionomie me frapperent, malgré l'habit tout uni & presqu'usé dont il étoit vétu.

Que faites-vous donc là, vous autres, dis-je alors avec vivacité à ces brutaux, quand je sus

près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les terres de Madame, qui a déjà tué du gébier, & que nous voulons désarmer, me répondit le Garde, avec toute la consiance d'un Valet qui est charmé d'avoir droit de saire du mal.

Le Jeune homme, què avoir ôté son chapeau d'un air sort respectueux, dès que je m'étois approchée, jettoit de temps en temps sur moi des regards & modestes & suppliants, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au Garde, qui ne l'avoit appellé que ce garçon, & dont je sus bien aise de corriger l'incivilité; retorous, ajoutai-je: il est sans doute étranger, & n'a pas sçu les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne fesois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant; & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la terre de leur Dame, & plus encore de vouloir désarmer un homme qu'ils ne connoissent point; qui, malgré l'état où ils le voient, n'est pas sait, je vous assûre, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettés que par surprise.

A ces mots, le Garde & son camarade insifterent pour me persuader qu'il ne méritoit point

Gg ij

de grâce, & continuerent de l'apostropher désagréablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvé que brutaux; & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolents. Taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal; éloignez-vous, mais ne vous en-allez pas.

Et puis, m'adressant à lui; vous ont-ils ôté votre gibier, lui dis-je? Non, Mademoiselle, me répondit-il: & je ne sçaurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion-ci. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paroîtra la s doute bien pardonnable; c'est pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parents dans la Noblesse de ce pays-ci, qui en est absent depuis longtemps, & qui est arrivé avant-hier avec ma mere. En un mot, Mademoiselle, c'est pour mon pere; je l'ai laissé malade, ou du moins très-indisposé dans le village prochain, chez un paysan qui nous. a retirés; & comme vous jugez bien qu'il y vit affez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'est gueres en état de faire beaucoup de dépense, je suis sorti tantôt pour aller vendre un

petit bijou que j'ai sur moi, dans la Ville qui n'est plus qu'à une demi-lieue d'ici; & en sortant j'ai pris ce sussil dans l'intention de chasser en chemin, & rapporter à mon pere quelque chose qu'il pûr manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un discours assez humiliant à tenir : cependant, dans tout ce qu'il me dit-là, il n'y eut pas un ton qui n'excitat mes égards autant que ma sensibilité, & qui ne m'aidat à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune; il n'y avoit rien de si opposé que sa figure & son indigence.

Je suis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue assez tôt, pour vous épargner ce qui vient de se passer, & vous pouvez chasser ici en toute liberté; j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, Monsieur: la chasse est bonne sur ce terrein-ci, & vous n'irez pas loin, sans trouver ce qu'il faut pour votre malade; mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez dessein de vendre?

Hélas! Mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose: il n'est question que d'une bagatelle de deux-cents francs, tout au plus: mais qui sufsira pour donner à mon pere le temps d'attendre

Ggiij

que ses affaires changent : la voici, ajouta-t-il en me la présentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je, après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je désait : je la proposerai du moins à la Dame du Château, qui est ma tante; elle est généreuse : je lui dirai ce qui vous engage à la vendre, elle en sera sans doute touchée, & j'espere qu'elle vous épargnera la peine de la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainsi; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il. Il est juste d'ailleurs que la Dame, dont vous parlez, ait le temps de l'examiner; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé me surprit un peu, me plut, & me sit rougir, je ne sçais pourquoi. Cependant je resusai d'abord de me charger de cette bague, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter; il vaut mieux que vous l'ayez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer; & là-dessus il partit, pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le Garde & son camarade étoient restés dans l'allée, à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui ou demain ce jeune homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous désends, de la part de Madame Dursan, de l'inquiéter davantage; je vais avoir soin qu'elle vous le désende elle-même. Et puis je rentrai dans le Château, l'esprit toujours plein de ce jeune homme & de sa décence, de ses airs respectueux & de ses grâces. Cette bague même qu'il m'avoit laissée, avoit part à mon attention, elle m'occupoit & n'étoit pas pour moi une chose indisséerente.

J'allai chez Madame Dursan, qui étoit réveillée, & à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avois donné de sa part au Garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chasseur de si bonne mine.

Gg iv

(car je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre intéressant) un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chassoit avec un zele si édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grâce auprès de Madame Dursan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon récit que sa justification ou son éloge.

Oui, ma fille, tu as raison, me dit-elle: j'autois pensé comme toi, si j'avois été à ta place,
& ton action est très-louable; (pas si louable
qu'elle se l'imaginoit, ni que je le croyois moimême, ce n'étoit pas là le mot qu'il eût fallu
dire.)

Quoi qu'il en soit, dans l'attendrissement où je la vis, j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui parlai, & que je lui montrai tout de suite, persuadée que je n'avois qu'à dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompois, les mouvements de ma tante & les miens n'étoient pas tout à-fait les mêmes; Madame Dursan n'étoit que bonne & charitable: cela laisse de sang-froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle; pourquoi t'estu chargée de ce bijou? à quoi veux-tu que je l'emploie? je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai). Non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite en me le rendant d'un air triste; ôte-le de ma vue : il me rappelle une petite bague que j'ai eue autresois, qui étoit, ce me semble, pareille à celle-ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attends, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son bijou: voilà dix écus pour lui; qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie gueres, & je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien, lui répartis-je, en prenant cette somme qui étoit bien au-dessous de la générosité que je me sentois, mais qui, avec quelque argent que je résolus d'y joindre, deviendroit un peu plus digne du service que j'avois envie de rendre; car de l'argent, j'en avois. Madame Dursan, qui, dans les occasions, vouloit que je jouasse, ne m'en laissoit point manquer. Tout mon embarras sut de sçavoir comment je serois le lendemain pour offrir cette somme au jeune homme en question, sans qu'il en rougst, à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on le prêtoit.

J'y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée. J'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain sans impatience; mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

Il arriva donc; & ma premiere idée, en me réveillant, sut de penser qu'il étoit arrivé.

J'étois avec Madame Dursan sur la terrasse du jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assisses après le dîner, quand on vint me dire qu'un jeune étranger, qui étoit dans la salle, demandoit à me parler. C'est apparemment ton chasseur d'hier, me dit Madame Dursan; va lui rendre sa bague, & tâche de l'amuser un instant : je vais retourner dans ma chambre, & je serois bien-aise de le voir en traversant la salle.

Je me levai donc avec une émotion secrette que je n'attribuai qu'à la sacheuse nécessité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui saire pour cette somme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a, quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux: il se méprit à mon air, & crut qu'il significit que sa visite m'étoit, en ce moment-là, importune; c'est, du moins, ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiselle, & je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il, en me saluant avec toutes les grâces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monsieur, lui répartis-je, vous venez à propos, & je vous attendois: mais ce qui me mortisse, c'est que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait espérer; elle a beaucoup de ces sortes de bijoux, & ne sçauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle seroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes-gens; & quoiqu'elle ne vous connoisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous appartenez étoient restées dans le village prochain, qu'elles venoient dans ce pays-ci pour une affaire de conséquence, & que vous ne vendiez ce petit bijou que pour

en tirer un argent dont vos parents avoient actuellement besoin; ensin, Monsieur, sur la maniere dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous méritiez; elle a cru qu'elle ne risqueroit rien à vous faire un plaisir qu'elle seroit bien-aise qu'on lui sît en pareil cas: c'est de vous prêter cette somme, en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez vendu le diamant, dont la vente servira à vous acquitter; & j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez, & que voilà, ajoutai-je.

Quoi! Mademoiselle, me répondit-il en souriant doucement, & d'un air reconnoissant, vous me remettez la bague; nous vous sommes inconnus; vous ne me demandez ni nom, ni bislet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent. Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je: on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur: on voit bien que vous venez de bon lieu, & je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviroient votre billet & votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense? Quant au diamant, je ne vous le rends, qu'asin que vous le vendiez, Monsieur; c'est avec lui que vous me paierez: cependant, ne vous pressez point; il vaut, dit-on, plus de deuxcents francs: prenez tout le temps qu'il faudra pour vous en désaire sans y perdre; & je le lui présentois en parlant ainsi.

Je ne sçais, Mademoiselle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du service que vous voulez nous rendre, ou du soin que vous prenez pour nous le déguiser: car on ne prête point à des inconnus, c'est vous en dire assez; & mon pere & ma mere seront aussi pénétrés que moi de vos bontés: mais je venois ici pour vous dire, Mademoiselle, que nous ne sommes plus dans l'embarras, & que depuis hier nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qu'il nous falloit.

Madame Dursan, qui entra alors dans la salle, m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'étoit ma tante, & lui sit une prosonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui, en le saluant à son tour, avec une honnêteté plus marquée que je ne l'aurois espéré, & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure, qui étoit sort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire: n'estce pas Monsieur qui vous avoit consié la bague que vous m'avez montrée, ma nièce? Oui, Madame: mais il n'est plus question de cela, lui répondis-je, & Monsieur ne la vendra point. Tantmieux, reprit-elle: il auroit eu de la peine à s'en désaire ici; mais, quoique je ne m'en sois pas accommodée, ajouta-t-elle en s'adressant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque chose, Monsieur? Vos parents, à ce que m'a dit ma nièce, sont nouvellement arrivés en ce pays-ci, ils y ont des affaires; & s'il y avoit occasion de les y servir, j'en serois charmée.

J'aurois volontiers embrassé ma tante, tant je lui sçavois gré de ce qu'elle venoit de dire : le jeune homme rougit pourtant, & j'y pris garde; il me parut embarrassé. Je n'en sus point surprise; il se douta bien que ma tante, à cause de sa mauvasse sortune, avoit été curieuse de voir comment il étoit sait : & on n'aime point à être examiné dans ce sens-là, on est même honteux de faire pitié.

Sa réponse n'en sut cependant ni moins polie, ni moins respectueuse. J'instruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires, répartit-il; & je vous supplie pour eux, Madame, de leur conserver des intentions si favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que Madame Dursan resta comme étonnée. Elle garda même un instant de silence.

Votre pere est-il encore malade, lui dit-elle après? Un peu moins depuis hier soir, Madame, répondit-il. Eh! de quelle nature sont ses affaires, ajouta-t-elle encore?

Il est question, ajouta-t-il avec timidité, d'un accommodement de famille, dont il vous instruira lui-même, quand il aura l'honneur de vous voir ; mais de certaines raisons ne lui permettent pas de se montrer si-tôt. Il est donc connu ici, lui dit-elle? Non, Madame; mais il y a quelques parents, reprit-il.

Quoi qu'il en soit, répondit-elle en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répete qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui sois utile.

Elle partit là-dessus, & m'obligea de la suivre, contre mon attente; car il me sembloit que j'avois encore quelque chose à dire à ce jeune homme, qui, de son côté, paroissoit ne m'avoir pas tout dit non plus, & ne croyoit pas que je me retirerois si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me regrettoit, & je tâchai qu'il vît dans les miens

que je voulois bien qu'il revînt, s'il le falloit. Je suis de ton avis, me dit Madame Dursan, quand nous sûmes seules; ce garçon-là est de trèsbonne mine, & ceux à qui il appartient sont sûrement des gens de quelque chose. Sçais - tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émue? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te disoit-il, quand je suis arrivée? Qu'une amie que son pere avoit trouvée, repris - je, l'avoit tiré du besoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendoit mille grâces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille; & je crains fort que le pere ne se soit autresois battu: il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache, & tant-pis: il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interfompre; je laissai Madame Dursan, & j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez long-temps sans m'en appercevoir; j'avois voulu remettre à ma tante les dix écus qu'elle m'avoit donnés pour le jeune homme, mais elle me les avoit laissés. Et il reviendra, disois-je, il reviendra; je suis d'avis de garder toujours cette somme : il ne sera peut-être pas sâché

fâché de la retrouver; & je m'applaudissois inno; cemment de penser ainsi. J'aimois à me sentir un si bon cœur.

Le lendemain, je crus que la journée ne se passeroit pas sans que je revisse le jeune homme se c'étoit-là mon idée: & l'après-dînée, je m'attentiois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru; & mon bon cœur, par un dépit imper-ceptible, & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiède.

Le jour d'après, point de visite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avois porté jusques-là l'argent que je lui destinois; mais alors: allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette; & c'étoit toujours mon bon cœur qui se vengeoit sans que je le sçusse.

Enfin, le surlendemain, une des meilleures amies de Madame Dursan, semme à-peu-près de son âge, qui l'étoit venu voir sur les quatre heures, & que je reconduisois par galanterie jusqu'à son carrosse, qu'elle avoit sait àrrêter dans la grande allée, me dit au sortir du Château; promenous nous donc un instant de ce côté; & elle tournoit vers un petit bois qui étoit à droite & à gauche de la maison, & qu'on avoit percé pour

Tome VII.

Hh

faire l'avenue. Il y a quelqu'un qui nous y attend, ajouta-t-elle, qui n'a pas ofé me suivre chez vous, & que je suis bien-aise de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, Madame? & n'a-t-on pas dessein de m'enlever, 'lui répondis-je?

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous menerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous aborderent avec de grandes révérences; & de ces trois personnes, j'en reconnus une, qui étoit mon jeune homme: l'autre étoit une semme très bien saite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & à qui il en restoit encore beaucoup, mais qui étoit pâle, & dont l'abattement paroissoit venir d'une tristesse ancienne & habituelle; au surplus, mise comme une semme qui n'auroit pu conserver qu'une vieille robe pour se parer.

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans ; qui avoit l'air infirme, assez anal arrangé d'ailleurs, & à qui ammezroyoit plus, pour tout reste de dignité, que son épéc.

Digitized by Google

en me saluant : je lui rendis son salut, sans sçavoir à quoi cela aboutissoit.

Monsieur, dis-je au jeune homme, qui étoit à côté de lui, dites-moi, je vous prie, de quoi il est question. De mon pere & de ma mere que vous voyez, Mademoiselle, me répondit il; ou; pour vous mettre encore mieux au fait, de Monsieur & de Madame Dursan. Voilà ce que c'est; ma fille, me dit alors la Dame avec qui j'étois venue: voilà votre cousin, le fils de cette tante qui vous a donné tout son bien, à ce qu'elle m'a consié elle-même; & je vous en demande pardon; car avec la belle âme que je vous connoîs, je sçavois bien qu'en vous amenant ici, je vous sesois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds; & c'est à moi, qui ai causé les malheurs de mon mari, à me jetter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoir pitié de lui & de son fils, me dit-elle en me tenant une main qu'elle arrosoit de ses larmes.

Pendant qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la posture du monde la plus suppliante, attendoient ma réponse.

Que faites-vous donc là, Madame i m'écriai-je en l'embrassant, & pénétrée jusqu'au fond de l'âme

Hhij

de voir autour de moi cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort, & ne me sollicitoit qu'en tremblant d'avoir pitiéde sa misere.

Que faites-vous donc, Madame? levez-vous, lui criois-je, vous n'avez point de meilleure amie que moi : est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me toucher? Pensez-vous que je tienne à votre bien? est-il à moi, dès que vous vivez? Je n'en ai reçu la donation qu'avec peine, & j'y renonce avec mille sois plus de plaisir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même temps une main au pere, qui se jetta dessus, aussi-bien que son fils, dont l'action, plus tendre & plus timide, me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin, la mere, qui étoit jusques-là restée dans mes bras, se releva tout-à-sait, & me laissa libre. J'embrassai alors M. Dursan, qui ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remerciments, & n'en achevoit pas un seus.

Je jettai les yeux sur le fils, après avoir quitté le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances, rien ne devoit m'empécher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à M. Dursan, & cependant je n'osois pas. Ce parent-là étoit différent, je ne trouvois pas que mon attendrissement pour lui sût si honnête; il se passoit entre lui & moi je ne sçais quoi de trop doux, qui m'avertissoit d'être moins libre, & qui lui en imposoit à lui-même,

Mais aussi pourquoi l'aurois-je traité avec plus de réserve que les autres? qu'en auroit-on pensé? Je me déterminai donc, & je l'embrassai avec une émotion qui se joignit à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous sonhaîtez que je fasse, dis-je alors à Monsieur & à Madame Dursan; ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, & vous pouvez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle: encore une sois, le testament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'est la même chose, & je le lui déclarerai quand il vous plaira; mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je en adressant la parole à Dursan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que son fils est ici?

Non, repris-je d'un air pensif; je connoîs son inflexibilité à l'égard de Monsieur, & ce ne se-roit pas là le moyen de réussir.

Hh iij

Hélas! Mademoiselle, reprit Dursan le pere, c'est, comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonneroit: il y a long-temps que je n'ai plus de santé; ce n'est pas pour moi que je lui demande grâce, c'est pour ma semme & pour mon sils que je laisserois dans la derniere indigence.

Que parlez-vous d'indigence! Otez-vous donc cela de l'esprit, lui répondis-je : vous ne rendez point justice à mon caractere. Je vous ai déjà dit, & je le répète, que je ne veux rien de ce qui est à vous, que j'en serai ma déclaration, & que dès cet instant-ci votre sort cesse de dépendre du succès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante; à moins que, sur mon resus d'hériter d'elle, elle ne fasse un nouveau testament en saveur d'un autre : ce qui ne me paroît pas croyable. Quoi qu'il en soit, il me vient une idée.

Votre mere a besoin d'une semme de chambre, elle ne sçauroit s'en passer; elle en a perdu une que vous avez connue sans doute, c'étoit la Lesévre: mettons à prosit cette conjoncture, & tâchons de placer auprès d'elle Madame Dursan que voilà. Ce sera vous, dis-je à l'autre Dame, qui la présenterez, & qui lui répondrez d'elle & de son attachement, qui lui en direz hardiment

tout ce qu'en pareil cas on peut dire de plus avantageux. Madame est aimable, la douceur & les grâces de sa physionomie vous rendront bien croyable, & la conduite de Madame achevera de justifier votre éloge; voilà ce que nous pouvons faire de mieux. Je suis sûre que sous ce personnage elle gagnera le cœur de ma tante; oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée; peut-être qu'au premier jour, dans la satisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux instants où nous ne risquerons rien à lui avouer une petite supercherie qui n'est que louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'est en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura mise hors d'état de nous résister quand elle en sera instruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de Femme-de-chambre à une belle-mere irritée. qui ne vous a jamais vue, quand ce n'est qu'une adresse pour désarmer sa colere.

A peine eus-je ouvert cet avis, qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remercîments recommencerent; ce que je proposois, marquoit, disoientils, tant de franchise, tant de zele & de bonne

Hh iv

volonté pour eux, que leur étonnement ne finiffoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame qui étoit leur amie & la mienne, je mene Madame Dursan à sa belle-mere: heureusement que tantôt elle m'a demandé si je ne sçavois pas quelque personne raisonnable qui pût remplacer la Lefévre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Dursan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle se tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domestiques qui étoient dans l'allée de l'avenue, nous craignîmes ou qu'ils ne nous vissent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoi je ne revenois pas; & nous jugeâmes à propos de nous séparer, d'autant plus qu'il nous suffisoit d'être convenus de notre dessein, & qu'il nous seroit ailé d'en régler l'exécution, suivant les occurrences, & de nous concilier tous les jours ensemble, quand une sois l'affaire seroit entamée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi, (c'est le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Dursan, sa semme & son sils allerent à travers le petit bois, gagner le haut de l'avenue, pour attendre cette Dame qui devoit en passant les prendre dans son carrosse, qui les avoit tous trois logés chez elle, qui les fesoit passer pour d'anciens amis dont la perte d'un procès avoit déjà dérangé la fortune, & qui, pour les en consoler, les avoit engagés à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-temps avec Madame Dorfrainville, me dit ma tante, quand je sus arrivée. Oui, lui dis-je: il n'étoit point tard, elle a eu envie de se promener dans le petit bois; & elle n'insista pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, Madame Dorfrainville étoit déjà au Château. Je venois moi-même d'entrer chez Madame Durfan.

Ensin, vous avez une semme-de-chambre, lui dit tout-d'un-coup cette Dame; mais une semme-de-chambre unique: sans vous je renverrois la mienne, & je garderois celle-là, & il saut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la présérence. C'est une semme attentive, affectionnée, vertueuse; c'est le meilleur sujet, le plus sidele, le plus estimable qu'il y ait peut-être; je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux; & tout cela se voit dans sa physionomie.

Je la trouvai hier chez moi, qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Eh! de chez qui sort-elle, dit ma tante? Comment a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet? Est-ce que sa maitresse est morte? C'est cela même. répartit Madame Dorfrainville, qui avoit prévu la question, & qui ne s'étoit pas fait un serupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle fort de chez une Dame qui mourut ces jours passés, qui en sesoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choses admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou seize ans. Je sçais d'ailleurs qui elle est, je connoîs sa famille : elle appartient à de fort honnêtes-gens, & ensin je suis sa caution. Elle venoit même dans l'intention de rester chez moi; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans sçavoir si je ne la retiendrois pas: mais comme je ne suis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cede, ou, pour mieux dire, je vous en fais présent; car c'en est un.

Il n'en falloit pas moins que ce petit Roman-là, ajusté, vomme vous le voyez, pour engager Madame Dursan à la prendre, & pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre service que de celui qu'elle n'avoit plus.

Eh bien! Madame, quand me l'enverrez-vous, lui dit-elle? Tout-à-l'heure, répondit Madame Dorfrainville: elle ne viendra pas de loin, puif-qu'elle se promene sur la terrasse de votre jardin où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle sût présente à son éloge; elle ne sçait pas aussi-bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le sçache; nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant: elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant, & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà instruite, c'en est assez il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors; je vais l'avertir moimême: & je sortis en esset, pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiète, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencements.

Venez, Madame, lui dis-je en l'abordant; on vous attend, vous êtes reçue: ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas! Mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, & j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle disoit, & qui auroit pu paroître extraordinaire à ma tante, si je l'avois amenée dans cet état - là.

Eh! de quoi tremblez-vous donc, lui dis-je? Est-ce de vous présenter à la meilleure de toutes les semmes, à qui vous allez devenir chere, & qui dans quinze jours, peut-être, pleurera de ten-dresse, & vous embrassera de tout son cœur, en apprenant qui vous êtes? Vous n'y songez pas; allons, Madame, paroissez avec consiance : ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous; qu'y a-t-ilà craindre? Vous êtes bien sûre de Madame Dorsrainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah! mon Dieu, de vous, Mademoiselle, me répondit-elle! ce que vous me dites-là me fait rougir; & sur qui donc compterois-je dans le monde? allons, Mademoiselle, je vous suis, voilà toutes mes émotions dissipées.

dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle salua avec une timidité qu'on auroit pu trouver excessive dans une autre qu'elle; mais qui, jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grâce de plus chez elle. A mon égard je souris d'un air satissait, asin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensois.

Mademoiselle Brunon, dit Madame Dorfrainville à notre nouvelle semme-de-chambre, vous resterez ici; Madame vous retient, & je ne sçaurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle: je l'ai bien assurée qu'elle seroit contente de vous, & je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'ôse encore répondre que de mon zèle, & des efforts que je serai pour plaite à Madame, répondit la fausse Brunon. Et il saut avouer qu'elle tint ce discours de la maniere du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le sils l'eût tant aimée; & je n'aurois pas été surprise qu'alors même ont eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi Madame Dursan la mere se sentit prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorsrainville, que je ne hasarde rien à vous remercier d'avance: Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois sort trompée moi-même, si je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de mar-

ché, Brunon; vous n'avez qu'à vous fier à moi là dessus: on me dit que je serai contente de vous, & vous le serez de moi; mais n'avez-vous rien apporté avec vous? c'est à côté de moi que je vous loge; & je vais dire à une de mes semmes qu'elle vous mene à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle alloit sonner; je suis bien-aise de la mettre au fait: n'appellez personne, je vais prendre quelque chose dans ma chambre, & je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame Dorfrainville. Je vous en prie, répondit ma tante, Allez, Brunon, voilà qui est sini, vous êtes à moi, & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi que je suis en peine; répartit Brunon avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, & en sortant nous entendîmes ma tante qui disoit à Madame Dorfrainville: cette semme-là a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-dessus, & je me mis à rire: trouvez-vous ce petit discours d'assez bon augure, dis-je? voilà déjà son fils à demi justifié.

Oui, Mademoiselle, me répondit-elle en me

serrant la main, ceci commence bien; il semble que le Ciel bénisse le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi-quart-d'heure ensemble; je n'étois sortie avec elle que pour l'instruire, en esset, d'une quantité de petits soins dont je sçavois tout le mérite, & que je lui recommandai. Elle m'écouta transportée de reconnoissance, & se récriant à chaque instant sur les obligations qu'elle m'avoit: il étoit imposible de les sentir plus vivement, ni de les exprimer mieux; son cœur s'épanouissoit, ce n'étoient plus que des transports de joie qui finissoient toujours par des caresses pour moi.

Les gens de la maison alloient & venoient; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien si réglé, & je la quittai, après lui avoir dit ses sonctions, & l'avoir même, sur le champ, mise en exercice. Elle avoit de l'esprit; elle sent toit l'importance du rôle qu'elle jouoit; je continuois de lui donner des avis qui la guidoient sur une infinité de petites choses essentielles. Elle avoit tous les agréments de l'insinuation sans paroître insinuante, & ma tante au bout de huit jours sut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me disoit,

elle en particulier, je lui ferai du bien; & tu n'en feras pas fâchée, ma nièce?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondois-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le zele & tout l'attachement du sien: car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous sert.

Tu as raison, me disoit-elle; il me le semble aussi bien qu'à toi. Ce qui m'étonne, c'est que cette sille-là ne soit pas mariée, & que même, avec la sigure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, & d'un état au-dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'étoit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

Hélas! répondois-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir passé sa jeunesse dans une Ville. Il faut que ce soit une de ces sigures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air simple & naïs; mais à la campagne où Brunon a vécu, une sille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, & n'est un danger pour personne.

Ma tante, à ce discours, levoit les épaules, & ne disoit plus rien.

Durlan

Dursan le fils revenoit de temps en temps avec son pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux & les descendoit au haut de l'avenue, d'où ils passoient dans le bois, où j'allois les voir quelques moments; & la derniere fois que le pere y vint, je le trouvai si malade, il avoit l'air si livide & si boussi, les yeux si morts, que je doutai très-sérieusement qu'il pût s'en retourner; & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi, ma chere cousine; je sens que je me meurs, me dit-il: il y a un an que je languis, & depuis trois mois mon mal est devenu une hydropisse qu'on n'a pas apperçue d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville m'a donné un Médecin depuis que je suis chez elle, m'a procuré tous les secours qu'elle a pu: mais il y a apparence qu'il n'étoit plus temps, puisque mon mal a toujours augmenté depuis. Aussi ne me suis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une derniere sois les intérêts de ma malheureuse famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui répartis-je, ce n'est plus ma faute si vous n'êtes pas tranquille; mais laissons-là cette opinion que vous avez d'une

Tome VII,

mort prochaine: tout insirme & tout assoibil que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront: ouvrez d'avance votre cœur à la joie. Dans les dispositions où je vois ma tante pour Madame Dursan, je la désse de vous resuler votre grâce, quand nous lui avouerons tout; & cet aveu ne tient plus à rien, nous le serons peutêtre demain, peutêtre ce soir; it s'y a point d'heure à présent dans la journée qui ne puisse en amener l'instant: ainsi soyez en répos, tous vos masheurs sont passés. Il faut que je me retire, je ne puis disparoître pour long-temps; mais Madame Dursan va venir ici, qui vous consirmera les espérances que je vous donne, & qui pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernieres paroles m'échapperent & me sirent rougir, à cause du sits qui étoit présent, & sans que, peut-être, je n'aurois rien dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troisieme.

Aussi ce jeune homme, tout plongé qu'il étoit dans la trillesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit & qu'il baisa avec un transport, où il entroit plus que de la reconnoissance, quoi-qu'elle en sût se prétexte; & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

Je me levai cependant, en retirant ma main

d'un air embarrassé. Le pere voulut par honnéteté se lever aussi pour me dire adieu; mais soit qué le sujet de notre entretien l'eût trop remué, soit qu'avec la difficulté qu'il avoit de respirer il eût encore resté trop assoibli par les essorts qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étoussement qui le sit retomber à sa place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme, qui étoit sortie du Château pour nous rejoindre, actourut aux cris du fils qui ne surent entendus que d'elle. J'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon dont je lui sesois respirer la vapeur; enfin son étoussement diminua, & Madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant; mais de croire qu'il pût regagner le carrosse de Madame Dorsrainville, ni qu'il soutint le mouvement de ce carrosse, depuis le Château jusques chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flatter; & il nous dit qu'il ne se sentoit pas cette sorce là

Sa femme & son fils, tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient: que serons-nous donc? Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je : on I i ii ne peut mettre Monsieur qu'au Château même; & pendant que ma tante est avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

Au Château! s'écria sa femme; eh! Mademoi-selle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas; je me charge de tout, laissez-moi faire.

J'entrevis en effet dans le parti que je prenois, que, de tous les accidents qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan malade, ou plutôt mourant; Dursan, que sa misere & ses infirmités avoient rendu méconnoissable, ne pouvoit pas être rejetté de sa mere, quand elle le verroit dans cet état-là, & ne seroit plus ce fils à qui elle avoit résolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je sis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chaussée de la cour, & où on le transporta. Il étoit si foible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs sois dans le trajet; & je le sis mettre au lit, persuadée qu'il n'avoit pas long-temps à pivre.

La plupart des gens de ma tante étoient dispersés alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre, devant qui Madame Dursan contraignoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le malade étoit son pere; mais cela n'éclaircissoit rien, & me sit venir une nouvelle idée.

L'état de Monsieur Dursan étoit pressant; à peine pouvoit-il prononcer un mot: il avoit be-soin des secours spirituels, il n'y avoit point de temps à perdre; il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presqu'impossible de les lui procurer à l'insçu de sa mere: je craignois d'ail-leurs qu'il ne mourût sans la voir; & sur toutes ces réslexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Durfan, ne quittez point Monsieur; quant à vous autres, retirez-vous (c'étoit à nos gens que je parlois); & vous, Monsieur, ajoutai je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruis en chemin de ce que j'allois dire. Madame

Ii iij

Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante a quand nous entrâmes.

Ce ne sut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le pere de Monsieur, dis je à Madame Dursan la mere, est acquellement dans l'appartement d'enbas, où je l'al sait mettre au lit; il venoit vous remercier, avec son sils, des offres de service que rous lui avez sait saire; & la satigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse, qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses sorces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour. On est venu dans le jardin, où je me promenois, m'informer de son état; j'ai couru à lui, se n'ai eu que le temps de saire ouvrir cet appartement, où je l'ai laissé avec Brunon, qui le garde au moment où je vous parle, ma tante i je le trouve si afsoibli, que je ne pense par qu'il passe la nuit,

Ah! mon Dieu! Monsieur, s'écria sur le champ Madame Dorsseinville à Dursanle sits; quoi! votre pere est-il si mal que cela? (car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma discrétion, & se la taire sur le nom du malade, puisque je le cachois moimême).

: Ah! Madame, ajouta-t-olle, que j'en suis sa-

chée? Vous le comoisser donc, sui dit ma tante? Oui, vraiment, je le comois, sui et toure sa samille; il est altié par sa mere aux meilleures Maissons de ce pays-ci; il me vint voir il y a quelques jours, sa semme et son sils étoient avec sui; je vous dirai qui ils sont; je seur offris ma maison, et je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, Monsieur, que votre pere me sit peur avec le visage qu'il avoit. Il est hydropique, Madame, il est dans l'affliction, et je vous demande toutes vos bontés pour sui; elles ne sçauroient être mi mieux placées, ni plus légitimes: permettez que je vous quitte, il faut que je le voie.

Oui, Madame, répondit ma tante; allons-y ensemble : descendons, ma niece me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vît alors; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hafard pourroit nous amener des circonstances encore plus attendrissantes, & moins équivoques pour le succès. En un mot, il me sembla que ce seroit aller trop vîte, & qu'avec une semme aussi ferme dans ses résolutions, & d'aussi bon sens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & sentiroit la manœuvre; que Madame

Dursan pourroit regarder toute cette aventure-ci comme un tissu de faits concertés, & la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher; au-lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il alloit se passer des évènements qui ne lui permettroient plus la moindre désiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prêtre; je ne doutois pas qu'on n'administrât M. Dursan; & c'étoit au milieu de cette auguste & effrayante cérémonie, que j'avois dessein de placer la reconnoissance entre la mere & le fils; & cet instant me paroissoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc ma tante: non, lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore; j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame: vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante; je vous dirai comment il est. Si on juge à propos de le consesser & de lui apporter les Sacrements, il sera temps alors que vous le voyiez.

Madame Dorfrainville, qui régloit sa conduite sur la mienne, sut du même sentiment. Dursan le fils se joignit à nous, & la supplia de se tenir dans sa chambre; de sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme, qui lui baisa la main d'une maniere aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes, & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari : il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur; & le Médecin qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre : on le confessa, après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses sonctions, nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Durfan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est? lui dis-je alors: mais, Monsieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voie? Non, Mademoiselle, me répondit-il: ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

Ma chere parente, me dit-il à plusieurs reprises, suivez mon Consesseur chez ma mere avec Madame Dorsrainville, je vous en conjure, & appuyez toutes deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, sui dis-je, nous allons l'accompagner; je suis même d'avis que votre semme, pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement il me passa dans l'esprit qu'il falloit que sa semme nous suivit aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit saire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs que la premiere sois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son sils, à ce qu'elle me dit; je songeai encore à cette bague qu'elle avoit trouvé si ressemblante à celle qu'elle avoit autresois donnée à Dursan. Eh! que sçait-on, me disois-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade qui presse tant pour la voir, est son sils luimême.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle

refusât de venir; d'un autre côté, son refus, quelqu'obstiné qu'il sût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvements d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvements, & se jettant tout-d'un-coup en pleurs aux genoux de sa bellemere, triompheroit infailliblement de ce cœux opiniâtre.

Ce que je prévoyois n'arriva pas, ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle; & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absoment inutile.

Madame Dursan lisoit, quand nous entrâmes dans sa chambre; elle connoissoit beaucoup l'Ecclésiastique que nous lui menions, elle lui consioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah! c'est vous, Monsieur, lui dit-elle; venezvous me demander quelque chose? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là-bas?

C'est de sa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il, d'un air extrêmement sérieux; il souhaiteroit que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéresse! moi? reprit-elle. Eh! que peut-il avoir à me dire qui me regarde? Vous avez, dit-il, un fils qu'il connoît, avec qui il a long-temps vécu avant que d'arriver en ce paysci; & c'est de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils! s'écria-t-elle encore : ah! Monfieur, ajouta-t-elle après un grand soupir, qu'on ' me laisse en repos là-dessus; dites-lui que je suis très-sensible à l'état où il est; que, si Dieu dispose de lui, il n'est point de services, ni de sortes de secours que sa femme & son fils ne puissent attendre de moi. Je n'ai point encore vu la premiere, & si on ne l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où elle est, & je lui enverrai fur le champ mon carrosse: mais fi le malade croit me devoir quelque reconnoissance, le seul témoignage que je lui en demande, c'est de me dispenser de sçavoir ce que le malheureux qui m'appelle sa mere, l'a chargé de me dire; ou bien, s'il est absolument nécessaire que je le sçache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, Monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, & nous laissames répondre l'Ecclésiastique.

Il peut être question d'un secret qui ne sçauroit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous seriez fâchée qu'on eût fait considence à un autre. Considérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoie est un homme qui se meurt, qu'il a sans doute des raisons essentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il est, Madame, à vous, à resuser ses instances.

Non, Monsieur, répondit-elle: la promesse qu'il peut avoir saite à mon sils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maitresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret qu'il est si important que je sçache, je consens, Monsieur, qu'il vous le déclare. Je veux bien le partager avec vous: si je sais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus; l'inconnu, qui l'a prévue, nous a demandé en grâce, à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prieres à celles de Monsieur.

Oui, Madame, reprit à son tour Madame Dorfrainville, je lui ai promis de vous amener, d'autant plus qu'il m'a bien assuré que vous vous reprocheriez insailliblement de n'avoir pas voulu descendre. Ah! quelle persécution, s'écria cette mere toute émue; quel quart-d'heure pour moi! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle en jettant les yeux sur sa belle-fille qui saissoit couler quelques larmes, pourquoi pleurez-vous?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi! tu le connoîs aussi, reprit ma tante en lui adressant encore ces paroles. Oui, Madame, répartit-elle; il a des parents pour qui j'aurai toute ma vie des sentiments de tendresse & de respect; & je vous les nommerois, s'il ne vouloit pas tester inconnu.

Je ne demande point à sçavoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante; mais puisque tu sçais qui il est, & qu'il a vécu long-temps avec Dursan, dit-il, ne les aurois-tu pas vus ensemble? Oui, Madame, je vous l'avoue, repritelle; j'ai connu même le fils de M. Dursan dès sa plus tendre ensance.

Son fils! répondit-elle en joignant les mains; il a donc des enfants? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon. Hélas! que n'est-il encore à naître, s'écria ma tante? Que fera-t-il de la vie? Que deviendra-t-il? Et qu'avois-je affaire

de sçavoir tout cela? Tu me perces le cœur, Brunon; tu me le déchires: mais parle, ne me cache
rien: tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux
me le dire; où est à présent son pere? Quelle étoit
sa situation, quand tu l'as quitté? Que sesoit-il ?
Il étoit malheureux, Madame, répartit Brunon en baissant tristement les yeux.

Il étoit malheureux, dis-tu? Il a voulu l'être; acheve, Brunon: seroit-il veus? Non, Madame; répondit-elle avec un embarras qui ne sut remarqué que de nous qui étions au sait: je les ai vus tous trois; leur état auroit épuisé votre colere.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en soupirant; quelle destinée! mon Dieu! quel mariage! Elle étoit donc avec lui, cette semme que le misérable s'est donnée, & qui le déshonore.

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous souffrîmes tous: mais elle se remit bien vîte; &, prenanceasuite un air doux, tranquille, où je vis même the la dignité:

Je répondrois de votre estime pour elle, si vous pouviez lui pardonner d'avoir manqué de la la la la vertu, Madame; tous ceux qui la connoissent vous le disont. Il est vrai que ce n'étoit pas assez pour

· . .

être Madame Dursan; mais je suis bien à plaindre moi-même, si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh! que me dis-tu là, Brunon, répartit-elle? Encore si elle te ressembloit!

Là-dessus je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante, & qu'elle me regardoit comme pour sçavoir ce que je lui conseillois de faire; mais pendant que je délibérois, ma tante, qui se leva sur le champ pour venir avec nous, interrompit si brusquement cet instant savorable à la réconciliation, & par-là le rendit si court, qu'il étoit déjà passé, quand Brunon jetta les yeux sur moi ce n'auroit plus été le même, & je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instants-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir; & ce point nous l'avions manqué, je le sentis.

Quoi qu'il en soit, nous descendsmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot: le cœur me battoit à moi. L'évènement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour ma tante; j'appréhendois que ce ne sût la mettre à une trop sorte épreuve: mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, j'avois tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutois; le coup qui devoit

voit la frapper étoit mon ouvrage; & d'ailleurs il étoit sûr que sans le secours de tant d'impressions, que j'allois, pour ainsi dire, assembler sur elle, il ne salloit pas espérer de réussir.

Ensin nous parvînmes à cet appartement du malade. Ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre. Brunon, sur qui elle s'appuyoit aussibien que sur moi, étoit d'une pâleur à faire peur. Je sentois mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un filence inquiet & morne. Le Consesseur, qui marchoit devant nous entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avança donc vers le mourant, qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son sils qui étoit au chevet, & qui pleuroit à chaudes larmes, se retira un peu; le jour commençoit à baisser, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur, dit l'Ecclésiastique à ce mourant, je vous amene Madame Dursan que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main foible & tremblante; & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir. Mais ma tante, qui arrivoit en ce moment au

Tome VII

près de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir

Non, Monsieur, non; restez comme vous êtes, je vous prie: vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Après quoi, nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tînmes debout auprès d'elle.

Vous avez desiré m'entretenir, Monsieur: voulez-vous qu'on s'écarte? Ce que vous avez à me dire doit il être secret? reprit-elle ensuite, moins en le regardant qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le malade là-dessus sit un soupir: & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne: il la lui prit, & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il sesoit, il eut le temps de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses levres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit, quelques sanglots à-demi étoussés par sa soiblesse & par sa peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mere alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jetté sur lui des regards attentifs & effrayés: que saitesvous donc là, sui dit-elle d'une voix que son esfroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire? Qui êtesvous, Monsieur? Votre victime, ma mere, répondit-il du ton d'un homme qui n'a plus qu'un sousse de vie.

Mon fils? Ah! malheureux Dursan! je te reconnoîs assez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle en retombant dans le fauteuil, où nous la vîmes pâlir & rester comme évanouie.

Elle ne l'étoit pas cependant: elle se trouva mal, mais elle ne perdit pas connoissance; & nos cris, avec les secours que nous lui donnâmes, rappellerent insensiblement ses esprits.

Ah! mon Dieu, dit-elle après avoir jetté quelques soupirs, à quoi m'avez-vous exposée, Tervire?

Hélas! ma tante, lui répondis-je, falloit - il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant? ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur? n'est-il pas digne que vous l'aimiez ? & pouvons nous le dérober à vos tendresses, ajoutai-je en lui montrant Dursan le fils, qui se jetta sur le champ à ses genoux; & à qui cette grand'-mere, déjà toute rendue, tendit languissamment une main qu'il baisa en pleurant de joie; & nous pleurions tous avec lui. Madame Dursan, qui n'étoit encore que Brunon; l'Ecclésiastique Kk ij

lui-même, Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi, & qui ne voyoit autour d'elles que des larmes, qui la remercioient de s'être laissé toucher.

Cependant tout n'étoit pas fait. Il nous restoit encore à la sléchir pour Brunon, qui étoit à genoux derriere le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je lui sesois, n'osoit s'avancer dans la crainte de nuire à son mari & à son sils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à rappeller la tendresse d'une mere irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haîne & de son mépris pour une étrangere, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retiroit point sa main qu'il avoit prise.

Leve-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin; je n'ai rien à te reprocher à toi. Hélas! comment te résisterois-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton pere?

Ici, les caresses du jeune homme & nos larsnes de joie redoublerent, Mon fils, dit-elle après en s'adressant au malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir? qu'on lui cherche par-tout du secours: nous avons des Médecins dans la Ville prochaine; qu'on les fasse venir, & qu'on se hâte.

Mais, ma tante, lui dis-je alors, vous oubliez encore une personne qui est chere à vos enfants, qui nous intéresse tous, & qui vous demande la permission de se montrer.

Je t'entends, dit-elle. Eh bien ! je lui pardonne: mais je suis âgée, ma vie ne sera pas encore bien longue, qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus temps, ma tante, lui dis-je alors: vous l'avez déjà vue, vous la connoissez, Brunon vous le dira.

Moi, je la connoîs, reprit-elle? Brunon dît que je l'ai vue? Eh! où est-elle? A vos pieds, répondit Dursan le fils; & celle-ci à l'instant venoit de s'y jetter.

Ma tante, îmmobile à ce nouveau spectacle, resta quelque temps sans prononcer un mot, & puis tendant les bras à sa belle-sille: venez donc, Brunon, lui dit-elle en l'embrassant; venez, que je vous paye de vos services. Vous me disiez que que je la connoissois, vous autres; il falloit dire aussi que je l'aimois.

Kkij

Brunon, que j'appellerai à présent Madame Dursan, parut si sensible à la bonté de ma tante a qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Elle embrassoit son fils, elle nous accabsoit de caresses. Madame Dorsrainville & moi: elle alloit se jetter au cou de son mari, elle sui amenoit son fils, elle sui disoit de vivre, de prendre courage: il l'embrassoit sui-même, tout expirant qu'il étoit; il demandoit sa mere qui alla l'embrasser à son tour, en soupirant de le voir si mal.

Il s'affoiblissoit à tout moment cependant: il nous le dit même, & pressa l'Ecclésiastique d'achever ses sonctions; mais comme, après tout ce qui venoit de se passer, il avoit besoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie se sît.

Ma tante, qui, de son côté, n'avoit pu supporter tant de mouvements & tant d'agitations sans en être affoiblie, nous pria de la remener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit elle à Madame Dursan; je n'aurois pas la sorce d'assister à ce qu'on va faire; aidez-moi à remonter. Brunon, (car elle ne l'appella plus autrement) & nous la conduisimes chez elle. Je la trouvai même si abattue, que je lui proposai de se coucher pour se mieux reposer: elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre semme - de - chambre; mais Madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici, me dit-elle; & elle se mit sur le champ à la déshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut son action de bonne grâce, & ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son resus comme un reste d'éloignement pour elle. Après quoi, elle nous renvoya tous chez le malade, & il ne resta qu'une semme-dechambre auprès d'elle.

Son dessein n'étoit pas de rester au lit plus de deux ou trois heures: elle devoit ensuite revenir chez son fils; mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroit plus.

A peine fut-elle couchée, que ses indispositions ordinaires augmenterent si fort qu'elle ne put se relever; & à dix heures du soir son fils étoit mort.

Ma tante le comprit aux mouvements que nous nous donpions, Madame Dorfrainville & moi, qui descendions tour-à-tour; & à l'absence de Madame Dursan & de son fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Kk iv

Je ne revois ni Dursan ni sa mere, me dit-elle un quart-d'heure après que Dursan se pere eur expiré; ne me cache rien: est-ce que je n'ai plus de sils? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu est le maître, continua-t-elle tout de suite sans verser une larme, & avec une sorte de tranquillité qui m'essraya, que je trouvai suneste, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de consternation & de douleur,

Je ne me trompois pas. Ma tante fut plus mat de jour en jour, rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba : la fievre la prit & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de Madame Dursan & de son fils; la premiere me sit pitié, tant je la trouvai accablée. Le testament qui déshéritoit son mari n'étoit pas encore révoqué; peutêtre appréhendoit-elle que ma tante ne mourût sans en saire un autre, & ce n'auroit pas été ma saute: je l'en avois déjà pressée plusieurs sois, & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville, qui lui en avoit parléaussi, passa trois ou quatre jours avec nous; le matin du jour de son départ nous insistâmes encore l'une & l'autre sur le testament.

Ma nièce, me dit alors ma tante, allez prendre

une petite clef à tel endroit, ouvrez cette armoire & apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disoit; & dès qu'elle eut le paquet:

Qu'on ait la bonté de me laisser seule un demiheure, nous dit-elle; & nous nous retirâmes,

Tout ceci s'étoit passé entre nous trois: Madame Dursan & son fils n'y avoient point été présents; mais ma tante les envoya chercher, quand elle nous eut fait rappeller Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire; elle avoit encore une écritoire & du papier sur son dit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Durfan, le testament que j'avois sait en saveur de ma nièce; mon dessein, depuis le retour de mon fils, a été de le supprimer: mais il y a trois ou quatre jours qu'elle m'en follicite à chaque instant; & je vous le remets, afin que vous y voyiez vous-même que je lui laissois tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna. Prenant ensuite un second papier cacheté, qu'elle présenta à Madame Dorfrainville: voici, poursuivit-elle, aun autre écrit, dont je prie Madame de vouloir

bien se charger; &, quoique je ne doute pas que vous ne satisfassiez de bonne grâce aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle en adressant la parole à Madame Dursan, j'ai cru devoir encore vous les recommander. & vous dire qu'elles me sont chères, qu'elles partent de mon cœur; qu'en un mot j'y prends l'intérêt le plus tendre, & que vous ne sçauriez 'ni mieux prouver votre reconnoissance à mon égard, ni mieux honorer ma mémoire, qu'en exécutant fidèlement ce que j'exige de vous dans cet écrit, que je confie à Madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces sentiments avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma nièce.

Elle s'arrêta-là, & demanda à se reposer; Madame Dorfrainville l'embrassa, partit à onze heures, & six jours après ma tante n'étoit plus.

Vous concevez aisément quelle fort ma douleur. Madame Dursan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir : mais je ne sus guères sensible à tout ce qu'elle me disoit; &, quoiqu'elle sitt affligée elle-même, je crus qu'elle ne l'étoit pas

assez: ses larmes n'étoient pas ameres; il y entroit, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer: & voilà pourquoi elle ne me consoloit pas malgré tous ses efforts.

Son fils y réuffissoit mieux: il avoit, à mon avis, une tristesse plus vraie; il regrettoit du moins son pere de tout son cœur, & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnoissance, sans songer, comme sa mere, à l'abondance où il alloit vivre.

Et puis je le voyois sincerement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque; & peut-être à cause de cela jugeois-je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, Madame Dorsrainville vint deux jours après au Château avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui sut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissoit son petit-fils dans tous les droits que son pere avoit perdus par son mariage: mais elle ne le rétablissoit en entier qu'à condition qu'il m'épouseroit; & qu'au cas qu'il en épousat une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il seroit obligé de me

donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit; de quelque nature qu'ils sussent.

Qu'au surplus l'affaire de notre mariage se décideroit dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet seroit ouvert; & qu'en attendant, il me seroit du même jour une pension de mille écus, dont je jouirois jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'entrererois en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils pendant qu'on lisoit cet article; je ne veux rien qu'avec ma Cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embarras & de plaiss sans rien répondre: mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit, si je ne l'épousois pas, ne me tentoit gueres.

Attendez donc qu'on acheve, mon fils, lui dit Madame Dursan d'un air assez brusque, que Madame Dorsrainville remarqua comme moi. J'aurois été honteux de me taire, reprit le jeune homme plus doucement; & l'on continua de lire.

L'air brusque que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparemment de ce qu'elle sçavoit mon peu de fortune; & malgré le tiers

du bien de ma tante que je devois emporter, si Dursan ne m'épousoit pas, elle le voyoit nonseulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aspirer aux partis les plus distingués par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raison de regretter une tante qui m'avoit si bien traitée. Qu'appellez-vous bien traitée? Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiselle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame, qui sut scandalisée de sa saçon de penser? & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien sans elle, sans son désintéressement & sa généreuse industrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien: votre sils, en l'épousant, Madame, épousera l'héritiere de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en pense lui-même; & vous ne sçauriez penser autrement, sans une ingratitude dont je ne vous crois pas coupable.

A l'égard de leur mariage, répartit Madame Dursan en souriant, mon fils est encore si jeune qu'il sera temps d'y songer dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui se sépara d'elle avec une froideur dont Madame Dursan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme, que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question. Je sçus qu'elle fesoit consulter d'habiles gens, pour sçavoir si on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce sut encore Madame Dorfrainville qu'on instruisit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Dursan, qui la sçavoit & qui n'osoit me la dire, étoit au désespoir; ce n'étoit pas de lui que j'avois à me plaindre alors, il m'aimoit au-delà de toute expression: je ne lui dissimulois pas que je l'aimois aussi; & plus Madame Dursan en usoit mal avec moi, plus son fils, que je croyois si différent d'elle, me devenoit cher: mon cœur le récompensoit par-là de ce qu'il ne ressembloit pas à sa mere.

Mais cette mere, toute ingrate qu'elle étoit, avoit un ascendant prodigieux sur lui; il n'osoit lui parler avec autant de sorce qu'il l'auroit dû; il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui dire: vous me chagrinez; & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

Les mauvaises intentions de cette mere ne se terminerent pas à me disputer, s'il étoit possible, le tiers du bien qui m'appartenoit : elle résolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'espérance que son fils, en cessant de me voir, cesseroit aussi de m'aimer avec tant de tendresse, & ne seroit plus si difficile à amener à ce qu'elle vouloit; & voici ce qu'elle sit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une espece de rupture, ou du moins une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle; & ce sut à moi qu'elle s'en prit. Mademoiselle, me dit-elle, Madame Dorfrainville est toujours votre amie & p'est plus la mienne; çomment cela se peut-il? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je: vous sçavez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous, reprit elle en souriant d'un air ironique; vous plaisantez, & elle auroit entendu raison si vous l'aviez voulu. Le mariage dont il s'agit n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je: mais elle n'a pas cru que ce sût vous qui dussiez le difféper, si j'y consentois. Quoi! Mademoiselle, vous me querellez aussi? Déjà des reproches du service que vous nous avez rendu? Cette humeur-ià m'allarme pour mon sils, reprit-elle en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de justice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna; & depuis-ce moment nous ne nous parlâmes presque plus, & j'en essuyai tous les jours tant de dégoût qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la désolation du fils, que je laissai malade de douleur, brouillé avec sa mere, & que je ne pus ni voir, ni informer du jour de ma sortie, par tout ce que m'allégua sa mere, qui seignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirois; & qui me dit que son fils, avec la sièvre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux aussi étonnants que les miens.

Tant de fourberie me rebuta de lui répondre là-dessus; mais, pour lui témoigner le peu de cas que je fesois de son caractere: j'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant; il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a kaissée, & je vais m'en acquitter

acquitter tout-à-l'heure, dit-elle en souriant du compliment que je lui fesois, & dont ma retraite la consoloit. Non, lui dis-je avec fierté: gardez votre argent, Madame; je n'en ai pas besoin à présent: & aussi tôt je montai dans une chaise, que Madame Dorfrainville, chez qui j'alkois, m'avoite envoyée.

Je passe la colere de cette Dame au récit que je lui sis de tous les désagréments que j'avois eus au Château. J'avois écrit deux sois à ma mere depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponse, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles; & cela me chagrinoit.

Où pouvoit me jetter une lituation comme la mienne? Car, enfin, je ne me voycis rien d'affuré; & si Madame Dussai, qui avoit tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante, parvenoit à le faire casser, que devenois-je? Il n'étoit pas question d'abuser de la retraite que Madame Dorfrain-ville venoit de me donner; il ne me restoit donc que ma mere à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, semme agée, alloit saire un voyage à Paris: je crus devoir profiter de sa compagnie, & partir avec elle; ce que

Tome VII.

je fis en effet quinze jours ou trois semaines après ma sortie de chez Madame Dursan, qui m'avoit envoyé ce qui m'étoit dû de ma pen-fion, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pus que laisser une lettre, que Madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

Fin de la dixieme Partie,





ONZIEME PARTIE.

Quoi! vous écriez-vous, encore une Partie!
Quoi! trois tout de suite! Eh! par quelle raison vous plait-il d'écrire si diligemment l'histoire
d'autrui, pendant que vous avez été si lente à
continuer la vôtre? Ne seroit-ce pas que la Religieuse auroit elle-même écrit la sienne, qu'elle
vous auroit laissé son manuscrit, & que vous le
copiez?

Non, Madame, non, je ne copie rien; je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé: ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne; & ma diligence vient de ce que je me corrige, voilà tout le mystere: vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez. Madame, vous le verrez. Poursuivons.

Nous nous retrouvâmes sur le soir dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

Ll ij

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrege le reste de mon histoire? non que je n'aie le temps de la sinir cette sois-ci; mais j'ai quelque consusion de vous parler si long-temps de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sçachiez.

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure; depuis que je vous écoure, je ne fuis plus, ce me semble, si étonnée des évènements de ma vie : je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est fâcheux d'avoir, comme moi, perdu sa mere, il ne l'est gueres moins d'avoir, comme vous, été abandonnée de la sienne : nous avons toutes deux été disseremment à plaindre; vous avez eu vos ressources, & moi les miennes. A la vérité, je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas me dit-elle; achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit résolu, & je partis quelques jours après avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma pension; d'cette somme, que Madame de Vernière avoit bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance, avoit été donnée de fort bonne grâce; Madame Dursan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne serons pas long-temps sans vous sufvre, me dit-elle la veille de mon départ: mais si par quelque accident imprévu vous avez besoin de plus d'argent avant que nous soyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiselle; & je vous en enverrai sur-le-champ.

Ce discours sut suivi de beaucoup de protestations d'amitié qui n'avoient qu'un désaut, c'est qu'elles étoient trop polies; je les aurois cru vraies, si elles avoient été plus simples : le bon cœur ne fait point de compliments.

Quoi qu'il en soit; je partis, toujours incertaine du sond de ses sentiments, & par-là toujours inquiète du parti qu'elle prendroit; mais en revanche bien convaincue de la tendresse du sils.

Je ne vous en dirai que cela; je n'ai que trop sousser du ressouvenir de ce qu'il me dit alors, aussi-bien que dans d'autres temps; il a sallu les oublier ces expressions, ces transports, ces regards, cette physionomie si touchante qu'il avoit avec moi, & que je vois encore: il a sallu n'y plus songer; & malgré l'état que j'ai embrassé; je n'ai pas eu trop de quinze aus pour en pandre la mémoire.

Ll iij

C'étoit dans un carrosse de voiture que nous voyagions ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieues de Paris, quand, dans un endroit où l'on s'arrêta quelque temps le matin pour ratraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit une place pour elle dans la voiture.

Elle étoit suivie d'une Paysanne qui portoit une cassette, & qui tenoit un sac-de-nuit sous son bras. Oui, lui dit le cocher, il y a encore une place de vuide à la portiere.

Eh bien! je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya sur le champ, & qui monta tout de suite en carrosse, après nous avoir tous salués d'un air qui avoit de la dignité, quoique trèshonnête, & qui ne sentoit point la politesse de campagne. Tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiastique qui alloit plaider à Paris. Ma compagne & moi a nous remplissions le fond du devant; celui du derriere étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa semme. Dans l'autre portiere a étoient un Officier, & la semme-de-chambre de la Dame avec qui se voyageois, & qui avoit encore un laquais qui suivoit le carrosse à cheval.

Cette inconnue que nous prîmes en chemin, étoit grande, bien faite; je lui aurois donné près de cinquante ans, cependant elle ne les avoit pas: on eût dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'embonpoint, on lui voyoit les plus beaux traits du monde, avec un tour de visage admirable, & je ne sçais quoi de fin, qui sesoit penser qu'elle étoit une semme de distinction. Toute sa figure avoit un air d'importance naturelle qui ne vient pas de sierté, mais de ce qu'on est accoutumé aux attentions, & même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieue depuis la Buvette, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venue.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter: mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas; & comme j'étois la plus jeune de toutes les perfonnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, & l'en pressai d'une maniere aussi sincere qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes instan-L1 iv ces, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & mela même quelque chose de si slatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressements en redoublerent; mais il n'y eut pas moyen de la persuader, & en esset son indisposition se passa.

Comme elle étoit placée auprès de moi, nous avions de temps en temps de petites conversations ensemble.

La Dame que j'ai appellée ma compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me parloit; & là-dessus notre inconnue crut qu'elle étoit ma mere.

Non, lui dis-je; c'est une amie de ma famille qui a la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux; elle pour recueillir une succession, & moi pour joindre ma mere qu'il y a long-temps que je n'ai vue.

Je voudrois bien être cette mere-là, me dit-elle d'un air doux & caressant, sans me faire de question sur le pays d'où je venois, & sans me parler

de ce qui la regardoit.

Nous arrivames à l'endroit où nous devions dîner; il faisoit un fort beau jour, & il y avoit dans l'Hôtellerie un jardin qui me parut assez joli. Je sus curieuse de le xoir, & j'y entrai. Je

m'y promenai même quelques instants pour me délasser d'avoir été assile toute la matinée.

Madame Darcire (c'est le nom de ma compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Ossicier ordonnoit notre dîner; l'antre voyageur incommodé & sa semme étoient déjà montés dans la chambre où l'on devoit nous servir, & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à Madame Darcire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venue qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit dessein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois, que cette Dame eut envie de voir aussi. L'Ecclésiassique & l'Ossicier la suivirent, & il y avoit déjà une bonne demi-heure que nous nous y amusions, quand le laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit servir; nous primes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs ésoient d'abord montés.

J'ignorois que notre inconnue se sût séparée, on n'en avoit rien dit devant moi; de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans un cabinet à rezde-chaussée, dont les senstres étoient ouvertes,

& on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis-je, à l'Officier! est-ce dans ce cabinet que nous d'înons? nous n'y ferons gueres à notre aise. Aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut; mais cette Dame a voulu d'îner toute seule.

Il n'y a point d'apparence qu'elle eût pris ce partilà, si on l'avoit priée d'être des nôtres, repris-je; peut-être s'attendoit elle là-dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur-le-champ réparer cette saute.

Je laissai en esse monter les autres, & me hâtal d'entrer dans ce cabinet. Elle prenoît sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté; c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna, elle rougit elle-même que j'en susse témoin; mais lui cachant ma surprise:

Eh quoi! Madame, lui dis-je, vous nous quittez, nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous? Nous ne souffrirons pas cette séparationlà, s'il vous plaît; heureusement que j'arrive à propos: vous n'avez point encore mangé, & je vous enseve de la part de toute la compagnie; on ne se mettra point à table que nous ne soyez verinue.

Elle s'étoit brusquement levée, comme pour m'écarter de la table, & de la vue de son diner. Je me conformai à son intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant; ne prenez pas garde à moi, je vous prie : j'ai été long temps malade, je suis encore convallescente, il saut que j'observe un régime qui m'est nécessaire, & que j'observerois mal en compagnie: voilà mes raisons, voyez si vous voulez que je m'expose, je suis bien sûre que non, & vous seriez la premiere à m'en empêcher. Je crus de bonne-foi ce qu'elle me disoit, & je n'en insistai pas moins.

Je ne me rends point, lui distie, jerne veux point vous laisser seule: venez, Madame, & siez vous à moi, je veillerai sur vous avec la derniere rigueur, je vous garderai à vue: on n'a pas encore servi : il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre dîner au nôtre, & je la prenoissons le bras pour l'emmener en lui parlant ains ; de sorte que je l'entraînois déjà sans qu'elle sçût que me répondre; malgré la répugnance que je lui voyois toujours. Mon Dieut Mademoiselle, me dit elle en s'ar-

rétant d'un air triste, & même douloureux: que votre empressement me sait de plaisir & de peine l'faut-il vous parlet considemment ? Je viens d'une petite maison de campagne, que j'ai ici près; j'y avois apporté un certain aigent pour y passer environ un mois: je sortois de maladie, la sièvre m'y a reprise, je m'y suis laissé gagner par le temps; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me saut pour retourner à Paris où je serai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis-là, au reste, n'est sait que pour vous, Mademoiselle: vous le sentez bien; & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle affectat d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accident sans conséquence; ce qu'elle me disoit-là me toucha cependant, & je erus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours: it y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh! Mallame, m'écrisi-je avec une franchise vive & badine, & en lui mettant ma bourse dans la main, que j'aje l'honneur de vous être bonne à quelque chose; su vez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisqué veus avez négligé d'en saire veus.

& ne nous punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

Je déliois les cordons de la bourse en lui parlant ainfi; prenez ce qu'il faut, ajourai-je; si vous n'en avez pas besoin, vous me le renverrez le lendemain.

Elle jetta comme un soupir alors, & laissa même, sans doute malgré elle, échapper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-else ensuite avec un embarras qu'elle combattolt, vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous: mais je puis me passer de ce que vous m'osfrez de si bonne grâce, soussirez que je vous remercie: il n'y a personne de quelque considération dans ces campagnes ci qui ne me connoisse, & chez qu'i je ne puisse envoyer si je vousois; mais ce n'est pas sa peine, je serai demain chez moi.

Sil vous est indifférent de rester seule ici, lui répondis je d'un air mortisse, il ne me l'auroit pas été d'être quesques heures de plus avec vous c'étoit une grâce que je vous demandois, & qu'il de vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas l'me répartit-elle en Joignant les mains: eh l'comment feroit - on pour

ne pas vous aimer? Eh bien! Mademoiselle, que voulez-vous que je prenne? puisque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas, je ferai tout ce que vous exigerez, & je vais vous suivre: êtes-vous contente?

C'étoit en tenant ma bourse qu'elle me disoit cela; je l'embrassai de joie; car toutes ses saçons me plaisoient, je les trouvois nobles & affectueuses: & ce petit moment de conversation particuliere venoit encore de me lier à elle. De son côté, elle me serra tendrement dans ses bras: ne disputons plus, me dit elle après, voilà un de vos louis que je prends; c'est assez, puisqu'il n'est question que de prendre. Non, répondisje en riant, n'y est-il qu'un quart, de lieue d'ici chez vous; je vous taxe à davantage. Eh bien! mettons-en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

Je l'emmenai donc; il y avoit un instant qu'on avoit servi, & on nous attendoit. On la comble de politesse, & Madame Darcire sur-tout eut mille attentions pour elle.

Je lui avois promis de veiller sur elle à table. & je lui tins parole, du moins pour la sorme; on m'en sit la guerre, on me querella, je ne m'en Touciai point; c'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je. Madame n'est venue qu'à cette condition-là, & je sais ma charge.

Ma prétendue rigueur n'étoit cependant qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat; & quoique, pour entrer dans le badinage, elle se plaignît d'être trop gênée, il est vrai qu'elle mangea très-peu.

Nous sentimes tous combien nous auriore perdu, si elle nous avoit manqué; il me semble que nous étions devenus plus aimables avec elle, & que nous avions tous plus d'esprit qu'à l'ordinaire,

Enfin, le dîner fini, nous remontâmes en carrosse, & le souper se passa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieue de Paris, quand nous vîmes un équipage s'arrêtet près de notre voiture, & que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit si Madame Darcire n'étoit pas là? C'étoit un homme d'affaires à qui elle avoit écrit de venir au-devant d'elle, & de lui chercher un Hôtel où elle pût avoir un logement convenable; elle se montra sur-le-champ.

Mais comme nous avions quelques paquets engagés dans le magasin, que le lieu n'étoit pas commode pour les retirer, nous jugeâmes à propos de ne descendre qu'à un petit Village qui n'étoit plus qu'à un demi-quart de lieue, & où notre cocher nous dit qu'il s'arrêteroit luimême.

Pendant qu'on y travailla à retirer nos paquets, mon inconnue me prit à quartier dans une petite cour, & voulut, en m'embrassant, me rendre les deux louis d'or que je l'avois forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, sui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez-les jusques chez vous; que je les reprenne aujourd'hui ou demain, n'est-ce pas la même chose? Avez-vous intention de ne me pas revoir? & me quittez-vous pour tou-jours?

J'en serois bien fâchée, me répondit-elle; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'est comme si j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je en me réculant, je me mêsse de vous; & je vous laisse cet argent précisément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Este se mit à rire, & s'avança vers moi; mais je m'éloignal encore. Ce que vous saites-là est mutile, lui criai-je: donnez-moi mes sûretés; où logez-vous?

Je ne vous en aurois pas moins instruite de l'endroit droit où je vais, me répartit-elle; mon nom est Darneuil (ce n'étoit-là que le nom d'une petite Terre, & elle me cachoit le véritable), & vous aurez de mes nouvelles chez M. le Marquis de Viry, rue Saint-Louis au Marais: (c'étoit un de ses amis;) dites moi à présent à votre tour, ajoutat-elle, où je vous trouverai?

Je ne sçais point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je: mais demain j'enverrai quelqu'un qui vous le dira, si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors Madame Darcire qui m'appelloit, & je me hâtai de sortir de la petite cour pour la joindre; mon inconnue me suivit, elle dit adieu à Madame Darcire; je l'embrassai tendrement, & nous partîmes.

En une heure de temps nous arrivames à la maison que cet homme d'affaires, dont j'ai parlé, nous avoit retenue.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée, j'aurois volontiers été chercher ma mere, si Madame Darcire, qui se sentoit trop fatiguée pour m'accompagner, & dont je ne pouvois prendre que la semme-de-chambre, ne m'avoit engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit Tome VII. Mm qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions, à celui où je devois aller trouver cette mere, qu'il me tardoit avec tant de raison de voir & de connoître.

Aussi Madame Darcire ne me sit-elle pas languir le jour d'après: elle eut la bonté de présérer mes affaires à toutes les siennes; & à onze heures du matin nous étions déjà en carrosse pour nous rendre dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins; conformément à l'adresse que j'avois gardé de ma mere, & à laquelle je lui avois écrit mes dernieres lettres, qui étoient restées sans réponse.

Notre carrosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là nous demandames la maison de Madame la Marquise de.... (c'étoit le nom de son mari). Elle n'est plus ici, nous répondit un Suisse ou un Portier, je ne sçais plus lequel des deux. Elle y logeoit il y a environ deux ans ; mais depuis que M. le Marquis est mort, son fils a vendu la maison à mon maître qui l'occupe à présent.

M. le Marquis est mort! m'écriai-je toute troublée, & même saisse d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir; car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-pere qui m'étoit



inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation, & sans lequel au contraire ma mere ne m'auroit pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait?

Cependant en apprenant qu'il ne vivoit plus, & qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mere, qui m'avoit laissé ignorer tous ces évènements: le filence qu'elle avoit gardé là-dessus m'allarma, j'apperçus confusément des choses tristes, & pour elle & pour moi; en un mot, cette nouvelle me frappa, comme si elle avoit entralné mille autres accidents fâcheux que je redoutois, sans sçavoir pourquoi.

Eh! depuis quand est-il donc mort, répondis-je d'une voix altérée? Eh! mais c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois, je pense, reprit cet homme, & six ou sept semaines après avoir marié M. le Marquis son sils, qui vient ici quelquesois, & qui demeure à présent à la Place-Royale.

Et la Marquise sa mere, lui dis-je encore, loget-elle avec lui? Je ne crois pas, me répondit-il: il me semble avoir entendu dire que non; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle est: apparemment qu'on vous en informera.

Eh bien! me dit alors Madame Darcire, il n'y
M m ij

a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place-Royale après-dîner, d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous vou-drez, lui répondis-je d'un air inquiet & agité; & nous revînmes à la maison.

Vous voilà bien réveuse, me dit en chemin Madame Darcire; à quoi pensez - vous donc? Est - ce la mort de votre beau - pere qui vous afflige?

Non, lui dis-je; je ne pourrois en être touchée que pour ma mere, que cet accident intéresse peut-être de plus d'une saçon : mais ce qui m'occupe à présent, c'est le chagrin de ne la point voir, & de n'être pas sûre que je la trouverai chez son fils, puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'est pas là un grand inconvénient, me dit-elle; si elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes, nous rentrâmes enfuite au logis; trois quarts d'heure après le dîner nous remontâmes en carrosse avec son homme-d'affaires qui venoit d'arriver, & nous prîmes le chemin de la Place-Royale, où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener, d'abord dans l'intention de m'y laisser, si nous

y trouvions ma mere, d'aller de-là à ses propres affaires, & de revenir me reprendre sur le foir, s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-dessus, & mes inquiétudes ne devoient pas finir si-tôt. Ni mon frere, ni ma belle-sœur, c'est-à-dire, ni M. le Marquis, ni sa semme n'étoient chez eux. Nous scûmes de leur Suisse que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieues de Paris. Quant à sa mere, elle ne logeoit point avec eux, & on ignoroit sa demeure; tout ce qu'on pouvoit m'en dire, c'est que ce jour-là même elle étoit venué à onze heures du matin pour voir son fils dont elle ne sçavoit pas l'absence, qu'elle avoit paru fort surprise & fort affligée de le trouver parti; qu'elle arrivoit elle-même de campagne, à ce qu'elle avoit dit, & qu'elle s'étoit retirée sans laisser fon adresse.

A ce récit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, & je ne pus m'empêcher de soupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis, répondis-je à cethomme? Oui, Mademoiselle, me répartit-il; c'est ce qui m'en a semblé. Eh! comment est-elle venue ici? ajoutai-je par je ne sçais quel esprit de mésiance M m iij

fur sa situation, & comme cherchant à tirer des conjectures sur ce qu'on alloit me répondre ; étoitelle dans son équipage, ou dans celui d'un de ses amis?

Oh! d'équipage, me répondit il l vraiment, Mademoiselle, elle n'en a point : elle étoit touts seule, & même assez satiguée; car elle s'est reposée ici près d'un quart-d'heure.

Toute seule, & sans voiture, m'écriai-je! la mere de M. le Marquis? voilà qui est bien horrible! Ce n'est pas ma saute, & je ne sçaurois dire autrement, me répartit-il; au surplus, je ne me mêle point de ces choses-là, & je réponds seulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je en infistant, ne m'indiqueresvous point dans ce quartier-ci quelque personne qui la connoisse, chez qui elle aille, & de qui je puisse apprendre où elle loge?

Non, reprit-il: elle vient si rarement à l'Hôtel, à des heures où il y a si peu de monde, & elle y demeure si peu de temps, que je ne me souviens pas de l'avoir vu parler à d'autres personnes qu'à M. le Marquis son sils; & c'est toujours le matin, encore quelquesois n'est-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois-là? Que ferai-je donc,

Le quelle est ma ressource, dis je d'un air consterné à Madame Darcire, qui commençoit aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela? Il n'est pas possible, en nous informant avec soin, que nous ne découvrions bientôt où elle est, me dit-elle; il ne saut pas vous inquiéter, acci n'est qu'un esset du hasard & des circonstances dans lesquelles vous arrivez. Je ne lui répondis que par un soupir, & pous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aisé dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher ceste Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je devois sçavois des nouvelles chez le Marquis de Viry, rue Saint-Louis, à ce qu'elle m'avoit dit; mais dans ce moment-làjene pensai point à elle : je n'étois occupée que de ma mere, que de mes tristes soupçons sur son état, & que de l'impossibilité où je me voyois de l'embrasser.

Madame Darcire sit tout ce qu'elle put pour rassurer mon esprit, & pour dissiper mes allarmes. Mais cette mere, qui étoit venue à pied chez son sils, que sa lassitude avoit obligée de se reposer; cette mere qui sesoit si peu de sigure, qui étoit si enterrée que les gens mêmes de son sils ne sça
M m iv

voient pas sa demeure, me revenoit toujours dans

De la Place-Royale, nous ailâmes chez le Proeureur de Madame Darcire: de-là, dans une maison où l'on avoit mis le scellé, & qui avoit appartenu à la personne dont elle étoit héritiere; elle y demeura près d'une heure & demie, & puis nous rentrâmes au logis, avec ce Procureur à qui elle devoit donner quelques papiers, dont il avoit besoin pour elle.

Cet homme, pendant que nous étions dans le carrosse, parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais, & qu'il devoit voir le lendemain, au sujet de la succession de Madame Darcire. Comme c'étoit-là le quartier du Marquis, & celui où j'avois espéré de trouver ma mere, je lui demandai s'il ne la connoissoit pas, sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Oui, me dit-il; je l'ai vue deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avoit en ce temps-là chargé de quelque affaire: mais depuis qu'il est mort, je ne sçais plus ce qu'elle est devenue; j'ai seulement oui dire qu'elle n'étoit pas sort heureuse.

Eh! quel est donc son état, lui répondis-je

avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher? Son fils est si riche & si grand Seigneur, ajoutai-je! Il est vrai, reprit-il; & il a épousé la fille de M. le Duc de ... mais je crois la Marquise brouillée avec lui & avec sa belle-fille; cette Marquise n'étoit, dit-on, que la veuve d'un trèsmince & très-pauvre Gentilhomme de province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épousa assez étourdiment, tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, & que le fils qu'il a eu d'elle s'est marié avec la fille du Duc de il se peut bien faire que cette fille du Duc, je yeux dire, que Madame la Marquise la jeune ne voie pas de trop bon œil une belle-mere comme la vieille Marquise, & ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits houbereaux de sa famille, & de celle de son premier mari, dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vue, & qu'apparemment on n'est pas curieux de voir; voilà à-peu-près ce que je puis recueillir de tous les propos que j'ai entendus à ce sujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainsi ; je n'avois pu les retenir à cet étrange discours, & n'étois pas même en état d'y rien répondre.

Madame Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçue que je pleurois.

· Qu'appelle-t-on des houhereaux, Monfieur, lui dit-elle, quand il eut fini? Il faut que Madame la Marquise la jeune, toute fille de Duc qu'elle est, soit bien mal informée, si elle rougit des alliances dont vous parlez; je lui apprendrois moi, qui suis du pays de cette belle-mere qu'elle méprise, je lui apprendrois que la Marquile, qui s'appelle de Tresle en son nom, est d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de notre Province; que celle de M. de Tervire, son premier mari, ne le cede à pas une que je connoille; qu'il n'y en avoit point anciennement de plus considérable par l'étendue de ses Terres; & que, toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce côté-là. M. de Tervire auroit encors laissé à sa veuve plus de dix-huit ou vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à fon cadet; & qu'enfin il n'y a ni Gentilhomme, ni Marquis, ni Duc en France, qui ne pût avec honneur épouser Mademoiselle de Tervire, qui est cette fille qu'on n'a jamais vue à Paris, que Madame la Marquise laissa essectivement à ses parents quand elle quitta la province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit & du caractere.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux mouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avoit demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette filse dont il étoit question.

Madame, dit-il un peu confus à Madame Darcire, quoique je n'aie rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence; ne seroit-ce pas Mademoiselle de Tervire elle-même que je vois?

Il auroit été difficile de le lui diffimuler; ma contenance ne le permettoit pas, & ne me laissoit pas deux partis à prendre: aussi Madame Darcire n'hésita-t elle point. Oui, Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'est elle: voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir, que sans doute on s'imagine être une espece de Paysanne, & à qui on seroit peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdît, de quelque maniere qu'on soit saite,

répondit-il en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit. Notre carrosse arrêtoit en ce moment, nous étions arrivés, & je ne lui répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien que, dès qu'il fut sorti, je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit désendu ma famille & vengé les miens des mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit, ne servit qu'à me consirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mere; & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne sçavoir où l'aller chercher.

Il est vrai qu'à proprement parler, je ne la connoissois pas; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante aventure que celle de retrouver une mere qui vous est inconnue! le seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux!

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même; car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses peines: mon amour-propre étoit de moitié avec le sien dans tous les affronts que je supposois qu'elle essuyoit: & j'aurois eu, ce me semble, un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étois sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eût pas été si vis, si je l'avois sçu plus heureuse, & c'est que je ne me serois pas slattée non plus d'être si bien reçue: mais j'arrivois dans des circonstances qui me répondoient de son cœur, j'étois comme sûre de la trouver meilleure mere, & je comptois sur sa tendresse à cause de son malheur.

Malgré toutes les informations que nous simes, Madame Darcire & moi, nous avions déjà passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pu découvrir où elle étoit, & j'en mourois d'impatience & de chagrin. Par-tout où nous allions nous par-lions d'elle; bien des gens la connoissoient, tout le monde sçavoit quelque chose de ce qui lui étoit arrivé, les uns plus, les autres moins; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille, que je me produisois sous ce nom-là, je m'appercevois bien qu'on me ménageoit, qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on sçavoit; & le peu que j'en apprenois signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excédée enfin de l'inutilité de mes efforts pour

la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours, Madame Darcire & moi, à la Place Royale, dans l'espérance que ma mere y seroit revenue elle-même, qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venues l'y demander, & qu'en conséquence elle auroit bien pu laisser son adresse, asin qu'on la leur donnât, si esses revenoient la chercher.

Autre peine inutile, ma mere n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la premiere fois que le Marquis ne seroit de retour que dans trois semaines ou un mois, & sans doute elle attendoit que ce temps-là sût passé pour se remontrer. Ce sut du moins ce qu'en pensa Madame Darcire, qui me le persuada aussi.

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'avisai de songer que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil, de cette Dame de la voiture, dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous sçavez, je m'étois liée d'une amitlé assez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

Je proposai donc à Madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de la rue S. Louis: elle y consentit; & la premiere maison à laquelle nous nous arrêtames pour demander celle du Mar-

quis de Viry, étoit attenant la sienne. C'est la porte d'après, nous dit-on; & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ.

Personne ne venoit, on redoubla; &, après un intervalle de temps assez considérable, parut un vieux domestique à longs cheveux blancs, qui, sans attendre qu'on lui sît de question, nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec Madame.

Ce n'est pas lui à qui nous en voulons, lui répondis-je; c'est à Madame Darneuil. Ha! Madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il: mais n'êtes-vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province? Depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous. Eh bien! ayez la bonté d'attendre un instant, répartit-il: je vais vous faire parler à une des semmes de Madame, qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus il nous quitta pour aller lentement chercher cette semme, qui descendit, & qui vint nous parler à la portiere de notre carrosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre eù est Madame Darneuil? nous avons cru la trouver ici.

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle; mais n'est-ce pas avec vous, Mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés, & qui lui prêtâtes de l'argent, ajouta-t-elle en m'adressant la parole? Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle? Dans le Faux-bourg S. Germain, me dit cette semme (& c'étoit précisément notre quartier:) j'ai même été avant-hier chez elle; mais je ne me souviens plus du nom de sa rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'informer où vous logez, si on venoit de votre part, & de remettre en même temps ces deux louis d'or que voici.

Je les pris: tâchez, lui dis-je, de la voir de main; retenez bien, je vous prie, où elle demeure, & vous me le ferez sçavoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde étoit aux fenêtres; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur, ou quelque accident considérable; & nous demandames ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions, arriva notre hôtesse, grosse bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortoit du milieu de cette soule, de l'air d'une semme qui avoit avoit eu part à l'auenture. Elle gesticuloit beaucoup, elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit, & elle étoit suivie d'un petithomme assez mal arrangé, qui avoit un tablier autour de lui, & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, Madaine, lui dîmeanous des qu'elle se fut approchée? Dans un moment, nous répondit-elle, jirai vous le dire, Mesdames: il faut auparavant que je finisse avec cet homme-ci, qu'elle mena effectivement chezelle.

Un demi-quart-d'heure afiret, elle revint nous trouver: je viens de voir la chôse du monde quis m'a le plus touchée, nous dit-elles, celui que vous avez vu avec moi tout-à-l'heure est le maître d'une auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est venue se loger une semme passablements bien mile, qui même, par ses discours & par ses manieres, n'a pas trop l'air d'une semme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute émue.

t Imaginez vous, Mesdames, que la sièvre l'a prise deux jours après être entsée chez cet hommes qui ne la connoît point, qui lui a loué une de ses chambres, & lui a sait crédit jusqu'ici sans lui

Tome V11.

demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eût promis de lui endonner. Vous jugez bien que, dans sa sièvre, if lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense. & il ne lui en a refusé aucun; il a toujours tout avancé: mais cet homme n'est pas riche. elle se porte mieux aujourd'hui, & un Chirurgien qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu de Médecin; un Apothicaire qui lui z fourni des remedes. demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle, elle n'a pu les satisfaire; &, sur le champ, ils se sont adressés au maître de l'auberge qui les-a été chercher pour elle. Celui-ci, effrayé de voir qu'elle n'avoir pas même de quoi les payer, a non seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit de lui evancer.

Sur ces entresaites, est arrivé un petit Marchand de Province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées, il n'y a en que celle de cette semme qu'il a regardée comme vuide, parce qu'elle ne sui donnoit point d'argent. Là-dessus la pris son parti, & a été sui parler pour la prien de se pourvois d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se présentoit une occasion de mettre dans

la fienne quelqu'un dont il étoit sûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courses qu'il étoit alle faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup, a-t-il ajouté, & je ne vous dis point de me payer; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretes, & ne m'ôrez point le prosit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette semme qui est un peu rétablie, mais encore trop foible pour fortir & pour déloger ainsi à la hate, l'a prié d'attendre quelques jours; lui a dit qu'il ne s'inquiètat point, qu'elle le paieroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le récompenser de tous ses soins, & que, dans une semaine au plus tard, elle l'enverroit porter un billet chez une personne de chez qui il ne réviendroit point sans avoir de l'argent; qu'il ne s'agissoit que d'un peu de patience; qu'à l'égard des gages, elle n'eff avoit point à lui laister qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires; qu'au surplus, s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point semme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée; mais il l'avoit déjà sorcée de sortir de sa chambre, &

Nn ij

de fermer une cassette qu'il vouloit retenir pour nantissement: de sorte que la querelle alors se passoit dans une salle où ils étoient descendus, & où cet homme & sa fille crioient à toute voix contre cette femme qui résistoit à s'en-aller. Le bruit, ou plutôt le vacarme qu'ils fesoient, avoit déjà amassé bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette salle. Je revenois alors de chez une de mes amies qui demeure ici près; & comme c'est de moi que cet homme tient la maison qu'il occupe, & qui m'appartient, je me suis arrêtée un moment en passant pour sçavoir d'où venoit ce bruit. Cet homme m'a vue, m'a priée d'entrer, & m'a exposé le fait : cette semme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire; elle pleuroit, je la voyois plus confuse & plus confternée que hardie; elle ne se désendoit presque que par sa douleur; elle ne jettoit que des soupirs avec un visage plus pâle & plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier. m'a suppliée, si j'avois quelque pouvoir sur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandoit, m'a donné sa parole qu'il seroit payé; enfin m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié, J'ai même senti de la considération pour elle: il n'étoit question que de dix écus; si je les perds, ils ne me ruineront pas, & Dieu m'en tiendra compte: il n'y a rien de perdu avec lui. L'ai donc dit que j'allois les payer: je l'ai fait rementer dans sa chambre, où l'on a reporté sa cassette, & j'ai emmené cet homme pour lui compter son argent chez moi. Voilà, Mesdames, mot pour mot l'histoire que je vous conte toute entiere à cause de l'impression qu'elle m'a faite, & il en arrivera ce qui pourra; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fûmes pas insensibles à ce récit, Madame Darcire & moi. Nous nous sentimes attendries pour cette semme, qui, dans une aventure aussi douloureuse, avoit sçu moins disputer que pleurer; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre hôtesse, & nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le maître de cette aublinge est appaisé, lui? dimes-nous, it attendra : mais ce n'est pas assez; cette semme est sans argent apparemment; elle sort de maladie, à ce que vous dites ; elle a encore une semaine à passer chéz cet homme qui n'aura pas grand égard à l'étattioù elle est, ni aux ménagements dont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne. Ayez;

N n iij

la bonte, Madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici : (c'étoient neuf ou dix écus que nous lui remettions.)

De tout mon cour, reprit-elle, j'y vais de ce pas; & elle partit. A son retour, elle nous dit qu'elle avoit trouvé cette semme au lit, que son aventure l'avoit extrêmement émue, & qu'elle n'étoit pas sans sièvre; qu'à l'égard des dix écus que nous avions envoyés, ce n'avoit été qu'en rougissant qu'elle les avoit reçus; qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prît qu'à titre d'emprunt; que l'obligation qu'elle nous en auroit en seroit plus grande, & sa reconnoissance encore plus digne d'elle & de nous; qu'elle devoit en esset recevoir incessamment de l'argent, & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplut point; au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageule que nous avions d'elle. Nous comprimes qu'une âme ordinaire ne se seroit point avisée de cette honnête & généraule fierté-là, & nous ne nous en sçûmes que meilleur gré de l'avoir obligée à je ne sçais pas même à quoi il tint que nous n'al-lâssions la voir, tant nous étions prévenues pour elle. Ce qui est de sûr, c'est que je pensai le proposer à Madame Darcire, qui, de son côté,

m'avoua depuis, qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier je plaignis beaucoup cette inconnue dont l'infortune me fit encore songer à ma mere, que je ne croyois pas, à beaucoup près, dans des embarras comparables, ni même approchants des siens; mais que j'imaginois seu-lement dans une situation peu convenable à son rang, quoique supportable & peut-être douce pour une semme qui auroit été d'une condition inférieure à la sienne: je n'allois pas plus loin; &, à mon avis, c'étoit bien en imaginer assez pour la plaindre, & pour penser qu'elle souffroit.

L'impossibilité de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis son sils, qui devoit, dans l'espace de ce temps, être revenu de la campagne, & chez qui je ne doutois pas que je n'eusse des nouvelles de ma mere, qui auroit aussi attendu qu'il sût de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette inconnue, nous fortîmes entre onze heures & midi, Madame Datcire & moi, pour aller à la Messe, (c'étoit un jour de sête) & en sevenant au logis, je crus

Nn iv

appercevoir, à quarante ou cinquante pas de notre carrosse, une semme que je reconnus pour cette semme-de-chambre à qui nous avions parlé chez le Marquis de Viry, rue Saint Louis.

Vous vous souvenez bien que je lui avois promis de renvoyer le sur-lendemain sçavoir la demeure de Madame Darneuil qu'elle n'avoit pu m'apprendre la premiere sois, & j'avois exactement tenu ma parole; mais on avoit dit qu'elle étoit sortie, & par distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon dessein; aussi sussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, & je la montrai aussi-tôt à Madame Darcire qui la reconnut comme moi.

cette femme qui nous vit de loin, parut nous remettre aussi, & resta sur le pass de la porte de l'aubergiste chez lequel nous jugeames qu'elle alloit entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fîmes près d'elle, & aussi-tôt elle nous salua. Je suis bienaise de vous revoir, sui dissie; je soupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous sortez de chez elle; ainsi vous me direz sa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aie dit un mot à

une Dame qui loge dans cette auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle; & je ne serai qu'un instant.

Une Dame! reprit avec quelqu'étonnement Madame Darcire, qui sçavoit du maître de l'auberge que notre inconnue étoit la seule semme qui logeât chez lui; eh! quelle est-elle donc, ajoutatelle tout de suite? & puis se retournant de mon côté: ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour?

C'est elle-même, répartit sur le champ la semme de-chambre, sans me donner le temps de répondre: je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'aubergiste qui vouloit qu'elle sortit de chez lui.

Voilà ce que c'est, reprit Madame Darcire; & puisque vous sçavez qui elle est, par quel accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges extrémités à nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit que ce doit être une semme de quelque chose.

répondit-elle: elle n'est pas saite pour essuyer de pareils assronts, il s'en sauc bien; aussi en est-elle

setombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir, si cela ne lui fait point de peine, dit Madame Darcire; montons-y, ma fille: (c'étoit moi à qui elle adressoit la parole.)

Vous le pouvez, Mesdames, reprit cette semme, pourvu que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, asin que je la prévienne sur votre visite, & que je sçache si vous ne la mortisserez pas; il se pourroit qu'elle vous sit prier de lui épargner cette consusson-là.

Non, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut-être curieuse, mais qui assurément l'étoit encore moins que sensible; non, nous ne risquens point de la chagriner: elle a déjà entendu parler de nous; il y a une personne qui, ces jours passés, l'alla voir de notre part, & je suis persuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant, si vous le jugez à propos; nous alsons vous suivre: mais vous entrerez la première, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand hôtel, presque attenant son auberge, que c'est notre hôtesse qui vient la voir, & que nous la sui envoyâmes il y a quesques jours. Elle sçaura bien là-dessus qui nous sommes.

Nous descendimes auss-tôt de carroile, & tout

s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit escalier à monter, & c'étoit au premier sur le derrière. La semme de chambre se hâta d'entrer; elle avoit en esset des raisons d'avertir l'inconnue, qu'elle ne nous disoit pas; & nous nous arrêtâmes un instant assez près de la porte de la chambre, vis-à-vis de laquelle étoit le lit de la malade; de saçon que, sorsqu'elle l'ouvrit nous vimes à noure aise cette malade qui étoit sur son séant; qui nous vit à son tour, malgré l'obseurité du passage où nous étions arrêtées; que nous reconnûmes ensin, & qui acheva de nous consirmer qu'elle étoit la personne que nous imaginions, par le mouvement de surprise qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes elle & nous tout le temps de nous examiner, c'est que cette porte qui avoit été un peu trop poussée, étoit restée ouverte.

Eh, mon Dieu ma fille, me dit tout bas Madame Darreire, n'est-ce pas là Madame Darneuil? Et pendant qu'elle me parloit ainsi, je vis la malade qui joignit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, & en jettant sur mos des regards languissants & mortissés, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage; &, pour lui ôter sa consusion à sorce de caresses, je courus toute émue l'embrasser d'un air si vif & si empressé qu'elle sondit en pleurs dans mes bras, sans pouvoir prononcer un mot dans l'attendrissement où elle étoit.

Enfin, quand ses premiers monvements, mélés sans doute pour elle d'autant d'humiliation que de confiance, surent passés, je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle; & jamais rien ne m'a tant coûté que cela, c'est ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus. Vous n'y songez pas, lui dis-je en lui prenant une main, pendant qu'elle donnoit l'autre à Madame Darcire: vous n'y songez pas, vous ne nous avez donc cru ni sensibles, ni raisonnables? Eh! Madame, à qui n'arrive-t-il pas des chagrins dans la vie? Pensez-vous que nous nous soyons trompées sur les égards & sur la considération qu'on vous doit; &, dans quelqu'état que vous soyez, une semme comme vous peut-elle jamais cesser d'être respectable?

Madame Darcire lui tint à-peu-près les mêmes discours; & effectivement il n'y en avoit point

d'autres à lui tenir: il ne falloit que jetter les yeuxfur elle pour voir qu'elle étoit hors de sa place.

La femme - de - chambre avoit les larmes aux yeux, & étoit à quelques pas de nous qui se taisoit. Vous avez grand tort, lui dis - je, de ne nous avoir pas averties dès la premiere sois que vous nous vîtes. Je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle: mais je n'ai pu me dispenser de suivre les ordres de Madame; j'ai été dix-sept ans à son service; c'est elle qui m'a mise chez Madame de Viry: je la regarde toujours comme ma maitresse, & januais elle n'a voulu me denner la permission de vous instruire, quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade e je n'oublierai jamais les témoignages de son bon cœur.
Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours passes
tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinquou six personnes de la premiere distinction à qui
je me suis adressée, & avec qui j'ai vécu commes
avec mes meilleurs amis, n'ont passeu le courage de me prêter une somme médiocre qui m'auroit
épargné les extrémités où je me suis vue; & sel
sont contentés de se désaire de moi avec de san
des & honteuses politesses. Il est vrai que je n'ai
pas pris l'argent de cette sille; heureusement les
yôtre étoit venu alors; votre hôtesse même m'a-

woit déjà tirée du plus fort de mes embarras, & je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours ; mais ma reconnoissance sera éternelle.

. A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un leguais vint dire à Madame Darcire qu'il venoit de mener son Procureur à la porte de cette auberge . &could l'v attendoit pour lui rendre une réponse pressée. Je sçais ce que c'est, réponditelle: il n'a qu'un mot à me dire, & je vais luf parler dans mon carrosse; après quoi je reviens fur le champ. Madame, ajouta-t-elle en s'adresfant à l'inconnue . Ne pensez plus à ce qui vous est arrivé thépuis que vous êtes ici; tranquillisezvous fur votre état présent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le veste de vos affaires. Votre figuation doit intereffer tous les honnêtes gens ? & en vérité on est trop heureux d'avoir occasion de servir les personnes qui vous resfemblent.

L'inconnue ne la remercia que par des larmes de rendrelle, se qu'en lui serrant les mains dans les siemes. Il faut avouer, me dit-elle ensuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je songe par qui je suis secourue; que ce n'est ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par au-gun de reux avec qui j'ai passe une partie de ma

vie, ni par mes enfants même : car j'en ai, Mademoiselle; toute la France le sçait, & tout cela me fuit & m'abandonne. J'aurois, sans doute, indignement péri au milieu de tant de ressources, sans vous, Mademoiselle, à qui je suis inconnue. sans vous qui ne me devez rien. & qui avec la Censibilité la plus prévenante, avec toutes les graces imaginables, me tenez lieu tout à la fois, d'amis, d'alliés & d'enfants; sans votre amie que je rencontrai avec vous dans cette voiture; sans cette pauvre fille qui m'a servie. (souffrez que je la compte: son zele & ses sentiments la rendent digne de l'honneur que je lui fais;) enfin sans votre hôteffe qui ne m'a jamais connue, & qui n'al passé son chemin que pour venir s'attendrir sur moi: voilà les personnes à qui j'ai l'obligation de ne pas mourir dans les derniers besoins. & dans l'obleusité la plus étonnante pour une femme comme moi. Qu'est-ce que c'est que la vie! & que le monde est misérable!

Eh! mon Dieu, Madame, sui répondis-je aussi sonchée qu'il est possible de l'être, commencez donc, comme vous en a tant prié Madame Darcire, commencez par perdre de vue tous ces objets-làsse vous le répete aussi bien qu'elle: donnez nous le plaisse de vous voir tranquille, conso-

lez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faires.

Eh bien! voilà qui est fini, me dit-elle; vous avez raison: il n'y a ni adversité; ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément saire cesser. Parlons de vous, Mademoiselle: où est cette mere que vous êtes venue retrouver, & qu'il y a si longtemps que vous n'avez vue; dites-m'en des nouvelles: est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle? est-ce qu'elle est absente? Ah! Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une sille comme vous! Le Ciel m'en a donné une aussi: mais ce n'est pas elle dont j'ai à me plaindre, il s'en saut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec une extrême serrement de cœur.

Hélas! Madame, lui répondis je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mere. Si je vous disois que je n'ôse pas me statter qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi selle n'est pas sachée de me voir sequeiqu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdue de vues mais il ne s'agit pas de moi ici, nous nous entretiendrons de ce qui me regarde une autre sois. Revenons à vous, je vous prie; vous êtes sans doute mal servie? vous avez besoin d'une garde,



& je dirai à l'aubergiste, en descendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je luis disois: mais je sus bien étonnée de la voir tout-àcoup verser une abondance de larmes; & puis revenant à ce nombre d'années que j'avois passées Éloignée de ma mere:

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vue; s'écria-t-elle d'un air pensis & pénétré; je ne seaurois entendre cela qu'avec douleur! Juste Ciel! que votre mere a de reproches à se faire; aussi-bien que moi! Eh! dites-moi; Mademoi-felle, ajouta-t-elle sans me laisser le temps de la réslexion, pourquoi vous a-t-elle si fort negligée? dites-m'en la raison, je vous pries

C'est, lui répondis-je, que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle se remaria; & que trois semaines après son mari l'emmena à Paris; où elle accoucha d'un fils qui m'aura sans doute essacée de son cœur, ou du moins de son sou-venir. Et depuis qu'elle est partie; je n'ai eu personne auprès d'elle qui lui ait parlé de moi : je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres; & il n'y a pas plus de quatre mois que j'étois chez une tante qui est morte; qui m'avoit reque

Tome VII.

chez elle, & avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu de nouvelles de ma mere, à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la derniere adresse que j'avois d'elle; mais qui, depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyois la voir; qui ne loge pas même chez son fils, qui est marié, qui est actuellement à la campagne avec la Marquise sa femme; & dont les gens même n'ont pu m'enseigner où est ma mere, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours : de forte que je ne sçais pas où la trouver, quelques recherches que j'aie faites & que je fasse encore; & ce qui acheve de m'allarmer, ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'est que j'ai lieu de soupconner qu'elle est dans une situation difficile; c'est que j'entends dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à qui elle avoit donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, & n'en agit pas trop bien avec elle. Il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne sçait le lieu de sa retraite; & ma mere ne devroit pas être ignorée : cela ne peut m'ansoncer qu'une femme dans l'embarres, qui a peutêtre de la peine à vivre, & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vue dans l'état obscur où elle est.

Je ne pus m'empêcher de pleurer en finissant ce discours; au-lieu que mon inconnue, qui pleuroit auparavant & qui avoit toujours eu les yeux fixés sur moi pendant que je parlois, avoit paru suspendre ses larmes pour m'écouter plus attentivement: ses regards avoient eu quelque chose d'inquiet & d'égaré: elle n'avoit, ce me semble, respiré qu'avec agitation.

Quand j'eus cessé de parler, elle continua d'être comme je dis-là; elle ne me répondoit point, elle se taisoit interdite. L'air de son visage étonné me srappa, j'en sus émue moi-même; il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous considérâmes assez long-temps dans un silence dont la raison me remuoit d'avance, sans que je la sçusse, lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assurée pour me saire une question.

Mademoiselle, je crois que votre mere ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plast, demeure ce fils chez qui vous avez été la chercher? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le sien. Et son nom, reprit-elle vîte comme épuisée de respira-

tion? M. le Marquis de.... répartis - je toute tremblante. Ah! ma chere Tervire, s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras! A cette exclamation, qui m'apprit sur le champ qu'elle étoit ma mere, je sis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que son Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri fignifioit dans une auberge de cette espece, qui ne pouvoit guères être que l'asyle, ou de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours, s'il en falloit.

Et en effet, au bruit qu'elle fit, l'hôte & sa fille, tous deux effrayés, monterent avec le laquais de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit question. Je n'en sçais rien, leur dit-elle; mais suivez-moi : je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai amenée, & je suis bien-aise, à tout hasard, que vous veniez avec moi; de saçon qu'ils l'accompagnerent, & qu'ils entrerent ensemble dans cette chambre où j'avois perdu la force de parler, où j'étois soible, pâle & comme dans un

état de stupidité; ensin où je pleurois de joie, de surprise & de douleur.

Ma mere étoit évanouie, ou du moins n'avoit encore donné aucun figne de connoissance, depuis que je la tenois dans mes bras; & la femmede-chambre, à qui je n'aidois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à esse.

Que se passe-t-il donc ici, me dit Madame Darcire en entrant? qu'avez vous, Mademoiselle? Pour toute réponse, elle n'eut d'abord que mes soupirs & mes larmes; & puis levant la main, je lui montrai ma mere, comme si ce geste avoit dû la mettre au sait. Qu'est-ce que c'est, ajoutat-elle? est-ce qu'elle se meurt? Non, Madame, sui dit alors la semme-de-chambre: mais elle vient de reconnoître sa sille, & elle s'est trouvée mal. Oui, lui dis-je alors en m'essorçant de parler, c'est ma mere.

Votre mere, s'écria-t elle encore en approchant pour la fecourir! Quoi! la Marquise de....! Quelle aventure!

Une Marquise! dit à son tour l'aubergiste, qui joignoit les mains d'étonnement; ah! mon Dies, chere Dame! que ne m'a-t-elle appris sa qualité, je me serois bien gardé de lui causer la moindre peine.

Qa iii

Cependant, à force de soins, ma mere insensiblement ouvrit les yeux, & reprit ses esprits.

Je passe le récit de mes caresses & des siennes.

Les circonstances attendrissantes où je la retrouvois, la nouveauté de notre connoissance & du
plaisir que j'avois à la voir & à l'appeller ma
mere, le long oubli même où elle m'avoit laissée,
le tort qu'elle avoit avec moi, & cette espece
de vengeance que je prenois de son cœur, par
les tendresses du mien: tout contribuoit à me la
rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peutêtre jamais été, si j'avois toujours été avec elle.
Ah! Tervire, ah! ma sille, me disoit-elle, que
tes transports me rendent coupable!

Cependant cette joie que nous avions elle & moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien cher. Soit que la force des mouvements qu'elle avoit éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle; soit que sa fièvre & ses chagrins l'eussent déjà trop affoiblie, on s'apperçut quelques jours après d'une paralyses qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna bientôt l'autre côté, & qui lui resta jusqu'à la fin de sa vie,

Je parlai ce jour-là même de la transporter dans notre hôtel; mais sa sièvre qui avoit augmenté? jointe à son extrême soiblesse; ne le permirent pas, & un Médecin que j'envoyai chercher nous en empêcha.

Je ne vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quitter, & je prizi la femme-de-chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeller l'aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne; mais ma mere m'asfura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fût occupée: je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre, lui dis-je? Non, me répondit - elle, cela n'est pas possible, non; & c'est à quoi il ne faut pas songer: celle-ci est trop petite, comme vous voyez; gardez-moi votre santé, ma fille; vous reposeriez mal ici: ce seroit une inquiètude de plus pour moi, & je n'en serois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la conso-. lation de vous voir autant que vous le voudrez . & une garde me suffira.

J'insistai vivement, je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gite: mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il sut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs; aussi dès

Oo iv

que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir. J'y dînois même le plus souvent, & sort mal; mais je la voyois, & j'étois contente.

Sa paralysie m'auroit extrêmement affligée, se on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en guériroit; cepéndant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnoissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le Marquis son mari étoit mort, accablé d'infirmités. Elle avoit été fort heureuse avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu-ensemble.

Ce sils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de tant d'amour, qui étoit bien sait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'esprit, & que, par un excès de soiblesse & de complaisance, elle avoit saisse s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil & de la vanité ont de plus sot & de plus méprisable; ce sils ensin, qui étoit un des plus grands partis qu'il y eut en France, avoit à-peuprès dix-huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié



avant que de mourir, proposa à la Marquise, sans l'avis de laquelle il ne fesoit rien, de parler à M. le' Duc de... pour sa fille,

La Marquise, qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne respiroit que pour lui, approuva non-seulement son dessein, mais le pressa de l'executer.

Le Due de ..., qui n'auroit pu choisir un gendre plus convenable de toutes saçons, accepta avec joie la proposition, arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épouserent.

A peine furent-ils maries, que le Marquis (je parle du pere) tomba sérieusement malade, & ne vécut plus que six ou sept semaines. Tout le bien vénoit de lui, vous sçavez que ma mere n'en avoit point, & que, lorsqu'il l'avoit épousée, elle ne vivoit que sur la légitime de mon pere, dont je vous ai déjà dit la valeur, & sur quelques morteaux de terre qu'elle lui avoit apportés en matiage, & qui n'étoient presque rien.

Il est vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dot assez considérable, & de laquelle elle auroit pu vivre sort convenablement, si elle n'avoit rien changé: mais sa tendresse pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être fassoit il aussi qu'elle sût punie du coupable oubli de tous ses devoirs envers sa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ses droits en faveur de son fils, & de se contenter d'une pension assez modique qu'il étoit convenu de lui faire, à laquelle elle se borna d'autant plus volontiers qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la désrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce sils deux jours après la mort de son mari; on l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des saçons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer: c'étoient de ces procédés froids, quoique honnêtes, dont le cœur ne sçauroit être content; mais dont on ne pourroit saire sentir, ni expliquer le désaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille, qui étoit naturellement fiere & dédaigneuse, qui avoit vu par hasard quelques Nobles du pays venir en assez manvais ordre rendre visite à sa belle-mere, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que seu le Marquis lui avoit sait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de certains égards jusqu'alors, & se re-





lâcha si fort sur les attentions, qu'elle en devint choquante.

Aussi ma mere, qui de son côté avoit de la hauteur, en sut-elle extrémement offensée, & lui en marqua un jour son ressentiment.

Je vous dispense, sui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mere, manquez-y tant qu'il vous plaira; c'est plus votre as-faire que la mienne, & je laisse au public à me venger là-dessus; mais je ne soussiriai point que vous me traitiez avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politesse, Madame, sui répondit sa belle-sille en se retirant dans son cabinet! mais vraiment le reproche est considérable, & je serois très-sachée de le mériter: quant au respect qu'on vous doit, j'espere que ce public, dont vous menacez, n'y sera pas si difficile que vous.

Ma mere sortit outrée de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne sit que rire de la querelle, qui n'étoit, disoit-il, qu'un débat de semmes qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre; & dont il ne devoit pas se mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa

mere ne lui étoient pas nouveaux, il sçavoit déjà le peu de cas qu'elle fesoit d'elle, & la différence qu'elle mettoit entre la petite noblesse de campagne de cette mere, & la haute naissance de seu le Marquis son pere; il Tavoit plus d'une fois entendu badiner là-dessus, & n'en avoit point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune semme rendoit au sang de son pere, il abandonnoit volontiers celui de sa mere à ses plaisanteries; peut-être le dédalgnoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui. Scait-on les folies & les impertinences qui peuvententrer dans la tête d'un jeune Etourdi de grande condition, qui n'a jamais pensé que de travers? y a-t-il des miseres d'esprit dont il ne foit capable?

Ensin ma mere, que personne ne désendoit, qui n'avoit ni parents qui prissent son parti, ni amis qui s'intéressassent à elle; car des amis courageux & zésés en a-t-on quand on n'a plus rien, qu'on ne sait plus de figure dans le monde, & que toute la considération qu'on y peut espérer est, pour ainsi dire, à la merci du bon ou du mauviais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnoissance ou l'ingratitude sont désormais les arbitres de votre sort?

Enfin ma mere, dis-je, abandonnée de son fils, dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison où elle étoit devenue comme un objet de risée, où elle essuyoit en toute occasion l'insolente indissérence des valets, même pour tout ce qui la regardoit, sortit un matin de chez son fils, & se retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit sait louer par cette semme-dechambre dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, qui ne voulut point la quitter; & pour qui, dans l'accommodement qu'elle avoit sait avec son fils, elle avoit aussi retenu cent écus de pen-sion, dont elle a été près de huit ans sans recevoir un sol.

Ma mere, en partant, laissa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'instruisoit des raisons de sa retraite, c'est-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçoient; & lui demandoit en même temps deux quartiers de sa propre pension, dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont elle ne pouvoit se passer dans cette maison où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit aussi de lui envoyer le reste des meubles qu'elle s'étoit réservés en en-

trant chez lui, & qu'elle n'avoit pu faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le foir, à son retour d'une partie de chasse; du moins l'assura-t il ainsi à sa mere qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquise seroit venue avec lui, si elle n'avoit point été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner; il ne voyoit, disoit-il, dans sa sortie, que l'esset d'une mauvaile humeur qui n'avoit point de sondement : il n'étoit question dans tout ce qu'esse sui avoit écrit, que de pures bagatelles qui ne méritoient point d'attention: vouloit elle passer pour la semme du monde la plus épineuse, la plus emportée, & avec qui il étoit impossible de vivre? & mille autres discours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à persuader.

Aussi ne les écouta-t-elle pas, & les combattit-elle avec une sorce dont il ne put se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disoit d'illusions, & qu'en seignant de ne la pas entendre.

Le résultat de sa visite, après avoir bien le ré les épaules & joint cent sois les mains d'étonnement, sut de lui promettre, en sortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit, avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartenoient; mais qu'on lui

changea en partie, & auxquels on en substitua de plus médiocres & de moindre valeur, qui par-là ne surent presque d'aucune ressource pour elle, quand elle sut obligée de les vendre pour subvenir aux extrémités pressantes où elle se trouva dans la suite; car cette pension dont elle avoit prié qu'on lui avançât deux quartiers, & sur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la somme, continua toujours d'être si mal payée, qu'il fallut à la sin quitter son appartement, & passer successivement de chambres en chambres garnies, suivant son plus ou moins d'exactitude à fatissaire les gens de qui elle les louoit.

Ce fut dans le temps de ces tristes & fréquents changements de lieux, qu'elle se désit de cette sidelle semme-de-chambre que rien de tout cela n'avoit rebutée, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chez la Marquise de Viry.

Ce sur aussi dans cette situation que la veuve d'un Officier, à qui elle avoit autresois rendu un service important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieues de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere, qui l'y fuivit, y eut une maladie, qui, malgré les secours de cette veuve plus généreuse que riche, lui coûta presque tout l'argent qu'elle y avoit apporté: de sorte qu'après deux mois & demi de séjour dans cette Terre, & se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils, & pour tirer de lui plus de neus mois de pension qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voies de Justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la veuve n'étoit qu'à un demiquart-de-lieue de l'endroit où la voiture que nous avions prise s'arrêtoit; ma mere l'y joignit, comme vous l'avez vu, & nous nous y trouvâmes Madame Darcire & moi. Voilà de quelle saçon nous nous rencontrâmes; elle n'étoit point en état de saire de la dépense; elle avoit dessein de vivre à part, de se séparer de nous dans le repas; & pour éviter de nous donner le spectacle d'une semme de condition dans l'indigence, elle crut devoir changer son nom, & en prendre un qui m'empêchât de la reconnoître. Revenons à présent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnoissance chez cet Aubergiste, nous jugeâmes qu'il étoit temps d'aller parler à son fils, & que sans doute il seroit de retour de sa campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une lettre

de ma mère, qui lui apprenoit que j'étois sa seur, dans la supposition qu'il dineroit chez lui; nous observames de n'y arriver qu'à une heure & demie de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à le trouver si-tôt: il n'y avoit encore que la Marquise qui sût de retour, & l'on n'attendoit le Marquis que le sur-lendemain.

N'importe, me dit Madame Darcire; demandez à voir la Marquise, & c'étoit bien mon intention, Nous montâmes donc chez elle : on lui annonce Mademoiselle de Tervire avec une autre Dame; & pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne sçait qui nous sommes, nous entrons.

Il y avoit chez elle une assez nombreuse compagnie, qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchois d'elle, & me regarda d'un air qui sembloit dire; que me veutelle?

Quant à moi, à qui ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour, ni ses titres, ni le faste de sa Maison n'en imposoient point, & qui ne voyois tout simplement en elle que ma belle-sœur; qui m'étois d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire, dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler, puisque c'étoit celui de

Tome VII.

sa belle-mere; j'aliai à elle d'une maniere assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser.

Je vis le moment où elle douta si elle me laisseroit prendre cette liberté-là: (je parle suivant la
pensée qu'elle eut peut-être, & qui me parut signisier ce que je vous dis.) Cependant, toute réflexion faite, elle n'osa pas se resuser à ma politesse, & le seul expédient qu'elle y sçut pour
y répondre sans conséquence, sut de s'y prêter
par un léger baissement detête qui avoit l'air sorcé,
& qu'elle accordoit nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela; & malgré mon peu d'ufage, je démêlai à sa contenance paresseuse & hautaine toutes ces petites siertés qu'elle avoit dans l'esprit: notre orgueil nous met si vîte au fait de celui des autres, & en général les sinesses de l'orgueil sont toujours si grossieres! & puis j'étois déjà instruite du sien, on m'avoit prévenue contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indissérente en pareil cas; c'est que j'étois, à ce qu'on disoit alors, d'une sigure assez distinguée: je me tenois bien, & il n'y avoit personne, qui, à ma saçon de me présenter, dût se saire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée. Madame, lui dis-je, je juge par l'étonnement où vous êtes qu'on vous a mal dit mon nom pqui ne sçauroit vous être inconnu; je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me regarder sant me répondre, je ne doutai pas que ce ne sûr encore une hauteur de sa part & je suis la sœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de suite.

Je suis bien fâchée, Mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me répartit-elle en nous sesant assessit il n'y sera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je; mais ma visite n'est pas pour lui seul, & je venois aussi pour avoir l'honneur de vous voir; (ce ne sus pas sans beaucoup de répugnance que je sinis ma réponse par ce compliment-là: mais il saut être honnête pour soi, quoique souvent ceux à qui s'on parle, ne méritent pas qu'on le soit pour eux; d'ailleurs, ajoutai-je, sans m'interrompre, il a'a-git d'une affaire extrêmement pressée qui doit nous intéresser mon frere & moi, & vous aussi, Madame, puisqu'elle regarde ma mere:

Ce n'est pas à moi, me dit-elle en souriant, qu'elle a coutume de s'adresser pour ses affaires à le crois qu'à cet égard-là, Mademoiselle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis soit-revenu, vous vous expliquerez avec lui. Son indissérence,

là-dessus me choqua; je vis aux mines de tous ceux qui étoient présents, qu'on nous écoutoit avec quelque attention. Je venois de me nommer; les airs froids de sa jeune Marquise ne paroissoient pas me faire une grande impression; je lui parlois avec une aisance serme qui commençoit à me donner de l'importance, & qui rendoit les assistants curieux de ce que deviendroit notre entretien; car voilà comme sont les hommes: de sa con que, pour punir la Marquise du peu de souci qu'else prenoit de ma mere, je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'este vouloit ésoigner, ou comme satiguante, ou comme serrangere à elle, & peut-être aussi comme honteuse.

Il est vrai que ceux que j'aurois pour témoins étoient ses amis; mais je jugeois que leur attention curieuse & maligne les disposoit savorablement pour moi, & qu'elle alkoit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien persuadée qu'ils ne sçavoient pas l'horrible situation de ma mere; & j'aurois pu les désier, ce me semble, de quelque caractère qu'ils sussent, raisonnables ou non, de n'en pas être sçandalisés, quand ils la sçauvoient. Madame, lui dis-je donc, les affaires de mamere sont bien simples & bien faciles à entendre : tout se réduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne sçauroit se passer.

Je viens de vous dire, répartit-elle, que c'est à M. le Marquis qu'il faut parler, qu'il sera ici incessamment, & que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-dessus en-semble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant aussi-bien qu'elle, tout cet arrangement ne con-siste qu'à acquitter une pension qu'on a négligé de payer depuis près d'un an; & vous pouvez, sans aucun inconvénient, vous mêler des embarras d'une belle-mere, qui vous a aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

Ja oui dire qu'elle tenoit elle même tout ce qu'elle nous a donné de feu M. le Marquis, reprit-elle d'un ton presque moqueur; & je ne me crois pas obligée de remercier Madame votre mere de ce que son fils est l'héritier de son pere.

Prenez donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre, aussi-bien que la mienne, répondis-je; & que vous en parlez comme

P p iij

d'une étrangere, ou comme d'une personne à qui vous seriez sâchée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en suis sâchée, Mademoiselle? reprit-elle, & à quoi me serviroit-il de l'être? En seroit-elle moins ma belle-mere? puisqu'enfin elle l'est devenue, & qu'il a plu à seu M. le Marquis de la donner pour mere à son sils.

Faites-vous bien réflexion à l'étrange discours que vous tenez-là, Madame, lui-dis-je en la regardant avec une espece de pitié? Que signifie ce reproche que vous faites à seu M. le Marquis de son mariage? Car enfin s'il ne lui avoit pas plu d'épouser ma mere, son fils apparemment n'auroit jamais été au monde, & ne seroit pas aujourd'hui votre mari; est-ce que vous voudriez qu'il ne fût pas né? on le croiroit: mais assurément ce n'est pas-là ce que vous entendez; je suis persuadée que mon frere vous est cher, & que vous êtes bien-aise qu'il vive : mais ce que vous voulez dire, c'est que vous lui souhaiteriez une mere de meilleure Maison que la sienne, n'estil pas vrai? Eh bien! Madame, s'il n'y a que cela qui vous chagrine, que votre fierté soit en repos là-dessus: M. le Marquis étoit plus riche qu'elle, j'en conviens; & de ce côté-là vous

pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, ie ne la défendrai pas. Quant au reste, soyez convaincue que sa naissance valoit bien la sienne, qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant, & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ait pas instruit lui-même; & Madame Darcire, que vous voyez, avec qui je suis arrivée à Paris, & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu, voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi, Madame, ajoutai-je sans lui donner le temps de répondre, reconnoissez-la en toute sûreté pour votre bellemere, vous ne risquez rien: rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusés jusqu'ici: réparez l'injustice de vos dédains passés, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vus; qui vous ont, sans doute, gênée vous-même; qui auroient toujours été injustes, quand ma mere auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crue: & reprenez pour elle des façons & des sentiments dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendresses du fien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous & à son fils de ce qu'elle deviendroit le reste de sa vie.

Pp iv

Vous feriez vraiment d'excellents sermons, ditelle alors en se levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & distrait, & j'attendrois volontiers le reste du vôtre; mais il n'y a qu'à le remettre, on vient nous dire qu'on a servi: dînezvous avec nous, Mesdames?

Non, Madame, je vous rends grâces, répondisje en me levant aussi avec quelque indignation; & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appellez mon sermon. Ma mere, qui ne s'est rien réservé, & que vous & son fils aves tous deux abandonnée aux plus affreuses extrémités; qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebut que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient point ceux qu'elle avoit gardés; enfin cette mere qui n'a cru, ni fon fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnoissance; qui, moyennant une pension très-médiocre, dont on est convenu, a bien voulu renoncer à tous ses droits par la bonne opinion qu'elle avoit de son cœur & du vôtre; elle que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être servie, aimée, respectée autant qu'elle le devoit être; qui n'y a cependant effuyé que des affronts; qui s'y est vu rebutée, méprisée, insultée, & que par-là vous avez forcée d'en sortir pour aller

vivre ailleurs d'une petite pension qu'on ne lui paie point, qu'elle n'avoit eu garde d'envisager. comme une ressource, qui est cependant le seul bien qui lui reste, & dont la médiocrité même est une si grande preuve de sa consiance; cette belle-mere infortunée, si punie d'en avoir cru sa tendresse, & dont les intérêts vous importent si peu: je viens vous dire, Madame, que tout lui manquoit hier, qu'elle étoit dans les derniers besoins, qu'on l'a trouvée ne scachant ni où se nnot, ni où aller vivre; qu'elle est actuellement malade, & logée dans une misérable auberge où elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pouvoit pas payer, & dont on alloit la mettre dehors à moitié mourante, sans une semme de ce quartierlà qui passoit, qui ne la connoissoit pas, & qui a eu pitié d'elle: je dis pitié à la lettre, ajoutaije; car cela ne s'appelle pas autrement, & il n'y a plus moyen de ménager les termes: (& effectivement vous ne sçauriez croire tout l'effet que ce mot produisit sur ceux qui étoient présents, & ce mot, qui les remua tant, peut-être auroit-il blessé leurs oreilles délicates, & leur auroit-il paru ignoble & de mauvais goût, si je n'avois pas compris, je ne sçais comment, que, pour en ôter

la bassesse, & pour le rendre touchant, il falloit fortement appuyer dessus, & paroître surmonter la peine & la consusion qu'il me sesoit à moimême.)

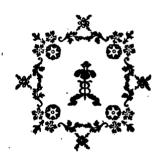
Aussi les vis-je tous lever les mains, & donner, par différens gestes, des marques de surprise & d'émotion.

Oui, Madame, repris-je, voilà quelle étoit la situation de votre belle-mere, quand nous l'avons été voir; on alloit vendre ou du moins retenir son linge & ses habits, quand cette semme, dont je parle, a payé pour elle, sans sçavoir qui elle étoit, par pure humanité & sans prétendre lui saire un prêt.

Elle est encore dans cette auberge, dont son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette auberge, Madame, est dans tel quartier, dans telle rue, & à telle enseigne: consultez-vous là-dessus, consultez ces Messieurs qui sont vos amis; je ne veux qu'eux pour juges entre vous & la Marquise votre belle-mere: voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frere est absent; voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de sa part, & je vous la laisse; adieu, Madame.

Une cloche, qui appelloit alors mon amie la Religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette histoire qui m'avoit heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avoit duré plus longtemps qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous enverrai incessamment la fin, avec la continuation de mes propres aventures.

Fin de la onzieme Partie.





DOUZIEME PARTIE.

VOILA, Madame, la derniere Partie de ma Vie. Quel effort! direz-vous, après quatre années de silence. Oh! tant qu'il vous plaira; il s'agit de la conclusion de mon histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose? & pouviez-vous de bonne-foi me donner moins de temps pour terminer son histoire & la minne? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'Auteur à soutenir, & que j'aurai peut-être encore trop tôt détrompé le Public sur mon compte. Un petit génie comme le mien voit toujours quelque impersection dans son Ouvrage, il le corrige & le retouche sans cesse; encore après tout cela ne se hasarde-t-il à le faire paroître qu'après avoir bien prévenu ses Lecteurs par sa modestie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour

le Cloître; une idée bien différente me captiva pour le moment. Vous souvient-il de cet homme tle condition qui m'avoit proposé de m'épouser? Oui, sans doute, cela est trop intéressant pour l'oublier: si sa maniere aisée n'étoit pas des plus galantes, du moins elle étoit franche & naïve : & celle-là vaut bien l'autre, disois-je en mon petit moi-même. Il a du monde, un grand scavoirvivre, une conversation aisée & très-agréable? car il ne m'étoit rien échappé pendant tout le temps que nous restâmes avec lui chez Madame Dorsin. Oh! ca', Marianne, que feras-tu? (c'est toujours moi qui parle.) Consentiras-tu à épouser ce galant-homme? En vérité, je le crois, si ma chere mere le veut; mais que lui donnerai-je? Oh! ici je m'égare, je me troubles car je n'ai rien, je ne possede rien, mon coeuf même n'est plus à moi, il est absolument à M. de Valville: oui, je dis absolument; il m'est impossible de l'oublier, tout ingrat & tout infidele qu'il est: ie serai donc malheureuse; & ce brave homme auffi, puisqu'il me sera impossible de l'aimér.

J'en étois-là, Madame, quand une Sœur Converse vint me dire: on vous attend au parloir; c'est Madame de Miran & Madame Dorsin. Bon, dis-je, cela va bien, j'aurai deux Conseilleres au lieu d'une.

Ah! ma chere mere, que je suis ravie de vous voir! & aussi-tôt je saissis sa main, que je baisai avec les plus viss sentiments de tendresse. Ne soyez pas sâchée, dis je à Madame Dorsin, si mes transports m'empèchent de vous témoigner la plus sincere reconnoissance. Point de compliments avec moi, chere Marianne, répondit-elle : je suis charmée de vos attentions pour cette mere qui vous aime tant.

Hé bien! dit alors Madame de Miran, comment te trouves-tu aujourd'hui, chere fille? Ta tristesse continue-t-elle toujours? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils? Pour ma tristesse, ma chere mere, repris-je, elle est extrême; je suis dans un abandon total de moi-même. Je croyois devenir véritablement votre fille, cette idée-là m'avoit ravie; mais elle s'évanouit & cause tout mon malheur.

Ma chere fille, répondit Madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils; je le crois encore à Verfailles: on dit qu'il est très-languissant; il ne voit personne, j'ignore comme cette assaire-ci tourners.

Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu seras toujours ma chere fille, je ne t'oublierai jamais: non, c'est une chose assurée. Je t'aime plus que mon fils; entends-tu, Marianne? cela est vrai, très-vrai.

Ah! ma chere mere, dis-je, vous me ravissez; je ne puis soutenir l'excès de ma tendresse pour vous. Et c'étoit la pure vérité, Madame: mon amour pour Madame de Miran étoit monté au dernier période: l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon âme en saveur de la mere.

Après un moment de silence & avoir essuyé nos larmes, (je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec prosusion) je racontai à ma mere & à Madame Dorsin la déclaration singuliere que l'Officier m'avoit faite: vous le connoissez, sans doute, ajoutai-je, & même, m'a-t-il dit, très-particulierement. Alors ces deux Dames se regarderent en souriant.

Hé bien! ma fille, dit Madame de Miran, que penses tu de cette proposition-là? est-elle de ton goût? Oui, certainement nous le connoissons; c'est un parsaitement honnête-homme, d'une sa, mille distinguée, Gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu serois heureuse aven

une personne de ce caractere. Je le crois aussi. dit Madame Dorsin; il n'y a pas à balancer un moment. Oui: mais, Madame, répondit ma mere. que deviendra Valville ? Après tout : continuat-elle, rien ne presse: je te dirai ma pensée, avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te con-Sulter soient écoulés : mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même; te plaît-il? l'aimestu deil, ma fille? Oh! que non, ma chere mere: il s'en faut bien: mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance; je raisonne d'une certaine facon. & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent : car, ajoutal-je, ma chere mere, que puis-je donner à ce génèreux Officier pour la récompense de son excessive bonté pour moi? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur, il est à votre fils : apporterai-je à un mari, pour toute dot, une âme préoccupée & un éœur enflamme pour un autre. Voilà un beau présent à faire à ce galant-homme! Non, ma chère mere, je ne puis m'y résoutire : une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes & la colere de Dieu. Du moins, en n'épousant personne, je ne tromperai personne, je me sivrerai entierement a ma chere mere; &, en disant tela, j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette

Cette fille me charme, disoit - elle à Madame Dorsin; plus je la connoîs, plus je me sens d'attachement pour elle. En! qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentiments? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable ensant.

Nous en étions-là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Varthon: cette voix n'échappa point à Madame Dorsin; elle crut reconnoître un laquais à M, de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle ; il me vient une pensée: Madame Dorsin intriguée prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'aventure. Le laquais donna une lettre à Mademoiselle Varthon, qui lui dit d'une voix basse après un instant de silence: mon ami, informez votre maître que je ne manquerai pas d'aller chez Madame de Kilnare. Eh! comment se porte-t-il depuis hier? A-t-il vu Madame sa mere? Non, répondit le laquais, il n'ôse encore se présenter devant elle; mais je crois qu'il doit lui parler ce soir... Bon jour; faites-lui bien mes compliments.

Le laquais étant descendu dans la cours Madame Dorsin le vit par la fenêtre, & reconnut le Factorum de M. de Valville. Voilà, dit elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence,

Tome VII.

Qq

Eh bien! dit-elle à ma mere, que pensez-vous de tout écci, Madame? Que dites-vous de l'hypocrisse de cette Demoiselle Varthon? N'a-t elle
pas vousu en imposer par son étalage de sierté &
de grandeur d'âme?

Ce que je pense, répond Madame de Miran. e'est que mon fils est très-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là, qu'il s'en repentira; mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous proteste qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement; & tout de suite, s'adressant à Madame Dorsin: saites-moi un plaisir, vous êtes en liaison avec Madame de Kilnare. C'est une semme de mérite qui entend raison: trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue: vous y trouverez mon fils: la Varthon ne pourra contester ce rendez - vous, examinez bien leur contenance. ensuite informez Madame de Kilnare de mes deffeins, de l'inconstance de mon fils, & du manége de cette jeune fille. Madame Dorfin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature que votre Demoiselle Varthon, s'écria Madame de Miran; croiroit-on qu'à fon âge on pût être capable d'une si parsaite dissimusation? Tranquillise-toi, ma fille, voyant que mes soupirs me suffoquoient; cette aventure tournera à ton avantage; je prendrai de fortes mesures là dessus. Ah! ma chere mere, lui dis - je, de grâce, ne thagrinez point M. de Valville à cause de moi, je ne le mérite pas; son inconstance n'est point blâmable, ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal en disant cela: mon cœur venoit de faire un essort qui l'avoit épuisé; il fallut me remporter dans ma chambre. Courage, ma chere sille, s'écria ma chere mere lorsqu'on me conduisoit; demain je viendrai te voir; console-toi, mon ensant: mais je ne pus répondre; on me mit sur mon lit où je restai une heure sans connois-sance.

Après cette crise de chagrin, je me trouvai assez tranquille: je dis tranquille, cela est vrai; car j'étois incapable de goûter ni joie ni tristesse. Je raisonneis cependant en moi-même; mais ce raisonnement-là ne me paroissoit ni agréable, ni douloureux; mon état ressembloit sort à celui d'un imbécille qui sait des discours où il ne conçoit rien. M'étant levée je me laissai aller négligemment dans un fauteuil: on m'apporte à manger, je mange; on me présente à boire, je bois; on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

Qq ij

La Sœur Converse qui me servoit, me voyant dans cet abattement, s'écrioit de temps en temps. Bon Dieu! Sainte Vierge! qu'est-ce que tout ceci? Je crois que cette ensant se meurt. Eh! Mademoiselle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal? Point de réponse.

La Religieuse, mon amie, arrive aussi: elle m'approche, je ne la vois pas: bon soir, ma sille, je ne réponds rien. Eh! mais, me dit-elle, parlez donc: vous est-il encore survenu quelque nouveau sujet de chagrin? Eh, oui! m'écriai-je alors, & je me tus: mais de grâce, ma chere enfant, continue-t-elle, dites-moi donc quelque chose: ensin, à sorce de me tourmenter, elle réveille un peu mes esprits, la circulation du sang commence à agir; en un mot, mon anéantissement se dissipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'aventure de Mademoiselle Varthon. Eh bien! qu'est-ce que cela signisse, répond ma Religieuse? Rien du tout... Quoi! ma Révérende Mere, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire?.. Non, rien; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir & là connoître votre rivale; tant-mieux: c'est-là le seul moyen

de s'en rebuter. Vous pensez bien, ma fille, qu'étant épris de ses charmes, ces charmes captiveront toujours son cœur, s'il ne découvre pas ses défauts. Eh! comment voulez-vous qu'il les connoisse, à moins qu'il ne les fréquente? ses premieres impressions subsisteront, que dis-je? ce n'est pas assez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoît que médiocrement la personne aimée: il n'y a donc que les fréquentes conversations qui puissent diminuer sa tendresse pour elle; car je suis presque certaine qu'il n'est qu'ébloui des grâces de la Varthon : de sorte que ce sera un bonheur pour vous, puisque vous vous figurez que c'est un bonheur de ramener un infidele amant. Oui, je le répete, c'est un avantage qu'il la voie & qu'il la pratique souvent. Cette fille est simple, fiere & coquette tout ensemble, naturellement brouillonne; M. de Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bientôt tout ce que vaut sa nouvelle conquête, & cette connoissancelà le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un sujet qui vous est inférieur à tous égards,

Ainsi, ma fille, que ces visites surtives n'alterent point votre repos: vous devez bien plutôt vous en réjouir; c'est un courier qui annonce votre triomphe; car vous concevez aisément qu'une fille,

Qqiij

quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de fes appas, quand elle est assez imprudente d'accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaisent d'abord à un amant, cela est vrai; mais lorsqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conséquence; cette trop grande facilité dans une maîtresse lui cause toujours des soupçons; ces soupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minuties. Un amant qui a de l'esprit juge par ce premier rendez-vous qu'il en est aimé; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille qui commence à s'oublier passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence; ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles lui paroissent, la menent plus loin encore; cette aisance rebute bien vîte un amant délicat, & le rend toujours infidele.

Monsieur Valville va tracasser de cette maniere avec la Varthon pendant quelques jours, peutêtre quelques mois, après quoi il sera des réslexions; il comparera votre mérite & votre saçon d'agir avec les manieres & l'esprit de cetre nouvelle maitresse. L'examen sait, adieu Mademoiselle Varthon; son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

· Pavoue, Madame, que cette bonne Retigieuse

me ravissoit en parlant de la sorte : il me paroissoit qu'elle raisonnoit assez juste; du moins ce raisonnement-là flattoit mon soible cœur par l'endroit le plus sensible; son discours séduisant me ramena tout-à-sait dans mon bon-sens : de sorte que je dormis cette nuit d'un prosond sommeil, & que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de Mademoiselle Varthon.

Le matin, dès que mon amie entra dans ma chamibre, je courus l'embrasser avec des démonstrations de joie qui la ravirent: ah! Dieu soit béni, ma chero fille, vous voilà à merveille, & telle que je vous veux; allons, tout tournera bien; n'est-il pas vrai, Marianne?

Je l'espere, répondis-je, je me sens extrêmement soulagée; la tranquillité commence à s'emparer de mon âme, ce qui me fait bien augurer pour la suite.

J'en suis charmée, ma fille, me dit-elle en collant son visage sur le mien. Eh bien! puisque vous êtes mieux, & en esset, je vous trouve très-fraîche ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran touchant la proposition de l'Ossicier,

Rien, chere amie, dis-je; elle ne s'est point encore déterminée sur ce point, ni moi non plus.

Qq iq

D'ailleurs, nous fûmes interrompues par le laquais de M. de Valville qui apporta la lettre à Mademoiselle Varthon; cette trisse catastrophe m'obligea de quitter ma mere. Hé bien! reprit elle, voulez-vous sçavoir ma pensée là-dessus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation; je me trouve si bien de vos conseils, que je serai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois saire dans cette occasion.

Voici donc. Marianne, ce que je pense à ce fujet, Scavez-vous, ma chere fille, qu'un homme de ce caractere mérite votre attention? Vous me direz, il est vrai, que votre cœur est prévenu, que vous ne l'aimerez jamais; cela sera faux, Marianne: c'est-là votre pensée aujourd'hui, je le crois; mais vous changerez de sentiment, ma fille: c'est moi qui vous le prédis. Vous oublierez M. de Valville, quand vous aurez mûrement résléchi sur le mérite de cet homme-là; la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre estime fera impression sur votre âme; sa désérence, ses manieres, sa tendresse, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre attention. Cette attention-là produira l'estime: or, Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour; je suppose ici un hymen, & que votre infidele ne revienne plus vers vous,

Oui, chere fille, je foutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de sentiments, quelque âgé qu'il soit, touche toujours notre âme; c'est d'abord par reconnoissance, ensuite par estime; de l'estime on passe à l'amitié, & de l'amitié à la tendresse. Tel est, ma chere fille, tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier, cependant vous avouez que sa maniere de s'expliquer vous a plû; vous êtes outre cela convaincue qu'il a du mérite & une âme noble; en un mot, de très-belles qualités: vous voilà déjà à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer; bientôt son respect, je dis son respect, car sa saçon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous, & touchera votre cœur; ajoutez ensuite un amour tendre & constant, des manieres prévenantes, & jugez si vous pourrez y résister. Non, Marianne, je vous connoîs trop pour me tromper: oui, je vous le répete, vous serez heureuse, Marianne, & même très-heureuse avec un homme de ce caractere.

Vos raisons, ma chere amie, lui dis-je, sont convaincantes, elles me plaisent infiniment; j'avoue même que l'espérance dont vous me flattez, d'oublier un jour M. de Valville, pourroit m'o-

bliger à cette démarche; cependant, je vous accorde que ce galant-homme pourroit me rendre heureuse: mais où trouverai-je une mere semblable à Madame de Miran? Et que serai-je de la tendresse excessive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous; oh ! qu'il y aura de différence! son amitié me tient lieu de tout avjourd'hui; peu à-peu elle m'oubliera, je n'aurai plus besoin de son secours, je ne la verrai que rarement; cette idée seule, oui, cette seule idée, ma chere amie, me retiendroit, quand mon cœur ne seroit pas aussi attaché à M. de Valville : cependant elle est la maitresse de mon sort, je terminerai cet hymen des qu'elle me l'ordonnera; mais luissons cette matiere. Faites-moi le plaisir de finir vos aventures, persuadée que vos discours adouciront les miennes.

Hé bien! dit-elle, j'y confens: mais promettezmoi que vous ferez vos efforts pour vous tranquillifer, & que vous serez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une amitié éternelle, qu'elle continua ainsi son histoire,

Ma chere fille, dit-elle, les sentiments de votre âme ont sait de vives impressions sur mon cœur; je vous suis artachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié; & cette amitié feroit tout le bonheur de ma vie, si je pouvois la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parsait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votré dessein, & je vous engagerois par mille saçons à embrasser la vie Religieuse; mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long temps votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive, écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire, prositez de mon exemple, & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des grâces, j'ai aimé & j'ai cru être aimée. Dursan, cet amant chéri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une succession considérable à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant: mais mes soupçons jaloux sirent son infortune & la mienne; sa prétendue inconstance (car je le croyois insidele) a causé mon entrée dans le cloître. Je me persuadois que cette démarche réduiroit mon volage au désespoir: trompée par ces sausses images, j'ébauchai & consommai tout de suite mon sacrifice.

Mais entrons dans un détail plus circonstancié.

Il vous souvient, sans doute, Marianne, de la vifite & du discours que je fis à ma belle-sœur. Satissaite d'avoir un peu mortissé cette siere Duchesse. je revenois triomphante; rien ne flatte plus notre amour - propre que d'humilier l'orgueil de ceux qui nous méprisent: mais, hélas! chere amie, que je payai cher ces mouvements de satisfaction. A peine sus - je de retour à l'auberge où étoit ma mere, qu'elle expira entre mes bras, & ne put proférer que ces paroles : venez, ma chere fille, embrassez votre mere, oubliez mon peu de tendresse pour vous; ah! que ne puis-je réparer ma faute ? j'expire, ma fille; & elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon désespoir sut aussi grand qu'il étoit juste. Madame Darcire, pénétrée de mon état, me fit transporter dans notre appartement, où je restai comme immobile pendant fort long - temps : il est même certain que j'aurois fini ma triste vie sans le secours de cette Dame, & de M. Dursan, qui arriva peu de temps après ce funeste accident. Dursan, plein d'une respectueuse tendresse, trouva cependant le moyen de me consoler; il me disoit sans cesse que notra prochaine union devoit ramener mon courage, s'il étoit vrai que j'eusse pour lui quelques sentiments de compassion.

Pendant que je fixois toutes mes pensées sur cette slatteuse espérance, j'appris que mon frere & sa femme, bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chere mere, étoient retournés tout-à-coup à la campagne, sans avoir laissé aucun ordre pour ses sunérailles; je n'entendis même aucune de leurs nouvelles: mais je m'en consolai. L'agréable idée que je me formois de m'unir à Dursan, me tint lieu de tout; & je compris par-là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-temps un cœur amoureux.

Environ un mois après ce triste évènement, Madame Darcire retourna en Province; me trouvant seule, je me déterminai à entrer dans un Monastere, asin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'amour ne laissoit pas de s'opposer à ma résolution, il me sesoit envisager les sunestes suites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'essrayer par les rigueurs de l'absence; mais toujours en garde contre ses mouvements, il eut beau se saire sentir, mon devoir en triompha: sûre du cœur de Dursan, je pris donc le parti de venir ici pour six mois: la tendresse pour mon insortunée mere ne put obtenir un terme moins long; j'imposai encore silence aux amoureux mouvements de mon âme, & j'obligeai mon

amant de souffrir ce délai : c'est cependant ce qui a été la source de mes plus cuisants chagrins.

Dursan étoit d'une figure trop aimable pour ne pas blesser un cœur, quelqu'indissérent qu'il pût être. Mademoiselle de L...., très-susceptible d'impression, le voyoit souvent; il occupoit avec sa mere un quartier de leur hôtel. Cette Demoiselle, qui possédoit des biens immenses, touchée du mérite de ce jeune aimable Cavalier, s'étoit laissée surprendre à un amour violent; cet amour impétueux la poussa à nous trahir: elle m'inspira de la jalousse, elle sui insinua des soupçons.

Une fille éperduement amoureuse ne ménage rien pour parvenir à ses fins; elle crut qu'en nous désunissant, elle le rendroit sensible à ses charmes; elle s'abusa, & nous trompa tous deux. Il sut outré de mes froideurs, & moi de sa prétendue inconstance; il va comme un désespéré joindre son Régiment, & je prends le voile: il ignorque ma résolution, je ne sçavois rien de sa suite. Cette perside amie, car elle avoit gagné mon estime & ma consiance par des manieres statteuses & insimiment prévenantes; cette perside, dis-je, prosita adroitement de cette séparation. Elle informa Dursan par des settres pleines d'artisice, qu'un

sutre me captivoit, & qu'un hymen alloit bientôt nous unir à jamais; la rage s'empare de son esprit, il se marie sans amour, je me sais Religieuse sans vocation; pendant qu'il sorme ses liens, j'en tissus d'autres pour m'asservir dans un dur esclavage. A peine eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avoient environnée jusques-là s'éclipserent. Je connus, mais trop tard, qu'abusée par des sentiments équivoques, mes démarches avoient été trop précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Dursan, de retour à Paris, apprend avec surprise mes engagements; il ne sçait que penser de ma conduite; cette idée l'inquiette, le trouble; il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ses amies, avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au parloir, me demande a m'instruit du désordre de Dursan; j'apprends les motifs qui l'avoient engagé à me quitter brusquement. Frappée de ce dénouement, mes larmes surent les seuls interprètes des sentiments de mon ame; cette Dame lui en sait un récit touchant.

Mon amant trouve le moyen de me parler, il se justifie, je m'explique; il connoît la malice de sa pernicieuse confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous désunir. Ses soupirs, ses

sanglots, ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la perte que j'ai saite: mon malheur est sans remede, son insortune est sans ressource.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre fituation; pour moi, l'état où je me trouvai réduite seroit impossible à exprimer. Mon âme alors est agitée des plus cruels transports; la clarté s'éclipse tout-à-coup de mes yeux, je tombe pâmée au milieu du parloir.

La Touriere, qui entendit le bruit de ma chûte, accourt en diligence. Mon amant, assuré qu'il me venoit du secours, se retire pour épargner ma réputation & cacher son désordre; il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous séparoient. Revenue de ma foiblesse, je me trouve dans mon lit attaquée d'une sièvre ardente. Que vous dirai-je, chere fille? Je restai six mois malade & languissante, pendant lesquels je reçus nombre de lettres du malheureux Dursan. Ces lettres, bien loin de me calmer, aigrissoient ma douleur; plus je réfléchissois, plus ces réflexionslà devenoient cruelles. Ah! disois-je, perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuse, c'est un malheur; mais le perdre par sa faute, c'est un sujet de s'affliger d'autant plus grand. qu'en

qu'on ne peut se plaindre que de soi - même. Ces plaintes irriterent mes desirs; mes desirs augmenterent mes peines. La situation de mon Amant étoit à-peu-près égale à la mienne; c'est une espece de soulagement, cela est vrai, Marianne: cependant, pensois-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa trissesse; les plaisirs où la naissance l'engagent, adouciront peuà-peu ses amertumes : il m'oubliera; je ne l'oublierai jamais. Je le crovois alors comme vous, ma fille : oui, répétois-je sans cesse, il sera toujours gravé dans mon cœur, mon esprit en est tout rempli, je n'ai rien pour me distraire. Cependant ma flamme, qui n'étoit qu'assoupie, reprit toute son activité; mon esclavage m'esfraya; la dévotion me parut fade & insipide; j'envisageai les austérités de ma regle comme un joug pesant & insupportable. Ah, Ciel! que vais-je devenir? Envoyez-moi une grâce supérieure à mon amour. m'écriois-je à chaque moment; mais, pensois-je, l'ai-je méritée cette grâce? Mon foible cœur, plus susceptible de tendresse humaine que d'impressions divines, est-il capable de la gouter? Ah! chere amie, comment vous peindre ma détresse? Que de plaintes ameres! Que de sanglots cuisants! Que de soupirs échappés!

Tome VII

Rr

La discipline Religieuse n'avoit presque pas encore fait d'impression sur mon esprit; je n'avois point ces dehors imposants, si nécessaires à ma profession : ici l'amie, dont je vous ai rapporté les discours dans la huitieme Partie de ma Vie. informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler : elle y réussit peu-à-peu, son langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit essuyé la même disgrâce; j'écoutai donc ses consolations, & ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'Abbesse, qui avoit dans ce temps quelque bienveillance pour moi, à me donner une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maitresse des Pensionnaires; il fallut obéir: mais cet emploi, convoité par plusieurs de nos Sœurs, me coûta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire; après cela décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant, qui reviendra bientôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assurée qu'il sera réflexion à votre généreux procédé, o à cette façon d'agir & de penser qui n'est connue que des grandes âmes, à ces charmes séduisants qui vous captivent tous les cœurs, à cet esprit orné des plus aimables

qualités. Oui, ma fille, cela est certain; il est plus à plaindre que vous, il connoît déjà sa faute, & sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son insidélité. Il vous a trop aimée, pour ne plus penser à vos charmes.

Ah! ma révérende Mere, lui répondis-je. épargnez mon foible cœur; ne flattez ni ma vanité ni mon amour. Si M. de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de Madame sa mere qui m'aime; & avec laquelle il doit garder des mesures. Son cœur a encore toute sa tendresse s' elle n'a changé que d'objet. Mademoiselle Varthon a des grâces, & ces grâces me l'ont enlevé; cette espérance me paroît vaine, je n'ôse m'en flatter. C'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaître de cette chimere; je ne vois aucune apparence de retour : oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chere amie; achevez, de grâce, vos aventures. La Religieuse reprit ainsi la suite de son discours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus méprisable que l'envie; rien cependant de plus en vogue dans le siecle où nous vivons: vous devez croire qu'elle regne quelquesois dans les Monasteres, & le malheur est, quand une sois cette passion s'est

Rr ij

emparée d'une âme dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner, ne connoît, si j'ôse le dire, ni probité, ni religion. Une amie vous facrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous haît, une ennemie vous calomnie: une dévote, ou, pour mieux dire, une bigote jalouse de votre bonheur est plus à craindre qu'une lionne en furie; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir & vous perdre, & ces ressorts-là ne manquent presque jamais. De-là les cabales, les intrigues dans une Communauté; les espionneries pour découvrir vos démarches & empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales, on obscurcit vos plus droites intentions; un cœur gâté par ce fatal venin ne se ressent plus de l'humanité: oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt c'est une parole indiscrète qu'on traite de scandaleuse, une soible irrévérence qu'on nomme impiété. Est-on au parloir: on a entendu, publierat-on, des conversations tendres & équivoques; on fait vôler ces discours de bouche en bouche; c'est un secret qu'on vous confie, très-persuadé qu'on ne le gardera pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troisieme à une quatrieme, on

augmente toujours la narration; insensiblement les Supérieures en sont informées, elles se préviennent & s'indisposent contre vous. Vous l'ignorez pendant un certain temps: leurs soupçons, qui ne sont encore que de soibles indices, se sortissent peu-à-peu; ensuite on vous tourmente, la plus légere saute est punie avec la derniere rigueur; alors votre amour-propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice; en un mot, vous devenez le martyre de votre tempérament & la victime des saux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige & devient tiède dans la pratique de la vertu; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance; on n'y trouve ni goût, ni plaisir, parce que vous ne jouissez votre pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on vous sait essuyer, le ressentiment triomphe; & ce ressentiment vous dévore, parce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger: alors tout vous déplaît; rien ne vous console; adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puériles minutes; Rr iii mais elles deviendroient très-pesantes, si vous y étiez exposée. Une âme qui a des sentiments & qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troublent, vous inquiètent, vous affligent, & produisent la nonchalance, la froideur: or, il est rare que la tiédeur n'ensante pas l'indévotion. En bonne-soi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincere, si vous pourriez vous accommoder de cette maniere de vivre? Vous sentez vous asset de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chere fille.

Non, chere amie, lui répondis-je: ma piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte; j'ai besoin de faire bien des réslexions, afin de distinguer qui de la vertu ou de l'amour-propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne: je pense que vous me connoissez, que votre pénétration m'a développée. Elevée d'une certaine maniere, j'ai toujours chéri la vertu, & une noble élévation d'âme m'a toujours, grâces au Ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas! déjà j'avois éprouvé son noir venin, ce scélérat d'Abbé, peveu du Baron de Sercour, comme je vous l'ai

raconté, m'avoit fait vivement sentir de quoi la calomnie est capable; cependant je n'éprouvai dans cette occasion qu'une étincelle de sa malignité: vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisants chagrins me replongerent dans un tel anéantissement que le courage m'abandonna entierement.

Une de nos Sœurs, qui avoit conçu de la jalousie contre moi à cause de ma charge de sous-Maitresse des Pensionnaires, informée de mon histoire, de la cause de ma maladie, & de cette langueur qui ne me quittoit point, exagéra tellement ma situation, qu'à peine y paroissoit il de la vraisemblance. On est un peu siere, quand on n'a rien à se reprocher. Je méprisai ses contes, & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant séjourna à Paris environ deux ans: il m'écrivoit tous les jours des lettres, & venoit me voir une sois chaque semaine. Je jouissois alors d'une assez grande liberté: mais cette liberté ne me faisoit point oublier mon devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma passion étoit encore sorte, je l'avoue; celle de Dursan ne paroissoit point ralentie: cependant les conseils de Rr iv

mon amie m'avoient fortifiée contre les sentiments de ma tendresse. Je n'étois point tout-a-sait tranquille; mais je ne sentois point ce seu ardent qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettois quelquesois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde, ma langueur en étoit une preuve; je ne lui en sesois point un mystère, les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétrolent: il m'attendrissoit, il est vrai; mais son respect étoit grand & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croirez-vous, Marianne? on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les insortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareil commerce; & je sçais que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenables: mais je n'ai jamais cru que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'insligea.

L'Abbesse, déjà prévenue contre moi, regarde ces lettres comme une preuve d'un affreux dérèglement, & sans nulle autre information me sait

ensermer dans une étroite prison, où je restai une année sans pouvoir me justifier: ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere fille, que ce désactre me terrassa; j'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice; ma conscience ne me reprochoit point de saute capitale, ni contre mon devoir, ni contre mon honneur; je ne pensois donc pas mériter une pénitence si sévere.

Personne ne m'approchoit, j'étois en opprobre à toute la Communauté; une Sœur Converse, qui m'apportoit ma nourriture, me regardoit avec mépris: jamais elle ne répondoit à mes questions que par d'amers reproches. Jugez, chere amie, de mon état : une dure & rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint qui me rongeoit l'âme, des vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'oppression & dans la gêne: ne sont-ce pas là de cuisants déplaisirs? Où trouverez-vous un cœur assez noble, une âme assez dégagée de la matiere, qui soutienne avec une serme constance de tels revers Ah! Marianne, vos chagrins approchent-ils de ces malheurs - là? Non, ma chere fille, il s'en faut de beaucoup. Qu'en pensez-vous, Marianne? Mais je finis, vous me

paroissez trop attendrie: mon récit vous touche; eh bien! il me reste peu de chose à vous dire.

Heureusement pour moi, l'Abbesse, qui ne m'aimoit pas, mourut le onzieme mois de ma captivité. La Religieuse jalouse, qui m'avoit rendu de si mauvais services auprès d'elle, tomba aussi malade, & su sur le point de mourir; touchée de repentir, elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie & demanda pardon à toute la Communauté de son indigne procédé à mon égard. La nouvelle 'Abbesse, moins prévenue que la précédente, me sit sortir de prison; elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes: de sorte qu'elle ne négligea rien pour me consoler & pour réparer mon honneur stétri.

Quoiqu'il y ait plus dequinze ans que ce désastre me soit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'est emparée de mon âme, & c'est la raison qui m'a portée à être presque toujours seule. Vous avez sçu, belle Marianne, trouver le secret de m'attacher; mais ce n'est qu'après bien des réslexions que je me suis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere amie, profitez en pour sonder votre cœur; ne vous engagez à la vie Religieuse qu'après un sérieux examen, puisque c'est d'une bonne vocation que dé-

pend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin. La vie est sujette à tant de contretemps que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions. C'est ainsi qu'elle finit son histoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religeuse: je dis aimable, ce n'est pas encore lui rendre justice; car, outre mille qualités respectables, elle avoit beaucoup de piété & de Religion. Dès ce moment (je pense vous l'avoir déjà dit) le Cloître me parut un asyle mal assuré pour mon repos; mes pensées sur une semblable retraite changerent tout-à-sait, & j'entrevis assez que c'étoit moins la piété qu'un amour-propre blessé, qui avoit produit dans mon cœur le goût de la vie religieuse. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette espece est plus propre à m'attirer la colere de Dieu que son amour; aussi n'y pensai-je plus dans la suite.

A peine la Religieuse, mon amie, eut-elle fini ses aventures, qu'on vint m'avertir que Madame de Miran m'attendoit au parloir. Je m'y transportai avec vitesse & criai de toutes mes sorces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles: ah! bon

iour, ma chere mere; eh! comment vous portez-vous? Bon jour, ma chere fille; cela va-t-il mieux qu'hier? Sçais-tu bien que j'ai pensé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé. Alors me voyant à découvert : eh! mais ton visage me paroît tout-à-fait bien. Eh! bon Dieu, tu ris; qu'est-ce que cela signifie, petite fille? Vraiment, tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau? Il le faut bien; car je te trouve gaie, & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Varthon des nouvelles de mon fils? Est-il venu te voir? Sçais-tu ce qui se passa hier chez Madame de Kilnare? Pendant ce récit, je raisonnois en moi-même: mon fils, répétai-je tout bas, est-il venu te voir? Sçais-tu ce qui s'est passe hier chez Madame de Kilnare? Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle; mais il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

Eh! non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité, je ne sçais rien; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu sais sagement, Marianne; je loue ta sierté. Eh bien! tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorsin; elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement; en attendant, je dirai un mot à l'Abbesse, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit: mais elle ne m'en parla que lorsque nous sûmes en carrosse. Vous devez penser que je ne restai pas long-temps à ma toilette, pour ne pas saire attendre ma mere: ce sut moi qui l'attendis; & cela étoit dans l'ordre.

Me voilà partie, non pas sans soupirer. Je n'avois trouvé personne avec ma mere; & la personne qui s'y trouvoit ordinairement, me suyoit, au lieu de m'attendre. En un mot, Monsieur de Valville ne paroissoit plus; cette pensée-là me sit rêver.

Ma fille, tu es bien rêveuse, me dit ma chere mere; j'en devine la raison: tranquillise-toi, ajouta-t-elle; la patience vient à bout de tout. Sçais-tu, petite fille, que je viens de m'entre-tenir de toi avec l'Abbesse? Non, ma chere mere. Eh bien! c'étoit pour te retirer de ce Couvent. Tu n'y retourneras plus; tu demeureras avec moi; c'est une chose résolue: tout est terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mere eut prononcé ces dernieres paroles, je me jettai à son cou malgré le mouvement de sa voiture. Ah! m'écriai je en sondant en larmes, est-il possible, ma chere mere?

Quel ravissement pour moi ! comment puis je reconnoître tant de bonté ? Vous allez me faire
mourir de joie. Silence, petite fille; calme tes
transports, n'en dis rien à personne: mais raconte-moi ce qui a diminué ta tristesse depuis
hier; car je te trouve très-tranquille. Je lui sis
alors un détail succint de l'histoire de la Religieuse que j'aimois. En vérité, voilà une aimable
personne, dit Madame de Miran; je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir sçu trouver le moyen
de te consoler.

En achevant ces mots, nous arrivâmes chez Madame Dorsin, où il y avoit une nombreuse compagnie, dans laquelle je distinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le personnage le plus galant, pendant tout le temps que nous sûmes chez cette Dame.

Dès que Madame Dorsin m'eut apperçue, elle vint m'embrasser. Bon jour, Marianne, me dit-elle. Eh! comment avez-vous passé la nuit? Assez mal, Madame, répondis-je: mais je suis beaucoup mieux présentement. Il me le paroît ainsi; tant-mieux, j'en suis ravie. Alors me tirant dans l'embrassure d'une croisée: votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris? Non, Madame, non. Eh bien! ce soir nous souperons

ensemble chez elle : nous serons seules & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas : la conversation sut relevée par des discours si nobles, que je fis trève avec tous mes plaisirs. Je parlai peu : mais le peu que je dis fut écouté & applaudi. Le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en question, qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies: l'avouerai même que ces attentions-là ne me déplûrent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut sur divers sujets. Je sentois que mon petit cœur s'applaudissoit & lui disoit: oh ! Monsieur, vous avez bien de l'esprit. Ma vanité, eh! oui, Madame, ma vanité en fut flattée; mon amour-propre y prit garde, & s'en félicita. Quoi ! Marianne, pensois-je; cette petite fille si méprisable, avoir captivé un homme si rempli de mérite! Un homme de qualité, riche. bienfait! Oui. Posséder toute l'estime & la bienveillance de cet homme - là, n'est - ce pas une victoire bien complette; un triomphe tout-àfait glorieux? Que dois-je donc espérer dans la fuite? Mes chagrins, oh ! oui, mes chagrins se dissiperont; & j'envisage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit. me fit impression; que dis-je, impression? cé n'est pas assez : il me mena fort loin . & je me trouvai dans un moment, si favorable pour lui. que si Madame de Miran, ma mere, m'avoit dit alors: optez, ma fille, entre mon fils & ce galanthomme: je crois en bonne-foi; oui, je suis presque certaine que j'aurois imité M. de Valville, en devenant infidelle. Jugez après cela, Madame, si on peut compter sur soi; & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint-là : de sorte que, mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renouvellerent tout-à-coup pour M. de Valville; & ces idées-là me causerent encore bien des chagrins.

Le soir nous allames chez ma mere, qui, en présence de Madame Dorsin, me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avoit montré, & dont je vous ai parlé: jugez de mon excessive joie. Son portrait y étoit encore, autre redoublement de plaisir. Mais sinissons tous mes transports, parlons de M. de Valville & de sa nouvelle maitresse. C'est Madame Dorsin que vous allez entendre: écoutez-la, s'il vous plaît; elle

me

me vaut bien : oui, assurément; elle ne vous ennuiera pas, je vous le promets : eh bien! elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient, sans doute, de la commission que Mai dame de Miran me donna hier après que le laquais eut apporté la lettre de Mademoiselle Varthon. Eh l'oui, Madame, répondis-je; cètte aventure-là n'échappera pas sitôt à ma mémoire; elle a pensé me causer la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel, que toutes les facultés de mon âme en surent suspendues pendant un espace de temps assez considérable; & sans les consolations de la Religieuse mon amie, je ne sçais comment ma désaillance auroit tourné : cela est bien vrai; Madame; jamais personne n'a été si triste.

On le seroit à moins, reprit-elle, chere Marianne; vous me fîtes compassion: oui, grande pitié, j'en sus touchée jusqu'aux sanglots. En bien! continua-t-elle, je me rendis chez Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus savorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me saire annoncer, & je sus introduite dans la salle, où je trouvai M. de Valville aux piede

Tome VII.

de votre rivale. Ma présence imprévue les déconcerta & leur causa un dérangement extrême. A peine M. de Valville eut-il la force de se lever de sa posture galante; il me salua avec une physionomie si renversée, que je sus touchée moimème de son état. Ah! Monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortisée de vous distraire; votre attitude auprès de Mademoiselle étoit trop modeste pour vous déranger: mon Dieu! que je suis sâchée! mais oui, sâchée. Que de douceurs de moins votre maitresse va perdre par ce contretemps! Oh! je m'imagine bien qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Eh! Madame, répondit la petite personne en colere, que signifient toutes ces railleries? Qu'avez-vous donc tant vu qui vous scandalise? Je crois que si vous étiez en ma place, vous en auriez soussert bien davantage: mon honneur est-il offensé; parce que vous avez vu Monsieur à mes genoux?

Tout beau, Mademoiselle, répartis-je: que votre dépit ne vous sasse pas oublier la bienséance & le respect que vous me devez. Je dis respect, Mademoiselle; ce n'est point exagérer: ma naissance, mon rang & mon âge l'exigent assurément

de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que tout vous est permis; & cette persuation-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisse, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Eh! que voulez-vous dire, Madame, s'écriat-elle comme une furie? Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un? M. de Valville m'aime, il dit qu'il veut m'épouser, je le crois, & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue, qui n'a ni bien, ni naissance?

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiselle; vous vous oubliez excessivement. Cette petite sille, que vous dites être sans bien & sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite sille? (puisqu'il vous plast de la traiter ainsi.) Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet? Ah! que dis je? Je me trompe. Eh bien! Mademoiselle, vous êtes la plus sincere du monde; l'étalage de sierté & de noblesse d'âme que vous avez fait à Madame

Sfij

de Miran, en sa présence, est bien sondé: non ce n'est point une sourberie, ni un jeu pour duper cette vertueuse Dame. Il est vrai; je me souviens que vous la priâtes seulement de désendre à son sils d'aller vous voir au Couvent; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendezvous chez Madame de Kilnare. Qu'appellez vous donc rendez-vous, répondit-elle avec un désespoir qui étoit peint sur son visage? & cela sans ajouter le nom de Madame. Suis-je capable de pareilles démarches? Une sille de ma façon agitelle de cette maniere-là? N'est-ce pas vouloir, de gaieté de cœur, empoisonner mes actions, que de me supposer une pareille conduite?

Eh l mais, répondis-je, ma fille, j'empoisonne votre conduite? je crois que vous rêvez : une lettre que vous avez reçue hier matin de Monfieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici? Ne sçaviez-vous pas que Monsieur s'y trouveroit? J'étois alors au parloir avec Madame de Miran & Mademoiselle Marianne; nous entendîmes tout : oseriez-vous nier ce fait? Cependant vous vous oubliez assez pour me traiter de calomniatrice : en vérité, vous n'y songez pas. Alors voyant que les larmes la sufsoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pousser la conversation

plus loin; je la voyois rendue & mortifiée au possible. Valville étoit dans un désordre inconcevable; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne disoit rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre. Mais, mon Dieu! Madame, cela n'est pas; & puis après, quel mal y a-t-il? ensuite: non, jamais cela n'a été, & autres semblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment : la défaite de ces deux personnes la jetta dans une surprise étonnante. Eh, bon Dieu ! Madame, qu'est-ce que tout ceci? Il me semble que votre. présence cause à Monsseur & à Mademoiselle un furieux embarras. Eh! pourquoi donc? Ditesm'en, je vous supplie, la raison. Ce n'est rien. Madame, lui dis-je; ce petit contre-temps ne gâtera point les affaires. M. de Valville est devenu amoureux de cette jeune Demoiselle contre la volonté de sa mere, qui, par pure complaisance pour lui, avoit consenti, après bien des persécutions, à son mariage avec une très-aimable personne, que Madame de Miran aime actuellement avec l'affection la plus tendre, à cause de sa vertu & de son mérite. L'hymen se devoit conclure dans fort peu de temps; tout étoit arrêté & terminé; mais ce violent amour s'est éteint tout-à-coup

depuis environ huit jours, ou, pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui, quoique très-amie de cette fille, la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de désendre à son fils de ne lui plus rendre de visite, elle donne dès le lendemain à cet Amant un rendez-vous dans votre maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare, qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi; son visage s'emflamma tout-à-coup; ses yeux parurent dans un instant tout en seu. Mademoiselle Varthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi, & encore plus mal avec vous-même. Non, assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart; je vous croyois sage, prudente & remplie de sentiments; vous m'avez surieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie, une sois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues & jouer des personnes d'honneur & de la premiere distinction. Je veux bien croire que vous êtes plus imprudente que vous n'êtes maligne; mais comme vos démarches

sont tout-à-sait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre mere. Ou'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse, pour conduire Mademoifelle dans son Couvent. Ensuite s'adressant à M. de Valville, qui gardoit un morne silence & paroissoit enseveli dans une noire tristesse Monsieur : je n'ai rien à vous dire, sinon que je m'étonne qu'un jeune homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les meres, ayez si peu de reconnoissance pour elle, & que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours; j'ai de la considération pour vous, mais infiniment plus pour Madame de Miran; elle auroit lieu de me vouloir du mal, & je pense qu'elle auroit raison, si je tolérois votre désobéissance, en sournissant ma maison pour entretenir une passion qui n'est point de son goût.

M. de Valville nous salua aussi-tôt assez froidement, & sortit comme un homme tout-àfait anéanti. J'ai appris une heure après, qu'il étoit retourné à Versailles, d'où il ne reviendra de long-temps; il y a du moins toute apparence. Madame de Miran, que j'informai hier au soir du

Sliv

détail de ma visite, se détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire, Marianne, que je sus ravie de cette généreuse résolution, & que je l'appuierai de tout mon pouvoir, Ainsi vous resterez ici présentement, nous nous verrons souvent, & j'espere que ceci tournera en bien; oui, j'en suis presque certaine; consolez-vous donc entierement. Si votre rivale vous causa hier une excessive douleur, elle l'a payée cherement. Vous êtes bien vengée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Eh! petite fille, dit Madame de Miran comme en colere, que signissent encore ces larmes? Ah! ma chere mere, m'écriai-je en me laissant tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette aventure a causés à M. de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyé ces chagrins-là; oui, pour moi qui n'en vaux pas la peine. Qui suis-je, ma mere? Eh! oui, qui suis je, pour lui attirer tous ces déplaisses? Il sçait que Madame Dorsin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime: il concevra aisément que sa visite chez Madame de Kilnare n'a été que préméditée pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pa-

reilles avanies. C'est pour cette sille, dira t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parents, & qui ne subsiste que par les biensaits de ma samille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere mere? Le voici: l'amour violent qu'il a eu pour moi, se changera dans une haîne implacable; car, ma chere mere, quand une sois un cœur passe de la tendresse à l'indissérence, il est rare que cette indissérence-là n'aille pas au mépris, & du mépris à la haîne, sur-tout si l'objet autresois aimé sait paroître du ressentiment & travaille à se venger. Mais ce n'est pas-là tout, ma mere: il y a encore autre chose que je prévois qui me perçe le cœur; ayez la bonté de m'écouter.

M. de Valville est votre sils; la nature ne perd jamais rien de ses droits, elle parlera toujours en sa faveur, lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité; je dis bien vrai, ma mere. Quand donc M. de Valville reviendra vers vous; que votre colere, à son égard, sera ralentie, pourrez-vous, ma mere, sui resuser un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux? C'est mon fils, direz-vous; je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connoîs, ma chere mere; vous avez le cœur trop tendre & trop

bon, pour n'être pas attendrie par ses soumissions, Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection, j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chere mere pour toujours; car Monsieur votre fils se vengera assurément de Marianne; & cette vengeance à quoi se réduirat-elle? Ah! ma chere mere, je ne puis y penser sans frémir; moi perdre votre amitié! Vous ne pourrez résister à ses prieres, & ses prieres tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidele, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre fui? Non, ma mere; il se persuade que je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit, & que cette raison m'obligeoit à ne point porter mes vues à un hymen si supérieur à mon état; que je devois enfin tolérer sa tendresse & ne point me plaindre de son inconstancé. Je l'ai aimée. il est vrai, dira-t-il : c'étoit un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus : elle doit se rabaisser 'à sa premiere condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chere fille, répond Madame de Miran en s'essuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux tu avoir de pareilles idées de ta mere? Non, non, ma fille, ne crains point sur cet article-là. Je te promets; oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors Madame Dorsin, que cette enfant me charme & m'afflige; je ne puis la blâmer, il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées-là. Je vous crois, Madame, ajoutatelle en s'adressant à ma mere, incapable d'une telle foiblesse; votre vertu, votre fincérité ne me permettent point d'en douter: cependant je ne répondrois point de toute autre en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne: vous avez une mere à l'épreuve de cette inconstance; en tout cas vous serez alors ma fille, je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille pendant la vie de Madame, elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain: vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de Marianne; sera-ce le matin? Oui, répond ma mere: nous dînerons ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma mere eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné; je lui sautai au cou de ravissement en lui souhaitant le bon soir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit, je n'étois ni trisse ni gaie; le chagrin qu'avoit assuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des preuves de ma générosité à son égard; cette seule idée me sit quelque plaisir : je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie; car j'étois sille, & une sille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ les dix heures du matin, Madame Dorsin arriva, & nous partîmes austi-tôt pour le Couvent. Je laissai ma mere & cette Dame avec l'Abbesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits essets. A peine y entrois-je, que la Religieuse mon amie vint m'y trouver. Eh! bon jour, chere sille: est-il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez? mon Dieu! que j'en suis triste! Que vais-je devenir? Vous étiez toute ma consolation; rien ne me plaisoit ici que votre compagnie, & j'en serai privée pour toujours.

Non, ma révérende Mere, lui répondisje en l'embrassant avec tendresse, non; je n'oublierai de ma vie les marques sinceres que vous m'avez données de votre amitié; je viendrai vous voir

fouvent; je tâcherai de soulager vos ennuis par des soins assidus, & qui ne siniront qu'avec mes jours. Mais, chere amie, je n'ai qu'une heure à rester icis ma mere & Madame Dorsin m'attendent. Eh bien! dit-elle avec vivacité, vos promesses me consolent, je vais vous aider: sermons votre porte, & ne répondez à personne; j'ai quelque chose à vous communiquer pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes, & ce quelque chose-là vous fera peut-être plaisir.

Sçavez-vous, continua-t-elle, où la Varthon alla avant-hier? Eh! oui, je le sçais, répondis-je; pourquoi me faites-vous cette queston? C'est, reprit-elle, que je suis instruite que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier qui lui a promis de l'épouser. Une de nos Meres, qui est sa considente, l'a assuré à la Sœur Converse qui vous servoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord pensé que c'étoit M. de Valville: mais, après les plus mûres réflexions, j'ai jugé que, ne l'ayant point vu depuis la scene qui s'étoit passée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là; d'autant plus qu'elle protesta hier qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui; que son insidélité à votre égard

l'avoit trop touchée pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'hymen.

Ah! chere amie, elle vous trompe, m'écriaije en me laissant tomber sur une chaise; c'est une hypocrite. Ici mes larmes me couperent la voix; je sus si saisse qu'à peine pouvois-je respirer. Cette bonne amie m'ayant secourue, je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même, continuai-je; cela n'est que trop vrai : me voilà ensin au comble de l'infortune; & tout de suite je lui racontai ce qui s'étoit passé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille, me dit-elle, ne perdez point courage: c'est ici qu'on doit frapper le dernier coup; mais il faut vous posséder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille rusée n'en ait quelque vent. 'Avertissez au plutôt Madame de Miran du dessein de son fils: elle a du crédit à la Cour; elle peut aisément rompre ce projet.

Ah, mon Dieu! répondis-je, je me trouve aux abois, je ne puis plus me soutenir. Ensin, que dirai-je, Madame? cette tendre amie, à sorce de remontrances, ranima mon courage & mon amour. Dès que mon bagage sut préparé, j'allai prendre congé de l'Abbesse qui étoit avec ma mere & Madame Dorsin: j'étois accompagnée de la Religieuse, qui ne voulut point me quitter, de crainte d'accident. Mon visage parut si dérangé à ces Dames, qu'elles se douterent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille, dit Madame de Miran avec une espèce d'inquiétude qui témoignoit sa tendresse pour moi? Rien, ma mere, répondis-je; mais ce rien, ma mere, sut prononcé si tristement, qu'elle se douta presque de l'aventure: je dis presque, parce qu'elle ne se seroit jamais imaginée que son sils eût ôsé passer en Angleterre, sans une permission du Roi: je dis encore presque; car elle devina que M. de Valville avoit formé le dessein d'enlever cette personne.

Je pris donc congé des Religieuses, & cet adieu-là fut très-triste; c'étoit ma situation: vous vous en doutez sûrement, Madame; votre doute est très-vrai. Nous montons en carrosse; alors mes soupirs & mes pleurs, qui avoient été contraints, prirent sun libre cours; il n'y eut plus moyen de dissimuler: il fallut décharger mon cœur dans le sein de ma chere mere.

Mon récit ne la troubla pas d'abord: cependant je m'apperçus un moment après, qu'il avoit fait une triste impression sur elle. Arrivées à l'hô. tel, ses larmes me firent juger que l'égarement de son fils lui tenoit fort au cœur; mais revenue un peu à elle-même par mes caresses & les confeils de Madame Dorsin, elle se détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Versailles, afin d'avertir le Roi du dessein de M. de Valville: de sorte que vingt-quatre heures après, il su arrêté & conduit à la Bastille.

Comme cette affaire fut tenue fort secrette, elle ne transpira point jusqu'à Mademoiselle Varthon. Enfin, le jour marqué pour son départ, elle plia bagage & sortit du Couvent, dans le dessein de n'y plus revenir, croyant passer à Londres avec M. de Valville: mais elle se trompa; il fallut revenir au Monastere très-triste & trèsconfuse, n'ayant eu aucune nouvelle de son Amant. Le silence de ce Cavalier l'inquiéta si fort qu'elle tomba dans une espece de délire qui pensa lui coûter la vie: c'est ce que j'appris par un lettre de ma bonne Religieuse, qui me prioit très-fort d'aller la voir: mais d'autres soins m'occupoient trop. M. de Valville en prison, ensuite dangereusement malade: voilà des afflictions trop ameres pour avoir la liberté de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Bastille, que sa maladie commença: déjà ses forces épuisées

par plusieurs contre-temps fâcheux, ne purent résister à ce dernier malheur. Nous apprîmes qu'il étoit en danger, presqu'aussi-tôt que nous sçûmes son incommodité.

Je crois, Madame, que vous serez bien - aise de sçavoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours: car ces trois jours-là sont remarquables; vous allez en convenir.

Deux affaires importantes; oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur: premierement, la prison de M. de Valville, & c'étoit-là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvements: secondement, la visite de l'Officier qui m'avoit proposé de l'épouser: les huit jours étoient écoulés, il desiroit une réponse décisive, & il ne l'eut point cependant cette réponse. La premiere affaire m'affligeoit infiniment: la seconde ne me sit aucun plaisir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorsin, à son retour de Versailles, vint apprendre à ma mere & à moi que M. de Valville avoit été conduit à la Bastille par ordre du Roi, je sus si saisse que je tombai de ma chaise sur le parquet. Après un évanouissement de six heures, je ne sentis plus rien, ni bien, ni mal,

Tome VII. Tt

ni joie, ni douleur, quoiqu'en tombant je m'eusse fait une contusion à la tête assez considérable. Pour ne pas vous ennuyer, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint, après la lettre que le laquais de M. de Valville apporta à Mademoiselle Varthon (vous en souvient-il? je pense que oui:) avec cette disférence, que l'anéantissement dont je parle ici sut plus long; car il sut de deux sois vingt-quatre heures. Les larmes de ma chere mere, celles de Madame Dorsin ne me toucherent point, ni leurs consolations non plus; j'étois insensible à tout: il m'en est resté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours & ces deux nuits-là, je commençai à me lever & à prendre des forces; ma chere mere ne me quitta pas d'un instant: Madame Dorsin restoit tout le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus sort de cette crise, l'Osficier, qui avoitété au Couvent me chercher, arrive chez Madame de Miran: c'étoit prendre mal son temps; mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il sut touché de mon état & même très-touché, ses larmes me le disoient. Vous devez penser qu'il étoit trop poli pour parler du sujet qui l'amenoit, & vous penserez comme il saut de ce

galant-homme; au contraire, dès qu'il apprit la prison de M. de Valville, & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere: il raisonna en homme sage & prudent; il sit convenir Madame de Miran qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet endroit; il s'offrit encore d'aller lui parler, asin de lui adoucir la dureté de cette aventure & de lui saire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort; j'aurois été extassée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale; mais je n'y sis aucune attention, & ce manque d'attention le surprit infiniment. Il crut, comme il me l'a avoué par la suite; que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit M. de Valville: il avoit tort, & très-tort de me soupçonner d'une semblable indissérence; il ne me développoit pas: mais quelques jours après, il changea bien de pensées, ou, pour mieux dire, je réparai bien cette faute-là, en sui sesant en même temps sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable ami : oh l oui, ami; il n'en fut jamais de pareil; cela est très-vrai, Madame; aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis

Tt ij

donc que cet aimable ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville, il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui feroit plaisir; il voit son cher fils qu'il trouva incom-· modé & très-faisonnable; il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité; ce qui m'auroit fait un plaisir infini. s l'eusse été susceptible de quelque sentiment. Cependant une heure après j'y sis réslexion, car je commençois à revenir à moi-même; mais cette réflexion là diminua ma joie: la nouvelle de son incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissois encore à cela, mon ami l'Officier entre; & me trouvant beaucoup mieux, il me dit: ah! je vois bien, Mademoiselle, que je n'ai rien à espérer; M. de Valville reconnoît déjà sa faute, je m'en suis apperçu: oui, je vous perds, belle Marianne, & je perds un trésor inestimable.

Vous vous trompez, Monsieur, répondis-je; ce n'est plus la tendresse qui a fait parler M. de Valville lorsqu'il a demandé de mes nouvelles, c'est la haîne: car il doit se persuader que je suis la cause de tous ses chagrins; cela n'est pas vrai, du moins de mon consentement: mais il le croit, & il a quelque raison; car toutes les apparences

font contre moi. Cette haîne-là est juste, je ne puis la blâmer; je suis très-disposée à me soumettre à tout son ressentiment; je le mérite, parce que j'ai été assez téméraire de toucher son cœur; il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monsieur, vous me faites un honneur infini; votre généreux procédé à mon égard, m'a pénétrée de la plus vive reconnoissance, & cette reconnoissance durera autant que ma vie; elle pourra même faire bien des progrès sur mon âme; la situation où je me trouve ne me permet pas de pousser plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de M. de Valville, la tristesse de ma chere mere; voilà bien des contre-temps à digérer; mes forces sont épuisées. Que deviendrai-je? je n'en scais rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidents, qu'il m'a été tout-à fait impossible de réfléchir. Je dis vrai, Monsieur; ainsi avez la bonté d'attendre que je sois plus tranquille & en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grâce de me proposer.

Vous me ravissez, Mademoiselle, reprit-il; plus je vous connoîs, plus je vous respecte; je pourrois même me servir ici de termes plus énergi-

Tt iii

ques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon âme: mais cela seroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous serez coujours la maitresse d'accepter mes offres, quand vous le jugerez à propos. Ces offres là sont si peu de choses pour vous, que j'attendrai autant de cemps qu'il vous plaira. Et tout de suite: je vous demande seusement une grâce, Mademoiselle, & cette grâce est de m'accorder quelquesois l'honneur de vous voir & de jouir du plaisir de votre conversation.

The ferez toujours un honneur & un plaisir infinis; je ne puis que profiter; oui, je le répéte, & beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais, Monsieur, il se fait tard, je vous retiens: ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville; car cette maladie m'inquiète surieusement.

Ce galant-homme prit aussi-tôt congé de moi: il revint le lendemain tout estrayé nous dire que M. de Valville étoit grièvement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah! ma chere mere, dis je alors en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laisserez-vors mourir votre sils dans ce suneste lieu? De grâce a faites cesser au plutôt sa captivité. Monsieur, m'écriai-je comme une personne qui va expirer, aidez-moi à sléchir ma mere; mais il ne fallut pas faire de grands essorts, Madame de Miran étoit trop attendrie pour résister davantage à mes prières. Elle se disposa presque aussi-tôt à aller le secourir. Madame Dorsin arriva dans ce moment, notre ami n'eut garde de nous quittér: de sorte que nous partîmes tous les quatre pour la Bastille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit si extraordinairement, que j'avois de la peine à respirer; la crainte, le plaisir, la douleur l'agitoient tour à-tour violemment. Ah! disois-je en moi-même, Monsieur de Valville pourrat-il supporter ma prélence sans colere? Quelle posture tiendrai je devant lui? Je suis le sujet dé toutes ses peines, pourra t-il m'envilager sans esfroi! Mon Dieu! que je suis à plaindre! Ensuite de plus doux mouve nents succédoient à ceuxlà. Peut-être aussi, continuai je, me rendra t-il plus de justice; il connoît la bosté de mon cœur, je lui en ai donné des preuves un no nbre de fois, ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois je prendre en sa présence? Il me sera. impossible de contraindre ma douteur, de ne pas lui laisser entrevoir le seu violent qui me dévore.

Tt iv

malgré son infidélité. Que sçais-je enfin ce qui va arriver.

Ces pensées-là me tourmentoient cruellement; j'eus tout le temps de les faire, personne ne m'interrompoit: nous gardions tous le plus triste silence; je pleurois, ma chere mere sanglottoit, Madame Dorsin rêvoit, l'Officier étoit triste.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés à la Bastille, & introduits dans l'appartement du prisonnier. Représentez - vous ici M. de Valville, pâle. abattu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres: (c'est ce qu'il me raconta dans la suite, & que ces idées-là l'avoient jetté dans une espece de frénésie qui le rendoit incapable de nous voir & de nous connoître.) Ea wain, ma chere mere mouilloit-elle son visage de fes larmes; l'Officier qui lui tenoit la main ne put lui arracher aucune parole sensée; (toutes se sentoient du dérangement total de son esprit.) Madame de Miran paroissoit inconsolable, Madame Dorsin prête à s'évanouir; l'Officier soupiroit amèrement; & moi, Madame, sans sentiment étendue dans un fauteuil.

Il ne sera pas difficile, Madame, de vous persuader, qu'un aussi parfaitement honnête-homme que l'Officier mon ami: (car vous sçavez qu'il possédoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux) ne s'arrêta pas long-temps à donner à M. de Valville des marques infructueuses de compassion; il nous quitte brusquement, vôle chez deux habiles Médecins qu'il amene avec lui, & qui par de prompts secours rendent la connoissance & la tranquillité à cet aimable Cavalier.

Pendant cet intervalle, revenue un peu à moimême, je poussai d'ameres plaintes, je m'accusois sans ménagement d'être la cause, en quelque sorte, de cette funeste maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant: il me tend la main. je m'approche; il saisse la mienne qu'il arrose de ses larmes. Ah! chere & aimable Marianne, me dit-il d'une voix foible, il semble que le Ciel n'ait permis que j'aie été privé quelque temps de ma raison, que pour m'en rendre un usage plus parsait; pendant l'égarement de mes sens, cent images, aussi distinctes que diverses, m'ont fait connoître clairement toute l'injustice de mon infidélité & tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement est infini; & depuis que mes yeux se sont ouverts. je vois qu'il n'est point de punition que ne mérite un homme aussi coupable que mon

Ne parlons plus du passé, lui répondis-je pénétrée de cette déclaration: il suffit que vous me pas vous livrer à des souvenirs qui ne feroient que troubler votre repos & retarder votre guérison; songez à votre santé & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je serai charmée de posséder votre amitié sans gêner vos inclinations: je me connoîs trop pour vousoir régner dans votre cœur; je vous quitte de vos promesses, & me contente de votre estime.

Ah! Marianne, je sçais que je ne mérite plus votre tendresse, je vois à présent toute la noirceur de mon procédé envers vous; je sens que, quand j'aurois un siecle de vie, & que j'en emploierois tous les moments à réparer, par mes caresses, par mes respects & par mes services, les chagrins que je vous ai causés, je serois encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

Ah! Monsieur, m'écriai-je noyée de larmes, cessez donc de vous dire coupable, puisque vous reconnoissez votre saute; c'est moi seuse qui le suis; oui, c'est moi qui suis la seuse cause de tous vos chagrins: si vous n'aviez point reconnu dans mon caractere & dans mes manieres mille désauts rebutants, vous m'auriez toujours aimée: la connoissance de ces désauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur; & quoique je n'aie contribué

en rien à m'attirer cette disgrâce, c'est être assez coupable que d'avoir osé vous aimer.

Que vous dirai-je, Madame? cette tendre conversation causa un si grand dérangement dans mes sens; oui, Madame, je sus saisse & agitée de tant de mouvements de tendresse & de chagrin, que je tombai dans un évanouissement si terrible, qu'on me crut morte, je dis absolument morte. On me transporta aussi-tôt chez Madame de Miran, où je restai encore plus de vingt-quatre heures sans donner aucun signe de vie.

Ce funeste accident sut suivi d'une sièvre violente & d'un épuisement extrême; je sus pendant
plus de quinze jours sans connoissance. Mes yeux
fermés, ma voix éteinte, mon sang glacé, pour
ainsi dire, dans mes veines, ne laisserent aucune
espérance de guérison: cependant une crise heureuse me rappella encore à la vie. Le premier
objet qui me frappa sut M. de Valville: oui, je
remarquai d'abord que ce cher Amant tenoit une
de mes mains qu'il arrosoit de ses larmes. Ah Ciel!
m'écriai-je, quelles actions de grâces n'ai-je pas à
vous rendre d'avoir conservé M. de Valville! Mais
ne seroit-ce point un songe, ou plutôt l'effet des
cruelles vapeurs qui me travaillent depuis si longtemps? Hélas! ne sût-ce que son ombre, il faut

que je l'adore. Je lui serre la main; je lui parle. il me répond: ou, pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois; & cette confusion avoit quelque chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre scène fondoient en larmes, sans ménagement & sans précaution; de sorte que, ne pouvant se contenix, ils pousserent des cris perçants qui furent entendus de toute la maison, & qui attirerent Madame Dorsin, occupée à consoler Madame de Miran, que la douleur de me perdre tenoit alitée. Madame Dorsin, croyant que j'avois rendu le dernier soupir, venoit imposer silence aux assistants, dans la crainte d'exposer les jours de ma chere mere; sa joie ne put se modérer, en me voyant recevoir les caresses de mon Amant avec un sourire & une tranquillité qui ne sont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle si peu espérée lui arracha des larmes; mais c'étoient des larmes agréables & paisibles, produites par l'amitié: aussi Madame de Miran, en la voyant rentrer dans sa chambre, foupçonna-t-elle ce qui les avoit causées. Ah! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne est hors de danger; Dieu soit loué: je jouirai donc encore du doux plaisir de voir ma fille. Cependant cette espece d'allarme l'avoit tellement émue.

qu'elle fut quelques jours sans pouvoir sortir de son appartement.

Il me semble, Madame, vous entendre dire: ch! bon Dieu, Marianne, sinissez ces tristes récits; cela m'ennuie, me fatigue & jette mon esprit dans une mélancolie qui me rend sauvage. Eh! bien, j'y consens; quoiqu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller sans cesse ce moment critique de ma maladie, puisqu'il a été le commencement de mon bonheur, & que depuis ce temps je n'ai que des éloges à faire de M. de Valville.

Je passe donc légerement sur cet endroit, je me persuade que vous le voulez : encore deux ou trois petites phrâses, & j'ai fini; car vous n'ignorez pas qu'une fille, quelque modeste qu'elle soit, ne se taît pas volontiers sur l'amitié & la tendresse qu'elle a sçu inspirer; il en coûte trop à son amour-propre. Nous aimons, nous autres semmes, à nous applaudir des grâces que nous avons; & il n'y a point de preuves plus convaincantes qu'on a infiniment de ces grâces, que quand les personnes sême les plus aimables nous assent que nous en sommes bien pourvues. Tenez-moi donc compte, Madame, de l'effort que je fais, pour imposer silence à mon amour-propre, en passant légerement sur deux articles

aussi importants. Je dirai donc simplement que la vue & la santé de Valville, quoiqu'encore convalescent, ranimerent presque tout-à-coup mes esprits; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre Amant tant de joie & d'amour, qu'il sut en état de prendre possession de sa Charge quatre jours après, asin de m'ossrir sa main quand je serois guérie; qu'ensin la tristesse de Madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Eh bien! ne me féliciterez-vous pas d'avoir sçu faire de pareils prodiges en si peu de temps? Oh! oui, Marianne, dites-vous; je veux bien convevir que vous êtes une sainte à miracles: mais sinissez, une sois pour toutes, vos langueurs; car je ne peux plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela est sait pour le coup, je n'y reviendrai plus, tous mes chagrins sont sinis. Ma santé se fortissa peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me vis au comble de mes vœux. Vous pensez, sans doute, que je veux parler de mon mariage avec M. de Valville: vous pensez juste, Madame; il se célébra, cet heureux hymen, avec une pompe & une magnissence sans égale, trente jours après cette époque; car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'est une chose que je n'oublierai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la fin de votre Roman? Oui, c'est par-là qu'ils finissent tous: il est juste que le vôtre ait la même conclusion.

Pas tout à fait, Madame; j'ai encore quelque chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes aventures. Ne les traitez pas de romanesques, s'il vous plaît; il n'en fut jamais de plus vraies: celles qui me restent à vous raconter ne le sont pas moins, quoique aussi extraordinaires. Ce n'est plus de Marianne, cette: petite orpheline, sans pere, sans mere, sans parents, inconnue à tout le monde, & qui n'appartient à personne, que je vais vous parler; c'est de Marianne, petite fille du Duc de K... Seigneur très-distingué d'Ecosse, issu d'une des plus illustres & des plus anciennes familles du Royaume, allié à cette Madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de Madame Varthon, mere de ma rivale. C'est à cette terrible rivale que j'ai obligation de la découverte de ma naissance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame; & ce n'est pas le moins frappant de l'histoire de ma vie. Oui, soyez assurée que vous prendrez plaifir à lire ce grand dénouement, si avantageux pour

moi, & si glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon époux.

Souvenez-vous, Madame, que j'ai laissé à la Bastille Monsieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des idées fâcheuses; je veux dire le triste état où nous nous trouvâmes tous.

Pai dit que, pendant mon évanouissement. on me transporta chez Madame de Miran. Valville. malgré son mal & sa foiblesse, voulut me suivre: il étoit si touché, m'-t-on raconté, de mes nobles sentiments, & de '& force de ma tendresse. qu'il résolut dès cet instant de me suivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit causés. Sa jeunesse & la bonté de son tempérament le tirerent d'affaire en moins de six jours; mais la douleur amere que lui causoit ma maladie, retardoit son parfait rétablissement: ma convalescence fit encore chez lui un miracle; elle opéra plus que toute la pharmacie. Enfin, Madame, touchée de son repentir, entraînée par mon tendre amour, je lui donnai la main, comme ie vous l'ai déjà dit, un mois après notre entrevue à la Bastille. Ici le mystere de ma naissance se dévoila : le Duc de K.... s'étoit transporté à Paris & me reconnut pour la fille de son fils. Voici

Voici ce qui donna lieu à cet heureux evenes

Rappellez-vous, Madame, cet endroit où la Varthon avoit quitté le Couvent pour passer en Angleterre avec M. de Valville. Cette fille, au désespoit de n'avoir point trouvé son Amant au rendez-vous, le crut insidéle; & cette idée se fortisiant par le silence de M. de Valville, elle se détermina à prendre le voile.

Madame de Kilnare, instruite des écarts de ma tivale, & de sa resolution, sit partir un Expres pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à sa merè rensermoit un détail circonstancié de mon histoire & de ses amours avec mon Amant. Madame Varthon communique la lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta ensuite, entre la catastrophe qui avoit causé la mort d'un fils unique qu'il aimoit tendrement & la mort de mon pere, & se sentit tellement touché de mes insortunes, qu'il se détermina tout-à-coup à accompagner sa nièce en France.

Depuis plus de dix-huit ans, il pleuroit son cher sils; & n'avoit pu en avoit de nouvelles certaines. Ce qu'il scavoit, & qu'il avoit souvent

Tome VII.

٧v

raconté à Madame Varthon; c'est que ce fils s'étoit marié à Venise, sans son consentement & malgré sa volonté, à une Demoiselle nommée Julie Morosini; qu'il étoit venu à Paris avec elle. où il demeura quatre ou cinq ans; que, peu fatissait de son mariage, il avoit resusé de lui envoyer de l'argent; qu'enfin réduit à une fortune très-médiocre, il étoit parti pour Bordeaux dans le carrosse de voiture, dans le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moyen de passer en Angleterre avec son épouse, une petite fille de deux ans & demi, une femme-de-chambre & un laquais; que le carrosse avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouan, village situé sur la riviere de Loire, entre Orléans & Blois; & que plusieurs personnes avoient perdu la vie dans cette occasion. Il étoit encore informé du jour, de l'année & du mois auquel cette triste aventure étoit arrivée. Il se doutoit bien que son fils avoit été tué; mais il ne pouvoit se persuader que son épouse & sa fille eussent eu le même sort : cependant il'n'en avoit aucune nouvelle, & c'est ce qui lui causoit d'amers déplaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent sois la lettre de Madame de Kilnare à Madame Varthon: de sorte que, ne

doutant presque plus que je ne susse trisses restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquerent pour Nantes; ensuite ayant côtoyé la riviere de Loire, ils arriverent à Nouan, environ trois semaines après l'évènement de la Bastille.

Vous vous souviendrez, s'il vous plast, Madame, que j'ai dit dans la premiere partie de ma Vie, qu'il y avoit dans le carrosse de voiture où je fus trouvée, un Chanoine de Sens qui s'enfuit; que cinq ou six Officiers, qui couroient la poste. passerent quelques moments après que le carrosse eut ete attaque, & qu'ils me transporterent dans un petit village; qu'il y eut un procès-verbal de fait par une espece de Procureur-Fiscal du lieu. Vous pensez bien que le Duc, mon grand-pere. n'oublia pas de se faire donner une copie de ce procès. Ayant aussi appris que quelques Dames des environs, qui m'avoient estimée & caressée jusqu'à mon départ pour Paris avec la sœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit visite. Elles l'informerent qu'ayant fait consulter les registres du nom des voyageurs, elles avoient appris que le Monsieur & h Dame inconnue y étoient inscrits sous le

nom du Chevalier de Flacour, & de Julie M... qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille; & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre. A peine le Duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria; ah i c'est mon sils, j'en suis. très-persuadé. Cependant, pour n'avoir aucun doute sur cet article, il résolut d'aller à Sens chercher le Chanoine, qui seul s'étoit sauvé de la fureur des voleurs. Cet Ecclésiastique avoit encore l'idée si présente de cette suneste aventure, qu'il fit un portrait très-semblant du Chevalier de Flaçour, de son épouse & de moi; il ajouta que, malgré la jeunesse où j'étois alors, il me reconnoîtroit aisément, ayant remarqué que j'avois, aussi bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'est-à-dire, une fraise imperceptible; mais si parfaitement sormée, que rien n'étoit plus facile que de me reconnoître par ce signe.

Vous l'avez remarquée mille fois, Madame, cette jolie fraise, en m'assurant que c'étoit un agrément de plus pour mon visage. En un mot, le Duc sit tant de perquisitions, & prit de si justes mesures, qu'il sut absolument persuadé que, j'étois sa petite sille. Impatient de me voir, il se

transporte à Paris, & se rend avec Madame Varthon au Monastere où elle avoit laissé sa fille. & où ils croyoient me trouver. On ne peut nier, Madame, que ma rivale ne possédat de très-bonnes qualités. Non, elle n'étoit point méchante; elle n'étoit qu'imprudente & amoureuse. On doit même dire que sa tendresse pour M. de Valville étoit très-pardonnable: vous l'avez connu en ce temps-là, Madame; c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Varthon, surprise au possible de voir sa mere & de la scavoir instruite de ses amours, ne put lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville: oh! cela ne pouvoit se faire sans raconter jusqu'aux moindres particularités de mon histoire: & comme elle rendoit intérieurement justice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes grâces, elle attendrit de nouveau le Duc son oncle, qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller sur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de sa nièce & de ma rivale, persuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés ensemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, & qu'on le bénissoit dans une salle où il se trouvoit une compagnie nombreuse & choisse. Ce vénérable vieillard, ayant

percé la soule, pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chere fille, s'écries-il, reste malheureux d'un fils unique chéri, ie vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupies! Lè les sanglots lui conperent la parole, Jugez, Madame, de mon étonnement; vous pensez bien qu'il sut extrême, Tous les convives attentifs à un évonement si extraordinaire, ne purent refuser seur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture, il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissements de toute la compagnie : celle du Duc, sur-tout, sut inexprimable; oui, j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassements, ravillante joie, expressions touchantes; tout fut employe pour mo donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur fi douces que je me prôtai volontiers à ses excessives careffes. Je paffe légerement sur ceue heureule enttenne i for teimes m'echabbeut bont eu faire fentir toute la douceur,

La haute naissance & les grands biens que le

Duc de Kilnare possédait & qui devoient me revenir après sa mort, me donnerent de nouvelles grâces; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere; mais tous n'étoient pas contents de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avoient méprisée & persécutée, avoient trop de confusion pour voir avec un œil indissérent une élévation aussi imprévue : je sentois parsaitement que leux orgueil en souffroit; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se session de me mes, Ensin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, pe su pas plus siere que Marianne inconnue & sans parents,

Cependant, Madame, croirez-vous que, malgré ma conduite simple & telle qu'elle avoit été jusqu'ici, Monsieur de Valville me parut sâché; mais je dis très sâché de la découverte de ma nassfance. Il se persuada que la tendresse pourroit saire place à l'ambition; que mon grand-pere, informé de son inconstance & des viss chagrins qu'il m'avoit sait essuyer, resuseroit d'approuver notre hymen. Rempli de ses sunestes pensées, une extrême tristesse s'empara de son esprit; ce changement ne m'échappa point: je voulus en sçavoir la cause: il obéit, & me communiqua ses soupcons d'un ton si douloureux & avec un désespoir si marqué, que je m'écriai en pleurant amerement: ah ! cher époux, quelle injustice horrible me faites-vous! Est-il possible que vous ne connoissiez point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois que ce n'est ni votre fortune, ni votre naissance qui m'ont porté à vous aimer avec la derniere tendresse, mais uniquement votre personne & votre mérite? Soyez donc persuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'univers ne seroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée. Si je ne pouvois être à vous, je no serois jamais à personne; & sans attendre sa réponse, je courus avec vitesse trouver le Duc de K..., mon grand-pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ses pieds, & lui sis un portrait si expressif de ma tendresse pour M. de Valville, & des obligations que j'avois à Madame sa mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint sur l'heure avec Madame de Miran de me reconnoître pour sa fille & son unique héritiere.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union

n'a paru faite sous de meilleurs auspices; oui, je me flatte que l'Amour a allumé le flambeau de l'Hymen d'un seu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux Amants qui ne connoissent d'autre plaisir que de s'aimer, de se dire qu'ils s'aiment, & de se le répéter sans cesse. L'Officier dont je vous ai parlé, qui m'avoit sait des propositions de mariage, est presque toujours dans notre compagnie: Madame de Miran ne me perd, pour ainsi dire, jamais de vue, tant sa tendresse est extrême. Madame Dorsin ne sçauroit être deux jours sans nous, ni nous sans elle. En un mot, nous passons la vie la plus délicieuse qu'il soit possible d'espérer dans ce monde.

Telles sont, Madame, les aventures de ma Vie: c'est une chose que vous avez exigée de mon amitié; soyez satisfaite, j'ai rempli sidèlement le plan que vous m'avez prescrit. Ensin, mon Ouvrage est sini; voilà, sans doute, un Livre de plus dans le monde. Les jugements que l'on en sera seront divers: il choquera les uns, il satisfera les autres; tout cela, selon la qualité de l'Otyrage.

Quand un Livre seroit mauvais, il risque, au

682 LA FIE DE MARIANNE.

moins pour un temps, de passer pour bon, si l'Auteur a un parti sormé dans la République des Lettres; de même il risque de passer pour mauvais, quand même il seroit bon, si l'Auteur est inconnu. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné mon histoire pour ce qu'elle vaut; soit qu'elle plaise au Public, soit qu'elle ne plaise pas, je serai très-contente, si elle vous a amusée. Adieu, Madame; & tenez-moi compte de ma complaisance.

Fin du septieme Volume.



Digitized by Google



T A B L E

Des Matieres contenues dans ce Volume.

La Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame la Comtesse de ***, cinquieme Partie. Pag. 3 Sixieme Partie. 88 Septieme Parties 170 Huitieme Partie. 261 Neuvieme Partie; 349 Dixieme Partie. 454 Onzieme Partie. 531 604 Douzieme & derniere Partie.

Fin de la Table.



Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE LAUSANNE

[9 Jilli men



